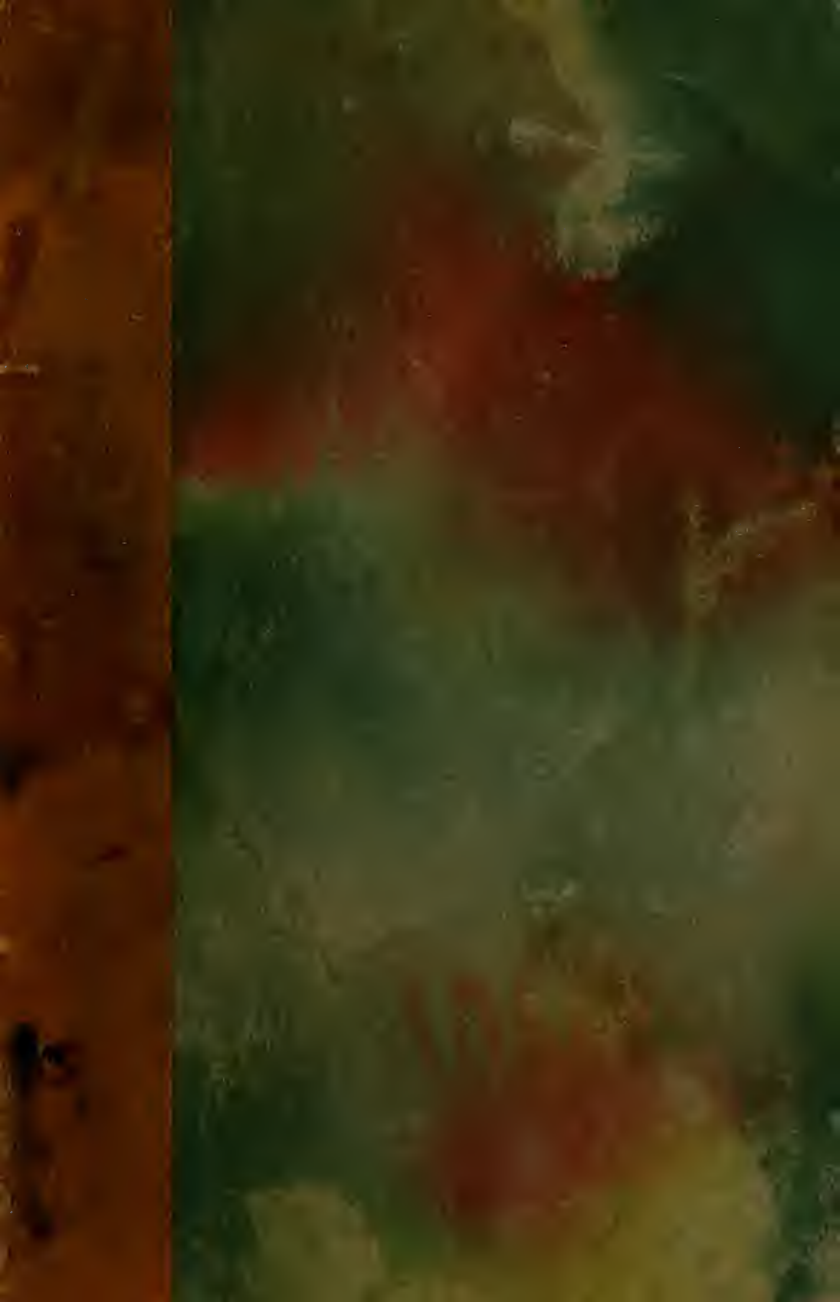
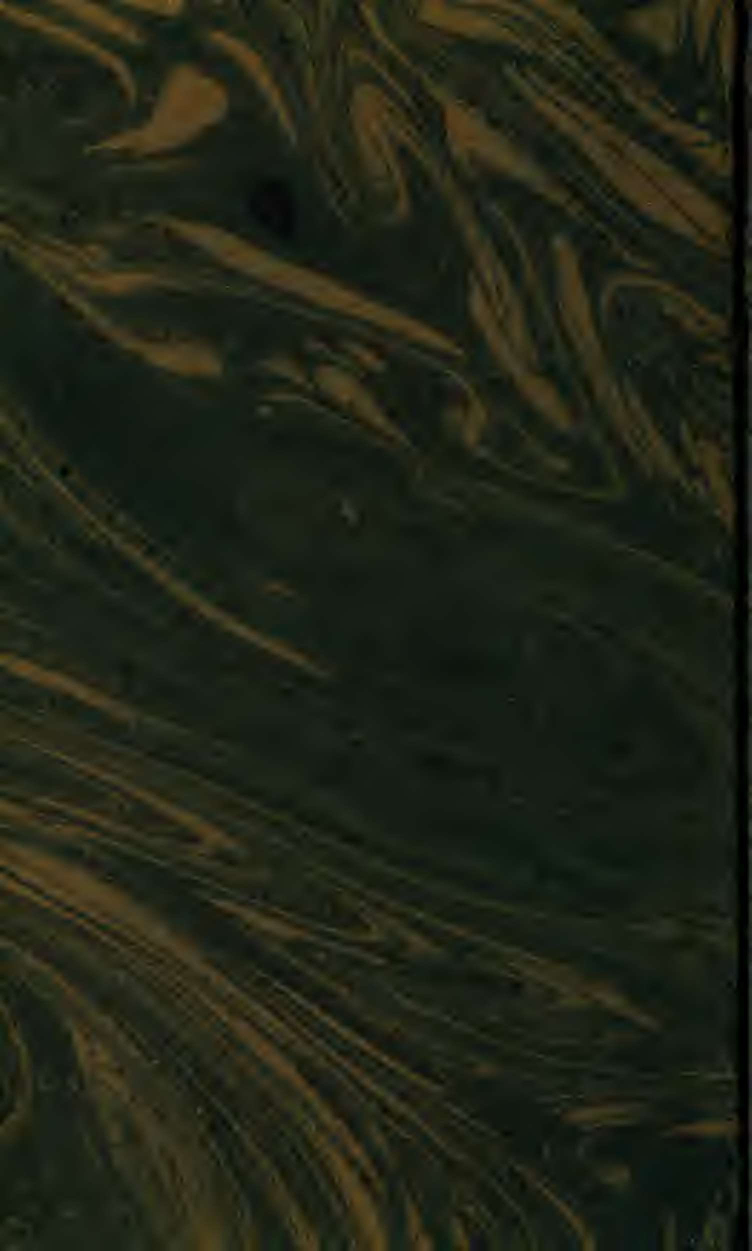






# MÉMOIRES

DE M$^{me}$ LA DUCHESSE

# D'ABRANTÈS

---

TOME PREMIER

# MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

# D'ABRANTÈS

## SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE
LE CONSULAT
L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

---

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

# MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

# D'ABRANTÈS

## CHAPITRE PREMIER

### INTRODUCTION

Aujourd'hui chacun publie des mémoires; tout le monde a des souvenirs. Depuis longtemps j'aurais pu, comme bien d'autres, faire un appel au temps passé et lui redemander aussi une foule de faits curieux et inconnus sur une époque qui fixe tous les regards; mais, je l'avoue, cette manie, qui exerce si universellement son influence, ne m'avait pas encore atteinte. J'éprouvais même de l'humeur toutes les fois que je voyais annoncer de nouveaux mémoires; il m'était odieux de penser qu'un regard étranger, indifférent, était porté sur la vie privée d'un ami; que les intérêts de sa famille, de sa veuve, de ses orphelins étaient appelés à être discutés, jugés par un tribunal composé de gens qui donnent ainsi la question à leur manière, par la raison que *cela fait toujours passer une heure ou deux.*

Bientôt cette humeur, qui d'abord n'était qu'un

sentiment général, devint un sentiment particulier. Le général Junot a été un personnage trop marquant sous les divers gouvernements qui ont précédé le retour des Bourbons pour ne pas attirer l'attention de tous ceux qui cherchent *pâture*. L'occasion était belle; il n'était plus là pour répondre. Aussi ce fut d'abord un déluge. Tous les mémoires qui paraissaient parlaient de lui en bien et en mal, et toujours avec aussi peu de vérité[1].

Bientôt je fus moi-même en scène; et ce monde à qui j'avais dit adieu, auquel je ne tenais plus que comme mère de famille, par les rapports qu'établissait entre nous cette jeune génération que j'élevais pour lui, eut à s'occuper non seulement de moi, qu'il avait déjà également oubliée, mais de ma mère, de mon père, de mon aïeul, enfin de toute ma famille.

La chose est trop ennuyeuse par elle-même pour n'être pas l'œuvre de la malveillance. Cependant je fus longtemps à le croire; mon doute était fondé sur la certitude de n'avoir jamais nui à personne. Toutefois il fallut se rendre à l'évidence; mes amis et ceux de Junot me pressèrent de répondre. Je ne le voulais pas; je résistai longtemps. La réfutation n'est jamais calme. Elle est presque toujours passionnée et devient alors ridicule dans la bouche d'une femme. Mais enfin, à la vue de cette foule de mémoires qui doivent, dit-on, servir de matériaux pour édifier l'histoire de notre époque, je me suis demandé si je n'étais pas coupable de laisser établir comme vérités des faits erronés, des temps, des dates intervertis, du bien omis, du mal

[1] De toutes les nombreuses biographies qui parlent de lui, deux seulement disent le véritable lieu de sa naissance.

inventé, enfin des choses dont l'altération peut porter atteinte à la mémoire du père de mes enfants, de mon aïeul, de ma mère... J'avoue que, en regardant cette masse de faits réunis, toutes les craintes puériles qui avaient pu retenir la femme du monde s'évanouirent devant le devoir de la veuve, de la fille et de la mère. A mesure que le temps appesantit sa main sur notre tête, tout ce que le jeune âge lui donnait de légèreté disparaît pour faire place au caractère sacré que ces titres lui impriment et nous montrer les obligations qu'ils imposent.

C'est donc en grande partie sous ce point de vue, et pour les causes que je viens d'énoncer, que j'ai rédigé ces Mémoires et mis en ordre une foule de souvenirs qu'il m'a été fort pénible de rappeler. J'ai été peu excitée par des sentiments haineux. Aucune pensée de vengeance ne s'est jointe à la pensée première, bien que j'en eusse la possibilité et qu'on m'ait fortement provoquée.

Entrée dans le monde à une époque fertile en mouvements remarquables, vivant journellement avec les acteurs du grand drame politique dont la représentation occupe l'Europe depuis trente-cinq ans, il me sera sans doute difficile de ne pas parler des individus, lorsque les choses les placeront en scène. Cela pourra être désagréable, je le sais; mais qu'y faire? C'est une conséquence, une suite naturelle de la mode des mémoires. J'ai bien passé par le scalpel de gens qui, sans me connaître, disaient les uns du mal, les autres du bien de moi, sans que le bien fût plus mérité que le mal, sans que ces gens m'eussent vue, sans qu'ils sussent même si j'étais brune ou blonde, laide ou jolie, droite ou crochue. On aurait dit qu'ils avaient pris

mon nom dans l'almanach des vingt-cinq mille adresses. Quant à moi, je puis certifier qu'il est une chose sur laquelle se portera toute l'attention, non pas de mon esprit, mais de mon âme : ce sera de n'affliger personne par des attaques offensantes et directes.

Au milieu de cette foule d'événements, d'incidents répétés, actrice moi-même dans ces scènes agitées d'un monde fabuleux de merveilles et d'horreurs, j'ai dû chercher à en conserver le souvenir, et je l'ai fait. Tout en redressant de graves erreurs commises par les auteurs de mémoires contemporains, je déroulerai de longues pages, qui peut-être inspireront un vif intérêt. Car, dans le moment où nous sommes, quel est le regard français qui n'est pas humide en cherchant à percer le nuage qui s'élève entre lui et trente années ?

Oui, j'ai vu ces époques fameuses ! J'étais bien jeune alors ; et cependant tout s'est gravé ineffaçablement dans mon esprit. La gravité des événements dont dépend le sort d'une grande nation a un caractère solennel qui a peut-être influé sur la manière dont je les ai considérés. Je pense qu'à cet égard il en est de même de toutes les femmes de mon âge : nous n'avons eu ni enfance ni adolescence. Quant à moi, du moins, je ne me rappelle aucune de ces joies de la toute première jeunesse, de cette insouciance qui frappe la douleur de léthargie et donne à ce temps de la vie une couleur qui, à la vérité, s'efface pour ne jamais reparaitre, mais en laissant des impressions impérissables. A peine ma jeune intelligence fut-elle développée, que je dus l'appliquer tout entière à veiller sur un mot, sur un geste ; car alors qui pouvait se dire à l'abri de la plus légère investigation ? Les jeux,

cette seconde vie de l'enfance, les jeux y étaient eux-mêmes soumis; et je n'oublierai jamais qu'à Toulouse une visite domiciliaire eut lieu dans notre maison, que mon père fut au moment d'être arrêté, parce que, en jouant à *La Tour, prends garde!* j'avais dit à un enfant de cinq ans : « *Toi, tu seras Monsieur le dauphin.* »

Il existait un danger continuel dans lequel il fallait vivre et qui imposait à tous les individus l'obligation non seulement de veiller sur soi, mais encore d'observer les autres. Cette méfiance était forcée; car la partie était sérieuse et, pour la plupart des joueurs, leur tête était l'enjeu. Il résultait de cette crainte quotidienne que rien n'était indifférent pour ceux qui entouraient un chef de famille, et l'enfant de dix ans devenait observateur.

Ce fut au milieu de cette tourmente que s'écoulèrent mes plus jeunes années. Mais enfin les périls personnels s'éloignèrent; on respira. On put former et exécuter des projets; l'éducation reprit son cours; la mère de famille cessa de trembler pour le père de ses enfants, et put leur consacrer ses soins.

La nature m'a donné une assez grande force d'âme. A l'époque dont je parle, les malheurs de la France étaient à leur plus haut point. Je n'étais plus une enfant et j'adorais mon pays. Les impressions que je reçus alors sont peut-être les plus fortes que j'aie jamais ressenties. Jusque-là mon œil et mon oreille avaient été attentifs. Mon âme y passa tout entière. Je suivais, j'écoutais tout avec avidité. La manière dont j'avais été élevée contribuait sans doute à développer *cette force active*, qui cherchait à se nourrir. Mes études ont été très fortes dès mon enfance. Mon père,

qui m'aimait avec une extrême tendresse et qui avait jugé mon caractère, ne voulut pas que je fusse élevée loin de la maison paternelle. Lui-même s'occupa de mon éducation. Par ses soins, je reçus une nourriture morale plus substantielle que l'enfant ne la supporte ordinairement. Mes études furent celles d'un homme. Mon frère, qui de toutes manières remplaça mon pauvre père près de moi, continua le même mode d'enseignement; et je ne fléchis pas sous le faix.

On a beaucoup dit que la Révolution avait détruit tout princirpe et que l'éducation en avait immensément souffert. Cette assertion est fausse. *L'éducation des bonnes manières*, voilà celle qui a reçu une atteinte tellement profonde que jamais elle n'en guérira. Cela est fâcheux : l'absence de cette courtoisie, de cette urbanité qui faisait renommer la France comme la plus polie entre les nations est peut-être en effet un obstacle aux relations intimes qui unissent entre elles les différentes parties de la société. Je vois donc la perte de cette fleur de politesse exquise que nous possédions et que nous n'avons plus, hélas! comme une chose plus sérieuse qu'une futile exigence de cérémonial. L'impolitesse, l'impertinence même l'ont remplacée, sans que la franchise, la générosité les fassent pardonner.

D'un autre côté, l'éducation a beaucoup gagné au changement total qui s'est opéré dans toutes ses parties. Sans doute, la tourmente révolutionnaire mit obstacle, pendant 93 et 94, aux soins de l'éducation privée : tout était bouleversé. Quant à moi, j'ai toujours trouvé dans ma famille même les plus excellents maitres, et je ne dois pas me plaindre. Mais il faut que je convienne que sous le rapport si essentiel de la

religion, on éprouvait de véritables privations. Tout ce qui était élevé dans des pensions souffrait à cet égard; mais cette souffrance fut courte. Les parents, d'ailleurs (et je parle ici de la grande masse), donnaient eux-mêmes les premières notions religieuses à leurs enfants.

Quant à la jeunesse en général, si pendant une courte époque elle fut privée de ses universités, de ses grands collèges, il est notoire qu'il lui était ouvert une carrière bien autrement féconde, dans ses résultats, que l'enseignement gothique et routinier que suivaient les Frères minimes dans les écoles. Dans ces temps de troubles et de malheurs, continuellement aux prises avec un danger permanent, souvent obligée de braver la mort, la proscription, de supporter la misère, dans un âge qui lui-même est l'objet des plus tendres soins, contrainte à une prudence dont bien souvent dépendait la vie de tout ce qui lui était cher, la jeune génération d'alors recevait, du spectacle imposant et terrible qu'elle avait sous les yeux, les leçons les plus instructives. Les femmes y acquéraient une prudence de conduite, un esprit d'observation qui n'étaient plus de la ruse. Elles avaient la preuve que des talents réels, une instruction positive devenaient doublement utiles, car ils donnaient du pain. Les hommes y puisaient, avec la haine de l'oppression, cet amour de la gloire, ce mépris de la mort, qui les rendaient invincibles; ils y prenaient une connaissance entière de leurs droits et de ceux de la patrie. C'est avec ces hommes-là que Bonaparte a conquis l'Italie; c'est avec eux qu'il est allé remuer la vieille Égypte. C'est encore l'un d'eux qui commandait et mourait à Novi, ayant à peine trente ans; tandis qu'à Paris un jeune

homme du même âge était jugé digne de présider la Convention.

Ainsi tout se développait avant le moment avec une rapidité presque effrayante. Notre esprit, nos facultés mûrissaient avant la saison[1].

C'est à peu près vers cette époque que des intérêts particuliers, d'une haute importance pour ma famille, dans les suites qu'ils eurent relativement à elle, vinrent s'enchaîner à l'intérêt général.

Je veux parler des relations très étroites qui existaient entre ma mère et la maison Bonaparte. Celui qui fut depuis le maître du monde a vécu longtemps dans notre intimité. Je l'y ai vu, moi, étant encore une toute petite enfant, lui à peine un jeune homme. Mon œil s'est attaché à son étoile depuis le jour où

[1] Bien que je ne doive compte de mes opinions à personne, *je veux dire ici* que ce chapitre *tel qu'il est* a été écrit dans le mois de juin dernier. M. Ladvocat, mon éditeur, l'a eu pendant trois jours dans les mains (du 14 au 17 juillet) pour faire son prospectus. Ma tête, comme toutes les têtes de femmes, a pu être frivole et légère; mais l'âme, mais le cœur!... ils furent toujours fortement trempés. Jamais ils n'ont failli au cri de la patrie. Ce cri y trouva constamment un écho. Les larmes les plus amères que j'aie peut-être versées de ma vie furent celles que je versai le jour où je me dis avec une douloureuse conviction : « Il n'y a plus de France! » Et ce jour-là n'a pas eu de consolateur!

Cependant si la nature était alors aidée par elle-même, on ne doit pas accuser le gouvernement conventionnel de ne s'être pas occupé de l'instruction publique. L'École polytechnique, tout ce qui tient au génie, à l'artillerie, à la navigation, les Écoles centrales, l'École normale, l'Institut national, tous ces établissements ont été fondés par le gouvernement conventionnel. Il faut y ajouter le Jardin des Plantes tel qu'il est aujourd'hui, la formation du Muséum des tableaux et des statues, et une foul d'autres établissements.

elle s'est élevée sur l'horizon jusqu'au jour où, devenue soleil dévorant, elle a tout consumé, jusqu'à lui-même. J'ai assisté aux scènes de sa vie entière; car, mariée à l'un de ceux qui lui étaient le plus dévoués et qui pendant bien des années ne cessa d'avoir sur lui le regard de l'affection, ce que je n'ai pas vu il me l'a fait connaître.

Je ne crains donc pas d'affirmer que, de toutes les personnes qui ont parlé de l'empereur, je suis la seule qui puisse donner des détails aussi complets. Ma mère l'a vu naître; amie de Lætitia Ramolino, elle a porté Napoléon dans ses bras, l'a balancé dans son berceau et plus tard elle a protégé, guidé sa toute première jeunesse, lorsque après avoir quitté Brienne il vint à Paris. Non seulement elle aimait Napoléon, mais ses frères et ses sœurs étaient presque de notre famille. Je parlerai des relations d'amitié qui se formèrent même plus tard entre les sœurs de Napoléon et moi; amitié que l'une d'elles a bien entièrement oubliée.

Lorsque ma mère quitta la Corse pour suivre mon père en France les rapports d'intimité qui l'unissaient à la famille Bonaparte ne furent détruits ni par l'éloignement ni par l'absence; et la conduite de mes parents envers M. Buonaparte le père, lorsqu'il vint à Montpellier, avec son fils et son beau-frère, pour y mourir loin de sa patrie et de tout ce qui lui était cher, ne doit jamais être oubliée par les deux familles, dont l'une doit se la rappeler avec le sentiment d'une bonne action, l'autre avec celui de la reconnaissance.

Les autres membres de la famille Bonaparte étaient également aimés de ma mère. Lucien trouva plus qu'une amie ordinaire en elle. Lorsqu'il fit cet étrange

mariage avec Mlle Boyer, ma mère l'accueillit comme sa fille et devina d'abord qu'il y avait un ange sous cette enveloppe de femme. Mme Joseph Bonaparte, Mme Leclerc étaient dans notre plus grande intimité. Les détails dans lesquels j'entrerai en parlant des événements de ma vie et de celle de mes parents en donneront une juste idée.

Lorsque Bonaparte quitta Brienne pour venir à l'École militaire de Paris, ma mère et mon père furent pour lui comme les correspondants de sa famille, avec cette différence qu'ils prenaient sur eux d'agir avec le jeune élève, qu'ils voyaient si malheureux, comme n'aurait pas osé le faire un correspondant ordinaire.

Ce fut au siège de Toulon que mon mari fut attaché à Bonaparte ; et, à dater de ce moment, il ne l'a plus quitté que pour mourir. Sans être près de lui, j'avais donc des yeux, des oreilles à moi, pour le voir, pour l'entendre.

On voit, par ce que je viens de dire, qu'en ayant la prétention d'être la *seule* personne qui connaisse parfaitement Napoléon, je n'ai pas une prétention présomptueuse. Les détails qui seront relatifs à sa personne et à toute sa famille seront puisés à une autre source que celle qui *alimente l'administration* des mémoires.

On ne croirait peut-être pas que ma position envers la famille Bonaparte a été longtemps une des raisons qui m'empêchaient de publier ces Mémoires, surtout relativement aux attaques faites au général Junot. Il m'était impossible de parler de lui sans parler de l'empereur. La vie de mon mari a été presque entièrement liée à la sienne depuis le siège de Toulon. Je ne voulais d'ailleurs parler de Napoléon qu'avec une

entière liberté. Il en était de même pour moi et pour la famille de ma mère, puisque Bonaparte tient à tout ce que j'en puis dire. Par suite d'une erreur, bizarrement admise par le directeur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, je me trouve dans la désagréable position de relever le gant qui m'a été jeté. Je le fais à regret; mais une fois dans la lice, je parlerai avec la force que donne le bon droit et la certitude d'avoir raison.

Je ne suis ni *ennemie* ni *séide*. Je réfuterai cependant des imputations méchantes et fausses; je prouverai des droits qu'on veut méconnaître; je laverai de tout reproche une mémoire qui n'en mérite aucun: enfin, je remplirai mon devoir comme je l'ai dit plus haut. En accomplissant cette tâche, je suis obligée de feuilleter un grand nombre de pages où sont inscrits des souvenirs tout empreints de la couleur du temps dont ils retracent les époques; je les joindrai à mes réfutations. Ils peuvent avoir de l'intérêt. Sans doute cet ouvrage est fort incomplet et surtout bien éloigné de la touche sévère que demande l'histoire: mais il peut être utile et intéressant, en rappelant à notre souvenir les noms d'une foule d'amis que depuis longtemps la mort nous a enlevés. Ces noms m'ont été presque douloureux à replacer en ordre dans ma pensée; ce travail a été pour moi pénible même jusqu'à la souffrance. Néanmoins, quelque ennui d'esprit et de cœur que j'aie pu éprouver, une fois ma résolution prise, je me suis promis de n'encourir aucun des reproches que j'adresse à ces livres qui méritent bien plus le nom de pamphlets que celui de mémoires [1]. Je

[1] J'en excepte trois. Je les nommerai tout à l'heure; ceux là sont bien.

n'avais que trop de matériaux pour édifier et nul besoin de recourir à ces anecdotes inventées sur la table même de la femme de chambre où elles sont écrites, à ces contes grossièrement imposteurs, à ces fables absurdes, à ces faits mutilés, mendiés auprès de gens tout fiers de se voir l'arbitre de noms illustres, dont ils font aussi gauchement le panégyrique que la satire.

A une époque qui s'éloigne chaque jour, dans la haute position où le sort m'avait placée, j'ai fait du bien, point de mal et beaucoup d'ingrats ; cependant aucune partialité chagrine, je le dis encore, n'aura d'influence sur mes jugements, relativement aux hommes et aux choses. Je ne veux pas toutefois me donner pour meilleure que je ne suis : il y a des êtres qui m'ont offensée, qui ont ajouté des épines à toutes celles que le malheur avait mises dans mon cœur, lorsque l'amitié leur faisait un devoir d'ôter celles qui me blessaient déjà : à ces êtres-là je ne puis pardonner. Je ne les hais pas, car la haine m'est inconnue, mais je les méprise. Ce mépris se joint en moi à un sentiment si amer, si répulsif, que je serais honteuse à en rougir d'en inspirer un semblable. Il n'y a que l'être méchant qui peut le provoquer. Ces personnes sont heureusement pour moi en petit nombre ; tous les ingrats n'ont pas le pouvoir de m'affecter.

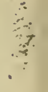
Fortement frappée par le sort dans tout ce que l'âme a de vulnérable, j'ai longtemps porté dans la retraite le poids d'une destinée qui ne manquait pas d'amertume. C'est ainsi que les passions se sont calmées sous l'action puissante du temps ; il a produit sur moi l'effet qu'il produit sur tous. Il m'est permis aujourd'hui de parler avec calme d'objets, de senti-

ments, d'opinions déjà bien loin de moi. Je puis rappeler le souvenir de quelques personnes pour lesquelles j'avais autrefois l'amitié la plus exaltée ; cette amitié fut froissée sans raison, sans motif. Ceci était plus sérieux que l'ingratitude seule. Aussi, dans la fraîche et vive douleur de la blessure, mon âme ardente ressentit l'injure comme elle avait aimé. Les coupables me furent presque odieuses ; maintenant elles me sont indifférentes, et si j'ai à tracer leur portrait, le pinceau sera conduit avec la même impartialité que j'en mettrais à peindre la princesse des Ursins ou Mme de Maintenon, ou bien, pour parler plus juste, la duchesse de la Ferté et Mme de Lionne.

Dans les souvenirs, les notes, les traditions que je possède, il se trouve un bizarre mélange d'intrigues de cour et d'affaires de haute politique, de manèges obscurs et de grands événements, de traits qui peignent les mœurs du temps et de faits qui se rattachent à des noms illustres de l'époque. Cette abondance aurait été stérile bien plus que fructueuse pour moi, si j'avais écrit lorsque mes amis m'en pressaient ; car, tout dépend de la façon de mettre en œuvre une pareille matière, et nulle n'est peut-être plus difficile à manier que celle-ci. La vérité y est par trop souvent étouffée sous la passion. Je viens de dire que je n'en étais pas exempte ; heureusement je le sentis à temps. Je vis que les préjugés rendraient des arrêts sous l'empire de la prévention. J'eus le courage de ne pas chercher la vengeance et de retenir des paroles qui auraient été bien nuisibles à certaines personnes, il y a quelques années. Ces personnes, je ne les nommerai jamais ; mais en me lisant aujour-

d'hui, peut-être me comprendront-elles: que ce soit leur seule punition[1] !

Je commencerai cet ouvrage par quelques détails sur ma famille, sur mon enfance et sur plusieurs personnages marquants, tels que *Paoli*, relativement à l'époque où il a éclairé sa patrie sauvage d'un rayon de la plus radieuse lumière; je rapporterai des conversations, dont j'ai gardé note, entre moi et MM. de Romanzoff, Markoff, Kalischeff, Dirschkoff, qui, ayant tous été dans l'intimité politique de la Czarine[2],



[1] Depuis que ce chapitre est écrit, j'ai appris qu'une de ces personnes-là, un homme important vraiment, avait fait les réflexions les plus plates du monde, en apprenant que j'allais publier mes mémoires. Comme il n'a pas mal de vanité, il a pensé que, dès que j'écrirais, je devais parler de lui; car, pour le malheur de notre pauvre France, il a donné aussi sa représentation sur le théâtre du pouvoir. La médiocrité a sa conscience tout comme une autre, ces deux idées combinées l'ont fait conclure que j'étais peu raisonnable de faire des Mémoires. Comme l'aumônier de la duchesse qui, sans savoir si don Quichotte était marié, le renvoyait chez lui soigner sa femme et ses enfants, mon monsieur, sans s'informer si je sais filer, me renvoie à ma quenouille. Le pauvre homme! je le plains beaucoup! car toute sa vie il a couru après une renommée et n'a pas même une réputation. Quant à moi, je n'y pensais plus, si ce n'est pour me rappeler qu'au temps où il voulait être agréable à tout le monde, il m'a apporté un jour un bouquet dans sa poche.

[2] M. l'abbé Perrin, aujourd'hui grand vicaire de l'évêque de Versailles, a été pendant plusieurs années dans la maison du comte Panine, dont il a élevé les enfants. Il a vu tous les événements de cette cour barbare et m'en a raconté des choses qui paraîtraient incroyables sortant d'une autre bouche. M. l'abbé Perrin est un des hommes les plus remarquablement spirituels que j'aie rencontrés. Son instruction doit être à l'unisson. Je n'y ai jamais songé en causant avec lui. C'est l'amabilité, l'esprit, comme on en souhaiterait à quelqu'un qu'on aimerait beaucoup; et puis, il est abbé et se le rappelle sans avoir besoin

m'ont instruite des vraies causes de l'insurrection grecque de 1770. Comme ma famille a eu une part active dans les évènements d'alors, ces événements ne peuvent m'être étrangers.

Je parlerai de la Corse, patrie adoptive des Comnène. Je raconterai l'origine grecque de la famille Bonaparte ; je dis leur premier nom de *Calomeros* (ou *bella parte, buona varte*). Je l'ai fait parce que le tombeau du géant de la gloire attire trop les regards du monde entier, pour que le lieu de son berceau n'inspire pas le plus vif intérêt. Enfin la première partie de ces Mémoires comprendra l'aurore de cette Révolution dont j'ai vu tous les périodes.

Peut-être trouvera-t-on que j'étais bien jeune pour observer et retenir ce qui se passait sous mes yeux. J'ai prévu cette objection et j'y ai déjà répondu. J'ai dit comment, étant passagère sur le vaisseau toujours battu de l'orage, la route qu'il suivait, ses manœuvres, le moindre de ses mouvements, étaient une étude constante pour moi, de tous les temps, de toutes les heures ! Je le répète, je n'ai pas eu d'enfance.

d'y être ramené. Je le crois un excellent prêtre. Il m'a raconté sur la Russie, la mort de Paul, celle de Pierre, des choses du plus haut intérêt, et lorsqu'on songe qu'il était dans la maison de Panine,de cet homme qui a ordonné de la destinée de quatre souverains, et qu'on se dit que le narrateur mérite toute confiance, on frissonne.

M. l'abbé Perrin n'a pas besoin de lire ce peu de lignes pour avoir la certitude de ma sincère amitié et de la reconnaissance que je lui ai vouée pour celle qu'il veut bien avoir pour moi. J'en suis fière et heureuse. Je le serais bien davantage, si cette sorte d'appel que je lui fais le déterminait à étendre plus loin qu'à un cercle d'amis les nombreuses et précieuses connaissances qu'il possède. Il le doit à son pays, il le doit à l'Europe.

Une autre partie de mes Mémoires comprendra une époque terrible de mon existence. Je n'ai ni la possibilité ni le talent, et, moins que tout cela, la volonté d'écrire l'histoire ; mais ma vie et celle de ma famille ne sont éclairées que par les lueurs sinistres du jour qui luisait à cette époque ; il m'a fallu, comme la France entière, traverser ce temps de folies sanguinaires, où le peuple français, dépouillant sa grâce courtoise, son urbanité, semblait avoir fait un appel aux monstres des déserts, pour les défier de cruauté. Tandis que dans ces jours de deuil et de massacre, rejetant lui seul le crêpe sanglant qui couvrait la patrie, le drapeau militaire semblait avoir reçu sous son ombre protectrice l'honneur et la loyauté de la France. Bientôt son éclat dissipa la brume qui la voilait, elle s'assit de nouveau parmi les nations, grande et victorieuse. On put encore s'honorer d'être son enfant [1] !

Avec une rapidité magique ses armes inscrivaient son nom sur les bords du Rhin, au sommet des Alpes, dans les marais de la Hollande, au lac de Zurich ; mais surtout dans les champs de l'Italie ! Partout la victoire était avec nos soldats [2] ! Partout aussi leur sang marquait leurs pas !... et je suis glorieuse de pouvoir dire que celui qui coule dans les veines de mes fils n'a pas été épargné par leur père pour le service de sa patrie.

[1] Je répète de nouveau ici que ce chapitre entier était écrit au mois de juin dernier.

[2] Une chose remarquable, c'est qu'à cette même époque où nos armées, toujours triomphantes, ne combattaient que pour vaincre, un homme ayant une de ces réputations auxquelles nulle main n'ose toucher, un homme, parfaitement connu par une belle retraite, il est vrai (mais enfin, c'était une retraite),

Mais ces mêmes journées, qui brillaient si radieuses dans nos camps, s'écoulaient tristes et sombres dans nos cités déchirées par les dissensions civiles. A la terreur des massacres avait succédé une terreur non moins affreuse, produite par une lutte permanente entre l'anarchie et le pouvoir. Cette lutte malheureuse était d'autant plus difficile à terminer, que l'anarchie est une hydre dont les mille têtes ne s'écrasent pas d'un coup de massue, et que le monstre vivait alors dans un élément qui ne lui était que trop favorable, tandis que d'une autre part, le pouvoir, presque toujours usurpé par la force, jamais délégué par une majorité raisonnable, et libre d'agir, ne pouvait être ni consenti ni exercé sans combat. De pareilles guerres finissent toujours par un déchirement. Et combien nous en avons eu !...

Que de fois, écoutant avec avidité les discussions qui s'élevaient autour de moi, n'ai-je pas entendu prédire la fin de ma triste patrie !... Hélas ! elle devait fournir une plus longue carrière de malheurs. Chaque jour on détruisait pour refaire ; mais on ne reconstruit pas aussi facilement qu'on abat, et la France est le pays où cette vérité banale apparaît dans toute sa force. Pourquoi ? Car enfin, notre renommée, ce premier rang que nous occupons pour ainsi dire à volonté, tout cela n'est pas illusoire. Pourquoi donc, à

perdait la bataille de Cassano avec douze mille hommes et cent pièces de canon. Cet homme était le général Moreau *.

* Le fait est positif. Gohier, alors président du directoire, qui, certes, n'aimait pas Bonaparte, et, par haine, aurait plutôt caché les revers de son rival, est celui qui donne le bulletin de cette défaite que, en sa qualité de président du directoire, il avait dans toute sa vérité. S'il est altéré, c'est plutôt en sens inverse, et nous devons croire la perte plus considérable.

la première secousse, cette désorganisation organisée, cette Babel, cette confusion égoïste surtout? C'est que constamment nous oublions le passé ; que le présent nous presse, nous obsède, et que nous lui sacrifions l'avenir. Nous bâtissons sans fondements, avec une multitude de plans et d'architectes; aussi qu'arrive-t-il? Le principe d'action manque de toutes parts, parce que, à côté du défaut du ressort public, il y a excès permanent d'activité dans les intérêts privés.

J'ai vu ensuite le règne directorial, assemblage monstrueux d'anarchie, de tyrannie et de faiblesse; j'ai vu ces *rois pasquins*, dans les mains desquels le sceptre n'était qu'une massue dont ils nous frappaient jusqu'à ce que le coup devînt une plaie. Enfin le consulat vit luire l'aurore d'une ère nouvelle, du fond de cette nuit sombre, et encore une fois la France se releva. Elle surgit de nouveau du milieu des débris sanglants, des ruines encore fumantes de ses villes saccagées, de ses châteaux incendiés. Vinrent ensuite les jours de l'empire, grande et prodigieuse merveille! Sans doute, le vrai républicain regretta ses droits envahis! Mais quel est le cœur français qui ne bat pas au souvenir de ce temps de gloire! en répétant les noms de ces hommes qui allaient au combat comme à une fête!... qui achetaient une victoire par une cicatrice et faisaient proclamer la France l'aînée des nations, depuis la Vistule jusqu'au Tage!...

C'est ainsi que j'ai vu l'astre de notre prospérité à son apogée. Je l'ai vu non pas décroître, mais s'obscurcir, reparaître, puis se voiler encore. Sans doute mon cœur a dû souffrir dans de pareils jours, moi qui, pendant plusieurs années, ai vécu au milieu des camps de notre armée triomphante. Oui, j'ai souffert!

et ma douleur silencieuse a été plus amère que bien des désespoirs aux grands éclats ! Toutefois l'orgueil français trouvait encore une jouissance, en voyant l'Europe marcher tout entière pour accabler la nation dont peu de jours avant elle était l'esclave.

Ainsi mon œil a suivi toutes les phases, toutes les prospérités de notre grand drame politique. Que de souvenirs j'ai évoqués ! Que de douleurs endormies j'ai réveillées ! Qui sait maintenant quand elles se rendormiront ? Quelque fidèle que soit ma mémoire, j'ai été un peu arrêtée pour des dates et par quelques faits, dont les souvenirs étaient non pas effacés, mais avaient reçu du temps cette teinte pâle dont il revêt tout. Quelques jours de travail leur ont rendu la vivacité de leurs couleurs ; mais, je le répète, ce travail m'a été pénible jusqu'à la souffrance ; il a fallu de nouveau vaincre une forte répugnance et me dire : *Il faut le faire.*

On m'objectera peut-être que je pouvais répondre à tout ce qui a été dit dans une brochure de cinquante pages. J'y ai certes bien songé la première, mais cela était impraticable ; il valait mieux garder le silence ; il ne s'agit pas de répondre : *Vous en avez menti !* pour avoir raison de celui qui vous impute une chose absurde ; une réfutation sommaire ne me suffit pas ; dès que je prends la plume, je dois détruire jusqu'à la plus légère atteinte. Cela ne se fait pas en quelques lignes.

Je n'incriminerai personne ; je me contenterai de rétablir des faits, mais *rien* ne sera avancé qu'avec une preuve *écrite*. Les pièces autographes, déposées par moi entre les mains de mon éditeur, seront à la disposition de ceux qui voudront les examiner. Il

existe quelque part une fort sotte et fort ridicule attaque portée au duc d'Abrantès ; l'agresseur a manqué de mémoire et, par un hasard assez plaisant, une lettre de sa propre main dément ce qu'il dit dans son ouvrage. C'est fâcheux pour lui, parce que cela a un côté ridicule et que rien n'est plus mortel que la morsure du ridicule.

Quant à ce qui me concerne, ainsi que ma famille, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, il est également de mon devoir d'y répondre : j'ai toujours regardé comme le comble de la sottise tout orgueil fondé sur une origine plus ou moins illustre. Mais si cet orgueil est un ridicule, l'usurpation d'un grand nom, une fausse prétention à une noble ascendance est le complément de la bassesse. C'est vil, c'est infâme. Avec cette manière de voir, on peut juger si je laisserai passer sous silence le chapitre de Sainte-Hélène où il est question de la famille de ma mère. Je prouverai que mon aïeul et mes oncles, loin d'être coupables d'un tel délit, voulaient au contraire éteindre un grand nom qui, dépouillé de tout l'éclat dont il devrait être entouré, n'est plus pour ceux qui le portent qu'une source d'humiliations et de souffrances. Telle était l'intention de mon grand-père, qui fut le dernier chef privilégié de la colonie grecque, ombre de souveraineté et véritable jouet d'enfant dont il ne voulait plus.

Il n'avait qu'une fille, qui était ma mère. Il lui avait fait jurer de ne consentir jamais à aucune substitution de nom ; ce que ma mère aurait sans doute observé religieusement si elle eût vécu jusqu'à ce jour. Ainsi assuré contre la crainte de voir naître une génération nouvelle portant un nom qui n'était pas

entouré de la splendeur que lui voulait son juste orgueil, mon grand-père est mort jeune encore, capitaine de cavalerie au service de France, dans le régiment de Vallière, Royal-Corse, et non pas *fermier*, comme le dit le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il n'était nullement question de reconnaître les Comnène, comme l'on voit. Mon grand-père est mort en 68 et la famille fut reconnue en 82, les lettres patentes sont de 83 et 84.

Enfin je ne sais si j'ai bien exprimé le sentiment qui m'a fait écrire cet ouvrage : je le désire, parce qu'il est pur et louable. Il intéresse tous les miens, mais mon mari réclame surtout de moi ce que je fais aujourd'hui. Souvent, au milieu des orages politiques, un coup de vent jette un voile sur quelque partie d'une vie illustre. La main de Junot, cette main qui défendit vingt-deux ans sa patrie, est aujourd'hui dans le cercueil et ne peut plus soulever ce voile, dont la jalousie et la basse envie voudraient l'envelopper même dans le tombeau ; c'est donc à moi, à la mère de ses fils, à remplir ce devoir. Il est temps enfin que chacun paraisse dans son vrai rôle, et le sien était trop digne de l'empereur et de lui pour que je ne répande pas sur sa vie entière toute la lumière et toute la vérité qui peuvent la faire bien juger.

## CHAPITRE II

Généalogie des Comnène. — Lieu et date de ma naissance. — Ce qu'était la colonie grecque en Corse. — Constantin Comnène en Corse. — Traité avec la république de Gênes, alors maîtresse de la Corse. — État prospère de la colonie. — Jalousie des indigènes. — Incendie des possessions des Grecs. — Mon grand-père voulant éteindre son nom. — Ses enfants prêtres. — Mon oncle Démétrius. — Abolition de la primatie des Comnène en Corse. — Réclamation de Démétrius. — Mot de M. Chérin. — Origine grecque des Bonaparte.

Je suis née à Montpellier le 6 novembre 1784. Ma famille était alors établie passagèrement en Languedoc pour faciliter à mon père l'exercice de la charge de finance qu'il avait acquise à son retour d'Amérique. Cet établissement temporaire explique comment, étant née à Montpellier, je n'y ai conservé que des amis et point de parents. Néanmoins les souvenirs qui m'en restent ont tous la couleur de la patrie et j'ai constamment considéré les Languedociens comme mes compatriotes.

Ma mère était, comme moi, née sous la tente que ses parents avaient dressée sur la terre étrangère. Du Bosphore, ses pères avaient émigré aux solitudes du Taygète, qu'ils avaient ensuite quittées pour aller habiter les montagnes de la Corse. Je vais à ce propos donner ici une très courte explication relative à ma famille ; j'aurai à revenir plus tard sur ce sujet.

Lorsque la France devint maîtresse de la Corse par le traité qu'elle fit avec la république de Gênes, il y avait déjà longtemps que les troupes françaises tentaient la conquête ou plutôt la réduction de l'île, comme alliées des Génois[1]. Le comte de Boissieux, le marquis de Maillebois[2], avaient déjà tenté, bien avant M. de Castries[3], de soumettre les Corses. Ces insulaires, forts de leur position, animés d'un ardent amour de liberté, se raillaient de nos soldats du haut de leurs rochers sauvages; et rien n'aurait pu les réduire, s'ils n'avaient commis l'immense faute de mettre contre eux les Grecs de la colonie de Paomia. Jamais ceux-ci ne leur pardonnèrent le ravage de leurs champs, l'incendie de leurs maisons, leur existence détruite. Il fallut d'aussi justes sujets de vengeance pour que les Grecs se déterminassent à aider à l'asservissement d'un peuple libre, eux qui pendant deux cents ans avaient résisté à toute une grande nation pour conserver leurs droits et leur liberté.

[1] Ce fut sous le règne de Louis XV. M. le duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, et M. le marquis de La Sorba, plénipotentiaire de la république de Gênes, conclurent ce traité, ou, pour parler plus juste, ce marché, par lequel on vendait et achetait des hommes à réméré. La France, aux termes du traité, devait occuper pendant dix ans l'île révoltée, l'assouplir, la rendre bonne à servir; puis, au bout de ce temps, la rendre à ses maîtres. Mais.....

> Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
> Si vous pouvez nous mettre hors!
> Ses enfants étaient déjà forts.

[2] Depuis maréchal de France, mort en 1761.

[3] Depuis maréchal de France. Ces trois hommes précédèrent M. de Marbeuf en Corse : lorsque celui-ci arriva, toute la besogne était faite, ou du moins bien préparée.

La colonie grecque de Paomia était composée des familles grecques réfugiées, que le sénat de Gênes avait accueillies lorsque, sous la conduite de Constantin Stephanopoulos et fuyant les discordes civiles de leur pays, elles quittèrent Mania pour chercher un asile en Italie. Les Grecs de cette partie du Péloponnèse obéissaient alors à un seul d'entre eux ; ce chef était toujours un Comnène, depuis que *Georges-Nicéphore* Comnène, le dernier des fils de David II, avait été accueilli à Mania. Cet événement eut lieu en 1476.

Constantin Comnène, dixième protogéras de Mania, quitta le 3 octobre 1675 sa seconde patrie pour aller de nouveau dresser sa tente dans un autre pays d'exil, suivi de trois mille personnes qui préféraient l'exil à l'esclavage des musulmans.

Après avoir relâché en Sicile, la colonie aborda en partie à Gênes le 1er janvier 1676. Les arrangements définitifs furent conclus entre le sénat et Constantin Comnène, parlant comme chef de la colonie grecque. Lorsque tout fut signé, les nouveaux colons se rembarquèrent et arrivèrent en Corse le 14 mars 1676.

Les terres de *Paomia*, *Salogna* et *Reviuda*, appartenant à la république de Gênes, furent cédées aux Grecs à de certaines conditions que Constantin s'engagea à faire observer. Le sénat de Gênes lui conservait le titre de *chef privilégié.* Le clergé avait reçu l'ordre de lui donner l'encens le premier. Il était autorisé à avoir une garde pour sa personne. Le jour de Pâques et des autres fêtes solennelles, il recevait à l'église des honneurs particuliers : les Grecs lui offraient, par les mains du desservant, un gâteau appelé *vlogia* (βλογία). Les Comnène avaient aussi le

droit de porter les couleurs qui leur étaient exclusivement affectées : c'était le violet et l'écarlate.

Ces distinctions, qui eussent été choquantes dans tout autre pays, ne l'étaient nullement à Paomia. Jusqu'au moment où les troubles de l'île forcèrent les Grecs à s'allier aux insulaires, c'eût été la chose la plus étonnante qu'un mariage entre une Corse et un Grec. Bien qu'une telle alliance soit encore rare, elle se voit cependant ; mais il faut, pour la motiver, de fortes raisons. Sans doute, cela tient à des préjugés, mais enfin le fait n'en est pas moins positif.

Paomia fut bientôt appelé le jardin de la Corse. Les arbres fruitiers de la plus excellente qualité, les légumes les plus savoureux, tout fut planté, semé et vint à miracle dans toutes les dépendances de la colonie. Les céréales, surtout, y étaient d'une beauté et d'une qualité si supérieures qu'on venait en acheter de tous les points de l'île. Paomia devint donc un Eden au milieu d'un désert. La république de Gènes crut devoir protéger des étrangers qui apportaient ainsi des bienfaits réels, et le sénat leur accorda de nouveaux privilèges.

Mais le bonheur de la colonie fut court. Ceux de *Niolo* et de *Vico* devinrent jaloux de la prospérité des nouveaux colons et de la protection que leur accordait la république. Le repos des Grecs ne dura que cinquante-trois ans, depuis 1676 jusqu'en 1729, époque à laquelle les Corses s'insurgèrent pour secouer le joug des Génois. Les Vicolésiens, profitant de la position difficile dans laquelle se trouvaient les Grecs, leur demandèrent de se joindre à eux et, sur leur refus, ils ravagèrent leurs propriétés. Ce fut en vain que *Cecculdi Giafferi*, chefs de cette première insur-

rection, ordonnèrent aux Vicolésiens et aux Niolins de ne plus attaquer les Grecs. Ils continuèrent leurs désordres; les champs furent ravagés, les maisons brûlées. C'étaient la haine et l'envie qui se contentaient à leurs propres dépens, car la Corse entière avait éprouvé le bienfait du séjour des Grecs. Ce dernier événement mit le comble aux désastreuses vicissitudes dont les Comnène ne cessaient d'être victimes depuis deux siècles! Les malheurs de leur ancienne patrie semblaient encore les poursuivre dans ce dernier asile! Ils furent enfin forcés de quitter Paomia et de se retirer à Ajaccio.

Les Grecs avaient alors pour chef privilégié Jean Stephanopoulos Comnène. Ce fut le premier Comnène de sa branche qui naquit sujet d'une puissance étrangère. C'était un homme supérieur et digne à la fois de sa double origine spartiate et messénienne; il vit avec désespoir le départ de sa colonie pour Ajaccio. Les bras croisés sur sa poitrine, il regardait les femmes, les enfants, les vieillards abandonner un asile créé par leurs pères! Quel est l'homme qui à cette vue n'aurait pas fait le serment d'en tirer vengeance? Ne devait-elle donc être connue et goûtée que par les Corses?

Jean Comnène ne voulut quitter les ruines de Paomia que lorsque la colonie serait en sûreté sur la route d'Ajaccio. Demeuré en arrière, il fut coupé par une troupe de Corses insurgés et n'eut que le temps de se jeter dans la tour d'Omiga, petit fort à moitié fortifié sur le bord de la mer, avec quatre-vingts hommes de la colonie. Là, assiégé par plus de trois mille Corses, il se défendit, ainsi que les Grecs, avec un courage de lion. Mais au bout de trois jours les

vivres et les munitions leur manquèrent; les Grecs alors gardent le silence, jettent les yeux sur leur chef; ils savaient que de sa bouche il ne sortirait qu'une noble parole.

— Nous rendrions-nous donc, enfants? leur dit-il avec un accent qui prouvait qu'il ne doutait pas de leur reponse. — Non ! s'écrièrent-ils. Que faut-il faire?

— Me suivre ! répond le chef. Et se mettant à leur tète, il traverse la troupe corse, fait un grand nombre de prisonniers et rentre vainqueur dans Ajaccio. La belle action de Corté n'est pas moins admirée, et toutes deux sont consacrées par deux tableaux que l'on voyait encore, il y a vingt ans, dans la chapelle des Grecs (Madona del Carmine) située près d'Ajaccio.

Jean laissa après lui la réputation d'un brave et habile capitaine. Il avait cinq garçons, dont l'aîné, Théodore Comnène, embrassa l'état ecclésiastique et mourut à l'âge de vingt-six ans, lorsqu'il venait d'être nommé archevêque des Grecs à Rome. Il était mon grand-oncle.

Ce fut Constantin qui succéda à son père. Brave comme lui, il ajoutait aux qualités précieuses de Jean une plus grande connaissance du monde et des manières excellentes que lui avaient données les différents voyages qu'il avait faits. A douze ans, il s'était déjà trouvé à plusieurs expéditions militaires et, à dix-sept ans, il marchait à la tête des Grecs, dont la république de Gênes le reconnut chef privilégié par un traité[1], comme elle l'avait fait pour les trois chefs

[1] Lorsque les Grecs eurent tout perdu à Paomia, lors de l'invasion de ceux de Vico et de Niolo, la république de Gênes

qui l'avaient précédé. Constantin mourut jeune; et bien que sa vie ait été courte, elle fut semée de peines, de tribulations qui la lui rendirent bien amère. Une circonstance singulière qui en fut le résultat, c'est l'aversion qu'il prit pour son origine. Son caractère noble et indépendant lui faisait trouver des causes d'humiliations et de vives souffrances dans mille choses qui, pour d'autres, eussent été inaperçues. Aussi n'en parlait-il jamais et permettait-il encore bien moins qu'on lui en parlât. Cette aversion devint si forte qu'il forma le projet d'éteindre sa branche. Ce dessein devint surtout une chose arrêtée lorsqu'à la réunion de la Corse à la France il essuya les plus révoltantes injustices. Il avait quatre enfants, trois garçons et une fille, qui était ma mère. Il détermina l'aîné de ses fils, Jean-Étienne Comnène, à entrer dans l'état ecclésiastique. Le second fut envoyé à Rome au collège de la *Propaganda-Fide*, et destiné de même à l'ordre de prêtrise. Le troisième, trop jeune pour prendre parti activement dans cette grande résolution, fut néanmoins voué comme ses frères à un célibat perpétuel. Il devait suivre leur exemple dès que son âge le permettrait.

Mon oncle Démétrius, devenu l'aîné de sa maison par le parti qu'avait pris son frère aîné, ne se sentait aucune vocation pour l'état ecclésiastique et avait

donna aux malheureux une autre partie de la Corse comme indemnité : c'était le canton de Cargèse. Lorsqu'il fut aussi fertilisé que l'autre, il fut encore ravagé par les insulaires. C'est à Cargèse, et avec les terres de Comnène même, que M. de Marbeuf avait construit un château et des jardins, comme on en voyait dans nos provinces, sans que ce fût un palais d'Armide, comme le disent quelques ouvrages.

protesté dès le premier jour; mais Constantin avait répété : « Je le veux! » et, pour qui connaît bien l'intérieur d'une famille grecque, on ne sera pas étonné qu'il se soit aussitôt soumis. Ainsi, lorsque mon grand-père mourut, il quitta ce monde dans la ferme persuasion que son nom s'éteindrait, avec les précautions qu'il avait prises, malgré les trois garçons qu'il laissait après lui.

Il ne m'appartient pas de juger les intentions de mon aïeul dans ce qu'elles peuvent avoir de juste ou d'injuste. Cependant je trouve presque arbitraire de briser définitivement les liens qui unissent une famille à la société. J'irai plus loin et je demanderai si ce n'est pas aussi aller contre la volonté de Dieu. C'est une immense question que celle-là; la volonté, l'autorité paternelle, que je considère comme sans bornes, en trouvent ici. Mais mon grand-père avait beaucoup souffert des injustices commises envers lui et les siens : gardons le silence! Qui peut dire tout ce qu'il a éprouvé lorsqu'il a pris la résolution de vouer à l'oubli un nom illustre et surtout illustré? Ne préjugeons pas.

Averti du danger de son père, mon oncle Démétrius quitta aussitôt le collège de la Propaganda-Fida, où il était élevé, et se hâta d'arriver en Corse. Mais, en débarquant, il apprit que mon aïeul était mort depuis deux jours et qu'il restait seul à sa mère et à sa jeune sœur.

La perte d'un père n'était pas la seule peine qui l'attendît au rivage natal. Le rang de primatie que Gênes avait toujours conservé à sa famille par plusieurs traités authentiques passés entre la république ligurienne et les Comnène, ce rang fut aboli et les

biens personnels de la famille réunis aux domaines de la couronne de France. Démétrius fut douloureusement affecté de ce manque de foi; car on ne pouvait lui donner un autre nom en songeant aux pertes, aux sacrifices volontaires que les Grecs avaient faits pour la cause de la France. Le jeune chef fut blessé au cœur d'un pareil traitement; il n'avait que seize ans et ne savait pas encore que l'injustice est l'histoire des hommes. Lorsque son âge le lui permit, il passa en France et vint porter au pied du trône ses justes réclamations. Elles furent écoutées favorablement. Le gouvernement lui accorda un dédommagement pour ses biens qui déjà avaient été donnés au commandant en chef de l'île. Quant à ses autres prétentions, on lui dit que la dignité dont ses ancêtres avaient été revêtus était incompatible avec les usages de la monarchie française ; mais qu'il pourrait jouir de tous les privilèges réservés à la noblesse d'extraction et qu'il n'avait *qu'à faire ses preuves*. Elles furent aussitôt soumises à M. Chérin, généalogiste du roi, l'homme le plus versé dans de pareilles matières, mais surtout bien connu pour sa rigide sévérité et son noble et indépendant caractère. Voici quel fut son résumé :

« *On ne peut douter que M. de Comnène ne soit*
« *issu en ligne directe et masculine de David II, der-*
« *nier empereur de Trébizonde, tué par ordre de*
« *Mahomet II, et par conséquent susceptible de toutes*
« *les distinctions réservées à son origine.* »

Après un nouvel examen fait au conseil du roi, une filiation *directe* depuis David jusqu'à Démétrius Comnène a été reconnue et constatée par lettres patentes de Louis XVI, datées du 15 avril 1782, enregistrées au parlement le 1er septembre 1783, à la

chambre des comptes le 28 mai 1784 et publiées la même année à la tête du *Précis historique de la maison impériale des Comnène.*

Je veux maintenant raconter comment la famille Bonaparte était avec la mienne, comment l'amitié les unissait et comment aussi des liens de parenté existent entre nous ; car il est assez curieux de dire que l'origine de Bonaparte est très probablement grecque. Ce sujet est assez intéressant pour faire l'objet d'un nouveau chapitre.

## CHAPITRE III

Calomeros et Buonaparte. — Livre du chevalier d'Hénin. — Départ de mon père pour l'Amérique. — Union intime de ma mère et de Mme Lætitia. — Bonaparte enfant. — Le panier de raisins et le fouet. — Savéria et la famille de Bonaparte. — Caractère des Corses. — Retour de mon père. — Ma naissance et maladie de ma mère.

Des recherches d'érudition sur des hommes qui n'ont joué qu'un rôle ordinaire dans l'histoire ne sont pas très importantes; mais il est d'un haut intérêt de suivre dans toutes ses ramifications la généalogie de celui qui a rempli le monde de son nom, lorsque surtout cet homme est Napoléon!

Lorsque Constantin Comnène aborda en Corse, en 1676, à la tête de la colonie grecque, il avait avec lui plusieurs fils, dont l'un s'appelait *Calomeros*. Ce fils fut envoyé par lui à Florence pour remplir près du grand-duc de Toscane une mission délicate. Constantin Comnène mourut avant son retour. Le grand-duc garda le jeune Grec près de lui et, renonçant à la Corse, Calomeros s'établit en Toscane.

*Calomeros*, traduit littéralement, signifie *bella parte* ou *buona parte*. Le nom de ce Calomeros a donc été *italianisé*. C'est ainsi que de Ιατρὸς (mot qui signifie médecin), nom d'une famille considérée de Mania, où elle subsiste encore de nos jours ainsi

qu'en Corse, les Italiens ont fait *Medici*. C'est ainsi que, au rapport de *Linda*, plusieurs branches des Comnène existaient en Italie sous des noms empruntés, qui obscurcissaient le véritable. Dans le duché de Mantoue, une famille fut nommée *Arriva-Bene*. Qui se serait jamais douté que cette famille appartînt à celle des Comnène, si Miniati ne nous l'apprenait pas? En général, le peuple italien a métamorphosé tous les noms grecs ayant une signification.

Pour en revenir à mon sujet, je dirai donc qu'un *Calomeros* revint d'Italie, de Toscane même, et s'établit en Corse, où ses descendants se perpétuèrent et formèrent la famille *Buonaparte*. Maintenant la question est de savoir si le *Calomeros* partant et le *Calomeros* revenant ont une filiation directe. Ce qui est certain, ce sont les deux faits, du départ de l'un et du retour de l'autre. Une particularité assez singulière, c'est que les Comnène, en parlant des Bonaparte, ne se servent jamais, dans leur idiome, que du nom grec pour les désigner, *Calomeros*, *Calomeri* ou *Calomeriani*, selon qu'ils parlent d'un seul, ou de plusieurs collectivement. Une grande amitié unissait les deux familles.

Il existe un excellent ouvrage de M. le chevalier d'Hénin[1]. Cet ouvrage, ayant pour titre : *Coup d'œil historique sur la maison impériale de Comnène*, est curieux à consulter pour les détails qu'il donne et la clarté avec laquelle il les présente. M. d'Hénin, le

[1] M. le chevalier d'Hénin, aujourd'hui maréchal de camp, était en 1789 ministre de France près la république de Venise. Ce fut à Venise qu'il publia l'ouvrage cité. M. d'Hénin est un homme fort distingué et particulièrement versé dans la partie chronologique de l'histoire.

premier, a classé toute la filiation aussi parfaitement. Lorsqu'en 1789 il parlait de *Calomeros* (ou Buonaparte) Comnène, il était loin de penser que, quatre ans plus tard, un cadet de cette même famille serait sur une route qui devait le ramener au trône.

En attendant, allons rejoindre ma mère et la famille Bonaparte en Corse, pendant la toute première enfance de Napoléon. J'ai déjà averti que, dans la foule de mes souvenirs, il en est beaucoup dont la nature est tellement puissante sur mon âme qu'elle m'entraînera sans que j'y résiste. Le lecteur et moi nous y trouverons tous deux notre compte; lui par plus de naturel dans la relation, parce qu'elle sera l'expression de ma pensée immédiate; moi par ce charme que donne à tous les âges la course vagabonde de cette *folle de la maison*. Alors, sur le canevas à fond noir qui tapisse toujours mes idées se tracent rapidement quelques fleurs aux brillantes couleurs! Ne serait-ce qu'une heure enlevée à la souffrance, c'est beaucoup pour un cœur qui, depuis bien des années, compte ses jours heureux.

Lorsque les Grecs furent contraints d'abandonner Paomia et de fuir les persécutions des Corses révoltés, j'ai déjà dit qu'ils avaient été s'établir momentanément dans les villes demeurées fidèles à la république de Gênes. Mais plus tard, lorsque, pour récompenser et indemniser les Grecs de leurs immenses pertes, on leur donna Cargèse pour y former un nouvel établissement, quelques familles gardèrent une maison à Ajaccio. De ce nombre fut celle du chef privilégié et ma mère passa également son temps à Ajaccio et à Cargèse; ce fut alors qu'elle se lia d'une amitié tendre avec la signora Lætitia Ramolino, mère de Napoléon.

Elles étaient à peu près du même âge et toutes deux ravissantes de beauté. Le caractère de cette beauté était assez différent pour qu'il n'y eût entre elles aucune jalousie. Mme Lætitia Bonaparte était gracieuse, jolie, charmante; mais, sans aucune vanité filiale, je puis dire ici que je n'ai jamais rencontré dans le monde une femme aussi belle, aussi jolie que je me rappelle encore avoir vu ma mère. A l'âge de quatorze ans, c'était la meilleure, la plus spirituelle, la plus gracieuse jeune fille de toute la colonie et, sans Lætitia Ramolino, on aurait pu dire de toute l'île[1]. Lætitia Ramolino était en effet une belle personne; ceux qui l'ont connue âgée lui trouvaient de la sévérité dans la physionomie, mais cela n'était pas; l'expression un peu dure qui était habituellement la sienne venait, au contraire, de la crainte. C'est une personne qui a été bien supérieure dans toutes les positions où elle s'est trouvée, et comme malheur et comme bonheur. Son fils lui a rendu justice, mais un peu tard. Lui-même aidait à l'erreur; et, s'il l'a réparée depuis, l'impression était donnée et reçue.

On sait que, avant d'entrer en négociation avec la

[1]. On trouvera peut-être que je retourne la fable du hibou, et que je prends un peu trop l'habitude de dire : « Les miens sont gentils sur tous leurs compagnons. » Mais ici je n'avance rien qui ne soit parfaitement connu. Il existe encore assez de personnes qui ont connu mon père pour dire si j'ai flatté le portrait; j'ai laissé au contraire bien des qualités dans l'ombre, dont je parlerai plus loin. Quant à ma mère et à mon oncle, l'abbé de Comnène, ce que j'en dis est tellement peu influencé par les rapports et les liens de parenté que je ne craindrai pas d'y ajouter encore. C'est un bien pour le cœur; il n'est que trop de parents dont l'âme et la figure ne gagneraient certes pas à être dépeintes et dévoilées.

république de Gênes, la France lui avait fourni des troupes pour ramener les insulaires à l'obéissance. Parmi les Français qui faisaient partie de l'administration on remarquait un jeune homme de vingt ans, d'une agréable tournure, faisant des armes comme Saint-Georges, jouant du violon à ravir, ayant toutes les manières d'un homme de qualité et n'étant cependant qu'un roturier. Mais il s'était dit : « Je ferai ma fortune et je parviendrai » ; et cela avec une de ces volontés à qui rien ne résiste, parce qu'elles résistent à tout. Aussi avait-il déjà une fortune honorable à offrir à celle qu'il épouserait. Il n'avait garde de ne pas choisir la perle de la contrée ; il demanda ma mère et l'obtint. Cet homme fut mon père, c'était M. de Permon.

Mes parents quittèrent la Corse et vinrent en France, où les affaires de mon père l'appelaient. Quelques années après il fut nommé à une place importante à l'armée d'Amérique et partit en emmenant mon frère, âgé seulement de huit ans[1]. Ma mère retourna en Corse près de mon aïeule, avec toute sa jeune famille, pour y attendre le retour de mon père. Je n'étais pas née à cette époque.

Après le départ de mon père pour l'Amérique, ma mère ayant donc été rappelée en Corse par des souvenirs de famille et d'amitié, se résolut à y passer une partie du temps de l'absence de mon père. C'est alors qu'elle a vu Napoléon tout petit enfant, qu'elle l'a

[1] Mon père avait un système d'éducation pour ses enfants qui montre à quel point son excellent esprit avait devancé le siècle et pris goût à la méthode de Jean-Jacques dans ce qu'elle avait de bon. Mon père a été notre instituteur. Je l'ai perdu trop jeune mais ceux qui ont connu mon frère savent quel sujet il avait formé.

souvent porté dans ses bras, qu'il jouait lui-même avec une sœur aînée que j'ai perdue de la manière la plus funeste. Napoléon se la rappelait à merveille et souvent, dans les années où il était à Paris sans aucun emploi, lorsque, après avoir dîné à notre table de famille, il se mettait devant le feu, les bras croisés sur sa poitrine, les jambes étendues devant la cheminée, il disait : « Signora Panoria, parlons de la Corse, parlons de la signora Lætitia. »

Il appelait presque toujours sa mère ainsi, mais seulement avec ou devant les personnes qu'il connaissait depuis longtemps et auxquelles il savait que ce nom ne pouvait paraître singulier. « Comment se porte la signora Lætitia ? » me demandait-il quand il me voyait. Ou bien, à elle-même : « Eh bien ! signora Lætitia, comment vous trouvez-vous de la cour ? Vous vous ennuyez, n'est-ce pas ? C'est que vous vous y prenez mal : vous ne recevez pas assez. Voyez vos filles : elles semblent être nées où elles sont. Je vous ai donné un bel hôtel, une belle terre, un million de rentes pour jouir de tout cela : et vous vivez comme une bourgeoise de la rue Saint-Denis. Recevez, et recevez d'autres têtes que vos C... et vos Cl... de ..... »

Ma mère et mes oncles m'ont assuré mille fois que Napoléon n'a eu dans son enfance aucun des caractères singuliers que le merveilleux lui prête. Il se portait bien et était même, jusqu'au moment où il vint en France, ce qu'on appelle un gros et beau garçon ; enfin, il était ce que sont tous les enfants.

Peut-être cependant existait-il dans le caractère de Napoléon enfant quelques-unes de ces nuances délicates qui font pressentir l'homme extraordinaire. Mais qu'il

ait fait deviner le géant qui devait un jour sortir de cette enveloppe, non, cela n'est pas. Mme Bonaparte avait amené avec elle en France une bonne, une de ces *servantes-maîtresses*, comme il y en a tant dans nos provinces. Cette femme, qui se nommait *Saveria*, était curieuse à entendre sur cette famille qu'elle avait élevée, dont elle connaissait l'intérieur et dont chaque membre occupait un trône; elle racontait une foule de choses qui devenaient anecdotiques. J'aimais fort à causer avec elle lorsque j'allais à Pont-sur-Seine faire mon service. J'avais remarqué qu'elle aimait moins quelques enfants de la famille que les autres; j'avais fait cette remarque, je lui en demandai l'explication. Comme j'ignore si elle est morte, je ne veux pas l'exposer, à son âge, lorsqu'elle va peut-être bientôt dépendre de personnes qui pourraient se rappeler une préférence ou une exclusion qui les blesseraient, à voir son existence compromise par mon indiscrétion. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle adorait l'empereur et Lucien. Elle me parlait un jour de plusieurs petites scènes de l'enfance de l'empereur, qui n'est demeuré en Corse que jusqu'à l'âge de neuf ans; et à propos de l'une de ces scènes où il avait eu le fouet, Savéria me confirmait une chose que m'avait assurée ma mère: c'est que Napoléon, lorsqu'il était grondé, ne pleurait presque jamais. En Corse, les enfants sont battus dans toutes les classes. Battre sa femme est là, comme ailleurs, le type de la grossièreté; mais battre son enfant, c'est la chose la plus simple. Lorsqu'il arrivait à Napoléon d'être battu, quelquefois la douleur lui arrachait une larme, mais cela durait peu et lorsqu'il n'avait pas tort il ne voulait rien dire pour obtenir sa grâce. Voici à cet égard une anecdote

que je tiens *de lui-même ;* il me l'a racontée pour me donner un exemple de modération.

Il fut un jour accusé par une de ses sœurs d'avoir mangé une grande corbeille de raisins, de figues et de cédrats ; ces fruits venaient d'un jardin de *l'oncle le chanoine*. Or, il faut avoir vécu dans l'intérieur de la famille Bonaparte pour comprendre la grandeur du méfait d'avoir mangé des fruits de la vigne de *l'oncle le chanoine* ; c'était bien plus criminel que d'avoir mangé des raisins et des figues d'un autre. Enfin, grand interrogatoire ; et comme Napoléon niait, il fut fouetté. On lui dit de demander grâce ; que, s'il le faisait, on lui pardonnerait. Il avait beau dire qu'il était innocent, on ne le croyait pas et le pauvre petit postérieur était abîmé de coups. Je crois me rappeler qu'il nous dit que sa mère était en ce moment-là en visite chez M. de Marbeuf ou chez quelque autre ami. Le résultat de son obstination fut d'être trois jours entiers sans manger autre chose qu'un peu de pain avec du fromage qui n'était pas du *broccio*[1] : néanmoins il ne pleura pas ; il était triste, mais non pas boudeur. Enfin le quatrième jour une petite amie de Marianne Buonaparte revint de la vigne de son père, et, ayant appris ce qui s'était passé, alla s'accuser et dire que c'était elle et Marianne qui avaient expédié la corbeille de figues et de raisins. Ce fut le tour de Marianne d'être punie. On demanda à Napoléon pour quelle raison il n'avait pas dénoncé sa sœur ; il répondit qu'il ne savait pas que ce fût elle qui était coupable ; cependant qu'il s'en doutait, mais que, en considération de la petit amie, qui n'avait

[1] Fromage fort aimé en Corse.

pas trempé dans le mensonge, il n'aurait rien dit Ceci est fort remarquable; il n'avait pas sept ans à cette époque.

Ce fait, qui serait tout ordinaire dans un autre enfant, m'a paru digne d'être placé parmi des souvenirs qui se rattachent à toute la vie de Napoléon. Il me semble qu'il y a déjà quelque chose de l'*homme.* Une particularité assez curieuse à y ajouter, c'est que Napoléon ne l'a jamais oubliée. J'en ai eu la preuve en 1801, à une fête que M<sup>me</sup> Bacciochi (autrefois Marianne) donna à Neuilly, où elle était établie avec Lucien, alors ministre de l'intérieur. On joua ce soir-là *Alzire* et, je crois, *le Florentin*. La petite pièce alla assez bien; mais la tragédie!... la tragédie!... Je vivrai bien vieille avant d'en perdre le souvenir.

Napoléon, me disait Savéria, n'a jamais été *un joli enfant*, comme l'était Joseph, par exemple : sa tête avait toujours été trop grosse pour son corps, défaut commun dans la famille Bonaparte. Cette sorte de difformité donne ordinairement, de celui qui l'a reçue, l'idée d'une forte prééminence sur les autres. Ici la chose s'est trouvée justifiée et, pourtant, il n'en faudrait rien conclure à l'avantage des grosses têtes ni au désavantage des petites. Qui a eu une plus petite tête que Voltaire? Eh bien! j'ai une armée de neveux et de nièces avec des têtes de Goliath sur des corps de pygmées; cependant il n'en résulte pas autre chose qu'une grosse tête sur un petit corps.

Ce que Napoléon avait de charmant lorsqu'il devint *jeune homme*, c'était son regard et, surtout, l'expression douce qu'il savait lui donner dans un moment de bienveillance. A la vérité. l'orage était affreux et,

quelque aguerrie que je fusse, jamais je n'ai regardé cette physionomie admirable, même dans la colère, lorsqu'elle en était animée, sans éprouver un frisson ; son sourire était également captivant, comme le mouvement dédaigneux de sa bouche vous faisait trembler. Mais tout cela, mais le front qui devait porter les couronnes d'un monde, ces mains dont la plus coquette des femmes se serait enorgueillie et dont la peau blanche et douce recouvrait des muscles d'acier, des os de diamant ; tout cela ne se distinguait pas dans l'enfant et ne se fit présumer que dans le jeune homme adolescent. Savéria me disait, avec vérité, que, de tous les enfants de la signora Lætitia, l'empereur était celui qui le dernier aurait donné l'idée d'une fortune inespérée.

Savéria m'aimait *assez*. Je me sers de cette expression parce qu'elle *détestait*, qu'elle *exécrait* la France. Ces mots ont peut-être une apparente exagération, mais ils sont justes. Savéria *n'aimait pas* la France ; or, lorsqu'un Corse éprouve un sentiment de haine ou d'amour, ne mesurez pas ses affections d'après les affections ordinaires des autres hommes. Quelquefois j'ai vu Savéria pleurer à sanglots en m'entendant lui déclamer cette belle ode sur l'Italie où se trouvent ces vers :

O Italia, Italia !
O sia men bella, o al men piu forte !

Savéria avait connu ma mère ; mais ma mère était *Grecque, elle n'était pas Corse !* « C'était une ennemie, disait-elle. — Mais, Savéria, ce sont ceux de Vico et de Niolo qui sont venus brûler nos champs et nos maisons !... — Vos maisons ! vos champs ! Et à

qui les aviez-vous payés? — Au gouvernement génois, qui les avait vendus à mon arrière-grand-père. — Et quel droit le gouvernement de Gênes avait-il de vous vendre ce qui était à nous? »

On voit que nous étions dans un cercle dont rien ne pouvait nous tirer. C'était toujours le même refrain et la même attaque; cependant j'avais trouvé grâce aux yeux de Savéria. Je n'étais pas Française, si je n'étais pas Corse; je parlais italien ensuite, je n'étais pas une *sauvage*. Un jour, m'étant rendue le matin de très bonne heure tout au bout du château, dans une grande galerie abandonnée, où se trouvait un piano, ou plutôt une mauvaise *épinette* que Mlle de Launay[1], lectrice de Madame mère, et moi, avions réparée de notre mieux; me trouvant devant ce piano, tout mauvais qu'il était, je me mis à répéter une petite chanson de chevrier qu'on chante dans les montagnes de la Corse, dans l'intention d'en faire un petit nocturne à deux voix pour le chanter à Madame. Savéria m'avait entendue et sanglota bientôt derrière moi. Je me retournai et voulus la railler de sa sensibilité; car dans la maison elle ne passait pas du tout pour une personne sensible.

— *Basta, basta, buon sangue non è buggiardo. E si vede signora mia benedetta, si vede che il vostro è rosso e caldo, si vede! E! che non siete de questi cani di Francesi! Vi sentite voi, E!...*

[1] C'était une aimable personne que Mlle de Launay, possédant tous les talents à un degré supérieur, avec toute la modestie que devrait avoir l'ignorance. Depuis bien longtemps je l'ai perdue de vue. Mais, quel que soit le lieu où elle se trouve, je désire que ce livre tombe entre ses mains pour qu'elle ait la preuve que la vraie beauté ne s'oublie jamais.

Et en appuyant fortement sur ces *E !* locution fort usitée chez le peuple italien, elle remuait longtemps la tête de haut en bas, comme un Chinois de cheminée.

Savéria était, après tout, une femme supérieure à sa manière. Elle offrait le type original de ces Corses que les Romains redoutaient et refusaient d'acheter pour esclaves, mais qui donnaient leur vie pour sauver celle du maitre qu'ils aimaient. Le caractère corse a été en général fort méconnu. Nous avons jugé les Corses comme nous avons jugé les Espagnols. Nous entrons en conquérants dans un pays ; nous le prenons sans demander aux habitants : *Cela vous plaît-il ?* et puis nous crions au secours quand ils veulent se débarrasser de nous. Il ne nous manquerait plus que de dire que les Russes sont des misérables. En vérité, nous ressemblons quelquefois à ces voleurs qui, entrant dans la chambre du voyageur et trouvant qu'il est parti avec son argent, s'écrient : « Ah ! le coquin !... »

Les Corses ont trouvé une sorte de mauvaise foi dans la manière dont la France, après être venue pour un autre, est restée pour elle. Bien des Corses ont pensé que, dès le premier jour, les intentions de la France étaient de s'emparer d'eux. Le caractère de l'homme qui s'est mis à leur tête pour défendre leur cause en dit toute la bonté; Paoli est une grande figure de l'histoire. Qui oserait parler en mal du pays qui lui a donné naissance? Savéria, qui raisonnait fort bien sur les affaires de Corse, ne pouvait pardonner à M. Bonaparte le père de s'être mis contre Paoli. « Mais aussi celui-ci, disait-elle, pourquoi était-il avec ses Anglais ! ! » Et elle avait raison. C'est une tache dans la vie de Paoli.

Ma famille a la prétention non pas de n'être pas corse, mais d'être grecque. C'est au fait un véritable enfantillage. Des gens qui sont depuis deux cent cinquante ans sur une terre sont les enfants de cette terre, ou bien il n'y a plus de patrie. Au reste, cette prétention n'existait que dans la parole, et encore rien n'était plus curieux que d'entendre ma mère chanter des airs composés par le chevrier corse ou par le chasseur de la montagne; tandis que mon grand-oncle me racontait comment ils étaient lors de l'arrivée de la colonie, combien ils étaient malheureux dans de certaines juridictions; celle de Vico, par exemple, qui n'était peuplée que par des pâtres presque sauvages, vêtus d'une saie de poil de chèvre ou de laine de mouton non préparée, qui leur servait à la fois de vêtement et d'abri, en formant une cahute pour les recevoir pendant la nuit ou pendant l'orage. Les infortunés ne se nourrissaient que de châtaignes et du lait de leurs troupeaux. Quelques chaumières éparses çà et là se faisaient apercevoir dans cette contrée désolée. Telle était la condition de ceux de Vico et de Niolo. Cette profonde misère émut les Grecs; ils tâchèrent de soulager les Vicolésiens. On sait quelle en fut la récompense. Mais ceux de Vico et de Niolo ne sont pas ce qu'on appelle le montagnard corse. « Ne va pas t'y tromper, au moins! observait mon oncle Démos. — Non, non », disait ma mère avec vivacité, en faisant aller son petit rouet d'ébène avec son joli pied et sa petite main blanche comme du lait qui cassait le coton au moins dix mille fois par heure « Non, je ne veux pas qu'elle le croie. » Et là-dessus elle chantait d'une voix si harmonieuse la ballade du chasseur melée au chant guerrier des Grecs, et puis

elle se mettait à pleurer. Il était bien rare qu'il en fût autrement. On pouvait facilement juger que ma mère, toute fière qu'elle était de son origine grecque, était pourtant une fille de la Corse. Aussi, lorsqu'elle parlait italien à Bonaparte et qu'il affectait de répéter qu'il l'avait oublié, *que d'ailleurs il était Français* : « Allons donc, Napoléon ! ne dites pas ainsi des choses ridicules », s'écriait-elle avec cette vivacité qui lui donnait un caractère si particulier et si charmant. « Qu'entendez-vous par là : *Je suis Français?* Qui vous dit que vous êtes Chinois? Mais tout en étant Français, vous êtes né dans l'une des provinces de France qui s'appelle la Corse. Pour être Auvergnat, un homme en est-il moins Français? Qui donc ne s'honorerait pas aujourd'hui d'être le compatriote de Paoli? Allons ! ne me dites plus de pareilles choses, ou je croirai que les honneurs de votre république vous ont tourné la tête. » Ma mère lui parlait ainsi après le 13 vendémiaire.

C'est en écoutant l'expression de l'opinion de ma mère sur la Corse que j'en ai pris moi-même une toute autre que celle qui est vulgairement répandue. Que de fois, pendant notre sanglante révolution, ai-je vu pleurer ma mère en pensant aux montagnes de son île! « C'est là qu'on est libre! » répétait-elle en me serrant dans ses bras et frémissant à chaque instant qu'on ne vînt la chercher pour aller à l'échafaud. C'est ma mère qui m'a appris à errer sans crainte par la pensée autour de ces chaumières où jamais on ne pardonne, il est vrai, le meurtre d'un père, d'un frère ou d'un mari, mais où le criminel lui-même est sacré s'il invoque l'hospitalité, mais où l'on donne sa propre vie pour défendre celle de son hôte, s'il est

attaqué sous son toit. Dans notre orgueil civilisé nous regardons ces hommes de bien haut; nous les nommons même assassins, bandits!... et pourquoi? Parce qu'ils se vengent sans revêtir leur action d'une robe rouge et d'une formule légale. Le hideux spectacle de la vue du sang n'est pas dérobé, il est là dans toute sa laideur; et voilà donc pourquoi. Car enfin n'est-il au fait qu'une façon d'assassiner? Le cœur n'offre-t-il qu'une voie pour parvenir aux sources de la vie? Non, non! notre *exquise* éducation nous a montré plusieurs chemins à suivre pour arriver à un but meurtrier. En ruinant une existence quelquefois d'un mot; en mettant à mort le sort de toute une famille par les coups d'un *stylet* bien autrement aigu que celui de l'insulaire; en frappant avec cette arme forgée par la calomnie et l'envie, la vieillesse, la jeunesse, les femmes et surtout le malheur, nous nous croyons en droit de repousser le nom d'*assassin* que nous donnons au montagnard sur qui nous n'avons cependant d'autre avantage que de donner la mort en souriant. Eh! qu'importe à la jeune fille injustement déshonorée, à l'homme de bien qui voit sa vertu ternie, à la mère de famille, faible femme dont le bras ne peut venger une noble mémoire injustement attaquée, qui voit l'existence de ses orphelins brisée et renversée; que leur importe, à toutes ces victimes, que leur importe le sourire de la bouche calomniatrice qui a répandu le venin qui les tue! C'est une offense de plus.

— Je suis ton ennemi, dit le Corse. Maintenant, tu le sais. Prends garde à toi!

Me voilà encore dans mes courses vagabondes; pour aller avec Savéria dans les longues galeries du

château de Pont, pour errer avec les chevriers corses sur leurs montagnes, j'ai quitté ma mère et je l'ai laissée se rendant à Ajaccio. Nous allons l'y retrouver, toujours aussi gracieuse, aussi aimable, et avec deux enfants beaux comme elle.

C'est pendant ce séjour que ma mère a revu son amie et ses enfants; mais Napoléon était alors en France. Ma mère, en y retournant, promit tous ses bons offices pour le jeune Corse, s'il avait besoin d'amis à une aussi grande distance de sa famille. J'ignore ce qui avait produit un léger refroidissement entre M. Charles Bonaparte et la famille de ma mère; ceci est trop confus dans mes idées pour que je m'y arrête davantage. La chose est, d'ailleurs, de si peu d'importance que je ne présume pas qu'on m'en veuille de ne pas l'approfondir.

La guerre d'Amérique étant terminée, mon père, revenu dans sa patrie et quoique bien jeune encore, acheta une charge de receveur des finances. Les devoirs de cette charge le fixèrent momentanément à Montpellier; un événement ordinairement fort simple, mais auquel des circonstances malheureuses faillirent donner une issue sinistre, l'y retint avec ma mère bien au delà du terme qu'il s'était fixé.

Ma mère était grosse de moi; sa grossesse avait été des plus heureuses et tout faisait présumer que cette couche, qui était sa cinquième, aurait le plus heureux terme.

Le 6 novembre, ma mère, après avoir soupé chez M[me] de Moncan, femme du commandant en second de la province, rentre chez elle très bien portante; elle avait bien soupé et était de la plus belle humeur; elle se couche (il était une heure) : à deux heures

elle était accouchée d'une grosse fille; elle s'endort dans le calme le plus complet. Le lendemain, 7 novembre, à huit heures du matin, elle était entièrement perclue du côté droit et en partie du côté gauche. C'est en vain que la Faculté de médecine de Montpellier, alors la ville de l'Europe la plus justement renommée pour sa science, entoure son lit de douleur des soins les plus assidus; on ne peut soulager son mal ni même en deviner la cause. Pendant trois mois ma pauvre mère est à l'agonie, sa voix est éteinte à force de crier. Enfin elle est guérie... et par qui? par quel moyen? Par le plus simple de tous; et sa guérison n'en est que plus merveilleuse.

Un paysan, qui apportait des fruits et des légumes à l'hôtel, entend un jour des cris déchirants; il voit des femmes qui pleurent, une consternation générale. Il s'informe; on lui dit l'état de ma pauvre mère; il demande à être conduit auprès de mon père. « Je ne veux aucune récompense, dit-il; mais d'après ce que je sais de vos domestiques, je crois savoir ce qu'a votre femme et, si vous le voulez, je la guéris en huit jours. »

Mon père, qui commençait à perdre toute espérance, à qui les médecins n'avaient pas dissimulé, le matin même, que ma mère était dans le plus grand danger, était en ce moment livré à un profond désespoir. Tout ce qui pouvait, dans cette heure d'angoisse, lui offrir la plus faible chance favorable, il s'y cramponnait, pour ainsi dire, avec la force que donne le délire.

— Quel effet produit ton remède? demanda-t-il au paysan.

Le paysan s'explique : « C'est un topique; ainsi

nul danger pour les sources de la vie. » Mais d'après ce qu'il dit lui-même, les souffrances qu'il donnait étaient atroces.

Mon père mande les médecins qui soignent infructueusement ma mère depuis trois mois. Tous ont du talent, tous sont pleins de raison et d'esprit. « La nature est immense dans les bienfaits, dit M. Barthès. Que savons-nous de ce qu'elle réserve à la main de cet homme? Laissons-le agir. »

On demande à ma pauvre mère si elle veut se résigner à un surcroît de supplice. Elle consent à tout; elle avait fait le sacrifice de sa vie.

Le paysan demande à retourner chez lui; son village est voisin; il promet d'être de retour le lendemain dans la matinée. Mon père frémit en apprenant que cet homme est de Saint-Gilles[1]; mais il paraît sensé. Tous ses préparatifs se font avec une sorte de méthode; il pétrit cinq pains ronds; la pâte est composée par lui : voilà son secret, il est simple. Ce sont des herbes qu'il cueille lui-même, qu'il fait bouillir et, avec cette décoction qu'il augmente avec beaucoup de bière forte, de la farine de maïs, il fait une pâte sans levain, fait cuire ses pains, les sort du four, et, sans les laisser refroidir, il les coupe en deux et les applique sur la partie malade. Ma mère m'a dit souvent que l'on pouvait, par le pouvoir de la parole, faire partager une sensation. « Mais ici, disait-elle, c'est impossible »; et je la voyais pâlir à ce seul souvenir. Combien elle avait dû souffrir !

[1] Village près de Montpellier, célèbre en ce que la folie y est, pour ainsi dire, indigène; dans la plupart des maisons, il y a la chambre du fou.

Pendant huit jours cette horrible question fut renouvelée. Au bout de ce temps, les douleurs avaient cessé; les membres avaient repris leur mouvement, leur élasticité et, un mois après l'entrée du bon paysan dans notre maison, ma mère était sur son balcon, appuyée sur le bras de mon père, regardant autour d'elle avec cette joie pure qu'on ressent toujours après un nouveau bail passé avec la vie, quelque peu qu'elle vaille et qu'on la prise.

Une particularité singulière, c'est l'oubli total dans lequel elle était tombée de sa grossesse et de son accouchement. Mon père l'avait remarqué avec douleur, sans en pénétrer la cause véritable. Il croyait que les douleurs horribles produites par cette couche avaient inspiré à ma mère de l'aversion pour l'enfant dont elle était accouchée. Cet enfant, c'était moi. Dès que mon père crut s'apercevoir que ma mère par son silence absolu m'exilait d'auprès d'elle, il donna les ordres les plus rigoureux pour que la nourrice se tînt à l'autre extrémité de l'hôtel. C'était sa tendresse pour toutes deux qui lui dictait cette conduite. Ma mère était trop malade encore pour qu'il l'irritât en la raisonnant sur une aberration d'esprit, et il me ménageait un retour près d'elle. « Pauvre petite! disait-il en m'embrassant avec tendresse et avec larmes, pauvre petite! »

Il y avait quatre mois que ma mère était accouchée. On était aux premiers jours de mars. L'air était embaumé de ces profusions de parfums causés par les émanations des plantes printanières, qui dans le midi ont une odeur plus enivrante. Ma mère était sur son balcon, respirant la vie et jouissant doublement d'y rentrer à cette délicieuse époque de l'année. Sa vue se

portait au loin, puis revenait; elle fixait tous les objets, elle regardait doucement, elle parlait doucement, elle trouvait une sorte de volupté à exercer sa vie et ses facultés; à demi couchée sur l'épaule de mon père qui la soutenait dans ses bras, elle l'écoutait lui dire à demi-voix tous les projets qu'il formait pour qu'elle passât un été qui la dédommageât de tout ce qu'elle venait de souffrir. Ils devaient aller à Bagnères. Tout à coup il la sent trembler violemment; elle pousse un cri et, d'une main saisissant le bras de mon père, de l'autre elle lui montre un enfant qu'une nourrice porte sur ses bras; elle ne le connaît pas, elle ne sait pas si c'est le sien : mais toute son âme a été frappée, elle ne peut que dire : « Charles ! mon enfant ! j'ai un enfant, n'est-ce pas? où est-il? où est mon enfant? est-ce lui? » et elle montrait d'une main tremblante la nourrice inconnue qui s'éloignait.

Mon frère m'a souvent raconté cette scène. Il avait seize ans alors; il était mon parrain et me portait déjà cette tendresse active qui a fait retrouver en lui un père à l'orpheline. Il me disait que rien ne peut peindre le délire de joie de ma mère en embrassant un bel enfant de cinq mois, frais, bien portant, plein de vie, la regardant avec un œil de feu et lui faisant seulement le chagrin de la repousser et de tendre les bras à son père. Comme le cœur est insatiable! Il n'y avait pas une heure que ma mère avait retrouvé sa fille et déjà elle pleurait à sanglots de ce que je la repoussais pour aller avec mon père. Elle ne raisonnait pas ce mouvement, tout naturel en moi; elle était la plus tendre, la plus passionnée des mères. Accoutumée à donner ses soins à ses enfants, à recevoir leurs caresses, son cœur ressentait avec amertume le contre-coup du

petit bras blanc et potelé qui la tapait très fortement pour aller s'accrocher aux jabots, aux manchettes de dentelle de mon frère et de mon père. Mais la connaissance fut bientôt faite. Mon berceau fut établi à côté du lit de ma mère; la nourrice coucha dans un cabinet voisin et ma mère, me serrant dans ses bras, lorsque je m'éveillais tous les matins, me disait : « O mon enfant, comme je dois t'aimer pour réparer ces cinq mois d'exil du cœur maternel ! » Bonne mère ! elle a bien tenu parole !

Ce n'est pas une chose fort rare, m'a-t-on dit, que cet oubli d'une couche qui n'avait duré que vingt-cinq minutes, et à laquelle avait succédé une souffrance frénétique. Baudeloque, à qui j'en ai parlé, a été témoin de faits plus étonnants encore. Il a vu des femmes accouchant en quelques minutes et le lait leur monter à la tête à l'instant, passer ainsi une éponge sur ce moment de maternité, mais à un tel point que le raisonnement seul a rendu la mère à son enfant. D'autres exemples sont plus terribles; on a vu l'injustice subsister après la guérison et la femme ne pas pardonner les douleurs de la mère.

# CHAPITRE IV

Le salon de ma mère. — Le comte de Périgord. — La duchesse de Mailly et le prince de Chalais. — Louis XV et la comtesse de Périgord. — La duchesse de Mailly et la princesse de Lamballe. — Bonaparte nouveau débarqué. — Projet de mémoire, par Bonaparte, à l'École militaire. — Caractère de Bonaparte jeune homme. — Le premier logement de Bonaparte à Paris. — Portrait de ma tante.

Nous vînmes à Paris en 1785. Ma mère ne pouvait s'accoutumer à la vie de province, quelque agréable qu'elle fût; mon père désirait également revoir Paris. Depuis longtemps il voulait acheter une charge de fermier général. M. Rougeau se disposait déjà à cette époque à vendre la sienne; des amis communs entamèrent la négociation et mon père se détermina à venir la suivre lui-même. Ces différentes considérations déterminèrent notre voyage, qui eut lieu au plus tôt.

Mon père voulut recevoir et prit un jour dans la semaine pour donner à dîner, comme cela se faisait à cette époque. Ma mère avait tout ce qu'il fallait pour faire une agréable maîtresse de maison; on l'aimait parce qu'elle était bonne et franche, et elle plaisait parce qu'elle joignait à une rare beauté de la grâce, de la finesse et un esprit naturel au-dessus de toutes choses; cependant son ignorance était extrême: elle

disait encore, la dernière année de sa vie, qu'elle n'avait jamais lu qu'un seul livre ; c'était Télémaque. Eh bien ! il était impossible de quitter sans regret la conversation qu'on avait avec elle. J'ai vu des poètes, des hommes de lettres distingués demeurer sous le charme non pas de sa figure, mais de son amabilité ! Elle racontait surtout avec la plus piquante originalité. Mon frère et moi, nous nous surprenions quelquefois à l'écouter jusqu'à trois heures du matin. Mais ce qu'elle possédait éminemment, c'était l'art si difficile de *tenir son salon*[1] ; c'était en elle une chose indépendante de ses autres agréments. Elle l'eût fait de même étant vieille et laide. N'ai-je pas vu ce salon rempli de monde à une époque où les souffrances qu'elle éprouvait auraient éloigné de toute autre ? Beaucoup de femmes croient que pour recevoir il ne s'agit que d'arranger un appartement d'une façon bien élégante, de faire la révérence en souriant à chaque personne qui entre ou qui sort et de donner le coup de cloche pour le genre de conversation qui dominera dans la soirée ; ce n'est pas cela du tout. De cette manière on recevra, on aura peut-être du monde ; mais on aura une maison ennuyeuse à mourir. Il faut, pour en avoir une agréable, que la dame du logis soit la prêtresse, mais la prêtresse invisible du temple ; qu'elle établisse chez elle une entière liberté et que jamais cette liberté ne dégénère en licence. Il faut que chacun fasse ce que bon lui semble et, pour qu'il n'en résulte aucun inconvénient, elle ne doit admettre chez elle que des personnes qu'elle sait incapables d'en abuser. Mais un

[1]. Ce mot *tenir son salon* vient de l'empereur. Il ne disait jamais autrement.

écueil qu'une maîtresse de maison doit éviter comme un fléau maudit, comme le symbole de tout épouvantail, c'est de faire de son salon un bureau d'esprit. J'en ai vu des effets effrayants : c'est le mot.

Parmi les amis que ma mère avait faits à Montpellier, il en était un qu'elle retrouvait à Paris, ainsi que sa famille, avec un vrai bonheur; c'était le comte de Périgord, oncle de M. de Talleyrand et frère de l'archevêque de Reims. Il était gouverneur des états de Languedoc, cordon bleu, aussi grand seigneur qu'on pouvait l'être et, avec cela, le plus vertueux, le plus digne des hommes. Mes parents l'avaient connu à Montpellier, pendant sa présidence des états, et l'amitié qui se forma entre eux et lui n'a eu de terme que la vie. Ses enfants, la duchesse de Mailly et le prince de Chalais, partageaient ce sentiment et en donnèrent des preuves à ma mère après la mort de leur père comme pendant sa vie.

J'ai gardé le plus vivant souvenir de M. le comte de Périgord ; il était si excellent pour moi ! Les enfants sont reconnaissants de l'attention dont on les honore. Le comte de Périgord m'apportait quelquefois de très riches joujoux dont j'ignorais le prix et qui ne me l'auraient pas fait aimer davantage que beaucoup de commensaux de notre maison qui se croyaient obligés de me faire les mêmes offrandes. Aussi n'était-ce pas cela qui me le faisait aimer. C'était cette occupation de moi, ce soin de relever ce que je disais de bien, de m'épargner une réprimande; enfin il était bon pour moi et je l'aimais. Son souvenir m'est aussi présent, j'en suis sûre, qu'il peut l'être à son fils. Je crois le voir lorsqu'il entrait dans ce vaste et long salon de l'hôtel que nous occupions quai Conti. Avec

la démarche douteuse que lui donnait son pied bot, il s'avançait lentement en me tenant par la main; car à peine le valet de chambre avait-il prononcé son nom que j'étais à ses côtés. Rien ne l'impatientait de moi; au contraire, il provoquait ma jaserie, me faisait répéter mes fables, me montrait de l'amitié enfin : aussi, je le répète, je l'aimais et je l'ai vivement regretté.

Sa femme, Mme la comtesse de Périgord, avait été distinguée par Louis XV. Ce honteux honneur ne pouvait convenir à un cœur vertueux et à une âme élevée qui ne voyait dans cette distinction qu'une insulte. Elle s'éloigna doucement de la cour avant que le roi lui eût fait l'affront de la nommer sa favorite. Quand elle y revint, Louis XV avait fait un autre choix et la vertu de Mme de Périgord était le seul souvenir qui lui en restât; tant il est vrai que la vertu impose toujours au vice. Son ascendant n'est pas illusoire; il ne l'est pas plus qu'elle-même.

Ce souvenir fut si puissant sur le roi qu'il donna à la comtesse de Périgord un crédit que nul autre ne balança jamais. C'est elle qui fit la fortune de sa famille.

Sa fille, Mme la duchesse de Mailly, qui avait été dame d'atours, mais bien plus encore l'amie de Marie-Antoinette, mourut jeune. L'attachement de la reine pour elle était extrêmement tendre; elle ne l'appelait que *ma grande*[1]. Cependant, malgré ce grand attachement, Mme de Mailly fut blessée et assez vivement dans sa propre affection. C'était l'aurore de la faveur

[1] La duchesse de Mailly était en effet de la plus grande taille ; elle avait, je crois, cinq pieds quatre pouces, sans talon.

de la princesse de Lamballe. Plusieurs circonstances allèrent droit au cœur de M^me de Mailly. Une souveraine n'est pas une amie comme une autre; elle doit avoir la main bien légère et la parole bien mesurée pour manier un cœur qui l'aime et frapper son oreille. M^me la duchesse de Mailly était d'ailleurs souffrante; elle donna sa démission.

Son frère, le prince de Chalais, père de celui d'aujourd'hui, longtemps connu sous le nom d'Elie de Périgord, était un grand seigneur dans l'acception la plus littérale du mot. C'était un de ces hommes à vertu rigide, exact observateur de tout ce qui tenait à son rang. Malgré sa jeunesse, on le remarquait à la cour de Louis XVI pour ce que je viens de signaler. A son retour de l'émigration, lorsque je le vis chez ma mère, je cherchai d'abord si ce que j'en avais entendu dire était vrai; je fus quelque temps à le reconnaître, mais à travers la simplicité de manières que commandaient les circonstances, je retrouvai bientôt tout ce qu'on m'avait signalé. Cet excès de considération, au reste, dont il voulait entourer le gentilhomme français n'avait qu'une noble source et un noble but, et il l'atteignait pleinement : c'était d'inspirer une considération générale.

Le comte Ad...t, le plus jeune des enfants du comte de Périgord, avait une étrange manie qui mettait son père au désespoir, lui le plus simple, le plus naturel des hommes. Dans un voyage en Angleterre, il avait pris une telle passion pour tout ce qui était anglais, que, revenu en France, il fut impossible de le déterminer à se servir d'une voiture, d'un cheval, d'une selle, d'une bride, d'une cravache, si tout cela ne venait pas d'Angleterre. C'était au point qu'il ne vou-

lait avoir autour de lui que des domestiques anglais et le soir, en sortant du spectacle où tout le monde le connaissait pour le fils du comte de Périgord, il criait en mauvais anglais à ses gens : *Perigord-house*.

Le comte de Périgord prévit de bonne heure les malheurs du roi et, conséquemment, ceux de la France. Il n'était pas partisan de l'émigration et disait que la place des gens de sa sorte était toujours près du trône : en temps de paix pour l'honorer, en temps de troubles pour le défendre. Aussi la mode de Worms et de Coblentz ne le séduisit-elle pas. Le malheureux faillit être victime de sa résolution.

En arrivant à Paris, le premier soin de ma mère fut de s'informer de Napoléon Bonaparte. Il était alors à l'École militaire de Paris, ayant quitté celle de Brienne depuis le mois de septembre de l'année précédente. Mon oncle Démétrius lui en parla ; il l'avait rencontré le jour de son arrivée au moment où il venait de sortir du coche. « Et en vérité, dit mon oncle, il avait bien l'air d'un nouveau débarqué. Je le rencontrai au Palais-Royal, où il bayait aux corneilles, regardant de tous côtés, le nez en l'air, et bien de la tournure de ceux que les filous dévalisent sur la mine, s'il avait eu quelque chose à prendre. » Mon oncle lui demanda où il dînait et, comme il n'avait pas d'engagement, il l'emmena dîner chez lui ; car, bien que mon oncle fût encore garçon à cette époque, il ne serait pas entré chez un traiteur (tel était alors le nom qu'ils avaient ; celui de restaurateur n'est venu que plusieurs années après). Il dit à ma mère qu'elle trouverait Napoléon assez morose. « Je crains, ajouta mon oncle, que ce jeune homme n'ait plus de vanité qu'il ne lui convient d'en avoir

dans la position où il est. Lorsqu'il vient me voir, il déclame fortement contre le luxe des jeunes gens de l'École militaire. Il est venu, il y a quelque temps, me parler de Mania, de l'éducation actuelle des jeunes Maniotes, du rapport qu'elle a avec l'ancienne éducation spartiate, et tout cela pour mettre, m'a-t-il dit, dans un mémoire qu'il veut faire pour le présenter au ministre de la guerre. Tout cela ne servira qu'à le faire prendre en grippe par ses camarades et, peut-être même, à lui valoir quelque coup d'épée. »

Peu de jours après, ma mère vit Napoléon et cette disposition à l'humeur était, en effet, des plus fortes. Il souffrait peu d'observations, même dans son intéret, et je suis persuadée que c'est à cette excessive irritabilité qu'il ne pouvait contraindre qu'il doit la réputation, qu'il a conservée longtemps, d'une enfance et d'une jeunesse sombres et atrabilaires.

Mon père, qui connaissait une grande partie de ses chefs, le fit sortir quelquefois pour le distraire. On prit pour prétexte un accident, une entorse (je ne me rappelle plus trop bien le motif que l'on donna) et Napoléon passa toute une semaine dans notre maison. Lorsque encore aujourd'hui je passe sur le quai Conti, je ne puis m'empêcher de regarder une mansarde, à l'angle gauche de la maison, au troisième étage. C'est là que logeait Napoléon toutes les fois qu'il venait chez mes parents. Cette petite chambre était fort jolie. A côté se trouvait celle de mon frère.

Les deux jeunes gens étaient presque du même âge; mon frère avait peut-être un an ou quinze mois de plus. Ma mère lui avait recommandé de se lier avec le jeune Bonaparte; mais, après plusieurs tentatives, mon frère témoigna combien il lui était pénible

de ne trouver qu'une stérile politesse là où devait être de l'affection, et cette répulsion lui était presque offensante. Elle devait surtout l'être pour mon frère, qui était non seulement aimé pour la douceur de son caractère, l'aménité, la bonne grâce de ses manières, mais recherché dans les sociétés les plus distinguées de Paris pour ses talents et son esprit. Il s'était même aperçu d'une sorte d'âcreté, d'ironie amère, dont il avait longtemps cherché la cause.

— Je crois, dit un jour Albert à ma mère, que le pauvre enfant sent vivement sa position dépendante.

— Mais elle ne l'est pas du tout, s'écria ma mère ; j'espère bien que tu ne lui as pas fait sentir qu'il n'était pas chez lui?

— Albert n'a aucun tort dans cet affaire, dit mon père qui se trouvait présent. Napoléon souffre parce qu'il a de l'orgueil; et je ne puis l'en blâmer. Il te connaît; il sait que ta famille et la sienne sont en Corse dans une égale position de fortune; il est le fils de Lætitia Bonaparte, comme Albert est le tien. Je crois même que vous êtes parents. Tout cela ne s'arrange pas dans sa tête, avec cette immense différence dans l'éducation qu'il reçoit comme boursier, isolé, loin des siens, privé de ces soins qu'il voit ici prodiguer à nos enfants.

— Mais c'est de l'envie, ce que tu me dépeins là, dit aussitôt ma mère.

— Non, il y a loin de l'envie à ce que je crois qu'éprouve ce jeune homme; mais j'ai trop l'habitude du cœur humain pour me méprendre à ce qui est dans le sien. Il souffre, et dans ta maison peut-être plus qu'ailleurs. Tu es bonne et tu ne comprends pas que quelquefois la bonté mal placée peut

n'être pas un remède curatif. Lorsque tu voulus employer le crédit de M. de Falgueyreytes[1] pour faire sortir le jeune Napoléon pour plus d'un jour ou deux, je te dis que tu faisais mal. Tu ne voulus pas me croire et, dans le zèle de ton amitié pour la mère, tu mis le fils sans cesse en présence d'une position qui ne peut que lui être pénible, parce qu'il se dit : « Pourquoi ma famille n'est-elle pas ainsi ? »

— Tu m'impatientes, répondit ma mère. S'il disait cela, il serait un sot et un méchant enfant.

— Il ne serait ni plus sot ni plus méchant que les autres ; il serait homme. Pourquoi est-il dans un état permanent de colère depuis son arrivée à Paris ? Pourquoi crie-t-il du haut de sa tête contre le luxe indécent (ce sont ses paroles) de tous ses camarades de l'école ? Parce que leur position blesse à chaque instant la sienne. Il trouve ridicule que ces jeunes gens aient un domestique, parce qu'il n'en a pas ; il trouve mauvais que l'on mange à deux services, parce que, lorsqu'il y a des pique-niques en fraude, il ne peut pas y contribuer. L'autre jour, j'ai su par Dumarsay, le père de l'un de ses camarades, qu'il devait y avoir un déjeuner donné à l'un des maitres, et chaque élève devait contribuer pour une somme vraiment trop forte pour ces enfants. En cela Napoléon a raison. Bref, je fus le voir et je le trouvai encore plus triste que de coutume. Je me doutai pourquoi et j'abordai le sujet en lui proposant

[1] Frère de M. de Rebourguilles, premier valet de chambre de Monsieur. M. de Falgueyreytes était lieutenant-colonel au régiment de Poitou et notre ami intime ; il était fort aimable et vivait encore il y a quelques années ; il était âgé de 86 ans lors de sa mort.

la petite somme qu'il lui fallait. Il devint aussitôt très rouge; puis sa figure reprit cette teinte d'un jaune pâle qu'il a toujours, et il me refusa.

— C'est que tu t'y seras mal pris! s'écria ma mère. Les hommes sont toujours maladroits.

— Quand je vis que le cœur du jeune homme était aussi élevé, dit mon père, sans se laisser déconcerter par la vivacité de ma mère, à laquelle il était habitué, je fis un mensonge et Dieu me le pardonnera sans doute. Je lui dis que, lorsque son père était mort dans nos bras à Montpellier, il m'avait remis une petite somme pour lui être donnée de cette manière dans un cas pressant pour sa convenance personnelle. Il me regarda fixement, ajouta mon père, avec un œil si scrutateur qu'il m'intimida presque. « Puisque cet argent vient de mon père, monsieur, me dit-il, je l'accepte; mais, si c'eût été à titre de prêt, je n'aurais pu le recevoir. Ma mère n'a déjà que trop de charges; je ne dois pas les augmenter par des dépenses, surtout lorsqu'elles me sont imposées par la folie stupide de mes camarades. » Tu le vois donc bien, poursuivit mon père, si son orgueil est aussi facilement blessé à son école par des étrangers, que ne doit-il pas souffrir ici, quelque tendresse que nous lui montrions? Albert n'en doit pas moins continuer ses prévenances et ses bons procédés; mais je doute qu'ils produisent pour résultat une liaison intime.

Un événement important eut lieu cette même année dans notre famille. Ce fut le mariage de mon oncle le prince de Comnène. Il épousa une riche héritière de Touraine, fille unique de M. le comte de Boucherville, officier de la marine royale.

La présentation eut lieu avec toutes les formes voulues par l'étiquette et l'élégance du temps. Les révérences furent enseignées par Vestris, la coiffure fut faite par Léonard, l'habit par M^lle Bertin, et les diamants montés par Bapst et Mesnier.

Ma tante eut un grand succès. Elle était fort agréable de sa personne et, quoique petite, elle avait la tournure extrêmement noble et imposante, en même temps que son maintien et tout en elle étaient remplis de grâce. On voyait qu'elle n'oubliait jamais qu'elle était femme. Elle a toujours cette même coquetterie — si l'on peut donner ce nom à un désir d'être agréable à chacun — mais c'est en solide et non pas en misères ; et elle a pour cela un talent fait exprès. C'est une extrême douceur, un esprit fin, naturel et cultivé tout ensemble, ayant la rare qualité de se proportionner à tout. C'est une bonté, une vertu inaltérables. C'est une indulgence sans bornes pour les fautes ; c'est une piété angélique que nulle impiété n'ose attaquer, parce qu'elle ne blesse jamais, qu'elle est toujours égale, toujours facile. Mais le temps dans lequel elle excelle, c'est dans celui de supporter ses souffrances ! Depuis vingt ans, si elle donnait l'essor à sa plainte, on n'entendrait d'elle qu'un cri continuel de douleur[1]. Depuis vingt ans, son bon et noble cœur a été déchiré, abreuvé d'amertume, et l'enveloppe si frêle qui le contient accablée sous les coups réitérés de maladies qui n'avaient entre elles de

[1] Dans ce moment surtout elle est convalescente d'une maladie de cinq mois de souffrances les plus aiguës et les plus insupportables. Jamais il ne lui est échappé un mot d'une impatience au delà de celle que des souffrances mortelles peuvent donner.

différence qu'un surcroît de douleurs. Eh bien ! jamais un murmure, même intérieur. On le voit à l'expression admirable du regard de ses beaux yeux noirs lorsqu'ils se lèvent vers le ciel. On voit que, résignée à tout, jamais elle ne détournera la tête, quelque abondante que soit la part que Dieu ait mise dans son calice pour la lui faire partager. C'est une confiance intime et fidèle, basée sur un amour entièrement accordé à Dieu et à l'Église. C'est une route frayée, une marche dans cette route qu'aucun accident, rien enfin ne peut entraver ni même déranger. Sans cesse frappée, sa tête s'est enfin courbée, mais c'est devant la croix. Chaque jour c'était l'offrande d'une nouvelle douleur. Elle vit d'abord la tombe s'ouvrir pour sa fille unique ; elle lui ferma les yeux quand elle n'avait pas encore dix-huit ans. Belle, charmante, élevée par une telle mère, elle avait répondu à tous ses soins. Elle mourut. Ce coup était bien fort pour le premier ! La plaie a cessé de saigner, mais jamais elle ne s'est cicatrisée.

Le cercle de famille fut plus resserré lorsque la place d'Irène fut vide. Les parents de ma tante l'aimaient comme elle doit être aimée ; aussi ne la quittèrent-ils pas et, lorsque mon oncle rentra en France en 1800, M. et M<sup>me</sup> de Boucherville vinrent se fixer à Paris dans la même maison que leur fille.

La vieillesse, lorsqu'elle n'est pas égoïste, souffre beaucoup quand elle souffre et, alors, le chagrin la tue. M. de Boucherville fut frappé au cœur de la mort de sa petite-fille[1]. Ma tante, vaincue par cette pre-

[1] Je ne connaissais pas assez le caractère intime de M. de Boucherville pour décider s'il est mort des suites du chagrin

mière violence de la douleur et la fatigue de vingt nuits passées au chevet de son enfant mourante, attirait en ce moment l'attention de son mari, dont elle était adorée, et celle de sa mère, qui elle-même, petite et délicate comme une enfant de six ans, avait à peine la force de supporter sa douleur ; et il fallait qu'elle consolât tout autour d'elle. En voyant ce deuil général, le vieillard ne voulut pas l'accroître par l'effusion de son chagrin. Il mourut peu de temps après. C'était un mari distingué, à l'écorce rude, à la figure sévère, mais rempli de bonté, d'honneur et de loyauté.

Sa mort renouvela des douleurs non pas oubliées, mais seulement assoupies. Encore une place vide au repas de famille ! On sait ce que produit une pareille vue dans un intérieur uni ! Ce qui faisait le charme de quelques heures de la journée devient un supplice qu'on ne peut éviter. Le repas du matin, celui du soir, la réunion, en hiver, autour du foyer, tout devient souvenir, et souvenir déchirant !

Ma tante eut la douloureuse distraction d'avoir sa mère à consoler. La tâche était facile, car la piété, l'inaltérable douceur de Mme de Boucherville la rendaient étrangère à ce monde. Quant à mon oncle, il avait une santé parfaite. Il s'occupait d'un ouvrage remarquable sur le bas-empire, travaillait beaucoup, et, malgré ses soixante-douze ans, son esprit toujours

qu'il éprouva de la mort de ma cousine. Ce que je sais, c'est que l'un de nos parents a dit à mon frère qu'il était convaincu que cette mort et l'état où il avait ensuite vu ma tante, qui, à dater de ce moment, fut frappée de ce sceau de souffrance sous lequel elle gémit, avaient porté un coup mortel à M. de Boucherville.

vif, toujours actif, le mettait en état de donner ses soins à son ouvrage et à la littérature courante dont il s'occupait avec autant de talent que de plaisir.

J'habitais alors Versailles (septembre 1821). Je viens un jour à Paris ; je dîne chez mon oncle et je le laisse en parfaite santé. Je reviens quelques jours après; il était au lit et fort malade. Je retourne le soir à Versailles, pour que ma famille ne soit pas inquiète de moi. Je reviens le lendemain, à neuf heures du matin. Mon oncle était mort à cinq heures.

Il est des douleurs qu'on ne peut peindre. Celle que j'éprouvai, en entrant ce même jour-là dans l'appartement de ma tante, est de ce genre.

Ma tante, demeurée seule avec sa mère, de ce cercle composé d'êtres si chéris, ne put supporter plus longtemps le séjour de Paris. Sa mère l'approuva. Elle acheta une terre à Mennecy, près de Corbeil et d'Essonnes, et elles s'y retirèrent toutes deux.

Là, ma tante se consacra tout entière aux soins qu'exigeait la santé de sa mère. La piété de M[me] de Boucherville l'empêchait de murmurer, mais non pas de souffrir, et tous les coups que la mort avait frappés l'avaient atteinte. Le silence enveloppait sa peine et ne la rendait que plus amère. Elle le sentait; elle sentait le ravage intérieur qu'avaient produit tant de larmes refoulées à leur source ! Elle aurait voulu vivre. Elle regardait avec effroi dans l'avenir et l'isolement de sa fille la pénétrait. Enfin elle mourut, et ma tante resta seule.

Je l'ai vue quelque temps après cet affreux malheur, après ce brisement du dernier lien qui l'attachait au monde. Sa douleur était immense. Elle ne

pleurait pas, car elle ne pouvait plus pleurer. Ses grands et beaux yeux étaient bien plus éloquents dans leur rougeur brûlante que s'ils eussent été mouillés de larmes. Elle parlait peu de sa mère alors et ne s'occupait même pas des différents détails ordinaires de la vie. Eh bien! jamais douleur ne me parut plus profonde, plus vraie et plus sacrée. Dans ce temps-là, elle était atteinte d'un mal aigu qui la saisissait spontanément au cœur. Elle devenait pâle comme une statue de marbre. Le pouls cessait de battre; on l'aurait crue morte. Au bout de quelques instants, la crispation nerveuse cessait, ou telle autre affection qui avait saisi le cœur; la circulation reprenait son cours, et la vie revenait. Elle n'osait pas murmurer, mais que ce retour lui était amer!

Jusqu'à présent j'ai toujours dit que ma tante était demeurée seule en ce monde. Je n'ai pas parlé d'un cœur qui l'aime avec une tendresse de fille, de mère et d'amie. C'est que je pense que, quelle que soit cette tendresse, elle ne peut lui faire oublier un seul instant tout ce qu'elle a perdu; et cependant, lorsque je descends dans mon âme et que je l'interroge sur l'affection que j'ai pour ma tante, je me dis que la personne la plus ambitieuse d'être aimée ne peut en obtenir une plus entière, une plus tendre. Si ma tante n'avait pas été ma parente, j'aurais fait de grands efforts pour être son amie. J'ai obtenu ce titre; j'en suis plus heureuse et plus fière que de tous ceux que j'ai jamais portés.

## CHAPITRE V

Mort du père de Bonaparte dans la maison de ma mère. — Joseph Bonaparte et M. Fesch. — Ma famille venant s'établir à Paris. — Montpellier, détails et portraits. — Les amis de mon père. — M. de Saint-Priest et M. Séguier. — M. Duvidal de Montferrier et Mme de La Marlière. — Une parente de Madame de Provence. — Un repas de noces chez Robespierre. — La reine à la Conciergerie et Mme Richard. — M. d'Aigrefeuille et Cambacérès.

Après avoir, comme j'espère qu'on me le pardonnera, anticipé un peu sur les événements, je reviens à des détails antérieurs relatifs à notre séjour à Montpellier. En rentrant un jour chez lui, mon père annonça à ma mère une assez singulière nouvelle. Il venait d'apprendre que, dans une petite auberge qu'il lui nomma, auberge assez misérable, étaient descendus trois Corses dont l'un était fort malade. « Qui cela peut-il être? demanda mon père. — Il faut aller t'en informer, dit aussitôt ma mère avec sa vivacité ordinaire. Comment peux-tu venir m'annoncer qu'il y a dans Montpellier un de mes compatriotes malade et à l'auberge! Charles, je ne te reconnais pas! »

En parlant ainsi, ma mère remettait le chapeau de mon père sur sa tête et le poussait par les épaules pour qu'il marchât plus vite. A son retour, quel fut l'étonnement, triste et joyeux à la fois, de ma mère

n apprenant que ce compatriote malade, auquel elle ortait intérêt sans le connaître, était le mari de ætitia Ramolino ! « Il est fort malade, lui dit non père, et je ne crois pas qu'il soit bien dans la naison où il est; il faudrait le faire transporter dans ne maison particulière. — Mon ami, lui dit ma mère, appelle-toi combien tu as souffert, lorsque tu es ombé malade à Philadelphie, et que tu n'avais près e toi, pour te soigner, qu'un enfant de neuf ans et es domestiques. Nous devons épargner de telles nquiétudes à nos amis. »

Mon père n'aimait pas les Corses. Il voulait bien voir pour MM. Bonaparte toutes les attentions ue demandait la situation du malade; mais l'admettre ans sa maison, au milieu de sa jeune famille, cela e lui convenait pas. Il fallut tout le crédit de ma nère sur lui pour le faire changer d'avis.

J'ai entendu bien souvent raconter, non pas par ma nère, ni par aucun de mes parents, mais par les nombreux amis que nous avions alors à Montpellier, t dont une grande partie existe encore aujourd'hui à Paris, la conduite de ma mère à cette époque. Elle tait jeune, belle et riche, entourée d'hommages : eh ien ! le lit du pauvre étranger malade était le lieu ù elle passait le temps qu'elle ne donnait pas à ses nfants. Tout ce que la fortune peut procurer de ressources dans une position désespérée, pour alléger u moins les souffrances d'une longue agonie, fut mployé par mes parents avec une délicatesse tellement exquise que le moribond et ses parents ne se outaient jamais de la difficulté qu'il y avait bien ouvent à satisfaire les fantaisies que lui donnait la olonté fantasque d'un mourant. Je ne parle certes

pas des sacrifices pécuniaires. Qui serait capable d'exiger de la reconnaissance pour de pareils services? Non ; mais j'entends ces soins du cœur que rien ne peut balancer.

Ma mère reçut le dernier soupir de M. Bonaparte, et comme un ange envoyé pour lui en adoucir l'amertume. Il lui recommanda fortement son jeune fils qui venait de sortir de l'École militaire de Brienne pour entrer à l'École militaire de Paris[1].

Ma mère ne borna pas là son pieux office. Joseph Bonaparte et son oncle Fesch, devenus nos commensaux, reçurent d'elle et de mon père tous les secours, toutes les consolations qu'une âme souffrante peut attendre de l'amitié; et lorsque enfin vint le moment de leur départ pour la Corse, tout ce qui put non seulement faciliter, mais embellir leur voyage, fut prévu par mon père.

Depuis cette époque, j'ai revu bien des fois Joseph Bonaparte; jamais il n'a manqué de rappeler les obligations infinies qu'il avait à ma famille. Bon et excellent homme! Le roi Joseph est pour moi un être à part, pour l'amitié que je lui ai vouée. On est encore injuste pour celui-là comme pour d'autres membres de sa famille, parce qu'on a eu à lui reprocher quelques circonstances qui ne sont même pas des fautes; des choses qui auraient passé inaperçues sous le règne chevaleresquement libertin de Louis XIV, qui auraient été applaudies sous le règne avili de Louis XV et tolérées sous le règne débile de Louis XVI. Mais il s'est vu mettre au ban de l'opinion; et dans quel lieu? en Espagne; et

[1] Napoléon est sorti de Brienne le 14 octobre 1784.

par qui? et pourquoi? peut-être parce qu'il avait pris la maîtresse du grand inquisiteur. Joseph Bonaparte partit avec son oncle, qui, je pense, était de son âge, si même il n'était pas plus jeune que lui.

Mes parents quittèrent le Languedoc pour venir à Paris et s'y fixer. Ils abandonnèrent Montpellier avec regret, car ils y laissaient des amis qu'ils aimaient chèrement. Cependant la mort venait d'en frapper plusieurs dans la même année. Leur âge avancé ne fut pas une raison de consolation, comme on le voit souvent chez ceux qui veulent se dispenser des regrets. Deux d'entre eux étaient extrêmement âgés. L'un était M. de Saint-Priest, intendant du Languedoc, l'homme le plus vertueux et le plus estimable qui ait peut-être rempli cette place, et l'autre M. Séguier. Dans les circonstances les plus difficiles, M. de Saint-Priest sut se faire aimer de ses administrés[1]. J'ai entendu avec attendrissement ma mère me parler de l'intérieur de la famille de M. de Saint-Priest, des fêtes de famille que l'on y donnait. Des sentiments que l'on ne connait plus aujourd'hui les animaient tous. Malgré son grand âge, M. de Saint-Priest était gai, aimable et causait à merveille. Mme de Saint-Priest[2], aussi bonne, aussi aimable que son mari,

[1] Les états du Languedoc avaient été supprimés, la province en souffrait beaucoup; ce furent les sollicitations de M. de Saint-Priest qui obtinrent leur rappel.

[2] Mlle de Barral; elle était aimable, pieuse et bonne. Leur famille était fort nombreuse; ils avaient quatre filles et trois garçons : le comte de Saint-Priest, l'aîné de ses frères, le comte de Saint-Priest, qui fut ambassadeur à Constantinople, et le troisième fils était chevalier de Malte; la marquise d'Axe, la marquise de Bocaud, la marquise de Laurac et la comtesse d'Entragues. On sait que M. de Saint-Priest n'était pas du Lau-

contribuait aussi à rendre leur maison charmante. Toujours entouré d'une nombreuse famille, M. de Saint-Priest, disait mon père, « ressemble aux patriarches de la Bible, mais seulement dans ce qu'ils ont de bien. » Il mourut hydropique, à soixante-quatorze ans, regretté de toute la province dont il fut le père, pendant les trente-quatre années que dura son administration.

Une autre perte fut profondément sentie par mon père; ce fut celle de M. Séguier, de Nimes. Mon père, dans l'une de ces courses journalières qu'il faisait, soit à Narbonne, soit dans les environs de Montpellier, avait une fois rencontré M. Séguier, tandis qu'il herborisait autour des ruines du temple de Diane. Mon père aimait passionnément cette partie de nos sciences; M. Séguier et lui se lièrent malgré la différence d'âge immense qu'il y avait entre eux[1]. Mais combien elle était comblée par l'esprit actif et toujours jeune du vieillard et le désir d'apprendre qu'on ne voit que dans la jeunesse. Mon père lui parlait souvent des montagnes de la Corse sur lesquelles il s'était si souvent perdu en herborisant. Il lui racontait tous les trésors en plantes curieuses qu'on ne trouve que là. Il voulait y aller; mon père écrivit à un de ses cousins qui était demeuré dans l'administration et qui, comme lui, était botaniste. Les plantes arrivèrent fraîches encore. Tous ces petits services attachèrent mon père et M. Séguier l'un à l'autre. Mon père faisait fréquemment le chemin de Montpellier à Nimes et toujours il trouvait M. Séguier occup

guedoc; mais, voulant exercer sa charge *consciencieusement*, se naturalisa pour ainsi dire avec nous.

[1] Mon père n'avait pas quarante ans et M. Séguier en avait alors quatre-vingt-cinq.

de ses antiquités. A quatre-vingts ans, il eut le courage de monter sur le toit de la Maison carrée pour diriger les travaux qu'on y faisait. Enfin cette vie si active et si remplie par la culture des arts et l'amour de l'humanité fut terminée d'une manière terrible. M. Séguier fut frappé d'apoplexie et enlevé à sa famille et à ses nombreux amis le 1er septembre 1784. « Ses dernières paroles, dit mon savant et excellent ami[1], furent un souhait pour sa patrie. » Mon père avait reçu de lui, comme souvenir, deux exemplaires de ses deux beaux ouvrages, émargés de sa main, ainsi qu'un petit herbier que j'ai eu longtemps en ma possession, sans en connaître tout le prix; et cependant ces deux ouvrages suffisent seuls pour assurer un premier rang à M. Séguier dans le monde savant.

L'année suivante, la province de Languedoc eut à regretter son syndic général, M. le marquis de Montferrier; les sciences et les arts le pleurèrent également. M. de Montferrier était un de ces hommes qui deviennent plus rares de génération en génération. Ces belles figures-là ne s'aperçoivent plus que dans l'ombre des temps passés; ce n'est plus qu'une tradition. M. de Montferrier s'occupait non seulement du bien-être de ses administrés, mais de tout ce qui pouvait embellir la province. C'est à lui que l'on doit la construction du nouveau pont du Gard. M. de Montferrier jugea qu'il était convenable de le placer à côté de l'un des plus beaux monuments de la ma-

[1] Cet ami, aussi bon qu'il est savant et spirituel, et dont je suis heureuse de citer le nom, est le baron Desgenettes. L'ouvrage de lui que je cite est celui qui traite des académiciens de Montpellier. Dans le cours de ces Mémoires, le baron Desgenettes sera souvent rappelé par un souvenir du cœur.

gnificence romaine. C'est également à lui que le Languedoc doit l'établissement des moulins à la Vaucanson. Il mourut fort souffrant, accablé d'infirmités et forcé par son état de donner sa démission de syndic général de la province. Il fut universellement regretté.

J'ai parlé de trois hommes auxquels mes parents accordaient une estime particulière et qui, étant mes compatriotes, avaient droit à ce que leur mémoire fût rappelée par moi dans un ouvrage où mes souvenirs sont les seules annales où je vais puiser. On est si heureux lorsqu'on interroge le passé et qu'il vous répond en vous présentant de belles et nobles figures qu'on s'honore d'avoir eues pour amies ! Mais on est plus heureux encore lorsque le passé se rattache au présent, lorsqu'on peut évoquer tout à la fois, ce qui tient à des parents qu'on aimait et des souvenirs qui vous sont personnels.

Avez-vous vu à Saint-Roch, au troisième pilier de la chapelle de la Vierge, à gauche en arrivant par le grand portail, une dame vêtue de noir ou d'une étoffe de couleur sombre, portant toujours une grande capote de gros de Naples noir, sur laquelle est un voile vert? Les enfants l'appellent *la dame au voile vert;* les pauvres la nomment *la bonne dame.* Lorsqu'elle arrive, on voit que la maison de Dieu lui est familière; le bedeau, la loueuse de chaises, le sacristain, tout cela la salue avec respect. Autrefois elle avait devant elle une quantité de livres dans lesquels elle lisait les offices; maintenant elle prie sans lire, car elle n'y voit plus; mais elle n'en prie qu'avec plus de ferveur. Souvent sa voix s'élève, alors la personne placée près d'elle entend une voix fraîche, argentine, une voix de

jeune fille, chantant les louanges du Seigneur, malgré les plus cruelles souffrances. La passe avancée de sa capote empêche de voir la figure de celle qui chante ainsi, mais deux petites mains blanches comme du lait, qui parcourent ensuite les grains d'un rosaire, indiquent à la personne curieuse que celle qui prie est d'une classe élevée. Lorsqu'elle se lève ou qu'elle s'assied, il se répand autour d'elle un parfum suave et doux qui révèle la femme élégante. « Qui est-elle? se demandera sa voisine, en considérant attentivement la dame au voile vert. Est-elle jeune? est-elle vieille? »

Enfin elle se lève pour partir. Sa tête, jusqu'alors inclinée, salue encore une fois le tabernacle. Alors, sous cette grande capote noire, on voit un visage qui a dû être beau, car il y reste des traces frappantes de beauté, malgré soixante-quatorze ans et des années de peines cruelles; son regard est calme et résigné; on voit que son espoir n'est plus de ce monde. Je l'appelle maman, car elle m'a vue naître; elle m'aime tendrement, moi j'ai pour elle une tendresse de fille. Elle ne me répète pas qu'elle a pour moi un grand attachement, elle me le prouve chaque jour; elle me l'a prouvé depuis quinze ans en rendant continuellement témoignage de son affection avec le courage de l'amitié. Quels que soient les malheurs qui m'ont frappée, je leur ai l'obligation de m'avoir fait connaître du moins des cœurs fidèles; c'est presque une raison pour ne pas les marquer d'un sceau funeste.

Ma bonne maman a maintenant soixante-quatorze ans. Il est impossible de rencontrer dans une personne de cet âge autant de fraicheur dans le souvenir, de mordant et de fin dans la narration. Ce qu'elle

a vu ne peut se comprendre. Dame pour accompagner Madame de Provence, dont elle est elle-même parente [1], ainsi que Madame la comtesse d'Artois, Mme la comtesse de Lamarlière a vu, entendu de près, de très près même, une foule d'anecdotes, d'histoires, de mots qui nous sont inconnus, qu'elle raconte avec une grâce charmante et qui sont d'autant plus précieux que chaque jour voit s'éteindre ces traditions vivantes par lesquelles nous sommes transportés au milieu d'un monde qui bientôt nous paraitra fabuleux.

Lorque Madame quitta la France, ma bonne maman ne put la suivre. Elle l'aurait bien voulu, mais elle était mère d'une fille en bas âge, elle avait un mari. Enfin elle ne put faire ce que son cœur et sa reconnaissance lui dictaient. Demeurée en France, l'infortunée a souffert toutes les tortures qu'on peut infliger à une faible femme. Elle vit son mari enlevé à la tête de son armée, jeté dans un cachot, condamné à mort et conduit au supplice dans le fatal tombereau. Je l'ai entendue quelquefois parler de ces heures d'angoisses! Alors cette voix, qui raconte si bien des aventures plaisantes qui provoquent le rire, devient tout à coup déchirante! elle a eu le courage d'aller implorer la pitié de celui qui n'en connaissait pas; elle a été se jeter aux pieds de Robespierre. La relation de cette scène fait véritablement mal. Mme de Lamarlière était encore une femme jeune, si elle

[1] Mme la comtesse d'Olympie, mère de Mme la comtesse de Lamarlière, était une Carignan. Madame, à qui Mme de Lamarlière était attachée, avait pour elle une tendre amitié et, dans leur correspondance familière, elle lui donnait le titre de cousine, auquel elle avait droit en effet.

n'était plus une jeune femme à cette époque, et elle était éblouissante d'une blancheur de neige rosée; elle joignait à cet avantage de superbes cheveux blonds cendrés, de jolis yeux, des dents admirables et une foule de détails agréables dans toute sa personne. Cette enveloppe qui recélait une âme au désespoir se prosterna vainement devant le dictateur; d'une voix brisée par les sanglots, elle lui demandait la vie du père de son enfant. Il tenait la hache, il la laissa retomber et, au milieu des joies d'un festin nuptial[1], il prononça la sentence qui faisait une veuve et une orpheline.

Pendant l'instruction de son procès, M. de Lamar lière fut enfermé à la Conciergerie. La reine y était déjà. Mme de Lamarlière, ayant la permission d'entrer dans la prison pour voir son mari et lui porter de ces choses qui adoucissent la captivité, en profita pour faire parvenir à la reine différents objets qui ne pouvaient que lui être agréables. La femme du concierge[2], qui ne voyait dans ces envois que des objets

[1] Il mariait ce jour-là une fille ou une sœur, je crois, de Duplay, menuisier chez qui il demeurait, rue Saint-Honoré. C'est ce Duplay, hôte de Robespierre, qui présidait le jury au jugement de la reine. Ma pauvre amie vint avant l'heure fixée; elle fut obligée d'attendre dans un coin de la salle à manger où se faisait le repas de noce. Qu'on juge de sa position! Cependant elle n'avait garde de s'en aller. Elle devait la faveur singulière d'avoir été introduite dans ce sanctuaire à la femme elle-même du menuisier et, je crois, à Barère. Lorsqu'elle fut partie, Robespierre dit : « Sais-tu qu'elle est jolie, cette femme-là?... mais très jolie. » Et il accompagna cette remarque de réflexions qui glacent et font frémir tout à la fois.

[2] Mme Richard, femme du premier concierge; elle était très bonne pour la reine. Lors de l'aventure de l'œillet que le mar-

sans nulle conséquence, se prêtait à cet innocent manège avec toute l'humanité d'un bon cœur.

« La reine l'a-t-elle su? demandai-je un jour à Mme de Lamarlière. — Non, me répondit-elle; pourquoi le lui aurais-je fait savoir? — Mais pour recevoir le prix de votre généreuse conduite, pour avoir un mot de reconnaissance de cette malheureuse princesse. — Oui, vous avez raison; mais j'étais si malheureuse moi-même alors, qu'en vérité nulle autre idée que celle qui me faisait agir n'avait d'action sur moi. Au reste, ajouta-t-elle avec un profond soupir, la reine l'a appris et m'a fait adresser quelques mots de souvenir. » Ce sujet a été bien souvent abordé par moi et jamais je n'ai osé aller plus loin; ma pauvre amie était pour moi comme une personne blessée grièvement dont on n'ose presque pas toucher la plaie, même pour la panser.

Parmi les personnes que mes parents laissaient et regrettaient, en quittant Montpellier, on distinguait M. d'Aigrefeuille, dont le nom seul suffit pour en rappeler le souvenir. M. d'Aigrefeuille, président à la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, était un homme parfaitement aimable. La plupart des personnes qui ne le virent qu'en passant chez l'archichancelier n'ont pu savoir tout ce qu'il valait. Il avait

quis de Rougeville, accompagné du municipal Michouis, laissa tomber aux pieds de la reine et qui renfermait un billet, toute la famille de Richard ainsi que lui furent jetés dans les cachots de la Force et remplacés par le beau concierge de la Force. Il y avait aussi à la Conciergerie une jeune fille nommée Rosalie, que Mme de Lamarlière a beaucoup connue et qui lui a donné des détails du plus haut intérêt sur la reine, détails que Mme de Lamarlière m'a communiqués.

un esprit fin et malin; racontait à merveille et s'entendait à tout autre chose qu'à ordonner et manger un bon dîner. Je le redoutais comme la peste. Il s'était trouvé à table, à côté de ma mère, le soir où elle soupa chez M^me^ de Moncan, avant d'accoucher de moi. Aussi il ne me faisait nulle grâce de cette connaissance vraiment contrariante pour une femme; et lorsque je dînais chez l'archichancelier ou que j'allais y faire une visite, dès que le valet de chambre avait prononcé mon nom, M. d'Aigrefeuille était aussitôt près de moi pour me donner la main et me conduire à la meilleure place du salon. Mais sa politesse était toujours accompagnée de la phrase obligée: *Mil sept cent quatre-vingt-quatre, le six novembre. Oh! vous ne pouvez pas me cacher votre âge, à moi!* Comme à cette époque j'étais une jeune femme et même une enfant, ce *memorandum* ne m'effrayait guère.

La famille de M. d'Aigrefeuille est une bonne et ancienne famille de robe. Sa mère était également d'une très bonne naissance[1] et une femme d'une haute vertu. Son père, homme profondément savant, était de l'Académie des sciences.

Il me reste à parler d'un homme qui a joué depuis un grand rôle sur la scène du monde; c'est Cambacérès. Il était, à cette époque, conseiller à la cour des aides de Montpellier. Il n'était pas l'ami de mes parents; ce n'était alors qu'une simple connaissance. Mais il était devenu le mien et celui de Junot. Jamais je n'ai requis son secours pour un service, quel qu'il fût, que je ne l'aie toujours trouvé prêt à agir; ou

[1] *Pauline Darcussia*. Cette famille était établie en Provence, où elle était venue de Naples.

bien, si c'était une chose impossible, il me le disait et me donnait un moyen pour réussir, que lui n'aurait pas pu mettre en œuvre, soit par sa position, soit par la nature de la demande. Je l'ai entendu quelquefois dire à des personnes de Montpellier, qu'il accueillait toujours à merveille, mais dont il ne pouvait pas servir tous les intérêts : « Je ne puis demander cette place pour vous; je l'ai demandée pour un autre. » Jamais il ne donnait de ces promesses trompeuses, dont les hommes sont si prodigues. Il avait pour cela une probité rigide. Mais j'ai tort de faire une exception : Cambacérès était un honnête homme. L'esprit de parti a voulu, mais vainement, mordre sur lui. Il avait de l'honneur, de la droiture et une grande bienveillance dans les manières, ce qui le faisait généralement aimer. Je lui portais, pour mon compte, une véritable amitié qui ne s'est jamais démentie.

Cambacérès avait de l'aisance, mais il n'était pas riche, lorsqu'il habitait Montpellier. Parent du marquis de Montferrier, il était accueilli avec intérêt dans cette maison, et il ne l'oublia pas, non plus que d'Aigrefeuille, lorsqu'il fut au pouvoir. Quant à sa vie politique, j'en parlerai plus tard et en son lieu.

## CHAPITRE VI

Mon père et ma mère conduisant Bonaparte à Saint-Cyr. — Visite à Marianne Bonaparte. — Vifs reproches adressés par mon oncle à Napoléon en revenant à Paris. — Orgueil humilié. — SI J'ÉTAIS LE MAÎTRE!... — Bonaparte nommé sous-lieutenant. — Le premier jour de Bonaparte en uniforme. — Les petites jambes et les grandes bottes. — Ma sœur et Bonaparte *Chat-Botté*. — Singulier présent de Bonaparte à ma sœur. — Souvenir postérieur et scène avec Bonaparte à la Malmaison. — La comtesse d'Escarbagnas et le marquis de Carabas.

Joseph Bonaparte avait adressé à mon oncle Démétrius, une lettre dans laquelle il le remerciait de vouloir bien aller voir Marianne Bonaparte, qui était élève de Saint-Louis, à l'établissement de Saint-Cyr. C'était ma mère qui se chargeait de ce soin. Elle le remplissait avec une grande bienveillance et, pendant le long temps que Marianne passa à Saint-Cyr, ma mère fut pour elle une amie bonne et tendre.

Un jour que Napoléon était venu avec mon oncle qui l'avait fait sortir, on fut à Saint-Cyr exprès pour lui. Marianne vint au parloir fort triste, fort abattue et le cœur tellement gros qu'au premier mot qu'on lui dit pour lui demander ce qu'elle avait, elle fondit en larmes. Ma mère l'embrassa, la consola, sans savoir ce qu'elle avait d'abord; ce qu'elle ne parvint à tirer d'elle qu'avec beaucoup de peine, car elle avait bien

pleuré parce que la nature l'avait vaincue, mais ici la vanité s'en mêlait et elle ne voulait pas desserrer les dents. Enfin, ma mère apprit que, Mlle de Montluc, je crois, sortant dans huit jours, les élèves de sa classe devaient donner un goûter d'adieu; chacune contribuait et Marianne ne pouvait donner, parce que sa pension était à sa fin et qu'il ne lui restait que six francs.

— Si je les donne, disait-elle, je n'aurai plus rien et ma pension ne me sera payée que dans six semaines; et puis, d'ailleurs, ce n'est pas assez.

Le premier mouvement de Napoléon, m'a dit ma mère en me contant cette anecdote, avait été de porter la main à sa poche; mais comme la réflexion lui dit qu'il ne trouverait pas ce qu'il y cherchait, il s'arrêta et rougit en frappant du pied. Quant à ma mère, elle ne put s'empêcher de rire en pensant au rapport singulier qu'il y avait entre le goûter de Saint-Cyr et le déjeuner de l'École militaire de Paris, et elle le dit en grec à mon oncle. Au fait, la chose était toute simple; le frère et la sœur étaient tous deux boursiers dans des écoles où se trouvaient en même temps des enfants de nobles et riches familles. Ce qu'ils souffraient aurait été inaperçu par eux-mêmes s'ils eussent été dans une position seulement aisée ; or la famille Bonaparte, loin d'être riche, pouvait être regardée comme pauvre. M. Bonaparte le père en convenait hautement lui-même lorsqu'il écrivait au ministre de la guerre pour lui demander de placer Lucien à Brienne. Je ne sais pourquoi on a voulu parler du luxe de M. Bonaparte le père; luxe qui avait, dit-on, dérangé ses affaires, que l'oncle le chanoine, comme l'appelait Madame, avait remises en ordre ; et à propos de cela suit un long

article sur les richesses de l'oncle le chanoine. Tout ce qui est dit à cet égard est vraiment ridicule. Qu'importait à la grandeur de la famille de Napoléon, lorsque chacun de ses frères occupait un trône, lorsque Madame mère était altesse impériale et qu'elle habitait un palais somptueux où elle représentait fort dignement comme mère du plus grand homme qui ait jamais existé, comme mère de l'empereur, ce qu'elle faisait fort convenablement, quoi que la haine et la méchanceté puissent dire aujourd'hui; qu'importe, mon Dieu! qu'avant d'entrer dans cette nouvelle vie de merveilles ils aient été plus ou moins riches, plus ou moins heureux? Cela fait-il un point d'appui pour le départ? Cela fait-il un point de comparaison? Eh! non, sans doute. Le seul effet d'aussi misérables reproches, c'est de prêter à rire de ceux qui les font.

Pour en revenir à la pauvre affligée, ma mère lui demanda ce qu'il lui fallait pour calmer son chagrin; la somme n'était pas énorme, il s'agissait de dix à douze francs[1]; ma mère les lui donna et fit la remarque qu'elle ne s'en mit pas autant en peine que son frère à la proposition de mon père.

Lorsqu'on fut remonté en voiture, Napoléon, qui s'était contenu devant sa sœur, éclata en invectives contre la détestable administration des maisons comme Saint-Cyr et les Écoles militaires. On voyait que l'humiliation de sa sœur lui avait fait mal. Mon oncle, qui était extrêmement vif, s'impatienta à la fin du ton d'amertume tranchant qu'il mettait dans son

[1] La somme est modique en elle-même, mais au fait elle est énorme pour un pique-nique d'élèves, dans un lieu où elles sont censées peu riches.

discours et le lui dit assez sèchement. Napoléon se tut aussitôt, parce qu'alors la jeunesse était élevée un peu plus dans l'observance des bonnes manières envers les personnes plus âgées. Mais son cœur était trop plein ; il ramena bientôt la conversation sur le même sujet, et enfin ses expressions devinrent tellement offensantes que mon oncle lui dit : « Tais-toi ! il ne t'appartient pas, étant élevé par la charité du roi, de parler ainsi que tu le fais. »

Ma mère m'a dit qu'elle avait craint que Napoléon n'étouffât. En un moment il devint blême et cramoisi.

— Je ne suis pas élève du roi, dit-il d'une voix tremblante d'émotion ; je suis élève de l'État.

— Voilà une belle distinction que tu as trouvée là, répondit mon oncle. Mais que tu sois élève du roi ou de l'État, il n'importe. Le roi n'est-il pas l'État, d'ailleurs? et puis je ne veux pas que tu parles ainsi de ton bienfaiteur devant moi.

— Je ne dirai rien qui vous déplaise, monsieur de Comnène, dit le jeune homme ; permettez-moi seulement d'ajouter que, *si j'étais le maître de rédiger* les règlements, ils le seraient autrement et pour le bien de tous.

Je n'ai rapporté cette petite scène que pour faire remarquer ces mots : *si j'étais le maître !...* Il l'est devenu, et l'on sait comment il avait monté toute l'administration de ses Écoles militaires. Je suis convaincue qu'il a gardé longtemps le souvenir pénible des humiliations qu'il a été obligé de supporter à l'École militaire de Paris. Sans doute, il y avait à cette école des jeunes gens qui, comme lui, n'étaient pas riches ; mais ils avaient au moins des parents,

des correspondants, des moyens de distraction que Napoléon n'avait pas. Ce ne fut qu'à l'arrivée de ma mère qu'il eut enfin quelqu'un qui prit intérêt à lui; mais il y avait déjà un an qu'il était à l'École militaire de Paris, seul et presque continuellement humilié et blessé. Il n'y était pas aimé. Plusieurs chefs qui étaient de la connaissance de mon père lui dirent alors que le jeune Napoléon Bonaparte avait un caractère impossible à rendre même sociable. Il frondait tout, blâmait hautement et avec un ton tranchant qui ne pouvait être admis par toutes ces vieilles têtes qui ne voyaient en lui qu'un jeune humoriste. Le résultat de sa conduite fut de faire avancer le moment de sa sortie; ce fut un concours unanime pour la demander[1]. C'est alors qu'il fut pourvu d'une sous-lieutenance dans un régiment d'artillerie et qu'il fut à Grenoble, Valence, Auxonne, etc., avant de revenir à Paris. Lors de l'époque de son départ, il vint passer quelque temps avec nous. Ma sœur était alors au couvent, mais elle sortait fréquemment et vint chez nos parents tandis que Napoléon y était. Je me rappelle que le jour où il endossa l'uniforme il était joyeux comme tous les jeunes gens le sont à pareil jour; mais il avait dans son habillement une chose qui lui donnait une apparence fort ridicule, c'étaient ses bottes. Elles étaient d'une dimension si singulièrement grande que ses petites jambes, alors fort grêles, disparaissaient dans leur ampleur. On sait que rien ne saisit le ridicule comme l'enfance; aussitôt que ma sœur et moi nous

[1] C'est-à-dire, pour le faire entrer dans un régiment. Il n'est pas question d'une autre manière de sortir.

le vîmes entrer dans le salon avec ses deux jambes affublées de la sorte, nous ne pûmes nous contenir et des rires fous s'ensuivirent. Alors, comme plus tard, il n'entendait pas la plaisanterie ; dès qu'il se vit l'objet de notre hilarité, il se fâcha. Ma sœur, qui était plus grande que moi et beaucoup plus âgée (elle était ma marraine), lui répondit, toujours en riant, que, puisqu'il ceignait l'épée, il devait être le chevalier des dames et qu'il était bien heureux qu'elles plaisantassent avec lui.

— On voit bien que vous n'êtes qu'une petite pensionnaire, dit alors Napoléon d'un air dédaigneux.

Ma sœur avait alors douze à treize ans : on peut penser combien ce mot la blessa. Elle était fort douce ; mais nous ne le sommes plus, nous autres femmes, quels que soient et notre âge et notre caractère habituel, lorsque notre vanité s'en mêle. Celle de Cécile fut blessée au vif de l'épithète de petite pensionnaire.

— Et vous, répondit-elle à Bonaparte, vous n'êtes qu'un CHAT BOTTÉ.

Tout le monde se mit à rire ; le coup avait porté. Je peindrais difficilement la colère où il mit Napoléon. Il ne répondit rien, et il fit bien. Ma mère trouva elle-même l'épithète de *chat botté* si juste et si plaisante qu'elle en rit de bon cœur. Napoléon, bien qu'alors il manquât d'usage du monde, avait un esprit trop fin, trop instinctif pour ne pas comprendre qu'il devait se taire dès qu'il y avait des personnalités et que son adversaire était une femme ; quel que fût son âge, il devait la respecter. Du moins tel était alors le code de politesse des gens qui mangeaient à table. Maintenant, que l'on réduit tout à l'acception la plus positive, on trouve de l'abus dans l'emploi du temps

destiné à accomplir des devoirs, faire des politesses, en un mot porter dans le monde son contingent *de sociabilité*. Il n'y a que les visites qui ne soient pas frappées d'anathème, parce qu'elles sont bonnes à quelque chose; car je parle de visites utiles faites à des autorités ou à des personnes en relation avec elles ou avec le haut pouvoir : et tout cela se fait avec une impudeur naïve, qui serait en vérité bien amusante s'il n'y avait pour cette manière d'être un nom qui arrête le rire sur les lèvres les plus joyeuses pour faire place à une expression tout opposée.

Bonaparte, quoiqu'il fût piqué vivement du malheureux sobriquet que ma sœur lui avait donné, affecta de n'y plus penser si ce n'est pour en rire avec les autres et, pour prouver qu'il n'en avait aucune rancune, il fit faire un petit joujou, qu'il m'apporta et qui représentait un chat botté courant devant le carrosse de monsieur le marquis de Carabas. Ce joujou était fort joli et lui avait sûrement coûté cher, ce qui n'allait pas avec l'état de ses finances. Il y avait joint une charmante petite édition du conte du *Chat botté* pour ma sœur, en lui disant que c'était *un souvenir* qu'il la priait de conserver. « Le conte est de trop, Napoléon, lui dit ma mère; s'il n'y avait eu que le joujou de *Loulou*, à la bonne heure; mais le conte pour Cécile montre que vous êtes piqué contre elle. » Il répondit qu'il donnait sa parole du contraire. Mais je pense, comme ma mère, qu'il était piqué et fortement encore. Toute cette histoire me serait bien sûrement sortie de la tête, si ma mère et mon frère, en la répétant devant moi depuis, ne me l'avaient rendue familière. Elle me fut utile depuis et d'une étrange façon.

Bonaparte n'avait pas toujours la main légère pour manier l'arme de la raillerie; et les personnes qu'il aimait le mieux avaient souvent à souffrir de *la douleur* du coup. Quoique Junot fût très aimé de lui, sous le consulat et pendant les premières années de l'empire, il le choisissait quelquefois pour but de quelque grosse plaisanterie qu'il accompagnait d'une oreille pincée jusqu'au sang, et la faveur était complète.

Junot, qui avait pour lui un sentiment d'attachement abnégatif qui faisait tout disparaître, excepté le rapport aimant qui le liait à Napoléon, en riait le premier, en riait de bonne foi, et il n'y pensait plus; mais quelquefois un de ceux qui étaient présents recueillait la mauvaise plaisanterie et trouvait admirable de la répéter. Junot n'y faisait aucune attention; mais j'avais l'oreille plus fine, et il arriva qu'une fois la chose me donna de l'humeur.

Le premier consul était un jour d'une grande gaîté. On était à la Malmaison; on dînait sous les grands arbres qui couronnent le petit monticule à gauche de la prairie devant le château. M^me^ Bonaparte avait essayé le même jour de mettre de la poudre, ce qui lui allait fort bien. Mais le premier consul n'en fit que rire et lui dit qu'elle pouvait jouer *la comtesse d'Escarbagnas*. La plaisanterie ne lui plut pas apparemment, car elle fit une petite moue, dont le premier consul s'aperçut. « Eh bien! qu'est-ce? dit-il; crains-tu de manquer de cavalier? Voilà M. le marquis de Carabas (et il montrait Junot) qui te donnera le bras. »

Or, il faut savoir que le premier consul avait déjà nommé ainsi quelquefois Junot et Marmont, mais tout

à fait en bonne et gracieuse humeur. « C'était, disait-il, à cause de leur goût pour la représentation. » Tous deux n'en faisaient que rire et, dans le fait, la chose n'était que plaisante. Mme Bonaparte ne la prit pas ainsi et montra un air chagrin. Ce n'était pas le moyen de plaire à Bonaparte, dont le front se rida à l'instant même. Il prit son verre et, regardant sa femme, il s'inclina en buvant et dit : « A la santé de Mme la comtesse d'Escarbagnas. » La continuité de cette plaisanterie fit venir les larmes aux yeux de Mme Bonaparte. Napoléon le vit et, comme il l'aimait, il fut, je crois, fâché d'avoir été si loin. Pour arranger l'affaire, il reprit son verre et, s'inclinant de mon côté en me faisant un clignotement de l'œil, il me dit : « A la santé de Mme la marquise de Carabas. » Nous nous mimes tous à rire, Mme Bonaparte comme les autres; mais elle avait le cœur gros. Je n'avais que seize ans et elle en avait quarante.

Jusque-là l'histoire ne paraît pas me regarder; mais en voici la suite. Parmi les camarades de Junot et ceux qui entouraient alors le premier consul, il y avait bien des variétés dans l'espèce. La bravoure était la seule vertu commune. Quant au reste, c'était comme dit M. Bonnard, *une autre chose*. Or, parmi cette troupe de bons et vaillants enfants de la France, il y en avait qui n'étaient pas forts sur la compréhension. L'un de ceux-ci trouva admirable de répéter la plaisanterie du premier consul. Oh! cela était trop fort! et puis l'imitation ne lui allait pas. Il était le meilleur des humains, mais la raillerie lui était de peu d'usage.

Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.

Ensuite Junot aurait pu l'entendre et, de ridicule, la chose serait devenue tragique. Je ne voulus donc pas laisser continuer la représentation imitative et, désirant m'en mêler seule, je consultai ma mère. Elle m'écouta attentivement, puis me donna mes instructions et je retournai à la Malmaison, où nous étions à cette époque pour plusieurs jours.

Le lendemain, Junot, qui était alors commandant de Paris et ne pouvait pas venir tous les jours, ne se trouva pas à dîner, mais il vint le jour d'après et le marquis de Carabas ne faillit pas en son lieu. On était alors sur le pont qui mène au jardin; le premier consul était assis sur le bord du parapet : « Mon ami, dis-je à Junot, la première fois que nous irons dans *tes terres*, il ne faudra pas oublier une chose tout à fait de rigueur dans ton train ou je ne vais pas avec toi, je t'en avertis, et je suis sûre que le général m'approuvera. — Qu'est-ce donc? demanda le premier consul. — C'est un chat botté pour coureur. »

Tout le monde se mit à rire en se récriant. Mais je n'oublierai jamais la figure du premier consul, elle était à peindre. Je poursuivis d'un grand sérieux : « J'ai conservé un joujou que l'on m'a donné étant petite enfant; si tu le veux pour modèle, je te le donnerai. »

On rit beaucoup, et la chose n'alla pas plus loin ce jour-là. Mais mon grain avait été jeté en bon terrain; il devait porter fruit. Quelques jours après, nous étions, après dîner, dans la galerie qui est à côté du salon et qui alors était beaucoup plus petite que maintenant. L'*imitateur*, avec un bon et franc rire, se mit à parler du *marquisat*. Je ne fis que regarder le

premier consul; il se tourna vers son *sosie* et lui dit assez sèchement : « Lorsque voudrez *faire* et *dire* comme moi, choisissez mieux vos sujets. Il me semble que l'on peut m'imiter en autre chose. »

Un quart d'heure après. il s'approcha de moi, me prit le nez, me le pinça à me faire crier et me dit : « Vous avez de l'esprit, petite peste, mais vous êtes méchante. Ne le soyez pas. Une femme n'a jamais de charmes lorsqu'elle se fait craindre. »

Le résultat de tout cela fut que je n'entendis plus parler du *marquisat*, d'autant qu'on portait alors des bottes à l'écuyère avec des manchettes et que le *chat botte* serait venu là à miracle. Ma mère, qui me demanda des nouvelles de mon expédition et qui, bien certainement, y avait mis plus de malice que moi, rit beaucoup de l'effet que j'avais produit. « J'en étais sûre », me dit-elle.

# CHAPITRE VII

Les parlements de 1787. — Troubles de Rennes à l'occasion de l'édit du timbre. — Mon frère à Rennes. — Belle conduite de M. de Nouainville. — Refus de faire tirer ses soldats sur le peuple. — Projet de l'archevêque de Toulouse. — M. de Loménie renvoyé du ministère. — Le mannequin brûlé en cérémonie. — Troubles de Paris. — Le commandant du guet. — Menace de brûler les hôtels des ministres. — Le peuple menacé dans la rue Saint-Dominique, la rue Meslay et place de Grève. — Les gardes-françaises. — Cadavres jetés dans la rivière. — Louis XVI, la reine et la famille royale.

A l'époque où ma famille vint s'établir à Paris, la popularité du parlement était immense, il pouvait en user pour le bien et le bonheur de tous en s'emparant du mouvement. La France, quoiqu'elle renfermât en elle tous les éléments de troubles qui se développèrent peu après, n'avait pas encore avoué son état de révolution; mais tout faisait pressentir une révolution et les plaies étaient assez visibles pour que l'on connût où il fallait porter remède. Nous vîmes alors ce qui s'est vu depuis, ce que nous voyons, ce que nous verrons toujours; les intérêts privés succédant à de beaux élans patriotiques; le désir de briller dans une longue harangue remplie de traits d'érudition, qui rappelaient Charles V ou Philippe-Auguste, sans qu'il y eût place pour la défense d'un pauvre petit village dont l'orateur était mandataire, et cela

après la conduite la plus héroïque. C'est ainsi que d'Espréménil, après avoir eu le courage de déjouer les projets de l'archevêque de Toulouse[1] et s'être montré dans cette affaire en vrai tribun du peuple, apparut ensuite sous l'apparence d'un illuminé ou plutôt d'un fou en répondant à M. de Malesherbes, au sujet de l'état civil des protestants.

Despréménil s'était procuré, à force d'or, une épreuve des édits ministériels. Lorsqu'il les lut aux chambres réunies, la plus profonde indignation, un désir de vengeance allumèrent une guerre funeste entre la cour et le parlement. Blessé dans tous ses intérêts, il devenait un ennemi, et un ennemi dangereux. La lutte s'engageait chaque jour davantage. Le ministre, furieux de la divulgation de ses projets, répondit, par l'arrestation arbitraire de d'Espréménil, aux clameurs du parlement. Paris grondait sourdement; partout régnait une fermentation du plus sinistre augure. Dans cette occurrence, M ·de Brienne, qui ne savait céder ni sévir à propos, fait déclarer tous les parlements du royaume en vacances. Ce fut un second appel à l'insurrection. Il semblait, en vérité, qu'elle ne vînt pas assez vite. A cette époque, mon frère, qui était alors au service, alla rejoindre

[1] Il voulait frapper le parlement de nullité en lui ôtant le droit de *remontrance* et ne lui laissant que ses fonctions de judicature. Pour y parvenir, il créait une *cour plénière*, composée de grands seigneurs laïques et ecclésiastiques. Ensuite il faisait six grands bailliages; tout ce plan pouvait être bon théoriquement, mais le moment était surtout fatal pour une aussi grande innovation dans la monarchie; il en résultait qu'on détruisait sans reconstruire. M. de Loménie voulait imiter la Constitution anglaise, il oubliait la chambre des communes que les grands bailliages étaient bien loin de remplacer.

son régiment, alors en garnison à Saint-Brieuc. Comme il avait beaucoup de lettres de recommandation pour Rennes, il y passa ce qui lui restait de temps disponible, avant de gagner sa garnison. Rennes était, à cette époque, dans un état de fermentation et d'irritabilité qui devait amener un éclat. La magistrature et la noblesse s'étaient réunies pour protester d'avance contre toute atteinte portée à leurs droits. La noblesse fut plus loin, elle déclara *infâmes* ceux qui accepteraient un des nouveaux emplois et elle envoya cette protestation par des députés qui furent arrêtés en chemin par ordre des ministres.

Un matin, mon frère est réveillé par un grand tumulte. Il apprend que Bertrand de Molleville et le comte de Thiars[1], ayant voulu faire enregistrer les édits, courent le plus grand danger. Il s'habille, prend son épée, ses pistolets et court aussitôt du côté des casernes du régiment de Rohan-Chabot, qui était alors en garnison à Rennes; il y avait plusieurs amis et craignait pour leur sûreté, quoiqu'il connût la noble manière de penser de la plupart d'entre eux.

L'effervescence était au comble lorsqu'il arriva sur le lieu du tumulte. Les soldats eux-mêmes, irrités des injures du peuple, perdaient aussi patience et la scène allait peut-être devenir sanglante lorsqu'un homme, dont le nom n'est pas assez connu, s'immortalisa dans cette journée par sa belle conduite. Le peuple s'avançait avec des dispositions qui faisaient tout craindre de lui. Les soldats n'attendaient que l'ordre de tirer, lorsque *M. Blondel de Nouainville*, capitaine dans Rohan-Chabot, est commandé pour

[1] L'un, intendant; l'autre, commandant de la province.

diriger la triste expédition de la force contre le peuple; il se précipite au milieu de la foule en jetant ses armes, et s'écrie : « Mes amis, qu'allez-vous faire? Ne vous égorgez pas!... Ne sommes-nous pas tous frères? Soldats, halte! »

Quel est le cœur français qui n'entendrait pas un tel cri? La troupe et le peuple s'arrêtent au même instant; mais ils se réunissent aussitôt pour entourer M. de Nouainville, le prendre, le porter en triomphe, montrant ainsi que tout appel fait par une voix généreuse est toujours entendu et compris par un peuple comme le nôtre.

Mon père, que des relations de confiance mettaient en rapport avec M. Necker, lui mena mon frère pour qu'il entendît de sa bouche le récit des événements de Rennes, lorsqu'en 89 on envoya le maréchal de Stainville en Bretagne à la tête d'un corps de quinze mille hommes. L'opinion de mon père était que, dans une province comme la Bretagne, c'était envoyer des matières à incendie au lieu de moyens de répression. Mon frère avait alors vingt-deux ans, et son jugement, mûri par de longs voyages, une éducation parfaite dirigée par un père habile, le mettait en état, malgré sa jeunesse, non seulement d'observer, mais de tirer de ses observations d'utiles inductions. M. Necker s'en aperçut, en l'écoutant, et le dit à mon père.

Hélas! il eût été à désirer que M. Necker, dont l'esprit avait tant de rectitude, eût écouté ce que lui disait mon père et qu'il eût usé de son influence sur la reine qui pouvait tout, pour empêcher cette funeste démarche de nommer pour aller, comme elle le disait, imprudemment traiter *enfin la Bretagne en province*

*conquise*. Combien de sang français devait encore rougir le sol breton! Et cependant la révolution, je le répète, n'était pas commencée. Combien de gens ne la font dater que de la prise de la Bastille!

Mais je n'ai pas encore fini avec M. de Loménie; son burlesque et tragique ministère était encore debout pour nous présenter des fautes et des folies. Tandis qu'à Rennes le dévouement d'un vrai citoyen arrête le sang prêt à couler, Grenoble en est inondé. Une adresse admirable porte au pied du trône l'expression de la douleur des Dauphinois. La réponse est une insulte, que le délire du ministre dicte à la faiblesse de Louis XVI; les fautes succèdent aux fautes sans moyen de les réparer. Enfin, après avoir employé jusqu'à l'user la dangereuse ressource *des coups d'État*, épuisé tous les genres de patience de la nation, l'archevêque arrive à la fatale promesse des états généraux [1].

Ainsi les choses sont relatives selon les temps; cet appel aux trois corps de l'État pour qu'ils vinssent se ranger autour du trône, afin d'éclairer, d'aider le souverain dans ce qu'il convenait de faire pour adoucir les maux du peuple, eût été une noble et utile mesure à une époque simplement malheureuse ; mais ici où toutes les haines étaient provoquées, ainsi que les ressentiments, c'était à la fois tenter le sort et défier la tempête.

Si quelqu'un, ayant la confiance intime de M. de Loménie, ne me l'avait affirmé, je ne pourrais croire ce qui est cependant la vérité.

Il est positif que l'espoir de l'archevêque de Sens,

[1] Le roi les promit pour le 1er mai 1789.

dans la détresse où l'avaient jeté ses imprudences et ses folies, reposait sur le fragile édifice d'une conception *machiavélique*, à ce qu'il croyait, mais que l'habile Italien n'aurait certes pas avouée en pareille circonstance.

M. de Loménie voulait brouiller les deux ordres privilégiés, les faire raccommoder par le roi, et le tiers état devait, après tout ce beau manège, détruire l'influence des deux ordres. Ce que j'avance est de la plus exacte vérité. Quel homme! et c'est à une telle cervelle que les destinées d'un grand peuple ont été soumises pendant quinze mois! Vraiment on ne sait quel est le plus absurde, ou de lui, ou de nous de l'avoir supporté.

Mais la patience devait avoir un terme; le Trésor était épuisé, la famine, la banqueroute nous menaçaient; tout était anéanti autour de nous, et pas de ressources! L'indignation publique chassa enfin M. de Loménie et il quitta le ministère, maudit de tous. Le jour où finit son administration, une jeunesse folle alla demander au lieutenant de police la permission de « passer une joyeuse soirée », disaient-ils. L'ayant obtenue, ils procédèrent avec ordre, prirent un mannequin grand comme un homme, lui mirent une mître d'archevêque, une robe de satin violet, dont les *trois cinquièmes* avec une grande régularité étaient de satin et les deux autres de papier, faisant ainsi allusion à l'arrêt du 16 août précédent; puis, après avoir ainsi paré leur mannequin, ils allèrent le brûler en grande cérémonie sur la place Dauphine, dansant autour avec les démonstrations de la joie la plus folle.

Il y avait alors à Paris un chevalier Dubois, qui

commandait le guet — le guet, c'étaient les gendarmes du temps — pas de plaisir sans lui, comme aujourd'hui pas de plaisir sans gendarmes. La joie de cette folle jeunesse déplut au chevalier Dubois et, lorsque le lendemain elle voulut recommencer, il se présenta en personne pour défendre la *récidive*. Les jeunes gens l'envoient promener; il insiste, on lui rit au nez. Le misérable ordonne à sa troupe de se servir de ses armes. On frappe indistinctement. Le valet de chambre de ma mère, revenant de voir sa femme, qui demeurait rue Saint-Honoré et qui était accouchée depuis deux jours, reçoit en passant un coup de sabre qui lui fait une blessure très grave à la tête. A la vue des morts et des blessés, le peuple furieux se précipite sur le guet et le met en fuite. On force le corps de garde au pied de la statue de Henri IV. On en chasse les soldats, et l'on prend leurs armes.

On brûle des corps de garde. Bientôt le désordre s'accroît par le désordre. On se porte à l'Hôtel-de-Ville. Il était nuit. Un détachement des gardes-françaises, caché sous l'arcade Saint-Jean et dans la rue du Martroi, tire sur la foule et en tue une grande partie; les cadavres sont jetés dans la Seine. Le calme se rétablit. Mais à la retraite du garde des sceaux, aussi détesté que l'archevêque de Toulouse, la joie du peuple se manifeste de nouveau. Il veut brûler les hôtels des ministres. Chargée de fascines, de torches, de matières combustibles, la foule se porte rue Saint-Dominique pour incendier l'hôtel du ministre de la guerre et rue Meslay pour saccager la maison du commandant du guet. Mais des soldats entrent dans la rue Saint-Dominique par les deux extrémités, ayant la baïonnette au bout du fusil; ils chargent

tout ce qui est devant eux indistinctement et égorgent des malheureux sans doute coupables, mais égarés et sans défense, car ils n'avaient presque pas d'armes, et à genoux, étendant les mains, ils demandaient grâce et la vie. On massacrait en même temps rue Meslay et le sang qui coulait était répandu par des mains françaises!

Le parlement appela devant lui le chevalier Dubois[1] et le maréchal de Biron, gouverneur de Paris. Le commandant du guet comparut, mais le maréchal s'excusa sur l'état de sa santé. Il était vieux et infirme, et mourut peu de temps après, de la peine que lui causa cette malheureuse affaire.

M. Necker est rappelé au contrôle général, et tout reprend un aspect heureux. Le Trésor, qui était vide[2], se remplit parce que la confiance est revenue avec l'homme de bien. La Bastille rend ses prisonniers. Le projet de l'archevêque pour les bailliages est abandonné et le parlement rappelé. Tout présageait un retour stable et heureux; mais la proposition de d'Espréménil[3] non seulement ramène les troubles, mais donne naissance à des désordres plus fâcheux encore. Cet homme semblait être destiné à devenir le génie malfaisant de sa patrie et de son roi. Sans doute, la double représentation du tiers était le vœu

[1] Il produisit, pour se justifier, un ordre supérieur; il fut acquitté, mais le peuple le haïssait tellement que, peu de temps après, il dut s'enfuir de Paris.

[2] Lorsque, en 88, M. Necker fut nommé contrôleur général, il y avait 250,000 francs au Trésor.

[3] Il mettait pour condition à l'enregistrement d'observer, pour la convocation des états généraux, la forme suivie aux derniers, en 1614.

de tout homme juste et raisonnable, il le fallait adopter; mais la proposition était intempestive, tout était maladroit.

La Bretagne et le Dauphiné se disputent l'honneur d'avoir été la première province proclamant sa liberté. La Bretagne, comme le Dauphiné, a scellé son témoignage du sang de ses concitoyens. Chacune d'elles a été une vraie fille de la France et, à cette époque, l'adresse qui fut faite au roi par les états du Dauphiné, rassemblés à Romans, eut une grande influence sur l'opinion lorsqu'elle fut publiée.

— Sire, disait-on au roi, le jour qui vit enlever à la patrie la libre expression de son vœu, au souverain ses véritables conseillers, au peuple ses représentants, ce jour vit couronner un grand attentat.

Bientôt après parurent tous ces écrits admirablements faits, forts de logique, de raison et appuyés par toute la partie importante de la nation. Tels étaient : l'*Essai sur les privilèges; Réponse à un ministre; État de la France*. Mais avant tout, la brochure intitulée : *Qu'est-ce que le tiers-état?* Ce dernier ouvrage eut une influence immense, directe et immédiate; l'effervescence fut générale, parce que la vérité pénétrait de toute part. M. Necker, dont le cœur vertueux comprenait et partageait tous les nobles élans, sentit cependant que l'impression était trop vive; il voulut la modifier et peut-être fit-il une faute en rappelant les notables. Son but dans cette mesure était, comme tout ce qu'il se proposait, louable et philanthropique; mais il fallait peut-être alors marcher avec le temps plus qu'avec les choses; il fallait considérer l'état comme une personne malade à qui tel médicament sera salutaire à un paroxysme

de sa fièvre et mortel dans un autre. Quoi qu'il en soit, le 27 décembre 1788, à un conseil du roi, auquel assistait la reine, la détermination fut prise d'accorder la double représentation *du tiers*[1]. Qui pourra peindre le bonheur délirant de la France à cette nouvelle? Mais si elle était forte de puissance et d'action, elle était malheureusement encore trop faible de raison, dans quelques-unes de ses parties, pour supporter l'éclat éblouissant de cette belle liberté qui lui apparaissait enfin.

Nous en voyons une triste preuve dans ce qui se passa à Rennes, en apprenant la déclaration du roi. Le peuple la reçut avec transport. Les états étaient assemblés. Les deux ordres privilégiés témoignèrent un grand mécontentement de l'allégresse publique. Le tiers-état se vit insulté et quitta le lieu des délibérations, laissant le clergé et la noblesse, qui se déclarèrent en permanence. Le parlement intervint dans l'affaire et ne fit qu'aigrir les partis. Des pamphlets sont écrits de part et d'autre, dans les trois dialectes usités en Bretagne, et jetés par milliers dans les diverses paroisses. Enfin l'orage éclate. Un rassemblement a lieu au champ de Montmorin ; il est composé en grande partie de domestiques, et de domestiques *placés*. Celui qui les conduit est un nommé Stélandais. Il a une sorte d'apparence factieuse qui peut imposer et faire croire que le mouvement a une cause naturelle. Il monte sur un arbre, harangue cette multitude ivre et disposée à tout oser. La cherté du pain

[1] Ce qui faisait monter à *six cents* le nombre des députés du tiers-état. Les deux autres ordres n'étaient que de *trois cents;* ainsi la totalité des députés aux états généraux était de *douze cents*.

est le prétexte des cris que poussent ces misérables qui prétendent représenter le tiers. Ils se précipitent dans les rues avec de gros bâtons noueux dont ils frappent tous les étudiants qu'ils rencontrent. L'un d'eux tombe en fuyant, il est asssommé à l'instant. Un ouvrier est grièvement blessé ; un boucher est tué en traversant la place et vaquant à ses affaires. Alors le peuple se soulève, le magasin d'armes est enfoncé, le tocsin sonne sans relâche, et la ville allait devenir le théâtre d'une scène de carnage sans la noble conduite de M. de Thiars, qui se dévoua pour sauver des hommes qui avaient provoqué le danger qui les entourait. Au son sinistre du tocsin, la jeunesse des environs était accourue au secours de celle de Rennes. C'est alors que s'est formée la fédération bretonne. Tous les jeunes gens de la province en faisaient partie et juraient, en y entrant, de défendre les opprimés. Dans un arrêté expressément fait, les mères, les sœurs et les femmes s'unissaient aux fils, aux frères, aux maris, pour faire le même serment. Mon frère était alors en Bretagne avec son régiment. Sa garnison était à Saint-Brieuc. Il courut des dangers dans cette même ville à son retour de Rennes, où il avait été s'informer de quelques amis et où il était arrivé précisément au milieu du trouble. De retour à Saint-Brieuc, il trouva la ville dans un état de fermentation qui pouvait donner de l'inquiétude. Les privilégiés s'y étaient réunis et protestaient contre les états généraux dans la forme accordée par le roi. C'était une nouvelle faute commise. Hélas ! on ne marchait qu'en aveugles ou en insensés. On n'entendait parler, dans une province, que des querelles futiles du parlement et des états de cette province, lorsqu'un accord una-

nime pouvait seul sauver le roi et sa dynastie ; car il ne fallait pas songer seulement au jour où l'on vivait. La noblesse, plus coupable que les autres, ne songeait qu'à régulariser son opposition. Cette opposition avait le caractère de chaque province ; mais, quoique différente de forme, elle était unanime de fait. Le roi, personnellement l'homme le plus honnête de son royaume, ne voulait que le bien, mais ne savait comment l'opérer et, pour y parvenir, appelait à son aide toutes les expériences, n'en écoutait aucune, et cependant, faible par caractère, obéissait à des impulsions différentes. C'était aujourd'hui un appel fait par la noblesse du Dauphiné, le jour d'après par celle de Bretagne et puis par celle de la Franche-Comté. Et remarquez bien que jamais, dans ces diverses adresses, un intérêt général n'était invoqué. Il semblait que la France fût contenue dans le Dauphiné, dans la Bretagne ou dans la Franche-Comté. C'étaient toujours les anciens droits, c'étaient toujours d'anciennes prérogatives que l'on voulait faire revivre. De là ces querelles perpétuelles entre les états et les parlements et le conseil du roi. Par exemple, en Franche-Comté, trente-deux membres de la noblesse protestent contre l'arrêté de la majorité des états. Le parlement casse la protestation, le conseil du roi casse à son tour l'arrêt du parlement. Il semblait que ce fût un défi. Louis XVI était capable de gouverner dans des temps ordinaires ; mais si des vertus ornent un trône paisible, au jour des orages un mâle et grand caractère peut seul les conjurer.

La crise était même si forte que je ne sais si elle eût été maîtrisée par un Richelieu ou un Napoléon : l'habileté, le talent de l'un, la fermeté despotique de

l'autre, auraient également fléchi sous cette volonté immense de force par son unité qui se présentait pour combattre ces vieilles prétentions arbitraires qui tombaient de vétusté. Cependant il y avait un moyen, non pas de prévenir une révolution — elle était inévitable — mais d'empêcher les excès qui en ont été la déviation et non la suite. C'était de s'emparer du mouvement d'impulsion donné et de le diriger en se mettant à sa tête. Je sais que M. Necker comprenait toute la grandeur d'un tel projet; Louis XVI l'aurait adopté peut-être, mais il avait près de lui un ennemi perfide; c'était son conseil secret. La reine, qui avait sur lui une grande influence, était le plus dangereux des guides en ce qu'elle-même n'avait rien d'arrêté. Elle était emportée, remplie de préventions et sacrifiait tout pour se venger lorsque ses intérêts privés étaient froissés. Ses malheurs et ceux du roi posent un voile sacré sur leurs fautes. Il est défendu de le soulever; d'aussi grandes infortunes ont un caractère solennel qu'on n'attaque qu'à sa propre honte.

Quant à la famille royale, elle était divisée de manière à n'offrir aucun point de ralliement. Les tantes du roi, dont l'une avait exercé jadis un grand empire sur le jeune couple royal, avaient vu pâlir leur crédit devant celui de plusieurs favorites. Madame Victoire n'en avait aucun; Madame Élisabeth, bonne, douce, pieuse, ne s'occupait de ce qui l'entourait que pour prier Dieu de le préserver de malheurs.

Monsieur avait établi ou jouait une opposition bien autrement dangereuse qu'en Angleterre, où il est de règle que l'héritier du trône la dirige. La sienne était sournoise et moqueuse. Il a fait beaucoup de mal à son

frère, peut-être sans en avoir l'intention [1], et Madame encore plus. Quant à M. le comte d'Artois, homme aimable, gracieux, bon, il eût été nul, quoique placé sur les marches du trône, s'il n'eût regardé comme point d'honneur inattaquable, de ne pas admettre d'autre loi politique que l'antique autorité de la couronne.

Tel était à peu près l'état de la France et de la famille royale en 1789, au moment de l'ouverture des états généraux.

[1] On peut mettre au rang de ses fautes les plus graves celle qu'il commit en prenant, en 1791, le titre de régent. Louis XVI le sentit vivement. Aussi écrivit-il à l'instant même au baron de Breteuil, qui était alors à Vienne, de désavouer, non seulement près de l'empereur d'Autriche, mais de toutes les puissances, l'existence légalement autorisée de cette régence intempestivement établie. « Cette démarche peut m'être funeste, disait le malheureux monarque, et ne fera qu'irriter mon peuple contre moi. Je suis libre et maître de mes actions. »

La reine avait ajouté quelques lignes à cette lettre. M. le baron de Breteuil l'a montrée à plusieurs personnes qui m'en ont parlé; entre autres, l'abbé Junot et le cardinal Maury. Je sais que l'abbé de Bévy l'a également vue.

# CHAPITRE VIII

Ouverture des États-généraux. — Ma mère à Versailles et opinion de mon père. — Conversation avec M. Necker. — Mot de M. Necker. — Les cahiers des bailliages et les cahiers du duc d'Orléans. — Retraite du tiers au jeu de paume. — Opinion de Bonaparte sur cet événement. — Conversation de Napoléon avec le comte Louis de Narbonne. — Le baron de Breteuil. — La reine, le gouvernement occulte et opinion de M. de Narbonne. — La reine à l'Opéra.

Ce fut le 5 mai [1] de l'année 1789 que se fit l'ouververture des États-généraux. J'étais trop jeune alors pour bien sentir la grandeur imposante du spectacle qu'offraient les États, se rendant en masse à Saint-Louis de Versailles, pour y entendre la messe, la veille de l'ouverture de leurs séances. Mais je vois encore cette foule immense et joyeuse qui encombrait les trois avenues et bordait la route que suivaient les députés. Je vois ces femmes si bien parées, agitant leurs mouchoirs, toute une population animée d'un même sentiment et dans l'ivresse de la joie et de l'espérance. Ma mère, ayant beaucoup d'amis dans les trois ordres, avait voulu être témoin de cette première démarche, faite par eux sur le terrain qu'ils

[1] C'est un jour fatidique pour la France; c'est aussi un cinq mai que Napoléon est mort sur le roc aride où la trahison lui avait préparé une si longue et si amère agonie.

venaient de *sarcler*, disait-elle. Mon père, n'ayant pas voulu l'accompagner, elle m'avait prise avec elle, ainsi que mon frère, et M. de Falgueyreytes, major du régiment de Poitou, lui donnait le bras.

Ma mère avait, à cette époque, la même manière de voir que beaucoup de personnes dans sa position ; elle était fille de qualité, mariée à un homme de finances. Il lui arrivait tous les jours des choses qui auraient été inaperçues par tout autre, mais qui, pour elle, lui paraissaient vexatoires; et son désir était de voir un nivellement qui ne permît d'autre distinction que celle du mérite.

Le curieux était que mon père, qui était, lui, autant roturier qu'on peut l'être, n'avait pas la même manière de voir. Il semblait que chacun d'eux eût le rôle de l'autre; aussi mon père avait-il refusé d'aller à Versailles. Son opinion n'était pas pour la mesure qu'on prenait, non qu'il refusât à la nation le droit imprescriptible de consentir seule les impôts, mais il croyait, avec raison, que le moment était inopportun pour tenter une pareille mesure. Particulièrement aimé de Washington, avec lequel il avait eu de fréquents rapports pendant la guerre d'Amérique, ce n'était pas à semblable école qu'il avait pu prendre un esprit d'opposition à tout ce qu'on pourrait tenter pour unir entre elles les différentes parties de l'État trop longtemps divisées. Mais, je le répète, il ne croyait pas que le moment fût venu.

Il eut, à cette époque[1] et plus tard, beaucoup de

[1] Mon père offrit à M. Necker une somme qu'il avait mise en réserve depuis bien des années, pour le premier paiement de sa charge de fermier général. « Le roi et Madame Élisabeth sont

conférences avec M. Necker, dont il respectait et honorait le beau caractère, mais auquel, peut-être, il aurait voulu une autre direction. Il osa le lui dire dans l'une de leurs entrevues. M. Necker, qui était un honnête homme et agissait de bonne foi, répondit à mon père et entreprit de le dissuader. Bientôt leurs rapports devinrent assez intimes pour que mon père, méritant la confiance de M. Necker, fût chargé par lui de deux missions financières fort délicates : l'une en Hollande, l'autre en Angleterre. Mon père avait de grandes vues qu'il communiqua au ministre; il voulait aller en Amérique. Louis XVI y était aimé, ainsi que la France; il répondait d'y trouver et pour elle et pour lui de grandes ressources. Mais il fallait qu'un homme entendu fût sur les lieux mêmes. Les relations personnelles de mon père le mettaient à cet égard dans une position parfaite. M. Necker ne le voulut pas; il avait, dans ce même moment, d'autres vues, qu'il communiqua à mon père. Il l'employa autrement; d'autres tentatives furent faites et ne réussirent pas. Mon père a vivement regretté que l'offre de ses services n'ait pas été acceptée à cette époque. M. Necker voulut le faire partir plus tard; mon père ne le pouvait plus alors.

Mon père vit le ministre le lendemain même de l'ouverture des États. Il fut interrogé par lui sur ce qu'il pensait de son discours. M. Necker était un homme qui pouvait entendre la vérité ; M. de Permon la lui dit. Il n'avait pas été content de ce discours

mes bienfaiteurs, disait mon père, je leur dois le fruit de mon labeur. » M. Necker le refusa, mais sa belle âme était bien faite pour apprécier une telle conduite.

non seulement à cause du style, mais pour sa contexture. Il le trouvait offensant pour les trois ordres et inquiétant pour le roi, en ce qu'il semblait indiquer une longue suite de jours consacrés à des travaux purement financiers. Il fallait le faire, pensait mon père, sans le dire aussi ouvertement. « Et je crois, poursuivait-il en faisant ces observations à M. Necker, qu'à cet égard les États vous offriront, monsieur, peu d'aide et de ressources. C'est en vous-même, dans votre propre talent, que nous devons espérer de trouver la guérison de la plaie financière. Vous connaissez les hommes, monsieur; mais je crois que vous ne connaissez pas assez les Français. Vous allez en faire un triste apprentissage. Le besoin de parler, de faire de l'effet, l'emportera, je le crains, sur tout. Vous aurez la douleur de voir discuter sans raison un plan, dont la conception parfaitement bonne vous aura coûté des jours et des nuits, peut-être des mois de travail, et tout cela pour servir de texte à des discours. Rappelez-vous les notables. A la vérité vous avez six cents voix de plus; mais aussi que d'opposition elles trouveront dans cette jeune noblesse active, ambitieuse, qui veut faire une opposition à elle, qui veut parler contre les abus sans arriver à la plaie véritable, qui attaquera les privilèges en voulant demeurer privilégiée et qui, formant un camp à part dans les États, jettera le gant au pouvoir souverain comme au pouvoir populaire! »

M. Necker se promenait dans son cabinet en écoutant mon père.

— En vérité, lui dit-il, vous parlez des États-généraux, comme si vous en aviez déjà vu. Quelle est donc la pensée qui provoque votre opinion à cet égard?

— C'est que j'ai entendu celle de beaucoup de députés de la noblesse, répondit mon père. Je connais leurs projets ; ils sont très déterminés, ne cachent nullement leurs intentions, et mon fils, qui a accompagné sa mère à Versailles, m'a dit que l'expression de la figure des députés du tiers était entièrement hostile.

Ah ! monsieur, quelle faute on a commise, en convoquant cette assemblée dans un moment d'orage comme celui où nous sommes !

— Je n'en suis pas coupable, répondit M. Necker, et j'en suis responsable[1].

Il continuait de marcher et disait en se parlant à lui-même : « Je n'aurais pas dû revenir aux affaires, je suis solidaire pour les fautes des autres ! J'en ai accepté les conséquences ! » Sa figure prit une expression de tristesse sévère; son front, qui était très grand, se plissa par un mouvement de contraction générale. Mais un moment après il se remit, et dit : « J'ai tort, je ne dois avoir aucun regret. Le roi a mis sa confiance en moi, je ne la tromperai pas. Tout ce qu'un homme peut donner de soins, employer de forces, je le mettrai en œuvre pour amener à bien la tâche qui m'est confiée. » Cette conversation que mon père, enchanté de M. Necker, répéta à mon frère et à ma mère, à son retour chez lui, était devenue *traditionnelle* dans la famille. « Si quelqu'un doit sauver l'État, disait mon père, c'est M. Necker ! » Et il devait en effet le penser; car M. Necker aimait le roi et avait en même temps des principes constitutionnels. Les autres n'étaient pas à son niveau ; il trouva même

[1] Je trouve ce mot de M. Necker vraiment très beau.

de la résistance. Là, au contraire, où le même besoin de support devait lui faire trouver un appui, tout fut malheur autour de lui, et il en est de même de tout ministre arrivant aux affaires dans des temps difficiles. Il trouve d'abord en tête toute la masse qui toujours voudrait être délivrée de ses inquiétudes à l'instant même ; si elles se prolongent, elle en accuse le ministre arrivant, comme si ces inquiétudes et les effets qui les produisent avaient été causés par lui ! et puis les mécontents qu'il fait ! Car dès qu'une place est accordée, elle enfante mille ennemis, et presque toujours celui qui l'a donnée ne fait qu'un ingrat.

Mon père pensa qu'à cette époque M. Necker fit une faute grave. Il devait répugner, à un homme vertueux, de flatter un parti qui persécutait les gens de bien. Mais il fallait marcher souvent avec les inconvénients que l'on ne pouvait encore détruire.

Cependant les États avaient commencé leurs travaux. Les cahiers des bailliages étaient ouverts et, une chose remarquable, c'est que les instructions données par le duc d'Orléans à ses représentants ont servi de modèle dans la plupart des assemblées.

Si l'accord eût été général entre toutes les parties de ce grand ensemble, cet admirable ouvrage serait venu à bien. Malheureusement, cet accord non seulement manquait, mais il n'y avait pas même intention de l'établir.

Le tiers finit par se lasser de n'être pas écouté, et surtout de ne recevoir pour réponse que des demandes faites par le clergé et la noblesse avec un ton d'autorité qui ne convenait plus aux circonstances. Enfin arriva la séparation du tiers d'avec les deux ordres privilégiés. Dès lors tout fut consommé. La lutte se

soutenait encore entre quelques orateurs faisant assaut d'éloquence, mais le grand procès entre le trône et la nation venait d'être jugé.

La retraite du tiers-état dans la salle du Jeu de paume produisit un effet que des années n'auraient pas amené. Les députés, en se reconnaissant comme représentants d'une grande nation, se grandissaient avec elle. La nation le sentit. A son tour elle mesura sa force, et elle comprit qu'elle pouvait beaucoup oser pour accomplir le grand œuvre de sa délivrance.

Napoléon disait qu'une des grandes fautes de cette époque avait été d'entreprendre sans s'être assuré de rien. On tremblait à la cour en pensant aux États-généraux, et nulle mesure n'était prise pour s'opposer à ce torrent. « Il fallait remettre l'ouverture des États», disait-il. Le mouvement que cette mesure aurait produit devenait toujours moins à craindre. M. Necker lui-même, le plus sage des hommes, ferait peut-être voir ici que, n'ayant pas demandé les États-généraux, il n'était pas fâché d'avoir à combattre et à détruire des obstacles qu'il croyait sans doute voir céder à son génie. Le fait réel est qu'il est difficile de comprendre l'esprit de vertige qui s'emparait de ceux qui arrivaient au pouvoir et l'usage ridiculement inutile qu'ils en faisaient.

Une des causes qui perdit aussi la couronne, à cette désastreuse époque, fut le gouvernement occulte. Un jour Napoléon, parlant de la Révolution avec le comte Louis de Narbonne, lui dit : « Mais vous en étiez bien aussi, vous ! » M. de Narbonne lui prouva que rien n'était plus faux. Ses opinions constitutionnelles l'éloignaient d'une pareille manière de diriger ou même de combattre la Révolution, quand son esprit ne lui

en aurait d'ailleurs pas démontré les dangers. « C'est surtout la reine, poursuivit M. de Narbonne, qui tenait à cette double représentation du pouvoir royal, mais sans nulle disposition hostile contre la France, que je puis certifier qu'elle aimait comme on aime le pays qui est devenu notre seconde patrie et où doivent se fermer nos yeux. Que d'absurdités ont été dites là-dessus ! Cela devait être. Après les torts qu'on avait envers les Bourbons, il fallait bien s'appuyer sur un point de départ, quel qu'il fût. Par exemple, quoi de plus sot que d'accuser une femme de mieux aimer son frère que son mari, ses enfants, elle-même et la couronne qu'elle porte ! Et tout cela pour prouver... rien du tout. Je crois, disait toujours M. de Narbonne, qu'en 1792 la reine était tellement irritée par tout ce qu'elle avait supporté depuis trois ans que ses sentiments étaient alors fort changés ; mais c'était par les mêmes raisons qui lui faisaient avant tout chérir la France. La mère, l'épouse, la reine, tout avait souffert, tout avait été blessé et tout craignait. Aussi ses fidèles serviteurs lui ont-ils pardonné de les avoir méconnus au jour du danger. Son noble cœur n'admettait plus de sentiments de reconnaissance ni d'attachement. Il avait été trompé d'une si cruelle manière ! Les plaies avaient été faites par des mains si chères ! des mains qui n'avaient pas encore déposé les somptueux présents dont elle comblait ceux qui l'abandonnaient à l'heure du péril.

« Quant au gouvernement occulte, poursuivit le comte Louis, M. le baron de Breteuil[1] est celui qui a

[1] Je rencontrais souvent à la cour la petite-fille de M. de Breteuil, Mme de Montmorency ; je crus que le grand-père

le plus de reproches à se faire ; tout en affectant d'aimer et de vouloir instituer en France la Constitution anglaise, il aurait établi celle de Constantinople, s'il y en a une. C'est un homme qui a fait bien du mal à la France avec sa grosse voix et ses petites idées. »

M. de Narbonne avait raison, la reine aimait la France. Eh ! comment n'aurait-elle pas aimé une nation qui l'entourait de vœux, d'adoration et d'amour? Comment n'aurait-elle pas donné son cœur à un peuple qui voyait en elle une souveraine charmante, gracieuse, mère de celui qui devait être son roi et qui lui donnait tout ce qu'il avait d'aimant dans le cœur pour reconnaître toutes ces qualités.

Ma mère citait une fois devant moi l'enthousiasme délirant qu'inspirait la reine, lorsqu'elle paraissait en public dans les premières années de son règne. Un jour, à l'Opéra, elle arriva assez tard; on donnait *Iphigénie en Aulide*. On venait de dire : *Chantons, célébrons notre reine!* Le parterre, les loges, la salle entière redemanda le chœur et *tout* se mit à répéter : *Chantons, célébrons notre reine*, avec cet accent d'amour qui vient de l'âme, avec une telle ardeur que la reine fondit en larmes. Hélas! l'infortunée princesse aurait-elle pu penser, dans ce moment d'ivresse, qu'un jour ces larmes délicieuses se

aurait quelque chose de ce qui *m'agréait* tant dans la petite-fille, dont l'esprit me plaisait fort ; mais je fus bien détrompée. Le baron de Breteuil avait doublé en lourdeur, en ennui et en façons rudes. Lorsque le cardinal Maury discutait avec lui, et qu'il sortait de sa soutane rouge cette énorme voix dont le diapason était celui des plus fortes contrebasses, lorsque ce tonnerre se mariait à celui de M. de Breteuil, il fallait déserter la chambre.

changeraient en larmes de sang! Pourquoi ce changement a-t-il été si prompt et si grand? Voici un des faits qui ont pu l'amener.

Tandis que M. de Vergennes était aux affaires étrangères, la reine, un jour, le fit appeler pour lui faire une confidence assez singulière. L'empereur, son frère, lui avait demandé de faire faire pour lui un emprunt de douze millions. Il devait le rendre, bien entendu; mais dans le commencement d'agitation qui existait déjà il fallait que l'emprunt et le prêt fussent également secrets. La chose se compliquait alors beaucoup, parce que, d'après les propres paroles de la reine, le roi s'y opposait entièrement. Le résumé de son long discours à M. de Vergennes fut de lui dire qu'elle l'avait fait appeler pour qu'il avisât au moyen de faire trouver l'argent et surtout de déterminer le roi.

— Avec tout le respect que je dois à Votre Majesté, répondit le ministre, je suis obligé d'avoir le malheur de lui désobéir. Les coffres de l'État sont vides; nous touchons à une crise terrible et je me croirais très coupable si je pouvais, par mes avis, entraîner le roi dans une démarche qui ne peut être que funeste à Votre Majesté elle-même et, surtout, à la France.

— Monsieur, dit la reine avec hauteur, lorsque je vous ai fait appeler pour demander votre intervention, ce n'était pas pour recevoir des conseils. Je saurai bien, sans vous, déterminer le roi à faire une chose qui forme un lien de plus entre la France et l'Autriche. Occupez-vous seulement de faire trouver les fonds. J'engagerai, s'il le faut, ma signature. La reine de France peut aimer sa nouvelle patrie sans oublier qu'elle est archiduchesse d'Autriche. Je ne

demande pas de nouveaux impôts; je ne veux même pas que le contrôle général se mêle de cette affaire. Mais un emprunt peut se faire. Qu'il se fasse. »

M. de Vergennes, ainsi congédié, rentra chez lui le cœur navré. La résolution de la reine paraissait positive, et le ministre voyait trop bien que le roi céderait aux instances d'une femme qu'il aimait. Cependant son cœur français s'indignait si fortement de voir commettre une telle action, qu'il ne s'occupa nullement de trouver l'argent. Le soir même, le roi le fit appeler et, d'un air assez embarrassé, lui fit part de la parole que lui avait enfin arrachée la reine et de sa volonté que cet emprunt se fît, ou tout au moins la moitié.

M. de Vergennes fut au moment de donner sa démission; mais une pensée s'offrit à lui, et il resta.

Il n'était pas facile, à cette époque, de trouver de l'argent pour le gouvernement et il fallait une grande adresse pour parvenir à un résultat heureux dans une telle affaire.

Il y avait alors à Paris un banquier immensément riche, nommé Durhuet. Il fut chargé par M. de Vergennes de faire cet emprunt. Après beaucoup de démarches, de soins, de voyages même, on le trouve enfin. M. Durhuet avait engagé la plus forte partie de sa propre fortune. Le jour où cette affaire fut conclue, une de mes amies intimes, Mme la comtesse de la Marlière, qui existe encore à Paris en ce moment, dînait chez M. Durhuet. Elle était également sa plus intime amie. Elle le trouva malheureux et tourmenté de cette affaire, dont il lui raconta tous les détails. En voici la fin.

Le courrier qui devait porter à Vienne la nouvelle

que le roi consentait enfin à prêter cette somme de douze millions, lorsque la France manquait de pain, était prêt. M. de Vergennes lui donne ses dépêches et, en même temps, des instructions secrètes. Le courrier part. A vingt lieues de Paris, il est atteint d'un mal subit et *obligé de suspendre son voyage pendant quarante-huit heures*. Elles furent bien employées par le ministre. Il se jeta aux pieds du roi, le supplia avec tant de force de ne pas exécuter une chose qui pouvait être funeste dans ses suites, que Louis XVI, qui avait vraiment de l'honneur et de la bonté, consentit au rappel du courrier. M. de Vergennes savait bien que la chose serait aisée et n'était pas en peine de savoir où prendre son homme. L'argent fut rendu et le refus partit au lieu du consentement.

Peu de jours après, M. de Vergennes fut invité à prendre sa part d'une collation chez les enfants de France. Sa mort, qui suivit de près cette époque, fut une triste récompense que la Providence réservait au ministre fidèle, au sujet loyal, au patriote dévoué.

Tous les détails de cette histoire sont parfaitement authentiques. Le malheureux Durhuet est mort sur l'échafaud.

# CHAPITRE IX

Mirabeau. — Son portrait. — Arrivée aux États-généraux. — Réponse de Mirabeau au comte de Reb... — Avances de la cour. — Fait peu connu. — Refus d'argent. — Ambition d'un ministère. — Colère de la reine. — Mirabeau étudiant le duc d'Orléans. — Avis écrit par Mirabeau à Bonnecarère. — Comparaison avec le duc d'Orléans. — Hasard malheureux. — Erreur de M^me de Staël dans son opinion sur son père. — Les agents de Mirabeau. — Question que me fait Bonaparte sur M. Necker. — Mot de Napoléon et le dîner interrompu. — Prise de la Bastille.

Après la séparation du tiers des deux ordres privilégiés, il restait peu de moyens conciliatoires; mais, dans les premiers moments, il y en avait une foule parmi lesquels se montrait, au premier rang, l'acquisition de Mirabeau.

Cet homme étonnant est sans doute la plus grande figure politique de notre Révolution. Cette figure a été crayonnée, peinte dans toutes les attitudes, sous tous les jours possibles, et cependant on a peu cherché à étudier plus profondément l'intérieur de cet homme dont on pense avoir tout dit, en répétant, avec des milliers de voix : « C'était un admirable talent! c'était un homme bien spirituel! Mais quelle immoralité! nulle vertu! etc., etc. » Je suis loin de vouloir le représenter comme un caractère qu'il faut estimer. Mirabeau s'est joué toute sa vie de la morale; il faut

qu'il en subisse la peine dans le jugement que la postérité porte aujourd'hui de lui. Mais il me semble pourtant que, à mesure que l'époque où il vivait s'éloigne de nous, cet inconvénient, très remarquablement influent sur des relations particulières de son temps, peut-être même sur la génération d'alors, à cause de l'exemple, s'éteint chaque jour en proportion des pas que nous faisons en avant. Les effets de ce talent colossal dont l'avait doué la nature demeurent seuls pour être admirés et faire pardonner les ombres qui obscurcissent un si beau tableau. Alcibiade avait peut-être, autant qu'on peut le conjecturer d'après ce qui nous reste de lui, bien autrement de ces inconvénients dont Mirabeau était doué par une méchante fée. Eh bien, ce n'est pas sous ce jour qu'on le place aujourd'hui pour esquisser sa gigantesque figure.

Il serait absurde à moi de chercher à répandre sur celle de Mirabeau une teinte qui même la rendrait peut-être moins ressemblante; mais je dis seulement qu'en parlant de lui on devrait cesser de prendre d'abord comme préface cette longue série de tout ce qu'on reproche à son caractère. Que nous importe que la vieille perruque magistrale de M. le président Le Monnier ait été compromise dans les tribunaux? Que nous importent les querelles matrimoniales de M. et de M^me^ de Mirabeau? Que nous importent les intérêts des créanciers de M. de Mirabeau? « Mais la morale! dira-t-on. » Voilà qui est plus positif. Il est hors de doute que proclamer le talent de cet homme aux dépens de la cause que l'on doit toujours maintenir dans la société, celle des liens de famille, des intérêts sociaux, serait se donner un tort immense. Et moi

personnellement, comme femme, en le faisant je prendrais un rôle absurde. Mais je voudrais que, à présent que le temps a dû adoucir les aspérités qu'offrait le caractère de Mirabeau, on s'occupât un peu moins de sa vie privée et un peu plus de sa vie politique, isolée de la première.

Mirabeau ne m'est pas apparu comme tous ceux qui ont figuré dans la révolution. Je l'ai connu plus particulièrement peut-être que si je l'eusse vu fréquemment à l'époque de sa brillante existence. Les relations sont entourées alors de beaucoup d'influences directes et indirectes qui, nécessairement, impriment presque toujours un caractère relatif à l'affection dirigeante et, quand ce ne serait que celle de votre enfant âgé de dix ans, vous en avez une. Le fait est que j'ai vu, pendant sept années de ma vie, régulièrement tous les jours, les deux hommes qui pouvaient le mieux établir et fixer mon opinion sur Mirabeau. L'un était son ami le plus tendre, l'homme dont il a été le plus aimé et qui avait conservé de lui un souvenir qui tenait du culte. Cet homme, qui avait marché dans la route politique de Mirabeau et qui, par suite de cette intimité et de celle ensuite assez forte qu'il eut avec Dumouriez, parvint à une sorte d'influence dans le gouvernement, était Bonnecarère. Il habitait Versailles en même temps que moi. L'autre était le cardinal Maury, qui, comme abbé Maury, avait lutté avec Mirabeau pour en être toujours battu. De ces deux opinions, des documents mis à ma disposition, j'ai tiré mes inductions. J'ai porté un jugement dégagé de toute prévention et je m'y tiendrai, parce que je le crois juste.

Ainsi, comme je le disais tout à l'heure, je suis loin de déverser sur le nom de Mirabeau un blâme

que la plupart des *blâmants* dispensent sans savoir eux-mêmes quelle en est la cause première.

Repoussé d'un rang que lui donnait sa naissance, Mirabeau jura de le reconquérir, quel que fut le prix que lui en demandât le sort; dût-il l'escalader, comme Satan, chassé du ciel, voulut y rentrer à la tête des légions infernales. Méprisé, rejeté par l'ordre noble de sa province, dans lequel cependant se trouvaient des réputations au moins aussi douteuses que la sienne[1], Mirabeau s'en vit exclu avec rage et jura vengeance à ceux qui lui déclaraient la guerre. C'est avec ce levain de toutes les passions haineuses que Mirabeau vint s'asseoir sur les bancs de l'assemblée des états généraux.

Le jour même de l'ouverture, en entrant dans la salle, il fixa d'un œil perçant et audacieux ces rangs dont on lui défendait d'approcher. Un rire amer glissa sur ses lèvres habituellement contractées par une expression moqueuse et dédaigneuse. Il traversa ensuite la salle et fut siéger sur ces bancs d'où devait partir la foudre qui frappa le trône.

Un homme fort attaché à la cour, mais ami de Mirabeau, le comte de Reb....., ayant remarqué le regard empreint de fiel qu'il avait lancé circulairement lorsqu'il avait été assis, lui en parla le jour même, en lui faisant observer que sa position dans le monde lui fermait les portes de tous les salons. « Songez, lui dit-il, que la société veut qu'on fasse pour elle ce qu'elle ne fait jamais. Elle est difficilement ramenée, une fois blessée. Tu as des torts envers elle et, si tu veux

[1] Barras ne valait certes pas mieux que lui comme moralité et était loin d'en approcher comme talent.

qu'on te pardonne, tu dois ne rien braver et plutôt demander grâce. »

Tandis que le comte parlait, Mirabeau l'écoutait avec impatience; mais au mot *grâce* il éclata. Il se leva, frappa du pied avec violence. Son immense chevelure parut se hérisser, ses petits yeux lancèrent des éclairs et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes — ce qui lui arrivait toujours lorsqu'il était fortement ému, sans que cela nuisît aucunement à la clarté de son organe.

— Je suis venu, s'écria-t-il d'une voix tonnante, je suis venu ici pour faire demander grâce et non pour la demander moi-même.

Le mot fut redit le soir même à la reine. Elle avait des renseignements sur les députés dont les talents devaient attirer son attention. On doit penser que Mirabeau occupait la tête de la colonne des noms à l'encre rouge et un mot y était joint en gros caractères.

Mirabeau était corruptible, on le savait. C'était une route veloutée à parcourir pour arriver jusqu'à l'homme qu'on voulait s'attacher. Mais elle était délicate. Néanmoins l'intrigue fut ourdie avec finesse, habileté même, et donna quelque espoir de réussite dans un moment où les craintes devenaient de plus en plus vives et fondées; mais qui peut espérer avec certitude lorsqu'on est né malheureux?

La question de fatalité, si longtemps débattue et toujours aussi obscure, devrait pourtant recevoir une grande clarté de ces malheurs constants que rien ne peut déjouer! Quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, le sceau de l'infortune est apposé sur une destinée, rien ne le peut enlever. Il est là, attaché au diplôme donné par le malheur, écrit par sa plume de fer. C'est en vain qu'on oppose à cet arrêt toutes les combi-

naisons que peut faire naître dans l'esprit de l'homme le désir d'être heureux! *Heureux!* Que ne ferait-on pas pour être *heureux?* Quelles entreprises paraîtront impossibles pour atteindre ce but? Il est à croire que toutes ont été tentées. Et pourtant quel est le premier mot de la foule, en voyant devant elle un être malheureux qui réclame son intérêt?

— On ne peut pas le plaindre! Il a fait son malheur! C'est un fou! un imbécile!

Et l'infortuné est bien souvent même appelé criminel.

Je dis cela pour les Bourbons particulièrement; car il est impossible de suivre une étoile plus malheureusement placée que celle de cette famille depuis le milieu du dernier siècle. Il est des contrées où la pitié aurait entouré leur infortune. Ici le blâme le plus amer accueillit toujours la moindre de leurs actions; et jamais fautes ne furent plus constatées pour se donner le droit de ne pas plaindre le malheur qui en était la suite.

Une preuve de la fatalité qui pesait sur cette famille infortunée se trouve dans une particularité peu connue et d'une haute importance.

Dès le 7 mai 1789, la reine fut avertie des intentions hostiles de Mirabeau[1]. M. Necker fut consulté. Son opinion était que Mirabeau avait un talent fort remarquable, mais qu'il était dépourvu de raisonnement et, selon M. Necker, cela devait le rendre peu redoutable. M. Necker commençait à ne plus conclure de son côté avec le talent qu'il avait eu antérieurement et ce qu'il

[1] C'est-à-dire que l'on eut la certitude, *avouée par lui-même*, de ce qu'il voulait faire et de ce qu'il demandait pour faire le contraire. Les pièces de cette affaire *ont été dans mes mains* et existent encore aujourd'hui.

disait là n'avait ni base ni raison. Il devait assez connaître notre nation pour savoir quel mal on peut produire avec une parole brillante et une éloquence nourrie par des faits. Car cette cause que venait défendre Mirabeau était par elle-même la plus juste des causes, et M. Necker le savait mieux que personne. Quoi qu'il en fût, il refusa de prendre part à la négociation et dit seulement à la reine qu'il tiendrait à sa disposition une somme d'argent pour servir à l'exécution de ses desseins.

Muni de ses instructions et d'un portefeuille bien garni, le comte de Réb.....l se rendit un matin chez Mirabeau. Il s'y prit avec beaucoup d'art et lui fit enfin des offres qu'il se croyait sûr de voir accepter.

Mais par suite de ce malheur inhérent à tout ce que pouvaient tenter les Bourbons, il faut qu'un homme qui jamais n'avait d'argent, qui, toujours avide, toujours tourmenté par une foule de créanciers, n'avait jamais assez, *même du superflu*, il faut que cet homme ait de l'argent, qu'il soit assuré d'en avoir ou qu'il en ait du moins l'espoir. Le fait est qu'il refusa le comte de Reb.....l, en lui demandant pour qui il le prenait. L'autre n'osa pas le lui dire et se contenta de lui renouveler ses offres. Mirabeau le congédia avec la dignité de l'aîné des Gracques, en lui disant que des offres d'argent ne pouvaient être écoutées par lui.

Le comte, qui savait à quoi s'en tenir à cet égard, ne répondit rien. Il s'en fut très mécontent de sa déconvenue en espérant tout du temps. Il connaissait assez Mirabeau pour être sûr que l'attente ne serait pas longue.

Le soir même il vit arriver chez lui un homme qui servait de *Pacolet* à Mirabeau. Cet homme, nommé

Jouvelet, faisait beaucoup de métiers auprès du tribun du peuple. Il avait été compromis dans son procès de Mme Lemonnier et, depuis ce temps-là, il avait suivi, quoique de loin, un patron dangereux, mais qu'il aimait. Cet homme était intrigant. La réunion des États-généraux l'attira à Paris, parce qu'il présuma avec raison que ses talents trouveraient de l'occupation. Il revit son ancien patron auprès duquel il parvint, par le moyen de M. de Bonnecarère, de qui je tiens ce détail. Il fut utile à Mirabeau et, lorsque plus tard on sentit enfin la nécessité de se l'attacher, cet homme, tout obscur qu'il était, fut d'un grand secours. J'en ai vu des preuves écrites.

Jouvelet dit au comte de Réb...l que Mirabeau consentait à mettre tous ses moyens à la disposition de la cour, mais qu'il fallait pour cela un traité honorable et non pas un *marché* [1]; qu'il ne voulait pas déplacer M. Necker, qu'il respectait son talent (ce qui n'était pas vrai; il en faisait des railleries continuelles [2]);

[1] Le temps a rendu pour moi deux souvenirs douteux; l'un est la quotité de la somme. Je crois que c'est 100,000 francs; mais je n'en suis pas certaine. L'autre que la somme vint de la fortune personnelle de M. Necker. J'en suis presque sûre et la noble conduite de M. Necker envers nous doit le faire présumer; mais, dans mon incertitude, je n'ose pas le dire autrement que dans cette note.

[2] J'ai vu, depuis que ceci est écrit, un ouvrage de Mme de Staël, dans lequel elle dit que Mirabeau estimait beaucoup M. Necker et qu'il en donnait des preuves dans l'intimité. Elle est tout à fait dans l'erreur. Mirabeau devait involontairement rendre à la vertu de M. Necker l'hommage que tout être, dans la nature, rend à la vertu elle-même; mais il est de fait que, dans l'intérieur de son intimité, il se moquait de M. Necker. J'ai là-dessus dix témoignages concordants. Sans doute, lorsque dans une réunion où se trouvait un ami de M. Necker, ainsi que Mira-

mais que tout autre ministère lui convenait et qu'à ce prix il serait tout dévoué à la cour. Le comte de Réb...l, honnête et bonne créature, crut l'homme changé par l'ambition. Il pensa que cette passion avait élevé une âme qui jusque-là avait rarement sacrifié son intérêt à celui des autres; et dans sa manière de voir, comme un ministère eût été pour lui le plus grand des épouvantails, il tomba dans une profonde admiration devant Mirabeau. Il alla chez lui le lendemain matin, en reçut le meilleur accueil, entendit, écouta toutes les raisons qu'il donnait pour

beau, s'il y avait un mot à dire sur le ministre, Mirabeau saisissait cette occasion pour réparer le mal que faisait à la tribune l'amertume de ses paroles. C'était une poignée de bons grains jetés tout au travers du champ; cela germait ou non. Quoi qu'il en advînt, Mirabeau n'avait rien à redouter. La vertu de M. Necker était estimée de tous les partis et, quant à lui-même, il avait assez de vanité pour croire à la certitude de l'estime de Mirabeau. Je ne prétends nullement ici dire une chose injurieuse pour M. Necker. On a pu voir que je le vénère et que mon père m'a inspiré pour lui une véritable admiration; mais on ne peut se refuser à trouver en lui une vanité qui va vraiment bien loin quelquefois. Sa fille porte aussi, à ses lunettes politiques, des verres qui voient dans ce sens, s'ils ne sont pas encore plus forts de quelques numéros. Mais elle se trompe à l'égard de l'opinion de Mirabeau sur son père. Il l'appelait un *niais*, un *Cassandre politique* et, dans des soupers qu'il faisait à la suite des séances prolongées de l'Assemblée, il se donnait carrière et parlait à cœur ouvert sur toutes les personnes qui marquaient alors. J'ai vu plusieurs bulletins de ses conversations. J'en ai vu où il n'était nullement question de M. Necker; mais dans toutes celles où était son nom, il y est cité dans le sens que j'ai signalé plus haut. Il est permis de se laisser aller au charme de déifier un père ou une mère chéris; mais je trouve que Mme de Staël porte cet excès trop loin. Il est même défavorable à celui qu'elle aime, car elle le place quelquefois dans une position ridicule; on le dirait dans une gloire d'opéra.

se *sacrifier* en prenant un ministère dans un tel moment et conclut en disant qu'il fallait se décider. Le même soir, le comte fut chez la personne qui devait parler à la reine et qui, au premier mot de la reddition de Mirabeau (car, en vérité, c'était une vraie place forte), le voulut mener elle-même chez la reine. Cette personne entra d'abord et annonça l'heureuse nouvelle. Le comte attendit, mais peu de temps. Lorsqu'il entra dans le cabinet de la reine, Sa Majesté s'avança vers lui avec un visage riant et une expression de bonheur. Hélas! déjà la soumission d'un sujet, qui devait être un devoir, était regardée comme une faveur!...

— Le roi sera bien touché de votre zèle, monsieur le comte, dit-elle au plénipotentiaire. Eh bien, avez-vous eu bon marché de cet homme? *Nous coûte-t-il bien cher?*

Le comte de Réb...l lui dit alors que Mirabeau, dans un accès de grandeur d'âme qui lui faisait repousser toute proposition pécuniaire, présentait lui-même les siennes, et il parla du ministère.

A peine ce mot fut-il lâché que la reine devint cramoisie et puis pâle comme la mort. Elle ferma les yeux et appuya sa main sur son front en le serrant avec force.

— Un ministère! s'écria-t-elle. Un ministère à *Riquetti Mirabeau?* Jamais! Jamais je ne permettrai que le seuil du conseil du roi soit sali par les pas d'un tel homme. (Elle était tremblante de colère.) Donnez-lui de l'argent, tout l'argent qu'il voudra. Mais un ministère! (La reine oubliait M. de Calonne.) — Et ce sont mes amis qui me conseillent une telle infamie?

Elle se promenait à grands pas en répétant toujours : « Un ministère! un ministère! »

La fin de cette histoire ne laisse pas que d'être curieuse. La somme proposée à Mirabeau était assez forte et pouvait passer pour considérable à cette époque où l'argent, donné dans toutes les directions, était une marchandise peu commune à Versailles et cette somme trouvait très facilement son emploi. Aussi lorsque Mirabeau eut refusé *trois fois*, la reine la fit demander un jour à la personne qui était chargée de la négociation, pour la placer probablement autre part. Cette personne partit pour l'Allemagne par ordre de *Monsieur*. Pendant son absence, on apprit que Mirabeau, pressé d'argent, en cherchait de tous côtés. Mais le lien de communication n'était plus là, l'occasion était manquée; il y avait alors trop de gens intéressés à suivre les événements pour perdre Mirabeau de vue un seul instant. Et quand cette personne revint, il était trop tard. Mirabeau, tout à fait dans la lice, avait jeté le gant et maintenant voulait *argent et ministère*. L'affaire du Jeu de paume arriva quelques jours après. Dès lors, tout fut fini.

Une particularité fort remarquable, c'est que Mirabeau a beaucoup insisté pour une entrevue particulière avec la reine. Dès qu'il abordait ce sujet, il devenait à l'instant plus affectueux et donnait l'espoir de tout accorder; mais la reine ne voulut jamais y consentir, à moins que ce ne fut en présence de M. de Réb...l ou de *Monsieur*. Mirabeau ne voulut pas à son tour l'accorder. J'ai tenu dans mes mains un billet de la main de Mirabeau, que possédait M. de Bonnecarère et qu'il m'a affirmé avoir rapport à cette

affaire. Ce billet était adressé à ce Jouvelet créature et protégé de Bonnecarère, qui l'avait donné à Mirabeau[1]. On y lisait ce peu de mots :

« Soyez coulant sur tout ce que vous avez déjà proposé, *sans toutefois rien abandonner*. Mais insistez *sur l'entrevue*, ce doit être aujourd'hui le seul but de vos soins. N'allez pas faire quelque école et songez à terminer. »

Quel pouvait être le dessein de Mirabeau en insistant aussi fortement sur cette *entrevue ?* Ne croyait-il pas à la vérité de l'histoire du collier? Pensait-il qu'en effet la reine avait été se promener dans le bosquet des Tulipiers? Et fondait-il son espoir de réussite sur ce don de séduction que la nature avait placé à côté de la plus repoussante figure? Son ami de cœur, celui qui me montra ce billet, le croyait ainsi, bien qu'il convînt que jamais Mirabeau ne le lui avait fait présumer[2]. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il gardât un profond silence sur toute cette affaire. Nous ignorons en partie aujourd'hui la sévérité qui entourait les députés aux États-généraux. En réglant leur pouvoir, la nation, remplie d'une défiance peut-être juste parce que les exemples du passé étaient là pour la prémunir contre le présent, craignant que, à l'imitation de Louis XI et de Médicis, des ministres ne marchandassent les suffrages de ses représentants pour

[1] C'est-à-dire qu'il était pour lui, d'après l'assertion de Bonnecarère, car le billet est sans aucune suscription; il avait dû être bizarrement plié, comme un billet du matin, écrit par une femme, l'était quelquefois alors.

[2] Rien n'est plus faux que tout ce que l'on peut dire sur ces prétendues amours de la reine et de Mirabeau. C'est une calomnie qu'il faut ajouter à tant d'autres.

les corrompre par des places ou des gratifications et enfin dicter d'iniques arrêts dans une Assemblée qui ne serait plus alors qu'une réunion de traîtres; la nation, dis-je, demandait donc, par les cahiers des bailliages, que les députés ne pussent rien recevoir de la cour, *à quelque prix que ce fût*, pendant la durée des États et même un an après leur clôture [1]. Quelques bailliages avaient été plus loin; ils souhaitaient même que le *seul fait* de l'acceptation *constatée* d'une faveur ou d'un emploi par un député suffît pour autoriser ses commettants à le remplacer par une nouvelle élection. « Car, disait la noblesse de Lorraine, il est de la plus grande importance que les membres des États-généraux conservent, aux yeux et dans l'opinion des citoyens qu'ils représentent, ce caractère de pureté, d'indépendance, de désintéressement, de délicatesse qu'ils doivent regarder comme le plus beau titre de leur mission. Il est donc indispensable que tous et chacun des députés s'engagent *d'honneur* à ne solliciter et à n'accepter aucune grâce de la cour, ni faveur, ni pension, ni gratification, soit directement, soit indirectement, non seulement pendant tout le temps que dureront les États-généraux, mais encore dans la révolution de trois années, après la session, à moins que les États provinciaux ne leur permettent de les accepter. »

Cette sévérité imposait donc à Mirabeau une grande

[1] Voyez les cahiers de le noblesse de Lorraine, ceux de Pont-à-Mousson et, en général, sur tout ce que demandait la France par les cahiers de ses bailliages dans le beau morceau des *Vœux du peuple français*, à la suite de l'ouvrage remarquable de M. Tissot. Voyez surtout l'espèce de préface mise en avant des observations.

circonspection et, quelle que fût son imprudence habituelle, il cessa d'être léger dans cette affaire dont les détails, ignorés pendant longtemps, n'ont été bien connus que depuis quelques années. Encore ne le furent-ils que de bien peu de personnes. Quant à l'issue qu'eut alors cette affaire, elle ne réussit ni en faveur de la cour, ni en faveur de Mirabeau. Il était trop tard pour qu'il retournât sur ses pas. La guerre était déclarée entre la cour et lui, et le traité de paix ne devait plus être signé qu'entre leurs deux tombes. Mirabeau n'avait cependant aucune haine contre la cour; il avait un talent trop éminent pour se laisser influencer par des ressentiments qui, au reste, ne devaient pas atteindre la famille royale. Le cardinal Maury, qui certes, ne l'aimait pas, ne pouvait s'empêcher de lui rendre pleine justice à cet égard et il convenait qu'on avait été trop sévère pour lui. Que d'exemples pris dans le sein même de l'*Œil-de-bœuf* on pouvait opposer à ce qu'on blâmait dans le tribun! Cela n'excuse ni les uns ni les autres, mais provoque la réflexion toute naturelle que Mirabeau, coupable, pouvait siéger dans la société à côté du maréchal de Richelieu, de M. de Lauzun [1] et d'une foule d'autres qui étaient tolérés, s'ils n'étaient pas considérés, et qui étaient loin d'avoir son talent.

Cependant l'orage commençait à menacer. L'horizon devenait de jour en jour plus sombre. Chacun voyait approcher le péril; on convenait de sa réalité, on tremblait enfin et cependant on ne prenait aucune mesure. Tout demeurait dans cette stagnation qui annonce presque toujours la tempête. Enfin les mal-

[1] Le général Biron, qui périt plus tard sur l'échafaud.

heurs firent des progrès si rapides qu'il est presque effrayant de les suivre. De grandes fautes les précédèrent, parmi lesquelles figure au premier rang la séance royale du 23 juin. La démission de M. Necker à cette époque doit être aussi regardée comme une faute malheureuse. Cependant depuis sa rentrée au ministère, quoiqu'on retrouvât toujours en lui l'honnête homme, l'homme d'État s'enveloppait souvent de nuages. Personne ne rend plus que moi justice à M. Necker; personne, comme Française, ne lui porte plus de reconnaissance. Son caractère me paraît admirable. Il y a, dans le cours de sa vie politique, plusieurs faits dont un seul aurait suffi jadis à Rome pour lui mériter l'ovation. Mais plus ces parties sont brillantes, plus elles font ressortir celles qui sont défectueuses. J'ai souvent discuté avec Napoléon à son sujet. Junot, qui voulait sauver M^me^ de Staël de l'exil et qui savait que je connaissais beaucoup de particularités de la vie de M. Necker, me disait de prendre mon moment, de saisir un jour moins obscur pour placer en évidence quelques-uns de ses beaux traits. Je l'ai souvent tenté; mais Napoléon qui n'aimait pas M. Necker, me fermait quelquefois la bouche en m'objectant les fautes de ses deux derniers ministères, ou plutôt celles qu'il laissa commettre.

A cette occasion, je me rappelle qu'un jour il me fit répéter la conversation que mon père avait eue avec M. Necker, et le mot de M. Necker sur les États-généraux : *Je n'ai pas fait la faute et j'en suis responsable !*

Bonaparte me fit redire *trois fois* cette phrase. Je le vois encore dans l'attitude qu'il avait. Nous étions à diner, il tenait son verre, le portait à sa bouche,

mouillait ses lèvres, le remettait sur la table, rebuvait encore et fit cette manœuvre sept à huit fois, tout en répétant à demi-voix le mot de M. Necker. Enfin, il se leva brusquement de table et dit : « Sans doute, il en était responsable. C'est pour cela qu'il devait consulter ses forces avant d'accepter le fardeau. » C'est bien là le mot de l'homme qui ne voulait jamais admettre qu'un général ne fût pas vainqueur.

Au surplus, tout admiratrice que je puisse être des belles qualités de M. Necker, je dois convenir de ce qui est vrai. Cependant, pensant à tout le mal que faisait alors ce gouvernement secret, j'hésite encore à condamner M. Necker et à l'accuser des malheurs postérieurs aux États-généraux. Je le vois, après cette fameuse séance, remettant le pouvoir aux mains du roi. C'était un crime aux yeux de cette troupe criminelle elle-même, qui ne pouvait consentir à ce que le roi tînt sa tranquillité d'une main étrangère et qui n'était ni assez forte ni assez habile pour la lui faire obtenir.

Enfin, quelle qu'en ait été la cause, il y eut à ce moment un mouvement d'impulsion donné qui fut terrible. La prise de la Bastille, premier acte de cette sanglante tragédie, en souillant du sang français la robe tout éblouissante de blancheur et de pureté de notre belle Liberté, rendit la cause du peuple moins glorieuse. Le sang avait coulé, il devait couler encore et l'effet que produisit le mot de Barnave, mot détesté par son auteur, repoussé par tout un parti, mais ayant l'assentiment du plus grand nombre, semblait indiquer quelle route on allait suivre.

# CHAPITRE X

Louis XVI à l'Hôtel-de-Ville au 14 juillet. — Scènes de la révolution. — Mon père voulant acheter la charge de fermier général de M. Rougeau. — Affaire de Réveillon. — Mon père retire sa parole donnée conditionnellement. — Départ de mon père et de mon frère pour l'Angleterre. — Retour de mon père. — Duel de mon père avec M. de Som...le, officier du régiment de mon frère. — Retour de mon frère. — Visite domiciliaire et perquisitions sur l'âge de mon père. — L'homme aux visites domicilaires. — Visite de Napoléon Bonaparte. — Napoléon allant à la section pour mon père. — Conseils de prudence donnés par Bonaparte. — Le 10 août et le jour de ma fête. — Triste rapprochement. — Inquiétude et fatale journée. — Nous sauvons deux de nos amis. — M. de Condorcet nous aide à en sauver un. — M. de Bévy, couvert de sang. — Dénonciation contre mon père. — Départ de mon père et de ma mère et déguisements indispensables. — Ma sœur et moi en pension sous la garde de mon frère.

Le sort de Louis XVI, pendant les dix-neuf années de son règne, fut toujours malheureux. Il doit y avoir une raison à une semblable continuité d'infortune et je crois l'avoir trouvée. Malgré sa rigide vertu, sa bonté, son amour pour le peuple, Louis XVI ne pouvait éloigner de sa pensée qu'il était roi de France par la grâce divine. Ce droit lui paraissait bien autrement imprescriptible que tous les autres. Cependant des lueurs de cette raison vertueusement philosophique, telle que devait être la lumière pénétrant

dans une âme comme la sienne, lui donnaient souvent des doutes. De là cette incertitude dans ses démarches, cette hésitation pour avancer, tandis qu'il était inaltérable dans sa dignité. Là seulement les deux hommes commencent à s'apercevoir; là se trouvent en présence l'homme fort de sa vertu, de sa religion, de son humanité, et le roi, faible de ces vieux préjugés que Louis XIV légua à ses descendants : héritage bien autrement funeste que ses trois milliards de dettes.

Ces diverses remarques purent être faites lorsqu'après le 14 juillet le roi fut conduit à l'Hôtel-de-Ville de Paris pour sanctionner la révolution qui venait d'avoir lieu contre lui. « Son aspect, nous dit mon père[1], avait une expression admirable. Il était calme, quoique profondément affecté; ce qui inspirait une pitié respectueuse à tout ce qui l'entourait. » En effet, la position de Louis XVI était bien faite pour provoquer tous les sentiments de cette nature.Depuis longtemps, sans doute, il voyait l'horizon s'obscurcir et l'orage s'amonceler et menacer sa tête. Mais tout était loin. Maintenant le danger était là, devant lui. Le péril et le souverain se trouvaient face à face et lorsque ce dernier n'avait plus de pouvoir pour le conjurer.

« On s'apercevait, disait mon père, que le roi jugeait sa position par l'expression pieuse de son regard. » Il la voyait en chrétien, s'il ne la jugeait pas en roi. Tout son maintien était remarquablement imposant

[1] Ces réflexions sur Louis XVI sont tirées d'un ouvrage de mon père en manière de journal, qui fut après sa mort rédigé par mon frère et retenu par le duc d'Otrante, auquel je l'avais confié.

par une dignité personnelle douce et fière qui provoquait à la fois, dans ceux qui lui étaient dévoués, l'impatience et les larmes.

Avant cette révolution du 14 juillet on avait éloigné M. Necker; il fut rappelé après cet immense événement. On pouvait juger à cette indécision de volonté que le navire n'avait plus de pilote et que tout allait en dérivant.

Ce fut à cette époque qu'un bruit, qui circulait depuis longtemps, prit une sorte de consistance. Il s'agissait du duc d'Orléans. On lui attribuait le titre de chef de parti et les publicistes d'alors attachaient à son nom toutes les rêveries qu'ils enfantaient chaque jour pour faire les plans que leur suggérait l'opinion qu'ils avaient, qu'il fallait habiller la France à l'anglaise. Cela pouvait être bon jusqu'à un certain point, mais un *calque* pris sur la Constitution anglaise n'est pas ce qu'il nous faut. De même qu'une femme française ne sera pas bien mise avec des modes purement britanniques que n'auront pas rectifiées sa grâce et son bon goût, parce qu'elle n'aura pas ce teint de crème, ces yeux de lapis, ces cheveux de soie de Piémont, qui sont généralement le partage d'une femme anglaise; de même aussi notre nation ne doit pas être gouvernée d'après les mêmes errements et recevoir les mêmes lois politiques que l'Angleterre. On aurait voulu M. le duc d'Orléans, parce que dans la révolution d'Angleterre on avait abandonné la branche directe pour prendre le prince d'Orange. A force de l'entendre dire, le duc d'Orléans finit par croire qu'en effet il pouvait se mettre à la tête d'un parti et il est devenu chef de faction, sans aucune des qualités que cette position exige.

J'ai également vu entre les mains de ce même ami de Mirabeau, M. de Bonnecarère [1], un billet écrit après un souper au Raincy, dont je me rappelle une phrase fort remarquable. Après quelques mots, qui avaient un rapport mystérieux au souper, il disait : « Dans un total, ordinairement le résumé d'un compte, un zéro remplaçant un zéro ne fait rien à la somme. Mon ami, voilà toute l'affaire, il ne faut penser à rien sur le chemin de Brie, si ce n'est pour aller y chercher de la crème de Meaux. Savez-vous que c'est une excellente chose, la crème de Meaux. N'allez pas vous y tromper. »

Robespierre et quelques autres placèrent alors le duc d'Orléans en avant, parce qu'il fallait un point de mire au parti modéré et raisonnable. Ce parti eut

[1] L'amitié qui existait entre Bonnecarère et Mirabeau avait été des plus vives. Bonnecarère regrettait beaucoup que son ami fût mort lorsqu'il avait eu le portefeuille du ministère des affaires étrangères ; car rien alors n'aurait empêché le rapprochement tant désiré et si nécessaire. J'ai été intimement liée avec Bonnecarère, pendant mon séjour à Versailles, et j'ai vu dans ses nombreux papiers des pièces du plus haut intérêt relativement à ces époques. Il voulait en faire un recueil et les publier. Je l'en ai empêché et je m'en repens presque aujourd'hui; car ce sont des documents pour l'histoire. Il avait des lettres originales d'une foule de personnages intéressants et, surtout, de Mirabeau et de Laclos (l'auteur des *Liaisons dangereuses*). Son amitié pour Mirabeau avait survécu à son objet, malgré le temps et tout ce qui s'était passé pendant vingt-cinq ans. Il avait l'original de ce beau portrait où il est représenté adressant au roi le fameux discours pour le renvoi des troupes, puis un autre où il est peint écrivant dans son cabinet, et puis un petit buste, un plus grand, et le beau buste si connu, ensuite une gravure; enfin dans son appartement on était entouré de Mirabeau.

la sottise de se prendre à ce *leurre*. La cour, elle-même, se tenait en garde contre un épouvantail qui, par sa nullité, ne pouvait être nuisible. Il fallait voir que cette pierre,qu'on craignait de voir rouler sur les têtes royales, ne pouvait être mise en mouvement d'elle-même. C'étaient les mains qui la faisaient mouvoir qu'il fallait craindre.

Je me rappelle, comme un songe terrible, ces journées du 14 juillet, du 6 octobre, du 21 juin, et une foule d'autres qui formaient ainsi le plus sinistre des calendriers. Le 6 octobre surtout me frappe encore dans mes souvenirs, de manière à me serrer le cœur. Je vois ma mère faisant fermer, dès trois heures de l'après-midi, les volets du salon de réception dont les fenêtres donnaient sur le quai. Elle pleurait et retenait mon père qui voulait absolument se rendre à Versailles. Elle le retenait par le bras, l'embrassait et le suppliait de ne pas nous quitter.

Mon père était depuis longtemps en marché pour acheter la charge de M. Rougeau, fermier général. Il avait réalisé une somme assez considérable pour effectuer le premier paiement. Il allait être fait, lorsque M[me] Rougeau éleva une prétention pour des *épingles*. On sait qu'alors surtout c'était un usage qui était devenu *loi*. Mon père voulait bien s'y conformer, mais il ne voulait donner que vingt mille francs et M[me] Rougeau, ou la personne chargée de traiter pour M. Rougeau, en demandait trente mille. Mon père s'y refusa. Un de ces hasards qu'on ne sait comment nommer l'engagea à attendre le retour de ma mère qui était à la campagne, chez un ami ; je crois chez M. le président de Brevannes. Ma mère ne revint qu'au bout de huit jours. Le lendemain de son arrivée, un

des mouvements d'alors eut lieu, je crois que c'est l'affaire de Réveillon. Mon père, effrayé de l'aspect des choses, qui prenait à toute heure une apparence plus sinistre, retira la parole qu'il avait donnée conditionnellement à M. Rougeau. Il lui paraissait imprudent de hasarder ainsi la plus grande partie de la fortune de ses enfants. Après de mûres réflexions, il dit à mon frère de se tenir prêt à l'accompagner, convertit ses fonds en traites sur Londres et partit avec Albert pour l'Angleterre, tandis que les passages étaient encore libres. Arrivé à Londres, il sortit beaucoup pendant plusieurs jours sans que mon frère fût le compagnon de ses courses. Il demeura ainsi quelques semaines, puis revint en France laissant mon frère en Angleterre, en lui disant d'attendre ses instructions. Mon frère, demeuré seul, passa dans les plus vives inquiétudes les quinze jours qui s'écoulèrent avant de recevoir une lettre de mon père. Enfin il en vint une qui en contenait une autre pour M. Western, son homme d'affaires à Londres. Dans sa lettre, mon père ne disait pas autre chose à mon frère que de remettre à M. Western celle qui lui était adressée et puis de revenir aussitôt en France. Mon frère partit au même instant et arriva à Paris le matin du 9 août 1792.

Il s'était passé bien des choses dans l'intérieur de notre famille pendant le temps de la courte absence de mon frère. Mon père, dont je crois avoir assez fait connaître les opinions à la fois constitutionnelles et cependant de dévouement à la personne du roi, passait sa vie dans des discussions qui devenaient presque des querelles. Un duel avait eu lieu entre lui et un M. de Som...le, officier du régiment de mon frère,

qui se permit devant mon père des réflexions plus que légères sur les opinions d'Albert.

M. de Permon, qui avait eu dix affaires dans sa vie pour des causes futiles, ne pouvait, en l'absence de son fils, le laisser attaquer devant lui sans relever le gant qu'on lui jetait. De la première force aux armes, il ne devait avoir ni inspirer aux siens de grandes inquiétudes en se battant à l'épée. Néanmoins on cacha toute cette affaire à ma mère et au public. Ma mère aurait perdu la raison en voyant son mari s'exposer pour son fils et le monde, ne jugeant que sur les apparences, aurait pris ses conclusions d'après la manière de voir bien connue de mon père et celle de M. de Som...le. L'affaire eut lieu dans le bois de Meudon. M. de Som...le fut blessé au bras, mon père n'eut rien. Ces messieurs avaient emmené un chirurgien avec eux. Le bras de M. de Som...le fut pansé sur le terrain même. Ils remontèrent dans leur cabriolets, rentrèrent dans Paris par des barrières différentes, avec un seul changement dans leur marche, c'est que M. de Som...le ne pouvait pas mener son cheval et qu'il était corrigé du défaut au moins de légèreté de parler, sans le connaître, d'un fils devant son père[1].

A cette époque, dans une maison dont le domestique était nombreux, on ne pouvait être sûr de tous ses

[1] Mon frère n'apprit tous ces détails, et la chose elle-même, que quatre ans après, par un M. de Dampierre, qui avait servi de témoin à M. de Som...le. Ce M. de Dampierre s'était mis à l'abri de la proscription et de la réquisition dans les charrois de l'armée. Lorsque mon frère fut agent des finances à Massa-Carrara, il eut l'occasion de lui être utile et le fit avec empressement.

gens. Ce fut donc inutilement que mon père prit toutes les précautions possibles. Le duel ne fut pas connu, il est vrai, mais la querelle qui l'avait précédée le fut avec des commentaires composés par les domestiques de la maison tierce où elle avait eu lieu. Les suites devaient en être immédiatement malheureuses.

L'année précédente, un homme se disant tapissier était venu s'établir dans l'une des mauvaises boutiques qui sont dans le pourtour de l'espèce de petite place située à gauche de la Monnaie. Cet homme, qui s'appelait, je crois, Thirion, vint d'une manière fort arrogante demander la pratique de la maison. Il s'adressa au valet de chambre de ma mère, qui lui répondit qu'on avait un tapissier et que sûrement on ne le changerait pas pour un inconnu. Cet homme se fâcha, parla haut. Mon père vint au bruit, et le résultat fut de mettre M. Thirion à la porte, en lui disant qu'il était non seulement fou, mais un fou impertinent.

Mon père devait penser que si l'on trouvait un fou dans son chemin, on n'irait pas le braver, ni chercher en lui plus ou moins de bonne éducation. Le fait est que, dans le courant de l'année qui suivit cette scène, mon père oublia ce Thirion; mais lui n'en fit pas de même et il jura une haine à mort à notre maison.

Les sections se formèrent. Cet homme devint prépondérant dans la nôtre. Il fut secrétaire, greffier, président, je ne sais quoi. Enfin cela le mettait en position de nous nuire; il ne l'oublia pas.

Peu de jours après le retour d'Angleterre de mon père, une visite domiciliaire spécialement ordonnée par la commune est faite dans notre maison. Thirion en avait obtenu la direction, s'il ne l'avait lui-même

provoquee. Mon père venait de se lever et faisait sa barbe. Naturellement vif, son impatience naturelle fut encore augmentée à la vue de cet homme et il commit une imprudence en faisant un geste menaçant, dès qu'il le vit entrer dans son cabinet de toilette.

— Je suis ici pour faire exécuter la loi, s'écria Thirion en voyant mon père s'avancer sur lui, son rasoir à la main.

— Eh bien! que veut cette loi qui s'exprime par un si digne organe?

— Je suis ici pour savoir votre âge, vos qualités, et puis vous interroger sur les motifs de votre voyage à Coblentz.

Mon père, qui depuis le moment de l'entrée de cet homme, éprouvait la plus violente tentation de le jeter à la porte, fut pris d'une telle crispation nerveuse, qu'il lui devint impossible d'articuler un mot. Enfin, il parvint à surmonter son émotion, c'est-à-dire à la concentrer. Il déposa son rasoir, essuya son menton; puis, croisant ses bras, il vint se placer devant Thirion et là, le toisant de toute la hauteur de sa taille riche et élégante, il lui dit : « Vous voulez savoir mon âge? — Oui, tel est mon ordre! » Mon père étendit la main. « Où est-il, cet ordre? — Il vous suffit de savoir que je suis envoyé par le comité de ma section; mon ordre est suffisamment prouvé par ma présence. — Oui dà! le croyez-vous ainsi? Eh bien, moi, je pense le contraire. Votre présence chez moi n'est qu'une insulte, si elle n'est justifiée par un mandat judiciaire. Montrez-le-moi et j'oublie le nom de l'homme pour ne voir que le fonctionnaire public. — Je vous répète, dit Thirion en élevant la voix à mesure qu'il voyait mon père se calmer, je vous répète que vous

n'avez nul besoin de voir mon ordre. Encore une fois, voulez-vous répondre à mes questions? Quel est votre âge? Quelles sont vos qualités? Quel est le motif de votre voyage à Coblentz? — Et vous, encore une fois, voulez-vous me montrer l'ordre en vertu duquel vous violez mon domicile? — Il doit vous suffire que j'y sois. Quel est votre âge. — Si vous me faites une telle question de la part d'une jolie femme, j'ai vingt-cinq ans. Autrement, poursuit mon père en laissant éclater sa colère et allant prendre un énorme bambou qu'il avait rapporté de l'Inde, autrement je vous prouverai que ce bras appartient à un homme encore en état de châtier les impertinents. » Et, en parlant ainsi, il faisait faire le moulinet à son bambou au-dessus de la tête de Thirion et de ses acolytes, qui étaient ses deux frères et son garçon de boutique. Sa colère était à son comble, car le refus constant de cet homme de lui montrer son ordre, lui prouvait qu'il n'avait pas mission d'agir comme il le faisait.

La colère de mon père allait devenir tragique, lorsque ma mère arriva sur le lieu de la scène. Elle parvint à emmener mon père dans une autre pièce et là, par nos caresses, nous obtînmes de lui un peu de calme. Je me souviens qu'elle me plaçait dans les bras de mon père, me disant tout bas de le conjurer de penser à moi. Pendant ce temps, Thirion était parti après avoir verbalisé et fait un rapport contre mon père.

Je rentrai dans le salon et je pleurais sans comprendre pourquoi je pleurais; mais je voyais ma mère tout en larmes ainsi que ma sœur. Mon père était pâle et tremblant de colère, et autour de moi tout avait un aspect désolé. J'étais donc fort affligée, lorsque je

vis entrer Napoléon Bonaparte. Il me prit par la main et me demanda avec intérêt ce que j'avais. Je lui dis ce qui venait d'arriver. Il alla aussitôt frapper à la porte du cabinet de mon père, qui lui raconta plus en détail que je ne le pouvais faire, ce qui venait d'avoir lieu.

— Mais, c'est une horreur! s'écria Bonaparte, c'est une infamie! Comment, quatre hommes viennent chez vous sans produire un ordre, pour légaliser leur entrée dans votre domicile? Mais il faut vous plaindre. Il est évident, d'après ce que vous venez de me dire, que cet homme vous en veut de longue date; il trouve le moment bon pour se venger; il ne faut pas lui en laisser le temps. Je vais m'occuper de cela; laissez-moi faire[1]. »

Bonaparte sortit. Il fut à la section, au club, au comité; je ne sais pas trop quel était le nom qu'à cette époque on donnait à l'autorité qui faisait faire les visites domiciliaires. Il parla vivement de celle qui venait d'avoir lieu dans la demeure d'un citoyen paisible; mais, au premier mot, il vit que le Thirion avait déjà fait son rapport; il n'en parla pas avec moins de force sur le refus de cet homme de montrer son mandat, refus qui pouvait attirer les plus grands malheurs, « car, ajouta-t-il, si M. de Permon avait tiré un coup de fusil sur cet homme, il défendait son domicile contre un inconnu, personne ne pouvait l'accuser. »

Le jour où Napoléon disait de si belles paroles, était le 7 ou le 8 août. Il y avait une telle agitation

[1] Il faut remarquer que Bonaparte avait une manière de parler et de construire ses phrases qui n'appartenait qu'à lui. Je la conserverai toujours dans le cours de ces mémoires, ainsi que les fautes qu'il faisait même en parlant, et qui étaient assez fortes.

partout, qu'il lui fut impossible, dit-il à mon père en revenant, de se faire bien écouter de ceux à qui il parlait. Il l'engagea fortement à être sur ses gardes. Bien des souvenirs ont pâli en moi sous l'action puissante du temps; mais il en est qui sont toujours dans leur terrible vérité, et le 10 août est de ce nombre. Jamais, malgré les années qui se mettront entre nous, tout ce qui se rattache à cette affreuse date, ne sortira de ma mémoire. Le 10 août est le jour de ma fête[1]. Depuis que ma jeune intelligence avait pu recevoir une impression, ma mère avait voulu que cette journée en fût une de bonheur pour moi, comme espérance et comme souvenir; aussi, trois mois avant et trois mois après, le 10 août occupait-il l'imagination enfantine de mes jeunes amies et surtout la mienne. Dès le matin, ma petite chambre blanche était remplie de fleurs, de bonbons et de joujoux.

Il faut avoir, comme nous, fait l'apprentissage de ces terribles journées pour en concevoir l'horreur. Nos enfants ont préludé à tout ce qu'ils voient par des traditions de famille, des histoires racontées dans les longues soirées d'hiver, par tout ce qu'ils ont lu et entendu; mais nous, nous tombions du ciel dans l'enfer! Des cris de rage et de fureur remplaçaient immédiatement des voix paisibles et joyeuses! Quel moment!

[1] Je me nomme *Laure*. Comme nous n'avons pas de sainte Laure, ni de sainte Laurette, ma mère avait choisi saint Laurent pour être mon patron. Lorsque je devins mère, j'instituai pour l'aîné de mes enfants une journée semblable. Je choisis seulement le jour de sa naissance comme beaucoup plus parfait pour être fêté par sa famille; c'était vraiment celui dont je devais remercier Dieu. La suite a bien prouvé, en effet, que ce jour était pour moi un heureux jour!

Le 10 août ne fut pas seulement affreux pour moi par les cris du peuple, les coups de canon, les gémissements des blessés qui passaient sous nos fenêtres, mais par les inquiétudes que me causaient mon père et mon frère. Mon frère, animé des sentiments les plus honorables avec un cœur jeune et brûlant, aurait voulu se multiplier pour donner ses soins à sa famille et sauver en même temps ceux de ses amis qui couraient des dangers.

Vers midi, nous le vîmes rentrer avec un de ses frères d'armes[1], qui était enveloppé dans une redingote bourgeoise. Le malheureux n'avait pas mangé depuis quarante heures. On le cherchait. Si on l'eût trouvé, il était massacré. Sa famille avait d'immenses obligations à la reine; sa tête était fort exaltée, le devoir et les opinions se trouvaient réunis en lui; quelques jours avant, il avait eu trois duels, dont deux avaient eu la plus funeste issue. L'un des morts étant parent de Manuel, il avait tout à craindre. On le cacha dans ma petite chambre, en me faisant ma leçon sur ce que je devais répondre, si l'on venait dans la maison. C'est à dater de ce jour que je commençai, pour un étranger, ce rôle de prudence craintive, que je devais ensuite continuer pour ceux qui m'étaient chers.

Cependant les heures s'écoulaient; mon père ne rentrait pas; ma mère pleurait et se tordait les bras, mon frère allait à chaque instant à la porte cochère; la position de la maison, dans cette partie isolée,

[1] Je crois que c'était M. d'Averton, mais je n'en suis pas sûre. Du reste, sa conduite fut tellement honorable et pure, que mon assertion, quoique incertaine, ne peut être offensante pour personne.

permettait qu'il y restât même sans danger. Il avait même été jusque sur le quai et n'avait rien appris de plus que la déchéance du roi. L'orage paraissait calmé, des coups de fusil de distance en distance se faisaient encore entendre; mais le plus inquiétant était des groupes de femmes et d'hommes ivres qui blasphémaient et hurlaient à faire horreur. Le jour baissait, et mon père ne rentrait pas. Enfin, à l'un de ses voyages à la porte cochère, mon frère vit un homme tourner le coin de l'hôtel du côté du quai. La tournure élégante de mon père ne pouvait être méconnue. C'était lui, il marchait avec précaution, regardait souvent derrière lui et parut vouloir s'arrêter lorsqu'il vit quelqu'un sur la porte. Mais à la voix de mon frère, il avança rapidement, lui dit de tenir la porte ouverte; puis, retournant aussitôt sur ses pas, il fut prendre une personne qu'il avait laissée dans le renfoncement de l'arcade de la Monnaie. Cette personne marchait avec peine; mon père lui donnait le bras et la conduisit ainsi avec mystère jusque dans sa chambre à coucher. Il nous imposa silence et nous dit de donner tous nos soins à celui qu'il nous amenait. Hélas! lorsqu'il fut débarrassé du grand manteau de soldat qui l'entourait, nous reconnûmes M. de Bévy, officier supérieur aux gardes du corps. Il était tout sanglant, pâle, défait! Quelle vue, mon Dieu! Il était accablé du poids des événements du jour plus encore que de ses maux physiques. Il m'attira à lui.

— Pauvre Loulou, me dit-il en s'apercevant que je pâlissais et que je tremblais à la vue de ses mains toutes tachées de sang, c'est une triste fête pour vous, ma chère enfant! Grand Dieu, quelle fête!

Le malheureux homme était accablé. Il laissait tomber sa tête sur sa poitrine et son grand corps (il avait près de six pieds) semblait s'affaisser sous le poids de son chagrin.

La soirée fut orageuse encore. La demi-lune, que forme l'espèce de place qui est en cet endroit du quai, nous mettait dans une position moins fâcheuse que les autres maisons, en ce que nous étions moins en vue et que nous entendions moins les imprécations épouvantables que proféraient les gens, ivres de sang et de vin, qui parcoururent Paris pendant toute la nuit. Il ne fallait pas songer à faire partir l'ami de mon frère. Nous vîmes arriver, le 11 au matin, un messager que lui envoyait son valet de chambre et qui le prévenait que son danger redoublait. Manuel le faisait chercher partout; mon frère se décida alors à une étrange démarche. Je ne me rappelle plus comment il se faisait que M. de Condorcet logeât dans l'hôtel de la Monnaie, mais je sais bien qu'il y logeait à une espèce d'entresol. Mon frère avait eu quelques occasions de le rencontrer, et toujours ses rapports avec lui avaient été bienveillants. Mon frère se décida à l'aller trouver. Tout ce que je sais de la suite de cette affaire, c'est que l'ami d'Albert fut sauvé; et, s'il fallait l'affirmer, je crois que je pourrais dire qu'il fut caché bien près de nous jusqu'au moment de son départ, qui eut lieu quatre ou cinq jours après (il allait à Worms). Je ne sais pourquoi je n'ai jamais parlé de cela, en y joignant l'expression de ma reconnaissance, à M. le marquis de Grouchy[1]. Il

[1] M. le général de Grouchy a épousé la sœur de Mme de Condorcet.

aurait vu qu'une belle action de son parent trouve toujours un cœur qui sait l'apprécier, comme l'esprit admire son beau talent.

Le lendemain, la stupeur fut générale dans tout Paris, malgré l'agitation inséparable d'un pareil événement. La ville présentait un aspect effrayant. Que d'alarmes! que d'existences brisées! que de têtes proscrites! Mon père paraissait ne rien craindre. Il était occupé à écrire une lettre pour M. de Bévy. Cette lettre, qui était une lettre de crédit pour Londres, pour servir à notre ami (car il allait tenter de fuir), devait être portée par mon père à M. de Bévy, dans le nouvel asile qu'on avait été forcé de lui trouver, car notre maison n'était plus sûre. Mon père allait terminer sa lettre, lorsque son valet de chambre vint lui dire que notre boucher, brave et digne homme, qui était lieutenant ou capitaine dans la garde nationale, venait avertir M. de Permon qu'il était dénoncé pour avoir donné asile à des ennemis du peuple; et le brave homme ajoutait : « Je suis bien sûr que monsieur ne risquerait rien... car il ne nous veut pas de mal et il fait gagner tant d'argent au quartier! Personne ne peut lui en vouloir; mais qu'il prenne garde à lui. »

Le brave homme n'osait pas en dire davantage. Mon père fit peu d'attention à sa démarche; mais une heure après, un avertissement des plus sûrs vint dire à mon père qu'il serait arrêté dans la nuit. La personne qui lui apportait cet avis y joignait la promesse d'un passeport pour l'une des villes du Midi et celle de venir le chercher avec ma mère (mais ma mère seulement), pour les conduire hors Paris. Quant

à nous, il ne fallait pas songer à nous emmener. Ma mère perdait la raison en songeant qu'elle devait nous laisser à Paris dans un pareil moment. Mon frère devait veiller sur nous. « Mais toi-même, disait ma mère! toi-même, que vas-tu devenir? »

Cependant le temps pressait. Après avoir longtemps cherché quel moyen présentait le plus de sécurité pour nous et pour mon frère, on s'arrêta au plus simple : c'était de nous mettre en pension dans quelque pensionnat obscur et mon frère logé près de nous. Ce plan, une fois adopté, s'exécuta rapidement, et le soleil n'était pas couché, que ma sœur et moi nous étions installées rue du faubourg Saint-Antoine, chez Mlles Chevalier, tenant pension de jeunes demoiselles.

Voilà ce que je puis dire, mais ce que je ne puis rendre, c'est la douleur que j'éprouvai en me trouvant dans une maison étrangère, privée à la fois de presque toutes mes affections! Ma sœur avait passé sa jeunesse presque entière au couvent; elle était pour ainsi dire habituée à cette vie d'exil de la maison maternelle. Mais moi, qui jamais n'avais quitté ma mère, moi toujours là, soignée, chérie, gâtée même, je ne pouvais concevoir une pareille existence. Oh! que j'ai pleuré! Ma sœur, qui était un ange de douceur et de bonté, essaya de me consoler, mais elle-même avait le cœur gonflé. Elle avait été au couvent, à la vérité, mais quelle différence entre les bonnes religieuses des Dames de la Croix et Mlles Chevalier! Nous n'avions plus notre bonne; nous ne voyions que des visages étrangers. Nous savions que c'était pour soustraire mon père à la prison, ou à la mort

peut-être. Nos adieux furent déchirants. Ma mère nous a dit, depuis, qu'elle ne croyait pas nous revoir. Pauvre mère! Si bonne, si parfaite pour ses enfants! Si telle a été sa pensée, combien elle a dû souffrir, même en faisant son devoir!

## CHAPITRE XI

Notre vie en pension. — Fréquentes visites de mon frère. — Ma bonne Rénesson. — Jacquemart, l'homme de peine de la pension. — Vive reconnaissance pour une bagatelle. — Conseils de Jacquemart à mon frère. — Fureur du peuple et angoisses dans l'intérieur des maisons. — Mon frère arrêté sur le boulevard. — Baiser exécrable et la tête de Mme de Lamballe. — Maladie de mon frère. — Voyage de ma mère à Paris. — Notre départ pour Toulouse. — Souvenir de Marseille en 1804 et l'homme mystérieux.

Nous étions donc, ma sœur et moi, chez Mlles Chevalier, bien tristes, bien ennuyées et n'ayant de bonheur que lorsque mon frère ou ma bonne venaient nous voir. Ma bonne, la pauvre Rénesson, pleurait toutes les fois qu'elle venait à la pension; elle nous apportait des corbeilles de raisins, de pêches, de poires; les plus beaux fruits, les plus beaux gâteaux arrivaient pour notre goûter, les jours où ma bonne venait dans ce qu'elle appelait notre prison. Quelque sermon que mon frère lui fit, elle n'y comprenait rien. Dire à Rénesson que sa petite Loulou devait goûter avec une pomme aigre ou bien un morceau de fromage, lui paraissait une hérésie, si ce n'était pas une folie. Mon frère fut obligé, pour lui faire suspendre ses profusions, de lui dire que cela nous compromettait.

Nous remarquions que depuis quelque temps mon

frère avait un air de tristesse qui augmentait chaque jour. Nous lui en demandâmes la cause avec tant d'instance qu'il nous dit que la section avait dénoncé mon père d'une manière qui pouvait avoir une issue fâcheuse. Nous nous mîmes à pleurer, ma sœur et moi. Albert nous consolait; mais il était facile de voir que la dénonciation de mon père n'était pas la seule cause de ses craintes et qu'il redoutait un danger immédiat. En effet, nous avons su depuis qu'il avait été averti par une personne, heureusement mal informée, que ma mère et mon père avaient été arrêtés à Limoges et qu'on les ramenait à Paris. On était alors à la fin d'août. L'horizon prenait une teinte sanglante. Qu'on juge de l'anxiété de mon frère! Il venait nous voir tous les jours dans un cabriolet que mon père avait fait faire peu de temps avant les derniers événements. Ce cabriolet était fort élégant, très élevé et s'appelait *yecnais* ou *wiski*. Déjà mon frère, en traversant tout le faubourg Saint-Antoine, avait été presque insulté par la populace; mais il y avait encore des livrées et il ne voulut pas écouter les remontrances de ma sœur et faire quitter la sienne à son domestique, lorsqu'il nous vint voir, comme à son ordinaire, le 31 d'août.

Il y avait à la pension des demoiselles Chevalier un homme chargé du gros ouvrage. Cet homme, qu'on appelait *Jacquemart*, savait tous les métiers; il était garçon brasseur, il tournait, il faisait mille choses, mais il avait la plus atroce des figures.

— Cet homme me faisait mal, disait Albert, je suis sûr qu'il finira tragiquement.

Une fois, dans les commencements de notre séjour chez Mlles Chevalier, Jacquemart rentrait du bois;

mon frère arriva de toute la vitesse de son cheval. Il voit que cet homme porte une charge qui ne lui permettra pas de se ranger à temps. Cependant il lui crie : *Gare !* Mais ce qu'il avait prévu arriva ; l'homme ne put pas se ranger. Alors mon frère arrêta son cheval en le rabattant sur les jarrets de derrière, au risque de le blesser et de s'exposer lui-même à un danger réel à cause de l'élévation du wisky. Aussi Jacquemart n'eut-il qu'une légère écorchure à la jambe.

Jacquemart avait de bons yeux. Jacquemart avait vu ce qu'Albert avait fait pour être maître de son cheval ; il lui avait voué dès ce moment une reconnaissance dont il devait donner des preuves.

Le 31 août, quoiqu'il n'eût rien à faire à la pension, il vint rôder toute la journée devant la porte et dans la cour. Mon frère ne vint que fort tard et c'était précisément à lui qu'il en voulait. Il s'approcha comme il descendait de cabriolet et lui dit :

— Restez ici ce soir pour garder vos sœurs. Ne retournez pas chez vous.

Albert regarda Jacquemart avec étonnement, car il prévoyait bien un mouvement; mais comme une grande partie de Paris, il le croyait dirigé contre le Temple.

— Que veux-tu dire ? lui demanda-t-il.

— Je vous engage à coucher ici ; vous serez près de vos sœurs, et si vous avez un coup de main à leur donner... — Eh bien ? — Nous serons là !... Albert le pressa de questions, il n'en put tirer autre chose. Mais pour ne pas méconnaître l'avis de cet homme, il lui donna un assignat de 25 francs. Jacquemart était un de ces hommes chez qui cet argent devait porter un haut intérêt.

Le lendemain, on sait comment se passa cette affreuse journée. Mon frère, dans la dernière inquiétude sur notre compte, brave tous les dangers et vient à notre pension. La première personne qu'il aperçoit sur le pas de la porte, c'est Jacquemart dans le costume du plus affreux bandit. Ces dames n'avaient pas osé dire à cet homme de s'éloigner, mais il les faisait trembler. « Je vous avais dit de ne pas venir ici aujourd'hui, mais bien d'y rester, dit-il à Albert; pourquoi n'ai-je pas été obéi? — Toi-même, pourquoi me dis-tu une pareille chose? La maison de M[lles] Chevalier est-elle spécialement menacée? — Je n'en sais rien. Mais dans un moment d'horreur comme celui-ci, on doit tout craindre. » Albert, en entendant cette phrase, parut surpris. Jacquemart continua : « Vous êtes un bon frère, un bon maître. Vous êtes bon; ainsi vous devez ne pas manquer à votre devoir envers ces pauvres petites; elles n'ont que vous à Paris, n'est-ce pas? » Albert fit un signe affirmatif. Cet homme, avec sa singularité, exerçait une sorte d'empire sur lui. Lorsqu'il fut au parloir, il nous en parla. Ma sœur se récria que cet homme la faisait trembler. Elle l'avait en horreur.

On entendait des gémissements, des pleurs; car tout le monde à Paris n'avait pas été au *massacre* et était loin de partager cette fureur sanguinaire qui animait la horde étrangère se baignant dans le sang français. Il était tard; M[lle] Chevalier proposa à mon frère de rester; il ne voulut pas et s'en alla avec la promesse de revenir le lendemain. « Tout sera fini, disions-nous. Grand Dieu! quelle fin! »

Le lendemain, mon frère fut obligé de rester quelque temps chez lui, afin de mettre en ordre des

papiers que mon père avait marqués pour être brûlés. Il sort à trois heures pour venir nous voir; il trouve sur sa route des groupes d'hommes, dont l'ivresse sanglante est horrible. Plusieurs sont nus jusqu'à la ceinture; leurs bras, leur poitrine sont couverts de sang. Ils portent des lambeaux de vêtements au bout de leurs piques, de leurs sabres; leur visage est enflammé, leurs yeux hagards; ils sont hideux.

Ces groupes devenaient plus fréquents et plus nombreux. Mon frère, dans la plus mortelle inquiétude sur notre sort et déterminé à tout franchir pour nous rejoindre, pousse son cheval sur le boulevard où il était alors, et arrive enfin en face de la maison Beaumarchais. Là, il est arrêté par une foule immense; ce sont toujours ces mêmes hommes nus et sanglants, mais ici leur aspect est celui d'esprits infernaux. Ils poussent des vociférations et pourtant ils chantent, ils dansent! C'étaient les Saturnales de l'enfer. En apercevant le cabriolet d'Albert, ils poussèrent de nouveaux cris. « Qu'on lui porte!... qu'on lui porte! c'est un aristocrate! » En un moment, le cabriolet est entouré par une multitude en délire. Du milieu de la foule un objet s'élève et s'avance. La vue troublée de mon frère ne lui permit que d'abord de distinguer de longs cheveux blonds souillés de sang, une figure belle encore. Cette figure s'approche, se pose sur son visage. Le malheureux pousse un cri terrible! Il l'a reconnue! C'est la tête de Mme de Lamballe!

Le domestique fouette le cheval de toute la vigueur de son bras. Le généreux animal, avec l'aversion que son espèce éprouve toujours pour les cadavres, s'éloigne de ce spectacle d'horreur de toute sa vitesse

doublée par son ardeur. L'affreux trophée avait été renversé avec les cannibales qui le portaient et des imprécations poursuivaient Albert, étendu sans connaissance dans le fond du cabriolet. Le domestique avait gardé les rênes et poussait d'autant plus le cheval de vitesse, qu'il sentait, aux secousses de la légère voiture qu'un homme était monté derrière; et il espérait que la rapidité de la course pourrait les en délivrer.

Mon frère arriva en peu de minutes à la porte de notre pension. Qu'on juge de notre effroi! il était toujours sans connaissance, pâle, ne respirant pas! Lorsque le cabriolet s'arrêta, l'homme qui était derrière s'élança à terre, prit mon frère dans ses bras comme il aurait pris un enfant et le transporta dans la maison.

« Les monstres, disait cet homme, les monstres! Le pauvre jeune homme! ils l'ont tué aussi!!! » Cet homme était Jacquemart. Que pouvait-il faire au milieu d'une telle troupe? Nous ne l'avons jamais su. Il est cependant évident qu'il n'y était pas pour partager ses crimes. Cet homme avait une attitude mystérieuse, si l'on peut attacher ce mot à sa profession et à son individu; sa figure était repoussante et tout en lui était attirant, soit par une expression de bonté dans le regard, soit par un son de voix harmonieux et un langage tout à fait différent de celui des hommes de sa classe. Il n'était pas intéressé et avait une profonde reconnaissance de ce qu'on faisait pour lui. Qui était-il? Sans créer un roman, je crois que cet homme se cachait peut-être à l'époque où nous l'avons connu.

Mon frère fut très mal des suites de cette cruelle

journée. On le conduisit chez un médecin, où il fit une maladie grave, dans laquelle son délire lui présentait toujours cette affreuse aventure. Il revoyait ces tresses blondes trempées de sang, cette tête livide, défigurée. Pendant bien longtemps, il ne pouvait entendre parler non seulement de cette horrible circonstance sans être au moment de perdre de nouveau connaissance, mais même des fatales journées sans une vive émotion [1].

[1] Je veux rapporter ici une particularité fort extraordinaire qui est comme la suite de cette histoire.

Mon frère, étant en 1802 commissaire général de police à Marseille, reçut ordre de faire surveiller particulièrement un homme appelé *Raymonet* qui avait un autre nom, mais je ne me le rappelle pas. Il habitait une petite bastide isolée sur le bord de la mer, paraissait avoir de l'aisance, mais n'avait aucun parent, aucun ami, vivait seul, était souvent malade et n'avait personne pour le servir, si ce n'est une femme qui venait chaque matin lui apporter ses provisions. A quelque temps de là, M. de Permon reçoit directement, du cabinet du premier consul, l'ordre de faire surveiller très sévèrement ce Raymonet. Il devait se présenter tous les huit jours au commissariat général, ou bien être vu par un agent de confiance. Les notes secrètes sur cet homme portaient qu'il avait été un des principaux chefs des massacres de septembre à la Force et à l'Abbaye; il y était particulièrement désigné comme le plus cruel des meurtriers de la malheureuse princesse de Lamballe. (Mon frère voulut parler de cette particularité lors de l'assassinat du maréchal Brune, mais le renseignement n'a pas passé le ministère, il doit être dans les cartons.) En lisant cet article, mon frère faillit s'évanouir, et il lui fut impossible pendant quelques mois de pouvoir regarder cet homme. Un jour on vint prévenir l'autorité que cet homme allait mourir. Grand Dieu! de quelle mort!... Depuis trois jours il souffrait des tourments de réprouvé!...

Il lui était arrivé une chose toute naturelle dans l'origine. Sa luette était tombée; il avait voulu la faire remonter avec un peu de poivre fin. Il emploie pour cela une petite cuiller à mou-

On écrivit à l'instant à ma mère; elle était déjà arrivée à Toulouse avec mon père et, leur établissement temporaire étant fait, ma mère put venir aussitôt à Paris pour nous chercher, ainsi que mon frère qui était encore en convalescence. Il s'arrêta en route chez un ami. Quant à nous, nous poursuivîmes notre route vers Toulouse, avec ma mère, ayant pour chevalier un de nos amis, M. de Luppé.

tarde en buis, le poivre produit un mouvement nerveux qui le fait tousser violemment; la cuiller lui échappe et s'engage dans la trachée-artère. Le malheureux fit des efforts surhumains pour ravoir cette cuiller; l'œsophage déjà gonflé s'opposa à ce qu'il pût la rattraper. Il était probablement seul et assez loin de toute habitation; il fut obligé de se traîner jusqu'à la bastide la plus voisine pour avoir quelque secours; on fut à la ville, mais lorsque le chirurgien arriva, il ne put rien obtenir, le corps étranger avait déjà fait les plus grands ravages. Toute opération était impossible, et le malheureux mourut sans pouvoir même être soulagé. Il ne voulut ni secours religieux, ni paroles consolantes. « Son lit de mort, me disait mon respectable oncle, l'abbé de Comnène, fut un chevalet de torture, bien autrement douloureux que celui d'un martyr de la foi. »

Il mourut le blasphème à la bouche, comme ce réprouvé dont parle le Dante dans le cinquième habitacle.

## CHAPITRE XII

Notre établissement à Toulouse. — Mon père malade mandé à la section. — Lettre de ma mère à Salicetti et réponse charmante. — Mon frère secrétaire de Salicetti. — Triste état des affaires. — Le procès et la mort du roi. — Mort de Madame Elisabeth et désespoir de mon père. — Maladie de ma mère et voyage aux eaux de Cauterets. — La famille Michel. — Mme de Leyrac et l'Abbaye-aux-Bois. — Retour à Toulouse et mon éducation. — Mort de Robespierre. — Souvenirs de la Terreur et détails recueillis dans des conversations avec Cambacérès et Fouché.

En arrivant à Toulouse, le premier soin de ma mère fut de s'établir de manière à ce que mon père eût un intérieur agréable et qu'il ne fût pas forcé d'aller au dehors pour chercher des distractions qu'il n'aurait d'ailleurs trouvées qu'avec peine, toutes les maisons étant dans le deuil, ou dans la crainte d'un malheur que chacun redoutait. Il était, en effet, bien peu de familles qui n'eussent un père, un frère, un mari à regretter ou encore enfermé dans les cachots. Toulouse, comme ville parlementaire, était une de celles que l'index révolutionnaire avait désignées pour être la résidence d'un proconsul; et, à cet égard, nous n'avions rien à envier à Bordeaux. Mais nous n'avions pas, comme les Bordelais, un ange sous la figure d'une femme, qui chaque jour émoussait la hache révolutionnaire et arrachait des victimes à la

mort. Nous avions la Terreur dans toute sa hideur.

Nous nous logeâmes rue Croix-Baragnon, dans la maison de M. de Montauriol, président au parlement de Toulouse. Cet hôtel, situé dans un des beaux quartiers de la ville, tout près de la place Saint-Etienne, avait été distribué pour quatre familles; la construction en était fort antique; une immense cour carrée était commune à tous les habitants de la maison. A chaque angle, il y avait une grande porte donnant entrée sur un beau vestibule parfaitement clair, un large escalier conduisait aux appartements de chacun des corps de logis, qui à lui seul formait une petite maison. Il y en avait une à louer, et ma mère fut assez heureuse pour l'obtenir; je dis assez heureuse, car alors c'était en effet un vrai bonheur que d'avoir un asile respectable et surtout paisible.

A peine étions-nous établis dans notre nouveau domicile, que mon père fut mandé par-devant le président de la section ou du district. Il était dans un tel état d'irritabilité que ma mère ne voulut pas qu'il y allât, et mon frère y fut à sa place.

Le président était un petit homme trapu, n'y voyant pas clair. Habituellement d'une humeur maussade et, en ce moment, de plus mauvaise humeur encore que de coutume, il était occupé à vider deux ou trois bouteilles de vin de Narbonne « qu'il buvait, dit-il à mon frère, comme préservatif de l'humidité de la saison. » Or, nous étions alors dans le mois de décembre, époque toujours charmante dans le midi de la France.

L'illustre magistrat fut longtemps à comprendre que le citoyen Permon, qu'il voyait, n'était pas le citoyen *Permon père*, que celui-ci était malade et ne pouvait comparaître devant lui. « Que faites-vous ici,

s'écria-t-il en beuglant comme un taureau, que faites-vous ici? Pourquoi n'êtes-vous pas à l'armée, lâche aristocrate que vous êtes? Je sais, je sais tout; on me l'avait bien dit! Oh! cela ne se passera pas comme cela, nous en verrons de belles! » Mon frère, vraiment effrayé pour mon père et pour nous, voulut en vain faire comprendre à cet homme qu'il n'était pas à l'armée parce que, mon père étant malade, sa famille n'avait que lui pour défenseur et pour appui. Le petit homme n'entendait ou plutôt ne comprenait rien, et il s'en fallut de bien peu que mon frère ne fût arrêté à l'instant même. Il rentra fort alarmé, mais ne voulut parler de rien à mon père, dont l'état de faiblesse et de souffrance nous donnait déjà d'assez vives inquiétudes; il se concerta avec ma mère, et voici quel fut leur avis.

Ma mère avait, par bonheur, retrouvé dans le commandant de la place un ancien ami qu'elle avait connu en Corse; c'était M. de Reigner, ancien capitaine au régiment de Vermandois. Homme excellent, d'un esprit aimable et gracieux, se faisant aimer de tous ceux qui le connaissaient, il fut bientôt l'un des plus assidus, comme on peut bien le penser, du petit cercle d'amis dont ma mère forma sa société intime. C'était, sans doute, un appui, mais bien faible; les représentants du peuple, en mission, affectaient de traiter avec hauteur les militaires qui n'appartenaient pas à l'armée active. M. de Reigner était, en outre, un officier de l'ancien régime et nous pouvions lui nuire sans qu'il nous fît du bien. L'excellent esprit de ma mère s'unit à son cœur pour le lui faire comprendre dans l'instant même et la déterminer à écrire à Salicetti, alors à Paris pour le procès du roi.

Je parlerai plus tard de Salicetti pour le faire connaître comme homme public. Je me bornerai maintenant à le présenter dans les rapports qu'il eut avec ma famille, rapports qui devaient avoir une suite bien remarquable pour nous.

Quoi qu'il en soit, après quelque défiance, ma mère se détermina à lui écrire, et voici à quel sujet. Mon père était fort lié avec M. Durosoi, qui rédigeait alors un journal qu'on appelait *l'Ami du Roi*. M. Durosoi, très entier dans son opinion et se trouvant un jour chez mon père avec Salicetti, eut avec ce dernier une scène d'autant plus vive que chacun des deux antagonistes se trouvait soutenu par l'un des maîtres de la maison. Ma mère avait alors ces idées constitutionnelles que les femmes aimaient sans les comprendre, et puis Salicetti était son compatriote. M. Durosoi lui déplaisait d'ailleurs à l'excès, parce qu'elle le trouvait ennuyeux, et il l'était réellement. Mon père, dont il était l'ami, le soutenait avec chaleur ; enfin on en était venu à des paroles assez violentes pour que Salicetti sortît de la maison fort irrité. Depuis cette scène, les événements s'étaient tellement pressés que mes parents avaient quitté Paris sans revoir le représentant et ma mère craignait que son souvenir ne lui rappelât la part un peu vive que mon père avait prise à cette discussion. Cette crainte n'était pas alors aussi puérile qu'elle peut le paraître aujourd'hui. Les opinions de mon père avaient dû le guider dans ce qu'il disait, et cette réflexion devait venir à l'esprit d'un homme à qui l'on demandait une sorte de caution pour un autre. Ma mère le sentit et cela la rendit timide. Cependant elle écrivit.

Sa lettre était celle d'une femme, d'une mère qui craignait tout et qui s'adressait à un homme qu'elle regardait comme pouvant tout aussi pour détourner le danger qu'elle redoutait. Elle invoquait l'amitié, les souvenirs de la patrie et finissait en disant à Salicetti qu'elle lui devrait la vie de son mari et de ses enfants.

Sans doute il y avait du danger, il y en avait même beaucoup; mais à cette époque il n'était pas aussi imminent que ma mère paraissait le craindre. De toute la famille, mon frère était le plus exposé; la réquisition le demandait et, pour lui, marcher comme soldat eût été marcher à une mort d'autant plus certaine qu'il en portait le germe avec lui. Les fatigues de l'état militaire en eussent seulement avancé le moment. Mon frère, attaqué d'une inflammation pulmonaire, avait fréquemment des vomissements de sang. C'était donc lui qu'il fallait d'abord mettre à l'abri de tout danger, en l'empêchant d'aller à l'armée.

Salicetti répondit, par le courrier suivant, une lettre d'une amabilité parfaite. Il remerciait ma mère de lui donner l'occasion de faire une chose non seulement utile pour elle, mais agréable pour lui. « Il plaçait M. de Permon, lui écrivait-il, sous la protection immédiate des autorités de Toulouse, témoignait un grand regret de la maladie de mon père, lui proposait son crédit s'il voulait servir, n'importe à quel titre, ses talents étant connus et estimés. Quant à mon frère, il le nommait son secrétaire et lui envoyait sa nomination avec un congé pour passer trois mois dans sa famille; il ajoutait que si ses opinions ou telle autre raison l'empêchaient d'accepter, il n'avait qu'à gar-

der, pour le sauver de la crise présente, le brevet et le congé, et que dans les trois mois qu'il avait devant lui, il pourrait trouver un autre expédient. » Dans sa lettre, Salicetti disait en outre les choses les plus obligeantes pour mon frère et témoignait le désir de l'avoir près de lui.

A cette lettre était en effet jointe la nomination annoncée, ainsi que le congé; mais ce que nous regardâmes comme également précieux, ce fut des lettres de recommandation pour les autorités. Ces lettres étaient écrites non seulement par Salicetti, mais signées par plusieurs représentants du peuple. Salicetti avait mis une sorte de coquetterie à répondre de cette manière à l'appel que ma mère avait fait à son obligeance. Il y a en effet dans le cœur de l'homme un sentiment général chez tous les peuples. Nous nous en étonnons toujours, et toujours il se renouvelle par nous-mêmes et dans nous-mêmes. Salicetti se conduisit avec noblesse, en homme de bien, et certes, dans sa conduite, il n'y eut rien de ce sentiment envieux et haineux que l'on prête aux Corses. Il devait en trouver la récompense et, certes, elle fut donnée avec générosité.

Mon frère accepta, comme on peut le croire, la proposition de Salicetti, mais mon père l'ignora; ses opinions et ses affections étaient trop blessées en même temps, pour qu'on lui donnât la douleur d'avoir à prononcer sur une semblable décision. Mon frère répondit avec une reconnaissance vraie à Salicetti et lui dit qu'il le rejoindrait au mois de mars suivant. Mon frère avait alors vingt-quatre ans.

Cependant l'horizon s'obscurcissait chaque jour davantage. Le procès du roi s'instruisait; les pro-

vinces étaient dans la consternation et, sans doute, Louis XVI eût été sauvé si l'on eût fait un appel au peuple. Bien que trente-sept années se soient écoulées depuis ce tragique événement, ce n'est pas encore assez, selon moi, pour que l'on puisse traiter un pareil sujet, tant il est empreint d'une solennité effrayante.

Mon pauvre père, qui aimait le roi, fut accablé du coup. J'ai fait voir plus haut que ses principes étaient constitutionnels. Le libéralisme américain avait agi sur lui comme sur tous ceux qui avaient fait la guerre d'Amérique; ainsi ses opinions étaient positives, et jamais il n'avait été si heureux que le jour où le roi accepta la Constitution. Rien n'était plus commun alors que cette réunion de sentiments; je dirai plus, c'était la manière de voir, de sentir la plus universelle. Les exceptions étaient si rares qu'on aurait pu les compter et, tant que dura cette illusion que nous pouvions avoir, que nous avions un roi constitutionnel, la joie fut pure dans beaucoup de cœurs. Il fallut bien des fautes pour la détruire; mais l'affection pour l'homme ne pouvait être détruite de même, mais la reconnaissance envers le bienfaiteur ne pouvait être oubliée de l'obligé.

Lorsque la fatale nouvelle parvint dans les provinces, la douleur qu'elle causa fut vraie, vive et profonde, car Louis XVI était aimé. Mon père en fut frappé au cœur; il devait beaucoup au roi, mais beaucoup aussi à Madame Élisabeth, et le sort de Louis XVI était de nature à lui faire tout redouter pour sa bienfaitrice. Un moment il fut près de partir pour Paris, et les larmes seules de ma mère le retinrent. « Songe à tes enfants, lui dit-elle. — Je

lui dois tout ce qu'ils ont, répondit-il d'un air sombre; je veux la sauver. — Tu ne la sauveras pas et tu te perdras. Encore une fois songe à tes enfants. » Elle parvint enfin à le retenir. Mais le coup qu'il avait reçu devint mortel le jour où il vit la mort de Madame Elisabeth annoncée dans les journaux. Dès lors il ne descendit même plus de son appartement pour dîner. Souvent il était des jours entiers sans permettre l'entrée de sa chambre. J'avais seule le privilège de frapper à sa porte et d'obtenir une réponse; j'entrais, j'allais près de lui; quelquefois sa physionomie était si sombre qu'il me faisait peur, quoique je l'aimasse beaucoup; alors je demeurais à quelques pas et n'osais même pas avancer. Un jour, en voyant mon pauvre père maigre, pâle, souffrant, enveloppé dans une redingote de molleton blanc, enfoncé dans une grande bergère, lui que j'avais vu si beau, si brillant de grâces, de fraicheur, si je puis me servir de ce mot en parlant d'un homme, je me souviens que je me mis à pleurer; mon père m'entendit et se retourna, puis m'attirant vers lui, il m'embrassa et me mit sur ses genoux. « Pauvre Loulou [1], me dit-il, tu pleures sur moi, n'est-ce pas? Pleure, ma fille, pleure et prie; des larmes et des prières, voilà ce qu'il faut donner aujourd'hui à ceux qu'on aime le mieux!

A dater de ce jour, j'acquis le privilège d'entrer sans frapper, droit que mon père n'accordait à personne dans la maison, pas même à ma mère. Quelquefois il demeurait dans un silence et dans un abattement profond; mais ensuite il prenait visible-

[1] C'était le nom qu'on me donnait étant petite enfant.

ment sur lui et, se mettant à son bureau, il me faisait répéter mes leçons, m'en donnait de nouvelles et s'occupait enfin de mon éducation. C'est à cette époque qu'il fit un petit traité sur l'éducation des filles comparée à celle des garçons, prenant dans cette dernière tout ce qui est susceptible d'être adapté à l'autre. C'était d'après sa manière de voir à cet égard que j'étais restée en garçon jusqu'à l'âge de sept à huit ans. Mon père aimait Jean-Jacques dans ce qu'il avait de bon, et dans *l'Emile* il avait puisé une foule de documents pour son petit ouvrage, qui est resté entre les mains de mon frère; et c'est d'après cet ouvrage même que mon éducation a été continuée.

Nous n'avions emmené avec nous de Paris qu'un seul domestique, le valet de chambre de mon père; la femme de chambre de ma mère n'avait pas voulu quitter son mari, qui était devenu le plus bel orateur de la section du Finistère[1]. Ma mère avait donc été forcée de prendre des domestiques de Toulouse même. Bientôt ils firent connaître dans la ville l'état de mon père et les contes les plus absurdes circulèrent. Dans des temps ordinaires, on méprise de pareils caquetages, mais alors rien n'était à dédaigner. Un mot, sorti de la bouche la plus vile, pouvait donner la mort.

[1] Il travaillait chez un horloger. Un jour étant à sa section et pérorant à son ordinaire, il songea que son état pouvait lui fournir un beau sujet de comparaison et il se mit à faire un parallèle entre l'État et une montre. Mais il s'y prit d'une façon si habile que, au bout d'un instant, il s'embrouilla si bien dans les rouages de la montre et ceux du gouvernement, qu'il resta court. « Ton mouvement ne vaut rien, » lui cria l'un de ses camrades et tout le monde se mit à rire.

Il y avait à la commune un cordonnier, nommé *Couder*[1], qui exerçait un grand pouvoir. Cet homme, dont je ne prononce jamais le nom sans reconnaissance, vint avertir ma mère des bruits qui couraient relativement à mon père; il devait être mandé et interrogé, et, si cela était arrivé, mon père eût été perdu. Nous avions alors un représentant du peuple, qui n'aurait certes pas supporté les réponses de mon père. A cette époque, mon frère était près de Salicetti; on lui écrivit et le courrier suivant rapporta une lettre de la propre main de Salicetti, qui rendait témoignage de mon père et le recommandait à son collègue[2].

Ce *Couder* était un parfait honnête homme, son opinion celle d'un franc et brave républicain. Il n'en eut donc que plus de mérite à faire ce qu'il fit pour nous, puisqu'il ne pouvait douter de l'opinion de mon père : « Je vous demande seulement votre parole que vous n'émigrerez pas, disait-il à ma mère; quand je vois un Français aller là-bas, il me semble voir un enfant abandonner ses parents. » Brave homme! La raison naturelle de son cœur lui indiquait le nom que méritaient en effet les émigrés.

Ma mère avait toujours eu la poitrine délicate; depuis deux ans, les secousses répétées qu'elle avait éprouvées amenèrent un inflammation de poitrine et des crachements de sang. On lui ordonna les eaux de

[1] Je crois qu'il était procureur de la commune.

[2] Ce collègue était Mallarmé. Il était fort lié à cette époque avec une belle personne de la ville qu'on appelait Mme de Mac-Mahon; elle était charmante. Un jour elle parut au spectacle avec un élégant bonnet rouge posé sur le côté de sa tête. Elle est aujourd'hui Mme D***.

Cauterets. Elle y allait, emmenant avec elle ma sœur et moi, mais mon père ne put nous accompagner. Il demeura presque comme otage.

Je suis retournée plusieurs fois dans les Pyrénées depuis cette époque; chaque fois, l'impression fut profonde, et bien plus qu'à ce premier voyage, où les facultés de mon âme n'étaient pas encore éveillées. J'avais gardé cependant un souvenir exact des lieux que j'avais parcourus, mais rien n'y était animé; c'était comme une gravure au trait et sans couleur. Plus tard, j'ai revu ces lieux enchantés; je les ai revus avec les yeux d'une admiratrice passionnée de la nature, et ceux qui connaissent les Pyrénées peuvent alors se figurer quels furent mes enchantements. Lors du voyage dont je parle, il y avait à Cauterets une famille avec laquelle nous nous liâmes intimement et cette connaissance fut plus durable que les connaissances que l'on fait aux eaux ne le sont ordinairement, C'était la famille Michel; elle était nombreuse et se composait de M. Michel[1], riche négociant d'Orléans, de sa femme, de deux filles et de quatre garçons.

M^me^ Michel[2] était une femme de beaucoup d'esprit, peut-être un peu railleuse; mais comme elle n'était pas méchante, qu'elle avait un grand tact, beaucoup d'usage du monde, en saisissant le ridicule elle savait s'arrêter à la juste distance qu'il fallait pour ne pas affliger. Son esprit lui donnait une teinte d'originalité tout à fait amusante. Elle avait une belle

[1] Il n'est point parent des Michel frères.

[2] Elle habite l'Abbaye-aux-Bois, où j'ai eu le plaisir de la retrouver.

existence, vivait honorablement, était bonne mère, bonne amie et méritait en tout d'être distinguée et recherchée.

Sa fille aînée, qu'on appelait *Avoie*[1], était une personne de seize à dix-sept ans, blonde, fraîche, ayant dans ses habitudes une nonchalance qui ne lui messeyait pas; elle était sérieuse, douce et avait dans le caractère beaucoup de rapport avec celui de ma sœur Cécile; aussi dès qu'elles se connurent, elles se lièrent intimement.

Betzi, la cadette de tous les enfants de M^me^ Michel, était plus jeune que moi de dix-huit mois; elle avait l'esprit de sa mère, était gaie, amusante, bonne enfant. Nous nous convenions trop pour ne pas nous lier. Nous devînmes amies et nous le sommes toujours, quoiqu'il y ait trente-cinq ans de cela. Les circonstances nous ont souvent séparées dans le cours de mon orageuse existence; mais j'ai éprouvé un vrai bonheur à la retrouver à l'Abbaye-aux-Bois, lorsque je suis venue m'y fixer. Elle m'a également témoigné cette joie du cœur qui n'est produite que par la véritable amitié. Combien elle est loin de ces démonstrations polies que le monde a mises dans son vocabulaire et qui ne trompent que les indifférents !

Nommer M^me^ de Leyrac, dans l'Abbaye-aux-Bois, c'est appeler autour de ce nom les éloges que

[1] M^lle^ Avoie Michel épousa quelques mois après M. Charles de Pont, fils de l'ancien intendant de Metz et frère d'une jolie M^me^ de Fontanges, que tout Paris connaît. Il périt d'une manière tragique et horrible. Étant devenue veuve, M^me^ de Pont épousa M. Barthélemy, banquier et frère du pair de France; il est mort aussi, laissant une fille âgée maintenant de dix-sept ans.

méritent la femme, la fille, la mère et l'amie. Je suis glorieuse d'avoir su l'aimer quand elle n'avait que huit ans; je l'avais devinée.

Telle était la famille avec laquelle nous nous liâmes d'une amitié si tendre que Mme Michel vint passer à Toulouse l'hiver qui suivit notre rencontre à Cauterets. Elle y loua l'hôtel de Castellane et l'occupa avec la partie de sa famille qu'elle avait emmenée avec elle.

A notre retour des eaux, nous trouvâmes mon père toujours aussi souffrant. Ma vue parut lui faire du bien. Il avait souffert de mon absence; car je l'occupais et il m'aimait. Nous nous remîmes au travail. Je lui fis voir que je n'avais pas perdu mon temps à Cauterets et cela le charma. Il me donnait à faire des extraits sur les morceaux d'histoire remarquables qui se trouvaient dans le cours de nos études. Hélas! qu'il y avait loin de ces leçons d'histoire ancienne à la terrible histoire du temps où nous vivions! Le ciel était toujours sombre et menaçant. Robespierre avait péri; mais les exécutions révolutionnaires continuaient malgré sa mort. Il semblait que son ombre planât au-dessus de nous pour ordonner le massacre, et la terreur était toujours telle que l'on n'osait faire éclater la joie que la nouvelle de sa mort avait excitée dans les provinces.

Les autorités, toutes placées par lui, refusaient de croire à la réalité de sa chute et réprimaient la moindre disposition joyeuse. Enfin le chef avait disparu, mais le parti existait toujours et il n'y avait dans tout cela qu'un homme de mort. Le comité de salut public, que Robespierre commençait à alarmer (chose étrange) parce qu'on trouvait qu'il devenait

trop doux, s'était débarrassé de lui; mais la France n'était pas délivrée de la Convention. Collot d'Herbois, Billaud-Varennes s'étaient saisis de la plume sanglante qui était tombée de la main de Robespierre et voulaient, à son exemple, en faire le sceptre du gouvernement. Sans doute, il y avait alors des républicains purs et zélés, étrangers aux crimes de l'époque, de dignes héritiers de la Gironde, qui voulaient enfin s'occuper de l'établissement d'une république grande et forte. J'ai connu un de ces républicains purs, et l'un des plus importants, qui me disait que lui-même, malgré son courage personnel (et il en avait un réel), avait été plus d'un mois à hésiter sur ce que le parti républicain qui avait participé au 9 thermidor avait à faire. Il n'était plus question là du grand système de fusion auquel on tend quelquefois après une longue révolution; il fallait, au contraire, élaguer, séparer, et c'était encore une secousse terrible pour notre malheureux navire déjà si maltraité par la tempête. Car Robespierre était loin d'être le seul coupable dans cet épisode sanglant de notre histoire; il avait des complices et, pour les éloigner, il fallait de nouveaux combats, il fallait encore rougir la scène où s'étaient passées tant d'horreurs.

# CHAPITRE XIII

Salicetti et mise en arrestation de Bonaparte. — Aréna chargé de l'arrestation du général. — M. Denniée et les scellés. — Bonaparte en Corse. — Le club jacobin. — Bonaparte déguisé en matelot. — Détails sur la vie de Napoléon. — La famille de Bonaparte. — Junot, le premier attaché à Bonaparte comme aide de camp. — Bonaparte, Junot et Robespierre le jeune. — Bonaparte en prison. — Dévouement de Junot. — Lettre de Bonaparte écrite en prison. — Versatilité de Salicetti. — Rivalité de Bonaparte et de Salicetti, et mystère inexplicable. — Mystérieux examen des papiers de Bonaparte. — Radiation du nom de Bonaparte du tableau des généraux. — Bonaparte républicain au 10 août.

Pendant notre séjour à Toulouse, ma mère reçut des lettres de mon frère qui l'affectèrent beaucoup; elles lui annonçaient la mise en accusation du général Bonaparte et les causes qui l'avaient motivée. Albert en était indigné; il trouvait que Salicetti n'agissait pas dans cette affaire comme son cœur aurait dû le lui conseiller envers un compatriote, un ancien ami. A cette époque, mon frère était, comme on le sait, auprès de Salicetti en qualité de secrétaire. Quoiqu'il fût ce que nous appelons aujourd'hui *libéral-constitutionnel*, il ne partageait pas les opinions démagogiques de Salicetti et de ses adhérents. Bonaparte, le voyant dans le cabinet des représentants, fut étonné et le lui témoigna en faisant une exclamation : « Toi ici ! » dit-il,

avec ce sourire qu'il savait rendre dès lors accablant quand il le voulait.

Aussitôt que ma mère eut reçu les lettres de mon frère, qui étaient datées de Sisteron, de Draguignan, de Barcelonnette[1], elle écrivit à Salicetti en lui exprimant toute la peine que lui causait l'arrestation de Bonaparte. « Ne me faites pas le chagrin, lui disait-elle, de penser que sa mère ajoute cette nouvelle peine à celles qu'elle a déjà. »

Mon frère remit cette lettre à Salicetti et lui demanda au nom de ma mère une réponse favorable. Salicetti, après l'avoir lue, dit à mon frère : « Tu répondras à la citoyenne Permon que je suis fâché de ne pas faire ce qu'elle me demande pour le général Bonaparte. Mais tu vois toi-même que la chose est impossible. Les notes qui sont arrivées de Corse me dicteraient une conduite comme celle que je tiens, quand elle ne me serait pas imposée par les affaires de Gênes N'es-tu pas de mon avis, Permon ? » Mon frère ne pouvait répondre *oui;* car il n'était pas de l'avis de Salicetti. On accusait Bonaparte d'espionnage et il ne l'en croyait ni coupable ni capable. Il ne pensait pas d'ailleurs que, dans aucun cas, ce fût à Salicetti à l'accuser de jacobinisme; aussi garda-t-il le silence.

Depuis longtemps, je connaissais les affaires de Corse dont parlaient Salicetti et Albitte; mais j'ai eu tout récemment sur ces affaires de nouveaux détails, qui m'ont été donnés par un témoin actif, oculaire, et parfaitement en état, par son esprit et ses lumières, de juger de tout ce qui se passait. Cette personne habite Versailles en ce moment. Voici les faits.

[1] Les lettres de mon frère sont de thermidor et fructidor (août et septembre 1794).

Dans le printemps de 1793, avant d'aller à Toulon, Bonaparte, ayant obtenu un congé, alla en Corse. Il logea, aussitôt après son arrivée à Ajaccio, près la Porte-de-Mer, chez une vieille comtesse de Rossi, amie de sa famille. J'ignore pour quelle raison il ne logeait pas chez sa mère. Quoi qu'il en soit, un club se forma dans une caserne située hors de la ville, tout au haut de la Place-de-Mer. Plusieurs orateurs s'y firent remarquer, et Napoléon Bonaparte y parla souvent. Il a dit plus tard à Sainte-Hélène que, dans le cours de la révolution, on l'avait confondu avec Lucien. Lucien était trop jeune alors pour qu'il pût y avoir erreur entre les deux frères. C'était bien Napoléon qui pérorait alors, et avec une éloquence concise et péremptoire, telle que nous la lui avons toujours connue. Lucien a une tout autre manière de parler. D'ailleurs il ne peut y avoir erreur, je le répète.

La société d'Ajaccio, alarmée de la force que prenait ce club, forma une autre assemblée dans laquelle se mirent plusieurs personnes de ma connaissance, entre autres un officier de marine dont le bâtiment était alors en rade, et qui, par son esprit, son courage et *sa tête bretonne* bien déterminée, se trouvait fort en état de résister aux meneurs du premier club, s'ils cherchaient à attaquer l'assemblée, dont le lieu de réunion fut une grande maison au bas de la place. Cette assemblée n'avait pour but que de maintenir la tranquillité et empêcher le désordre. Les dispositions du club parurent enfin si hostiles envers la paix publique que l'assemblée modérée résolut d'envoyer quelques-uns de ses membres vers celle qui ne l'était pas, pour la rappeler aux sentiments que ses membres devaient avoir pour leurs compatriotes, et leur dé-

montrer tout le mal qu'ils pouvaient faire à leur patrie.

L'officier de marine dont je parle était à la tête de cette députation, composée de lui et de trois autres membres de l'assemblée. Ils engagèrent le club à la paix et surtout à attendre ce que déciderait la France, et à suivre le mouvement de la république. Bonaparte monta aussitôt à la tribune et fit un discours des plus véhéments dont le résumé était, que, en temps de révolution, il ne fallait que des amis ou des ennemis ; que Solon punissait de mort tout homme qui restait neutre dans les discordes civiles; que les modérés devaient donc être considérés comme ennemis par les vrais patriotes[1].

Lorsque la séance fut finie, il alla se promener sur la place; il était fort animé et paraissait surtout peu disposé à rien entendre de conciliant. Son attitude n'effraya cependant pas celui de mes amis qui faisait partie de la députation. Il fut à lui, et comme leurs relations de société étaient assez intimes, il lui reprocha vivement la motion qu'il venait de faire à la tribune.

— Bah ! dit Napoléon, style de club tout cela. Mais vous-même, dit-il à mon ami, comment pouvez-vous, avec votre esprit, ne pas voir qu'il faut au contraire une attitude ferme et marcher dans une route large, et non pas dans un sentier?

— Le sentier que je suis est aussi droit et peut-être plus droit que la route dans laquelle, vous, Bonaparte, vous pourriez bien vous perdre; et c'est au nom de

[1] Entraîné par la chaleur du discours, il dit qu'on devrait prendre des fascines et aller brûler le lieu des séances de l'assemblée des modérés.

l'amitié que je vous porte, que je vous conjure de changer de manœuvre. Bonaparte fronça le sourcil, tourna sur ses talons et fut retrouver quelques-uns de ses turbulents collègues du club.

Quelques jours après, mon ami fut averti par ses correspondants de l'intérieur de l'île que quatre mille paysans devaient descendre des montagnes sous trois jours. Ils en voulaient surtout à Bonaparte et à sa famille, ainsi qu'à celle de Salicetti. Mon ami fut aussitôt avertir Bonaparte et lui dit qu'il était en danger. Napoléon voulut savoir d'où lui venait cet avis, et les questions se multiplièrent aussitôt. Mon ami lui répondit, en souriant, « qu'il devait se borner à recevoir l'avertissement qu'il lui donnait sans chercher à entrer plus avant dans ce mystère. » Napoléon voulut parler très haut; mais notre marin breton avait deux oreilles qui ne s'effarouchaient pas aisément, et Bonaparte fut forcé de s'en tenir à ce que mon ami lui disait, sans être plus instruit, à la fin de la conférence, qu'il ne l'était au commencement. Il entra dans une colère difficile à exprimer; il était furieux de ne pas savoir quelles étaient les personnes qui avaient averti le jeune officier de marine. Après avoir inutilement insisté pour savoir les noms qu'on s'obstinait à lui taire : « Au surplus, ajouta-t-il, cela m'est égal; je ne crains personne ! » Là-dessus, ils se quittèrent avec une sorte de froideur, et le lendemain ils évitèrent de se parler. Le jour suivant, le gondolier de mon ami accourut de très grand matin pour lui dire qu'il venait de voir Bonaparte, déguisé en matelot, s'embarquer dans une gondole et se dirigeant sur Calvi. Il sortit à l'instant pour s'assurer de la vérité du fait, qui lui fut confirmé par tous les marins du port. Ayant demandé

ce qu'était devenue la famille Bonaparte, il apprit qu'elle s'était réfugiée à Cargèse[1].

On voit que j'ai repris les choses d'un peu plus haut; car, à cette époque, Napoléon venait de recevoir son brevet de capitaine d'artillerie. Ce fut peu de temps après qu'il fut envoyé à Toulon pour commander les travaux du siège.

Les Mémoires contemporains de M. de B... disent que Bonaparte ne fut pas accusé et arrêté, comme tenant au régime terroriste. Le fait est, au contraire, positivement exact, et je dois le savoir puisque mon frère était le secrétaire de Salicetti; que mon mari fut le confident, l'ami, encore plus que l'aide de camp de Bonaparte; que Salicetti lui-même, sauvé par nous de l'échafaud et pendant six semaines dans notre plus intime intérieur, comme on le verra plus tard, nous parla sans cesse de cette affaire pour se disculper de la part qu'il pouvait y avoir prise. A cet égard je sais donc mieux la vérité que qui que ce soit au monde, je pourrais dire, mieux que Bonaparte lui-même, mais il la connaissait telle que je la présente ici. Il ne voulait pas la dire et je n'ai pas besoin, je pense, de faire remarquer le silence gardé par Bonaparte dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* sur cette époque entière de sa vie. Ce silence fort extraordinaire en apparence, est cependant facile à comprendre. Il parle, il est vrai, de cette affaire; mais comment? Ce ne sont pas des réticences, des oublis, des méprises; ce sont des omissions complètes et nécessairement volontaires; des faits d'une importance tellement immense dans sa vie n'ont pu lui échap-

[1] Nouveau séjour de la colonie grecque.

per. Je ne porte point ici un jugement dicté par mon opinion personnelle, et je le prouverai tout à l'heure. Mais je ne puis m'empêcher de m'étonner d'un aussi complet silence sur une époque de son existence qui a influé sur son avenir et, par conséquent, sur la destinée du monde. Il parle de cette arrestation ordonnée par le représentant Laporte, vrai zéro dans toute cette affaire, comme on parlerait d'une arrestation de vingt-quatre heures pour une querelle de sous-lieutenant qui motiverait les arrêts. Comment! il ne parle pas de ceux qui sont les vrais auteurs de ce qui fut tenté contre lui! Et cependant celui qui le décrète d'arrestation est son compatriote; c'est Salicetti. Celui qui est chargé de faire exécuter le décret est encore un compatriote; c'est l'adjudant général Arena[1]. Celui qui inspecte ses papiers (après Salicetti, toutefois; mon frère en fut témoin) est le commissaire ordonnateur Denniée, qu'il fit depuis intendant militaire de sa garde. Je pourrais ajouter que lui, Bonaparte, ordinairement si malheureux par son mépris pour l'espèce humaine, aurait pu trouver quelque douceur à reporter sa pensée sur un temps de sa vie qui lui présentait le souvenir d'une belle action et d'un généreux dévouement. C'était, il me semble, un sujet de conversation au moins comme un autre. Madame mère n'a jamais laissé échapper l'occasion de me parler de l'amitié, de la reconnaissance qu'elle avait vouée à jamais à Junot, par suite de cette affaire dont on verra les détails plus tard. Le roi Joseph, dont la belle âme garde tous les bons sentiments, me l'a prouvé bien souvent.

[1] Conjointement avec Viervein, commandant de gendarmerie.

Tout ce qui a connu Napoléon ne reconnait, dans beaucoup de parties du *Mémorial*, ni son style, ni sa façon de narrer, non pas sous le rapport des expressions, mais dans la manière de placer les faits. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre familièrement avec lui, comme moi, par exemple, depuis mon enfance et presque la sienne, ont été frappés de ce que je viens de faire observer.

Le fait est que le sujet était scabreux; en l'abordant, Napoléon aurait pris l'engagement de traiter à fond le point plus qu'épineux de ses opinions politiques. Or, c'est une des parties les plus singulières du *Mémorial*.

Le silence plus qu'extraordinaire de Napoléon s'explique donc uniquement par tout ce qu'il y avait de scabreux dans cette époque de sa vie. Parler de son arrestation exécutée par Arena, par ordre de Salicetti, pour cause juste ou injuste de jacobinisme, c'était prendre l'engagement de parler aussi de ses opinions, et c'est ce qu'il ne voulait pas faire. Bonaparte, en cette occasion, ainsi que M. de Bourrienne l'a si judicieusement observé, a agi pour *la postérité*. Le *Mémorial*, a-t-il pensé, sera lu par cent millions d'individus parmi lesquels peut-être en comptera-t-on à peine mille qui connaissent les faits qui me déplaisent; ces mille personnes conserveront la mémoire de ces faits d'une manière peu inquiétante, par la tradition orale; le *Mémorial* sera donc irréfutable. Bonaparte a dû faire ce raisonnement à Sainte-Hélène lorsqu'il n'imaginait pas qu'une *fièvre* de Mémoires viendrait, comme maintenant, agiter tous les cerveaux, mettre en mouvement toutes les plumes pour réunir d'anciens et intéressants souvenirs, leur

redonner la vie, les mettre au jour et enfin les publier.

Quant aux miens, ceux de cette époque sont nombreux, et presque tous ont plus ou moins rapport à Napoléon Bonaparte. Il était fort lié avec Robespierre le jeune; Junot l'était également. C'était ce que l'on appelle un excellent garçon, n'ayant pas de mauvais sentiments et croyant ou feignant de croire que son frère était mené par une troupe de mauvais sujets « qu'il ferait, disait-il, déporter à Cayenne, s'il était à sa place. » Junot a vu plusieurs lettres de Robespierre le jeune adressées à son frère; et toutes ces lettres étaient dans le même esprit. Pensait-il effectivement ce qu'il écrivait? Voilà ce qu'il est impossible de certifier; je ne puis que soumettre les faits au lecteur. Les lettres de Robespierre le jeune avaient surtout pour but de faire renvoyer Joseph Lebon d'Arras, leur commune patrie.

En arrivant au siège de Toulon, Bonaparte avait la réputation d'un chaud patriote. Junot m'a dit souvent que le général en chef, qui était très modéré, avait d'abord eu une sorte de prévention contre le jeune officier qui affichait des principes au moins fort exaltés. Cette manière de voir était celle de toute la famille. Si cela n'avait pas été, le représentant du peuple Fréron, qui était alors à Marseille, n'aurait pas eu pour société intime, comme il l'avait alors, la maison de M^me^ Bonaparte, la mère, qui habitait Marseille à cette époque avec ses filles et ses deux plus jeunes fils, Louis et Jérôme.

Je ne veux pour preuve de la justesse de mon opinion que les deux pièces citées dans les *Mémoires* de M. de Bourrienne et dont Junot avait gardé copie.

La mission donnée par le représentant Ricord, le 25 messidor an II, à Bonaparte, est bien moins militaire qu'une espèce d'ordre de surveillance et d'enquête[1]. Il est évident qu'il inspirait la plus haute confiance aux proconsuls qui alors étaient les maîtres de tout, et cette confiance ne pouvait résulter que de la connaissance qu'on avait de sa manière de penser. Il n'avait alors que vingt-cinq ans. Il fallait donc que Ricord fût bien sûr de lui.

Salicetti remplaçant Ricord, on devait s'attendre que Bonaparte serait protégé par le nouveau venu. Ils étaient compatriotes et même amis, malgré la différence de leur âge; et bien que Salicetti arrivât à la suite d'une *réaction*, il était cependant certain que lui Salicetti avait l'opinion que l'on appelait *terroriste*, puisque enfin Salicetti était de la Montagne.

Les deux attitudes politiques de Salicetti, au 7 thermidor et au 19 thermidor de la même année, furent remarquablement différentes l'une de l'autre, bien qu'il n'y ait eu que onze jours de distance entre ces deux époques, et cette différence pouvait amener des résultats graves, non pas que l'humanité eût moins à gémir depuis la mort de Robespierre; mais on en parlait davantage. Salicetti, quoiqu'il ne fût pas méchant, avait assez marqué pour chercher à faire impression d'une autre manière. Bonaparte et lui avaient été plus que d'accord l'année précédente, lors

[1] Il fut spécialement recommandé au chargé d'affaires de la république française à Gênes, M. Faypoult. Il fut chargé de prendre note de la conduite du ministre français Tilly. En général, la teneur de ses instructions indiquait plus une mission diplomatique qu'une mission militaire.

des affaires de Corse[1]. Bonaparte s'était mis plus en évidence, avait plus parlé à la tribune du club et quoique depuis il ait beaucoup cherché à mettre Lucien à sa place, alors on ne pouvait s'y tromper.

Lorsqu'il fut arrêté, Junot, qui l'aimait avec tendresse et un entier dévouement, voulut le sauver par la ruse ou par la force. Les supplices de la Terreur n'avaient pas cessé, et les inquiétudes les plus vives étaient à l'instant éveillées sur la personne atteinte d'une accusation, de quelque nature qu'elle fût. Mais Bonaparte lui défendit toute mesure hostile.

— Je suis innocent, lui dit-il, je dois me confier aux lois.

Voilà, au surplus, la lettre que, de sa prison, Napoléon écrivit à Junot, en réponse à sa proposition. Celle-là est bien de Bonaparte lui-même, car alors il n'avait pas de secrétaire.

« Je reconnais bien ton amitié, mon cher Junot, dans la proposition que tu me fais; depuis longtemps tu connais aussi toute celle que je t'ai vouée, et j'espère que tu y comptes.

« Les hommes peuvent être injustes envers moi, mon cher Junot; mais il suffit d'être innocent; ma conscience est le tribunal où j'évoque ma conduite.

« Cette conscience est calme quand je l'interroge; ne fais donc rien, tu me compromettrais.

« Adieu, mon cher Junot. Salut et amitié.

« BUONAPARTE. »

Cette réponse était faite à une lettre que Junot lui

[1] On verra, lorsque j'aurai à parler du 1er et du 2 prairial, que Salicetti n'a jamais abandonné son parti.

avait fait parvenir par un soldat, dans les vingt-quatre premières heures qui suivirent son arrestation, parce qu'il n'avait pu parvenir à le voir dans sa prison. Je ne me rappelle plus à présent pour quel motif, mais je crois que c'est parce qu'il était au secret. Junot, dans sa lettre, lui proposait de s'échapper et lui soumettait plusieurs plans qui n'étaient admissibles que par une jeune tête exaltée comme la sienne[1]; et, en résumé, il annonçait l'intention bien déterminée de partager sa détention, « dût-elle être éternelle », lui disait-il.

La défense de Bonaparte, adressée aux représentants et écrite par Junot lui-même sous la dictée de Napoléon, indique aussi le vrai motif de son arrestation. « Déclarer un patriote suspect, disait-il, c'est lui ravir ce qu'il a de plus précieux, la confiance et l'estime de ses concitoyens. »

C'est donc le *patriote* qui est attaqué, c'est l'homme d'un parti quel qu'il soit; car l'homme n'est attaqué dans son caractère, de manière à perdre et la confiance et l'estime, que lorsque l'honneur ou telle autre partie vulnérable de son âme est mise en jugement.

« Depuis l'origine de la révolution, disait-il plus loin, n'ai-je pas toujours été attaché aux principes? »

Non, il ne faut pas accuser Bonaparte d'avoir été un *terroriste.* Il ne l'a jamais été, par deux raisons : la première, c'est qu'il n'était pas méchant[2]; c'est une

[1] Madame mère s'est toujours rappelé la conduite que Junot a tenue à cette époque; elle m'en parlait sans cesse lorsque je faisais mon service auprès d'elle. Madame mère a le cœur bon et l'âme élevée; je ferai connaître plus tard son caractère.

[2] Non, il n'était pas *méchant.* Bonaparte consul, Napoléon

chose incontestable ; la seconde, parce qu'il avait une trop saine raison, une trop parfaite intelligence pour ne pas voir qu'un système dévastateur n'était pas celui qu'il fallait à notre nation. L'ivraie n'était pas à ce point parmi le bon grain, qu'il fallut faucher le champ pour le rendre productif. Mais il était républicain, malgré la teinte d'absolutisme que pouvait avoir son exclamation, au 10 août, en voyant la faiblesse, à ce qu'il disait, de Louis XVI. Il était républicain ; il l'était comme Barnave, comme Gensonné, comme Valazé, comme ces héros du vrai républicanisme; et c'en était assez pour que la vengeance s'en servit en son lieu. Ce que je sais (et je puis ajouter que je le sais avec entière certitude) c'est que Salicetti et lui adressèrent leurs vœux à la même personne. J'ignore si ce fut en Corse ou à Paris; mais ce dont je suis sûre, c'est que, malgré sa jeunesse, ou plutôt à cause de sa jeunesse, Bonaparte fut écouté. Ce n'est pas le motif unique de l'animosité que Salicetti fit voir contre Bonaparte dans l'affaire de *Loano;* mais cette cause, jointe à tout ce que j'ai indiqué, peut faire asseoir un jugement. Ce qui va suivre y contribuera encore davantage.

L'opinion de mon frère, alors secrétaire de Salicetti, ainsi que je l'ai dit plus haut, était que Bonaparte n'avait dû la vie qu'à une cause que personne n'a bien connue. Le fait est que Salicetti reçut une lettre de Bonaparte, qui parut lui faire une vive

empereur n'offrent pas, dans toute leur carrière, une preuve qui puisse faire donner ce surnom au grand homme. Il est des êtres qui ne comprennent pas l'*aunage* du patron sur lequel est coupé un pareil homme. Il peut mériter toute autre épithète, mais non pas celle de *méchant.*

impression. Les papiers de Bonaparte avaient été remis à Salicetti; celui-ci, après les avoir parcourus très attentivement, les avait repoussés avec une impatience marquée; ensuite il les reprit et les lut encore une fois. Mon frère lui ayant proposé de l'aider dans l'examen des papiers de Bonaparte, Salicetti le refusa et, après une seconde inspection, qui probablement fut encore inutile, il s'assit avec un air préoccupé. Que cherchait-il dans ces papiers? Était-ce une pièce qui le concernait? Une autre circonstance, c'est que l'homme qui fut chargé de la levée des scellés était un homme en sous-ordre, tout à fait à la dévotion de Salicetti, et mon frère, que ce soin devait regarder en sa qualité de secrétaire du représentant, eut ordre de n'y point toucher. Il m'a souvent parlé de ce fait, et je le cite ici comme une circonstance d'une haute importance pour l'histoire de ce temps. Rien de ce qui se rapporte à un homme comme Napoléon ne saurait être inutile ni à dédaigner.

Quel fut, après tout, le résultat de cette étrange procédure, dont l'issue probable était de faire porter la tête de Bonaparte sur l'échafaud? Qui ne voit que, s'il eût été conduit à Paris et jugé par le comité de salut public, sans aucun doute l'ami de Robespierre le jeune aurait été condamné par Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois. L'issue de ce procès fut l'acquittement du prévenu. Ce résultat d'une affaire qui menaçait la tête du jeune général doit paraître d'autant plus extraordinaire qu'il semble que dans le moment Salicetti le craignit. On donne même des éloges à Bonaparte, dans l'arrêté qui le met dans une liberté provisoire : « C'est, dit-on, en raison de l'utilité dont le général Bonaparte peut être à la république. » C'est

là de la prévision, de la seconde vue; mais plus tard et lorsque des mesures ont été prises probablement pour qu'il ne soit plus à craindre, alors le comité du salut public *le raye* du tableau des officiers généraux et (chose fort remarquable) Cambacérès, destiné à devenir son collègue au consulat, fut un des signataires de l'acte de radiation. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette affaire est fort obscure. Je désire que les détails que je donnerai encore jettent assez de lumière pour guider les lecteurs dans tant de détours.

Ce fut alors que Bonaparte, tout à fait malheureux, vint à Paris pour tenter d'obtenir justice ou pour chercher à mettre à flot quelques-uns des mille projets « qu'il faisait, nous disait-il, chaque soir en s'endormant. » Il n'avait avec lui qu'un seul aide de camp, un seul ami que sa mauvaise fortune attachait encore plus à lui, c'était Junot; Junot, qui, à dater de ce moment, lui donna des preuves positives de cet attachement qui n'a cessé d'être que le jour où lui-même a cessé d'exister.

Duroc ne fut attaché à Bonaparte qu'à l'armée d'Italie; on a toujours persisté dans cette faute, de croire qu'il l'avait connu à Toulon. M. de Bourrienne, qui est fort bien instruit et dit la vérité lorsque la passion n'offusque pas son jugement, rétablit les faits dans leur état véritable; mais il se trompe en parlant des relations de Salicetti et de Bonaparte après Toulon. Ils ne s'aimaient pas, et je ferai voir tout à l'heure combien Salicetti craignait le jeune compatriote qu'il voulait perdre. Il ne fut jamais son confident. Bonaparte a pu être le sien; ce qui est bien différent. Mais dans tous les orages des journées de prairial, Bonaparte ne s'est aucunement aventuré; il

était toujours chez ma mère à cette époque et ce moment de sa vie m'est aussi connu que s'il faisait partie de la mienne.

Bonaparte avait des opinions *à lui*, qu'il était difficile de classer dans les diverses factions d'alors. Son républicanisme était girondin, ainsi que je l'ai dit plus haut, au fédéralisme près. Il aurait voulu, comme ceux du 31 mai, que tous les abus fussent détruits sans que le nivellement coûtât trop cher; il n'avait pas encore l'expérience qui devait un jour le guider à travers les détours du labyrinthe épineux des révolutions. Ses propres paroles en sont la preuve. Cependant ces mêmes paroles sont pour moi un sujet profond de réflexion; car elles me prouvent que dans un temps de sa vie il ne fut pas de bonne foi; mais je ne puis décider en quel temps.

Tout le monde connait l'opinion de Bonaparte consul sur les hommes de la révolution. Tous ceux qui étaient conseillers d'État peuvent certifier la vérité de ce que j'avance. Bonaparte avait employé, dans les premières places, des hommes de cette même révolution; mais excepté Fouché, qu'il n'aima jamais[1], ces hommes n'étaient pas les plus marquants dans l'histoire révolutionnaire. On se rappellera tout ce qu'il dit au conseil d'État lors de la machine infernale, sur les hommes de sang de la révolution, les hommes de *Septembre*. « Jamais la France, disait-il, ne sera tranquille, si vous ne les chassez pas! Ce sont eux qui font tout le mal! » Je ne cite pas ici des ouï-

[1] Il est positif que Bonaparte n'aimait pas Fouché, et cependant il l'employait malgré ce sentiment instinctif qui lui disait sûrement que, dans cet homme il voyait l'un de ceux qui devaient aider à sa ruine.

dire. On peut le voir dans les Mémoires d'un conseiller d'État, de M. Thibaudeau. Cet homme, que la France peut présenter en première ligne à son Plutarque, si jamais elle est assez heureuse pour en avoir un, cet homme qui n'a jamais dit que la vérité dans tout ce qu'il a écrit sur la révolution, donne une relation exacte des discours de Bonaparte aux séances du conseil d'État. Au surplus, je ne cite ici que comme un fait des choses sur lesquelles je reviendrai avec détail, quand j'aurai à parler de la machine infernale.

# CHAPITRE XIV

M. Brunetière. — Les suites de la Terreur. — Moyens de correspondance. — Mon père à Bordeaux et ma mère à Paris. — L'hôtel de la Tranquillité. — Nos anciens amis et les Corses chez ma mère. — Bonaparte le lendemain de notre arrivée. — Bonaparte parlant pour la première fois de son étoile. — Tableau de Paris après le 9 thermidor. — Mort de Carrier. — Sortie de Bonaparte contre les muscadins. — Rixes dans Paris. — Manque de subsistances. — Bonaparte dînant chez ma mère avec Salicetti. — Les sections déchaînées contre la Convention. — La politique bannie de la conversation et promesse impossible à tenir. — Les bottes de Salicetti et singulière distraction. — Conversation remarquable chez ma mère entre Bonaparte, mon frère, Salicetti, Romme et un voisin. — La place Bellecour et mémoire de Napoléon.

Mon père avait pour conseil un homme d'un esprit fort distingué, ancien avocat au Châtelet, nommé Brunetière. Il avait des relations forcées avec tous les puissants du jour, et en profitait pour le bien des intérêts de ses clients. Mon père ayant conservé des rapports assez intimes avec lui, il nous tenait au courant des affaires publiques à Paris, autant cependant qu'on pouvait le faire sans se compromettre. On n'était plus dans le fort de la Terreur, mais on pouvait craindre que le feu révolutionnaire se rallumât et il fallait toujours user d'une extrême circonspection. On s'envoyait des nouvelles dans des pâtés, des daubes, des cuisses d'oies ; et les questions et les ré-

ponses voyageaient ainsi, protégées par le couvert de la gastronomie. Les nouvelles de Paris arrivaient dans des fonds de chapeaux, des doublures d'habits, ou bien dans des caisses de fleurs artificielles. On joignait à l'envoi une lettre qui disait: « D'après ce que vous m'avez écrit, je vous envoie telle chose... » Or, comme on n'avait rien demandé et qu'on était prévenu d'avance de cette manière de correspondre, la lettre était bientôt trouvée.

Mais lorsqu'il fallait défaire l'objet qui la contenait, ma mère n'entendait pas facilement raison. Je me rappelle qu'une fois elle porta pendant quinze jours un chapeau avec une lettre dans sa coiffe, sans vouloir dire à mon père que le chapeau venait de Paris, parce qu'il se serait douté qu'il contenait des nouvelles et l'aurait fait découdre impitoyablement. Il faut dire que dans ce moment on ne pouvait rien recevoir de bien intéressant.

Enfin se levèrent pour la France des jours plus sereins. Mon père reçut des avis répétés de se rendre à Paris. « Venez, lui disait-on, venez : le moment est favorable; vos talents administratifs vous assurent une place distinguée. Mais ne perdez pas de temps. » Dès qu'il eut reçu la lettre qui contenait cet avis, mon père sourit amèrement. « Ils me connaissent peu, dit-il en jetant un coup d'œil rapide et triste sur toute sa personne maigrie et changée. Que veulent-ils faire de moi? Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Non, non. Je veux seulement savoir si je puis aller mourir en paix à Paris. »

Ma mère ne put le faire changer d'avis. Nous quittâmes Toulouse; nous dîmes adieu à nos bons amis les Moncabrié, la famille des Gavarets, si bonne

et si parfaite. Nous quittâmes avec regret cette ville hospitalière qui nous avait servi de refuge, de lieu d'asile. J'en ai conservé un doux souvenir. Je me rappelle toujours cette rue Croix-Baragnon où nous demeurions, cette place Saint-Étienne qu'on apercevait de nos fenêtres ; les flèches aiguës, les beaux portails gothiques de la cathédrale, que nous pouvions admirer en nous penchant un peu ; ces rives charmantes du canal, le Grand-Rond, les bords de la rivière, tous les environs jusqu'à dix lieues à la ronde, où déjà se montre dans toute sa pompe cette riche et admirable nature du Midi.

Il fut décidé que mon père se rendrait à Bordeaux, où il avait quelques affaires à terminer, qu'il y demeurerait tout le temps de l'absence de ma mère, qui allait partir avec moi pour Paris. Une fois arrivée, elle devait prendre tous les renseignements possibles sur le plus ou le moins de sûreté qu'offrait alors le séjour de la capitale, et mon père devait se régler sur ce qu'il apprendrait pour arrêter ses projets ultérieurs.

En arrivant à Paris, nous descendîmes rue des Filles-Saint-Thomas, hôtel de la Tranquillité. Cet hôtel garni avait une fort belle apparence ; il était entre cour et jardin, agrément fort rare dans ce quartier-là, même à cette époque. Nous fûmes logées dans un fort joli appartement donnant sur le jardin, au second ; ma mère s'y installa avec moi, une femme de chambre et un valet de chambre. Ces détails doivent paraître futiles en ce moment, mais ils ne seront pas longtemps sans prendre de l'importance.

Mon frère était revenu à Paris avec Salicetti ; mais il l'avait remercié de ses bontés pour lui depuis plus

de deux mois, et il était libre. Son projet était d'aller en Hollande pour se livrer au commerce. C'était lui qui, prévenu de notre voyage, avait loué notre appartement à l'hôtel de la Tranquillité. Deux jours après notre arrivée, ma mère revit quelques amis qui avaient échappé à la proscription terroriste, et qui commençaient une nouvelle vie. De ce nombre était cet excellent M. de Périgord. Il venait de sortir de prison : sa conservation était miraculeuse ; il la devait à son valet de chambre Beaulieu. J'ignore si celui-ci vit encore ; mais s'il existe et que ce livre lui tombe sous la main, il lui sera une preuve que la vertu frappe l'enfance d'une empreinte qui ne s'efface jamais ; le souvenir de Beaulieu restera toujours dans ma pensée[1]. Ce n'est pas parce qu'il a fait sortir son maître de prison que je me le rappelle, mais à cause de la touchante histoire qui se rattache à celle de la délivrance de M. de Périgord ; je la dirai en son lieu.

Ma mère voyait beaucoup de Corses avant la révolution. Quoique leurs opinions ne fussent pas d'accord avec les siennes, elle ne les en réunissait pas moins chez elle. Dès qu'ils surent qu'elle était de retour, tous vinrent la voir. Multedo, l'abbé Arrighi, que l'on appelait *Arrighi-Lunettes*, Aréna, Salicetti, Chiappe, mais avant tous, Bonaparte. Albert, à qui il avait fait promettre de l'avertir de l'arrivée de ma mère, l'en ayant informé tout de suite, nous le vîmes dès le lendemain accourir rue des Filles-Saint-Thomas.

[1] Je dois ajouter au nom de *Beaulieu* celui de *Boisvert*, valet de pied de M. le comte de Périgord. Le dévouement et l'attachement de cet homme pour son maître égalaient presque tout ce qu'avait fait Beaulieu.

C'est de ce jour-là que j'ai vraiment connu Bonaparte; je me le rappelais bien, mais confusément. Lors donc qu'il vint nous voir à notre retour à Paris, sa figure me frappa, sans que je puisse exprimer pourquoi, mais de manière à n'être jamais oubliée.

A cette époque de sa vie, Napoléon était laid. Depuis il s'est fait en lui un changement total. Je ne parle pas de l'auréole prestigieuse de sa gloire, je n'entends que le changement physique qui s'est opéré graduellement dans l'espace de sept années. Ainsi tout ce qui en lui était osseux, jaune, maladif même, s'est arrondi, éclairci, embelli. Ses traits, qui étaient presque tous anguleux et pointus, ont pris de la rondeur, parce qu'ils se sont revêtus de chair, dont il y avait presque absence. Son regard et son sourire demeurèrent toujours admirables ; sa personne tout entière subit aussi du changement. Sa coiffure, si singulière pour nous aujourd'hui dans les gravures du passage du pont d'Arcole, était alors toute simple parce que ces mêmes muscadins, après lesquels il criait tant, en avaient encore de bien plus longues; mais son teint était si jaune à cette époque, et puis il se soignait si peu, que ses cheveux mal peignés, mal poudrés, lui donnaient un aspect désagréable. Ses petites mains ont aussi subi la métamorphose; alors elles étaient maigres, longues et noires. On sait à quel point il en était devenu vain avec juste raison depuis ce temps-là. Enfin lorsque je me représente Napoléon entrant en 1795 dans la cour de l'hôtel de la Tranquillité, la traversant d'un pas assez gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux, et laissant échapper ses deux *oreilles de chien* mal poudrées, et tombant sur le collet de

cette redingote gris de fer, devenue depuis bannière glorieuse, tout autant pour le moins que le panache blanc de Henri IV ; sans gants, parce que, disait-il, « c'était une dépense inutile », portant des bottes mal faites, mal cirées, et puis tout cet ensemble maladif résultant de sa maigreur, de son teint jaune, enfin quand j'évoque son souvenir de cette époque, et que je le revois plus tard, je ne puis voir le même homme dans ces deux portraits.

Ma mère, la meilleure et la plus naturelle des femmes, lui témoigna, comme elle le sentait, le plaisir qu'elle avait à le revoir. Elle lui parla de Salicetti, et ne lui cacha pas combien elle avait blâmé sa conduite envers lui. Un sourire indéfinissable passa rapidement sur les lèvres de Bonaparte : « Il a voulu me faire bien du mal, répondit-il, mais *mon étoile* ne l'a pas permis. Cependant je ne dois pas me louer de cette étoile, car enfin quel sera mon sort ? »

Je n'oublierai jamais l'expression de sa physionomie, en prononçant ces derniers mots. Il était profondément ému. Ma mère essaya de le calmer et y parvint plus facilement que je ne l'aurais cru. Mon étonnement fut, je puis le dire, extrême lorsque le lendemain je les vis venir tous deux diner avec nous Ils paraissaient assez bien ensemble ; mais rien n'annonçait cette intimité de confidences dont parlent les Mémoires contemporains.

A cette époque, Paris était dans une agitation inquiétante ; des scènes tragiques déchiraient chaque jour le sein de la Convention et déshonoraient sa majesté nationale. Les complices de Robespierre, effrayés par la mort de Danton, avaient frappé le dictateur pour n'en être pas frappés eux-mêmes ; et

maintenant, ils ne savaient comment gouverner, parce qu'ils ne voulaient pas garder plus longtemps le masque de paix et de bonté qu'ils avaient emprunté pour faire la révolution thermidorienne. Billaud-Varennes, interrompu par quelques sons vagues et sourds, jetant un coup d'œil menaçant sur toute la Convention, et disant de sa voix caverneuse: « Je crois qu'on murmure... », révélait à la France que la mort n'avait pas frappé tous ses tyrans. Il était trop vrai, ainsi que je l'ai dit, que malgré la destruction du chef, le parti subsistait toujours: mais il se trouvait dans un étrange embarras, dont il ne pouvait sortir qu'en renchérissant encore sur Robespierre, puisque l'accusation portée contre lui par les deux comités et présentée par Barère était basée sur ce que lui, Robespierre, voulait, disait-on, détruire le régime révolutionnaire et établir un système d'indulgence. Or, cette indulgence, qu'on venait de punir comme un crime, ne pouvait être exercée par les mêmes hommes qui venaient de faire tomber la tête de leur chef sous un tel prétexte; il leur fallait entrer dans un nouveau chemin plus sanglant, plus terrible que le premier; ils ne pouvaient se sauver qu'à force de crimes; c'était une guerre à mort: ils sentaient que leur salut n'était que là.

Cependant le moment de répit qu'avait donné l'intervalle du 9 thermidor au 1er germinal, époque à laquelle nous étions alors, avait remonté tous les courages, en avait produit de nouveaux. A la tête de ces vrais républicains, dont la vertu pure et sainte ne connaissait d'autre devoir que celui de défendre la patrie, il en était un que je vénère, dont l'éloge sera toujours dans ma bouche, parce que je ne trouve pour

lui dans ma conscience que des titres à la plus parfaite estime; c'est Thibaudeau. On le connait, sans doute, il est apprécié, mais non à sa juste valeur; et tel est notre malheur à nous autres Français, nous ne savons ce que valent les hommes que lorsque la mort les a frappés.

Ainsi, depuis seize ans, M. Thibaudeau, exilé d'une patrie qu'il aimait, a vu s'écouler, dans la proscription, des jours qu'il aurait voulu consacrer au service de cette patrie, dont une loi inique l'éloignait. Il vit encore, ce que je regarde comme heureux pour la France[1].

Aussitôt après le 9 thermidor, les membres du comité de salut public furent mis en accusation; ce fut, je crois, Legendre qui attaqua Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Barère, Amar-Vouland et David; cette attaque eut lieu vers le 10 fructidor, c'est-à-dire après l'événement libérateur. Carrier fut aussi amené sur les bancs de la Convention, mais pour être jugé. Le monstre eut une sorte de courage; tant il est vrai que le courage peut être l'apanage du crime aussi bien que de la vertu.

— Quel est celui de vous dans cette enceinte, s'écria Carrier, en roulant des yeux menaçants autour de lui, quel est celui de vous qui osera donner sa voix contre moi? N'avez-vous pas tous sanctionné les ordres que j'ai exécutés? Je déposerai sur ce bureau trente lettres de cette même Convention qui ose me juger aujourd'hui, et qui me reprochait alors de

[1] Thibaudeau a eu le plus beau triomphe national de toute notre révolution; il fut nommé dans trente-deux départements, pour la même élection et le Pas-de-Calais le nommait en même temps que les deux Vendées. C'était bien la France entière.

n'être pas assez sévère!... Oui! ajouta-t-il en grinçant des dents, et regardant encore autour de lui; oui, tout est coupable ici... tout... jusqu'à la sonnette du président.

Nul n'osa le défendre et le 26 frimaire suivant, ce monstre mourut avec courage.

Une fois le premier coup porté, la guerre était déclarée et avec de pareils hommes, ce ne pouvait être qu'une guerre à mort. Cependant, après celle de Carrier, on se tenait bien sur la défensive, mais aucun des deux partis n'attaquait; ils s'examinaient et semblaient, comme on le dit vulgairement, peloter en attendant partie. Les journées se passaient à ouvrir des pétitions adressées à l'Assemblée, mais on ne décidait rien.

Ce fut au milieu de ces circonstances, que nous arrivâmes à Paris. Dès le jour de notre arrivée, M. Brunetière nous dit qu'il était fâché de nous avoir conseillé de venir. Il était inquiet et Bonaparte nous confirma ses craintes. Je me rappelle qu'il venait de recevoir à l'instant même une lettre de sa mère; elle lui écrivait que peut-être la réaction ensanglanterait tout le Midi.

Prenant cette lettre pour texte :

— Ce sont ces *muscadins* royalistes, s'écria Napoléon, qui font ici cette levée de boucliers! Ils seraient bien aise de glaner après le combat des patriotes! Qu'ils sont sots dans cette Convention! J'ai été bien aise de voir que Permon n'a pas pris cette mode ridicule, poursuivit Bonaparte : ce sont tous de mauvais Français.

Les jeunes gens dont parlait Bonaparte portaient des redingotes grises avec des collets noirs, des cra-

vates vertes et leurs cheveux, au lieu d'être à la Titus comme ceux de la plupart des jeunes gens, étaient nattés, poudrés et relevés avec un peigne, tandis que de chaque côté de la figure descendait une longue face appelée, en style du temps, *oreilles de chien*. Comme ces jeunes gens étaient attaqués fort souvent, ils portaient une grosse canne dont ils ne se servaient pas seulement comme d'un moyen de défense; car bien souvent les risques dont Paris était chaque jour le théâtre étaient provoqués par eux.

Les Mémoires contemporains disent que Salicetti, à cette époque, paraissait lié avec Bonaparte et son confident. Je répète encore une fois que cela n'est pas. Il est possible que Salicetti ait promis à Bonaparte de l'employer bientôt, qu'il l'ait un peu consolé du mal qu'il lui avait fait précédemment; mais qu'il l'ait mis dans le mouvement, je suis sûre du contraire.

Le manque de pain et de subsistances commençait à se faire sentir. Ma sœur était restée dans le Midi. Elle nous envoyait de la farine, mais en secret et avec mille précautions. Elle employait pour cela une foule de subterfuges que son esprit multipliait. Il y avait une punition grave pour le coupable surpris.

Le peuple qui avait supporté la misère sous Robespierre, parce que Robespierre le flattait, menaçait hautement de se révolter et chaque jour la barre de la Convention était envahie par les sections de Paris, dont les différents orateurs venaient faire assaut de talents, à peu près comme les deux procureurs du *Mercure galant*; mais ces scènes n'avaient rien de comique; l'attitude des sections devenait chaque jour plus hostile; on rencontrait à chaque pas des femmes ivres, criant : « Du pain! du pain! Nous en avions

au moins en 93! Du pain! A bas la république! »

« Ma foi, nous dit un jour Bonaparte en venant dîner avec nous, je ne sais à qui ils en ont; mais ils sont comme des démons. Je viens de rencontrer une section du faubourg Saint-Antoine[1], qui est tout à fait le second tome de la troupe que j'aurais voulu qu'on me chargeât de recevoir le 10 août au même château des Tuileries! » Ce jour-là nous dinâmes assez vite et aussitôt après le diner, nous sortîmes pour aller du côté des Tuileries afin d'avoir des nouvelles. Bonaparte donnait le bras à ma mère et j'étais avec mon frère. Lorsque nous eûmes traversé le passage Feydeau et gagné le boulevard, nous entendîmes des vociférations horribles; des femmes, des enfants hurlaient contre la Convention; tout rappelait les journées du 10 août et du 6 octobre. « N'allez pas plus loin, M^me^ Permon, dit Napoléon; ce lieu-ci ne vaut rien pour des femmes. Je vais vous ramener chez vous; ensuite j'irai aux nouvelles et vous en rapporterai. » Ma mère accepta et nous rentrâmes. Bonaparte sortit avec Albert; mais ils ne rentrèrent ni l'un ni l'autre et ils nous dirent le lendemain, qu'il leur avait été impossible de gagner le passage; que du reste, ils avaient été du côté de la Convention, qu'elle était heureusement présidée par un homme de tête, car, sans cela, tout irait mal.

« Ils demandent à tue-tête la Constitution de 1793, disait Napoléon; ils sont comme des enragés. — Et vous, Napoléon, dit ma mère, quelle est votre opinion là-dessus? Je crois qu'elle est bien, dans le fait,

[1] Probablement celle de Montreuil, qui fut très remuante à cette époque.

cette Constitution de 1793! » Il n'était pas sur ses gardes et répondit : « Elle a du bon dans un sens; mais tout ce qui tient au carnage ne vaut rien. » S'apercevant que ma mère souriait, il reprit aussitôt : « *Ah! signora Panoria! signora Panoria! quest' è malissimo! come! mi volete prendere per sorpresa?* » Puis il ajoutait, en riant plus fort : « Non, non, pas de Constitution de 93! Je n'aime pas ce régime-là! »

Salicetti, qui vint dans la journée, nous parut inquiétant à cause de son humeur sombre. Il était distrait et bien souvent ne répondait pas juste à ce qu'on lui demandait. Ces discussions, lorsque Bonaparte s'en mêlait, prenaient toujours une teinte d'aigreur; de sorte que ma mère détournait la conversation d'un sujet politique, lorsqu'ils avaient une conversation de ce genre.

Ainsi, par exemple, quelques jours avant le 1er prairial, ma mère ayant réuni quelques personnes chez elle, pour prendre du thé et des glaces : « C'est à condition que vous ne parlerez pas de politique, dit-elle; cela commence à m'ennuyer. C'est déjà bien assez d'être réveillée par vos tocsins, vos générales et tant d'autres gentillesses, sans compter les chœurs d'harmonie que font vos citoyennes de la halle. Ainsi promettez-moi de ne pas parler de politique. » Tous le promirent; mais le moyen de tenir parole, et de quoi pouvait-on parler? tous les sujets de conversation étaient anéantis; les spectacles ne produisaient rien; la littérature était morte, à l'exception de quelques traductions de romans anglais. Nous avions bien des poëtes[1], mais leur main était

[1] Marie Chénier et Népomucène Lemercier.

glacée par le chagrin ou la terreur. Le pauvre Parnasse était dans un triste état et prouvait qu'en effet ses lauriers ont besoin d'être arrosés par de fraîches fontaines et non par des torrents de sang.

Bonaparte était de l'avis de ma mère pour que l'on ne parlât pas de politique; il essaya quelque temps de soutenir la conversation, mais je crois que M. de Narbonne et M. de Talleyrand eux-mêmes y auraient échoué. Romme, qui cherchait en ce moment la solution d'un problème que le malheureux devait résoudre par la mort, fut le premier qui se mit à rire de l'air guindé de chacun et il proposa de raconter des histoires. Bonaparte, qui aimait beaucoup cette manière de passer la soirée, s'empara de la parole et quoiqu'il ne fût pas alors très fort sur la narration, il se mit à raconter une foule de faits [1] isolés qui avaient tous de l'intérêt par eux-mêmes et qui en recevaient un plus grand encore par la manière originale dont il les disait. Il parlait mal, faisait des fautes de français assez grossières, était d'une ignorance qui frappait dans de certaines parties de l'instruction ordinaire; mais, malgré tous ces inconvénients, il faisait plaisir à entendre. Néanmoins la conversation languissait; la tendance à reprendre le sujet vers lequel toutes les pensées se dirigeaient prédomina bientôt. Je me rappelle qu'en ce moment Salicetti, triste et de mauvaise humeur, se promenait dans la partie du salon la moins éclairée, en faisant, avec le craquement de ses bottes, ce bruit monotone et irritant qui déplai-

[1] L'une des histoires qu'il nous raconta sera placée plus loin. Je ne la mets pas ici pour ne pas interrompre le cours de ce qui, dans ce moment, me semble plus intéressant.

sait si fort à ma mère, déjà ennuyée de l'attitude morte, lorsqu'elle n'était pas hostile, des hommes qui étaient chez elle. « Salicetti, dit-elle avec humeur, ne pourriez-vous pas prendre un peu de repos afin d'en donner aux autres? » Salicetti, dont les pensées erraient dans un monde bien éloigné de l'entourage de la table à thé, s'arrêta tout à coup, regarda ma mère et s'inclinant en riant, lui répondit avec une affectation de politesse : « Je vous remercie mille fois, mais j'en ai pris deux tasses et cela me fait mal aux nerfs. » Puis il se remit à marcher en faisant craquer de plus belle ses indignes bottes.

La patience n'était pas la vertu dominante de ma mère ; elle se leva, traversa lentement le salon avec cette démarche si moelleusement charmante qu'elle avait; puis prenant de sa petite main le grand bras de Salicetti, elle le fit retourner sur lui-même, tout étonné de sa pirouette. « Mon cher, lui dit-elle, j'aime qu'on m'écoute, lorsque je parle ; et quand je demande, je veux qu'on m'obéisse. Je sais bien que c'est un peu *despotique*, ce que je dis là ; que voulez-vous? je commence à être trop vieille pour adopter de jeunes maximes, et ensuite je ne le veux pas. Nous autres femmes, nous ne sommes plus que des reines sans royaume; on nous a détrônées : je ne le sais que trop : mais j'exerce encore un peu de pouvoir dans ma maison. Là, du moins, je suis souveraine, et mes sujets doivent m'obéir. Voulez-vous donc vous soustraire à mon autorité? — Non ! non ! s'écria Salicetti enchanté de la manière gracieuse dont ma mère avait débité son *discours*, et lui prenant ses deux petites mains qu'il baisait alternativement; non, certainement, je ne veux pas me soustraire à votre

empire. Mais qu'ai-je fait qui puisse vous le faire croire? » On lui répéta sa réponse, et il se trouva ce que tout le monde avait présumé, qu'il avait cru que ma mère lui offrait une autre tasse de thé.

« Je propose l'impression du discours de la citoyenne Permon, s'écria Romme; le comité doit se trouver heureux d'avoir à délibérer sur un aussi charmant sujet. — Oui, oui, s'écrièrent-ils. — A propos de comité, mon cher Romme, reprit ma mère, je voudrais bien savoir pourquoi vous avez été faire l'éloge en manière d'oraison funèbre de ce misérable Joseph Lebon? — Ah! nous voilà retombés dans la politique, dit Salicetti. — Pourquoi non, si je le veux? dit ma mère : allons, Romme, répondez à votre président. — Pourquoi? répondit Romme : mais parce qu'en effet Joseph Lebon était un excellent homme. Lorsqu'il était au collège dirigé par les oratoriens à Beaune, il était adoré des élèves qui l'avaient surnommé *le Bien-Nommé*, et je pourrais vous citer des faits curieux à cet égard. J'ai fait son éloge, oui : j'en ai dit du bien, parce que j'en pense de lui. Il a été faible; voilà son tort. — Dites son crime, s'écria mon frère avec toute la chaleur d'une belle âme; c'est le plus grand de tous en révolution; et puis quand la faiblesse laisse encore son empreinte à la cruauté, cette alliance a quelque chose de monstrueux, qui nous frappe comme une aberration de la nature.

« Je ne puis rendre, continua-t-il avec force, je ne puis rendre ce que j'ai éprouvé en voyant Couthon dans son riche fauteuil à supports revêtus de chair humaine[1], se faisant porter à la place Bellecour,

[1] Couthon était cul-de-jatte. Comme son patron Robespierre.

étant bien élégamment mis, bien parfumé, et tenant en main un petit marteau d'argent dont il paraissait se jouer. Ses porteurs l'approchaient d'un de ces beaux hôtels qui n'existent plus aujourd'hui que dans le souvenir des Lyonnais et gisant sur la terre; il donnait sur la porte trois petits coups de son marteau d'argent qui rendaient un son doux et sonore; puis, après avoir un peu toussé derrière un vaste mouchoir de batiste parfumé, il prononçait d'une voix douce et presque en souriant : « Je te frappe une fois, deux « fois, trois fois, au nom de la république française, « une et indivisible. » Et puis le proconsul allait porter la destruction quelques pas plus loin, dans l'asile d'une mère de famille dont la hache révolutionnaire avait frappé le chef quelques jours auparavant... Et c'est dans l'âge de notre belle liberté! s'écriait Albert! c'est à l'époque de la régénération d'un grand peuple que l'on voit, dans une de ses plus belles cités, se passer de telles scènes!

« Je le dis au citoyen Salicetti, poursuivit le bon jeune homme tout ému; il m'avait promis d'en écrire à Paris; j'espérais que cela aurait produit quelque effet; en repassant à Lyon, j'ai trouvé la place Bellecour entièrement détruite. »

— On prétend, dit Romme en se levant alors et se promenant dans la chambre, on prétend que les pierres des pyramides ont une voix pour raconter les merveilles de l'Égypte. On dit que, dans l'immensité du désert, les ruines de Thèbes, de Palmyre et de Tentyris font entendre des paroles éloquentes. Quel lan-

il était toujours très bien tenu, très bien coiffé et parfumé a l'excès, et se faisait porter sur les épaules de quatre hommes.

gage les pierres accusatrices de la place Bellecour parleront-elles au voyageur qui un jour s'asseoira sur l'une d'elles? Fasse le ciel qu'elles ne soient pas un monument honteux pour le peuple français!... Ah! le citoyen Permon avait raison, poursuivit Romme en marchant plus vivement : nous avons eu d'effroyables époques!

— Il y a longtemps que j'ai dit que l'on devrait faire jeter toutes ces pierres dans le Rhône et la Saône, dit Salicetti en s'asseyant, ses jambes étendues et croisant ses bras en étouffant un bâillement, ou bien les mettre à la disposition des gens qui bâtissent.

— Cela vaudrait mieux, dit un M. Ferrant, maître de forges immensément riche des environs de Besançon, qui demeurait dans la maison[1]; cela ne coûterait pas de main-d'œuvre, et même je crois que le gouvernement pourrait en tirer quelque chose. »

Les années pourront ralentir l'activité de la circulation de mon sang, mon cœur battra moins vite, mon âme sera moins sensible, mais rien n'altérera la force du souvenir du moment que je viens de décrire. Non! de penser que deux hommes, après la peinture éloquente que Romme et mon frère venaient de faire de ce Couthon, pouvaient avoir ensemble un colloque semblable à celui qu'ils venaient de tenir! Non! de penser qu'une pareille chose a pu être toute natu-

[1] Il était reçu comme demeurant sur le même palier. Ce n'était pas alors le temps de faire des difficultés pour recevoir quelqu'un chez soi, surtout logeant porte à porte. Une particularité fort extraordinaire, c'est que, quelques mois plus tard, nous nous sommes retrouvés dans un autre hôtel garni avec ce même homme, à l'époque du 13 vendémiaire.

relle, toute simple de leur part[1] ! Quel mal affreux cela fait à l'âme !

Je me rappelle que ma mère devint pâle dans le même instant. Bonaparte se leva, poussa son fauteuil avec humeur, prit son chapeau, et passant le bras de mon frère sous le sien, il le mena près de ma mère, et il lui dit : « *Je me sauve ; j'ai peur qu'on n'abatte votre maison. Que faites-vous de cet animal-là chez vous ? C'est un méchant homme sans talent !* » Et il s'en fut avec mon frère, qui logeait dans la maison à côté de la sienne.

[1] Un jour, dans les premiers temps du consulat, nous fûmes voir des travaux que le premier consul faisait faire ; je crois que c'était au Butard. On abattait un vieux bâtiment, les décombres gênaient, et le maître ouvrier proposait je ne sais quel expédient pour s'en débarrasser. Quelqu'un parla du plaisant moyen du maréchal de Matignon. Le premier consul, qui ne le connaissait pas, en rit beaucoup ; mais après il dit : « Nous en connaissons un meilleur que celui-là, madame Junot et moi. » Il me rappela le maître de forges qui voulait jeter la place Bellecour dans le Rhône. Je fus confondue de cet excès de mémoire.

Cela me prouve que, lorsqu'il le voulait, il se rappelait fort bien tout ce qui l'intéressait. Ce fait n'avait, au reste, que cinq ans de date.

# CHAPITRE XV

Désir de ma mère de retourner en Gascogne. — Nouveaux troubles dans Paris. — Bonaparte chaque jour chez ma mère. — Malheur et misère de Bonaparte. — Le domestique de Bonaparte et la femme de chambre de ma mère. — Le Jardin des Plantes. — Junot et Bonaparte chez le vieux Daubenton. — Junot amoureux de Paulette Bonaparte. — Doubles confidences et réponse caractéristique de Napoléon. — Mon arrestation dans la rue et scène populaire. — Les femmes du peuple. — Tableau de mœurs révolutionnaires.

Ma mère se disposait à retourner en Gascogne, pour y terminer diverses affaires et revenir ensuite à Paris avec mon père. Elle était inquiète de sa santé; les nouvelles qu'elle recevait à cet égard de Bordeaux lui donnaient de vives alarmes; elle comprenait trop bien la cause des souffrances qu'on lui signalait; elle sentait qu'il fallait ramener mon père au centre de tous les moyens qu'il était possible de mettre en œuvre pour le guérir. Mais, d'un autre côté, comment revenir à Paris dans un moment où tout était encore bouleversé? où la Révolution, gémissant de la déviation faite en son nom, n'offrait aucune garantie, aucune sécurité à qui viendrait lui demander asile?

Chaque jour on était réveillé par le tocsin, la générale ou des cris d'alarme, d'insurrection; ou bien encore, au milieu de la nuit, le repos du malade, l'asile de la jeune fille, rien n'était sacré; tout était

violé au nom d'une loi que chacun transgressait. Les visites domiciliaires, invention infernale que ne renierait pas l'inquisition, livraient à toutes les passions le moyen de nuire et de tout exécuter. La Convention elle-même, qui comptait dans son sein, à cette époque, d'honnêtes et purs républicains, voyait son pouvoir bravé et méconnu; tout paraissait nous reporter vers ces temps malheureux, dont le seul souvenir faisait trembler d'effroi. C'était vainement que les bals reprenaient, que les spectacles étaient remplis chaque soir. Ne sommes-nous pas de ces gens qui vont à la mort en chantant? Et, en vérité, je n'ose pas dire que ce n'est pas là le vrai courage; c'est plutôt de l'insouciance que de la force.

Oui, l'on dansait; on allait au spectacle, aux concerts du Conservatoire, dans de grandes réunions publiques; mais la famine nous menaçait, et nous avions à craindre tout ce que le système anarchiste peut offrir de terrible dans ses résultats. Bonaparte venait alors tous les jours régulièrement chez ma mère; il avait de longues discussions avec d'autres personnes de nos amis. Ces discussions amenaient presque toujours des paroles vives qui déplaisaient à ma mère. Mais Bonaparte était malheureux; nous le savions, et cette certitude nous rendait bien plus indulgents pour lui. Ma mère me dit un jour qu'elle savait des détails relatifs au général Bonaparte qui l'affectaient vivement, d'autant plus qu'elle ne pouvait y porter aucun remède. Ces détails lui étaient parvenus par sa femme de chambre. Cette fille, qui s'appelait Mariette, était de Toulouse. C'était un bon sujet. Elle était assez jolie; le domestique de Bonaparte en était devenu amoureux et voulait l'épouser.

Elle ne l'aimait pas et, comme il n'avait rien, la tentation n'était pas forte, comme on peut le penser Je donne ces détails parce que, tout à l'heure, ils vont s'enchaîner à une autre affaire. Ce domestique disait à Mariette que le général n'avait pas souvent d'argent; « mais il a un aide de camp, lui disait-il aussi, qui partage tout ce qu'il a avec lui, et quand il joue et qu'il gagne, le plus gros lot est pour son général; et puis, la famille de l'aide de camp lui envoie de l'argent aussi quelquefois. Eh bien! presque tout le magot est pour le général; mais aussi, poursuivait cet homme, le général aime son aide de camp comme l'un de ses frères. »

Cet aide de camp, c'était Junot. C'était celui qui, plus tard, devait être mon mari.

A cette époque, Bonaparte, revenu à Paris après les malheurs dont il accusait alors Salicetti, y était sans nulles ressources. Sa famille, proscrite en Corse, avait trouvé un asile à Marseille, mais ne pouvait pas faire pour lui ce qu'elle aurait certainement fait si elle eût été en Corse, au milieu de ses ressources naturelles. De temps à autre il recevait quelque argent, et je soupçonne que c'était son excellent frère Joseph, marié depuis peu à M^lle^ Clary, qui lui faisait parvenir ces secours; mais ils étaient insuffisants pour un homme qui, quelque économe qu'il fût, avait cependant des besoins indispensables à satisfaire. Car enfin, il fallait manger et se vêtir, et à cette époque on ne trouvait pas, dans tous les quartiers de Paris, des tailleurs, des restaurateurs, des logements au rabais. Bonaparte était donc *vraiment malheureux*. Junot, qui souvent m'a parlé des six mois qu'ils passèrent ainsi à Paris, me disait que souvent, en se promenant

le soir sur le boulevard et en voyant passer de ces jeunes gens élégants, montant de beaux chevaux et entourés de l'opulence qu'on pouvait alors se permettre, Bonaparte déclamait contre le sort et injuriait à demi-voix les incroyables à oreilles de chien et à cadenettes relevées, qui passaient devant eux en se dandinant et jurant *paole pafumée*, *paole panachée*, que M^me^ Scio avait chantée à mi-acles[1]. « Et ce sont de pareils êtres qui jouissent de la fortune ! » s'écriait Bonaparte, en se levant avec humeur et poussant sa chaise de manière à ce qu'elle allait quelquefois tomber sur les jambés de l'incroyable ! Grand Dieu ! que notre nature est petite ! »

Junot, qui aimait Bonaparte comme on aime à l'âge qu'il avait alors, lui donnait tout ce qu'il recevait de sa famille qui, sans être riche, était assez aisée pour ne le laisser manquer de rien. Il jouait quelquefois, mais avant de commencer cette spéculation, car il jouait pour gagner, il remettait entre les mains de Bonaparte les trois quarts de ce qu'il venait de recevoir de la Bourgogne ; l'autre portion allait courir les chances du trente-et-un. Junot rapportait souvent de l'or en abondance ; alors le petit intérieur devenait plus joyeux ; on payait les dettes les plus urgentes. C'était Bonaparte qui réglait la distribution, et Junot était mille fois heureux en voyant à son général une physionomie éclairée par l'expression d'un bonheur qu'il lui avait procuré.

Un soir, ils se promenaient au Jardin des Plantes. Ces promenades solitaires avaient toujours un grand

[1] On sait que, dans ce temps-là, les jeunes gens appelés *incroyables* parlaient de cette manière.

charme pour Bonaparte; il avait alors plus d'abandon, de confiance, et se sentait lui-même plus rapproché de la divinité, *dont un véritable ami*, disait-il, *est la fidèle image*[1].

Le Jardin des Plantes prenait alors une forme nouvelle, par les soins d'un homme que la reconnaissance de la patrie devrait aller chercher davantage derrière sa modestie. Destiné, dans l'origine, à la seule culture des plantes médicinales, *le Jardin des Plantes* avait été ensuite l'objet des soins de Tournefort pour toutes les branches de la botanique. M. de Buffon ne le trouva donc remarquable que sous ce rapport. Il forma le cabinet d'histoire naturelle, avec Daubenton, mais tout était incomplet. Il appartenait à une époque dévastatrice, d'ailleurs, d'imprimer cependant à son règne un caractère que la postérité ne pourra s'empêcher d'admirer. C'est la Convention qui releva et fonda tant de beaux et utiles établissements, parmi lesquels est au premier rang le Jardin des Plantes, tel que nous le voyons aujourd'hui.

Thibaudeau, qui, par la place qu'il occupait au comité de l'instruction publique, pouvait beaucoup pour tout ce qui a rapport aux beaux-arts et aux sciences, faisait, à cet égard, ce qu'il faisait pour tout le reste, son devoir en homme honnête et éclairé; mais il trouvait de puissants auxiliaires, au Jardin des Plantes, pour l'aider à faire le bien. Mon oncle, l'évêque[2] de Metz, ami intime de Daubenton, me

[1] J'ai entendu cette phrase bien souvent répétée par Bonaparte, et littéralement, comme je la rapporte.

[2] Mon oncle, le chanoine Bien-Aimé, évêque de Metz, l'un des hommes les plus vertueux de son temps, était un botaniste fort distingué, et grand ami de M. de Buffon et de Dauben-

disait que rien n'était plus admirable que de voir ce vénérable vieillard au milieu de l'établissement dont il était le chef. Junot jouissait auprès de lui de toutes les prérogatives d'ami, de compatriote de M. de Buffon et de neveu de son ami le plus cher. Aussi allait-il souvent au Jardin des Plantes et y entraînait-il son général.

— Là, me disait Junot, nous respirions un air non seulement plus pur, mais, en passant le seuil de la grille, il nous semblait que nous déposions un lourd fardeau; tout prenait autour de nous un aspect de paix et de bonhomie. Le soir était ordinairement l'heure que nous choisissions pour nos visites à M. Daubenton; nous le trouvions, comme un patriarche, au milieu de ses serviteurs, inspectant leurs travaux, surveillant les semailles, guettant les produits et étant entouré, soutenu, aidé par les frères Thouin, qui soignaient la culture des plantes comme de simples jardiniers.

L'aîné était, comme on le sait, un homme d'un rare mérite, joignant la théorie la plus savante à la pratique la plus habile. Aussi Bonaparte, animé dès lors de ce vaste esprit qui ne veut rien laisser à l'inconnu, faisait-il avec lui de longues promenades autour des vastes serres qui déjà commençaient à être remplies de plantes rares et qui plus tard devaient, sous ses auspices, mériter le nom du plus beau temple que les hommes eussent élevé à la nature, dans les villes.

Jussieu, Fourcroy et Lamark dirigeaient d'autres

ton. C'est lui qui a fait en entier l'article sur les abeilles : il était oncle de Junot, frere de sa mère.

parties de l'enseignement. Le peu d'étrangers qui venaient à Paris alors et qui allaient au Jardin des Plantes étaient frappés de la parfaite intelligence, de l'union qui y régnaient. Comme je le disais plus haut, en y entrant on respirait la paix.

C'était ce que disait Bonaparte à Junot un soir qu'ils avaient été plus longtemps que de coutume à suivre les travaux des frères Thouin. En les quittant, ils s'enfoncèrent sous des ombrages où ils trouvèrent un air chargé des parfums des milliers de rosiers en fleurs qui remplissaient les carrés. L'air était doux et frais; les deux amis marchaient lentement en silence, en se tenant par le bras et se le serrant par intervalles, comme pour interroger le cœur et lui répondre. En ce moment il n'y avait plus d'épaulettes pour s'interposer entre le général et l'aide de camp. Les deux hommes, les deux amis étaient bien plus rapprochés, bien plus l'un à l'autre dans cette belle soirée, nageant dans une atmosphère douce, brillante et parfumée, entourés de touffes, de guirlandes, de massifs, des plus merveilleuses, des plus odorantes fleurs, se parlant l'un l'autre de cœur à cœur, ils étaient *là* bien plus l'un à l'autre qu'ils ne l'ont été depuis dans un cabinet doré de dix pieds carrés.

L'influence d'une belle nuit est puissante sur toutes les âmes qui sentent vivement. Bonaparte a été ensuite dominé par une passion dévorante qui a tout desséché dans sa fleur, qui a tout subjugué chez lui et qui a dit : « Je régnerai seule sur toi ». Cette passion, je n'ai pas besoin de la nommer. Mais, à cette époque, il était fort jeune, son cœur[1] battait vive-

[1] Lorsque je parlai à Junot du mot de ma mère sur Bona-

ment sous le regard d'une femme et, dans ce moment, il aimait. Il parla de ce sentiment à Junot et lui en parla avec amertume, car il n'était point heureux. Junot m'a dit que si Bonaparte n'avait pas brisé de lui-même tous les liens qui asservissaient son âme aux passions, il les aurait ressenties d'une manière terrible. Ce jour-là même, en parlant de ce qui l'affectait, sa voix tremblait, et Junot sentait son émotion. Mais déjà on voyait en lui une force inconnue lutter contre sa faiblesse. Il rompit lui-même le discours et parut avoir oublié le sujet de son émotion.

Rien n'appelle la confiance comme la confiance. Junot avait aussi le cœur rempli de ces choses qui ont besoin d'être contées à un ami; mais depuis longtemps, l'oreille de Bonaparte en avait reçu la confidence : Junot était amoureux comme un fou de Paulette Bonaparte; son âme toute jeune et toute brûlante n'avait pu résister à la vue d'une créature enchanteresse comme l'était Paulette. Il l'aimait avec passion, il l'aimait avec délire; son secret n'en fut pas un huit jours pour son général. Son honneur lui ordonnait de parler, si sa raison n'avait pu l'empêcher de devenir amoureux.

Bonaparte n'avait ni accueilli ni rejeté sa demande. Il le consolait et, ce qui y contribuait plus que toutes ses paroles, c'était la presque certitude que Paulette dirait *oui* avec plaisir le jour où Junot pourrait lui offrir un établissement, non pas riche, disait Bonaparte, mais enfin suffisant pour ne pas avoir la dou-

parte, relativement à son cœur qu'elle disait remplacé par un gésier, il se mit à sourire et me dit : « Ta mère a doublement tort ».

leur de mettre au jour des enfants qui soient malheureux.

Ce même soir dont je viens de parler, Junot, entraîné, enhardi par ce que Bonaparte lui-même venait de lui dire, fut plus pressant qu'il ne l'avait encore été. Il avait reçu la veille une lettre de son père, qu'il avait montrée à Bonaparte. M. Junot disait à son fils qu'à la vérité il n'avait rien à lui donner dans ce moment, mais que sa part serait un jour de vingt mille francs.

— Je serai donc *riche*, disait Junot à Bonaparte, puisqu'avec mon état j'aurai douze cents livres de rentes. Mon général, je vous en conjure, écrivez à la citoyenne Bonaparte et dites-lui que vous avez vu la lettre de mon père. Voulez-vous qu'il en écrive une autre à Marseille ?

En sortant du Jardin des Plantes, ils avaient passé l'eau dans un batelet et, à travers les rues, ils avaient gagné le boulevard. Ils étaient parvenus vis-à-vis des bains Chinois et se promenaient dans la contre-allée. En remontant et redescendant cette partie du boulevard, Bonaparte écoutait Junot attentivement; mais déjà ce n'était plus le même homme que sous les ombrages odorants qu'ils venaient de quitter. Il semblait qu'en rentrant dans tout ce bruit de la vie, dans ce tumulte de la société, il en eût repris les entraves et les obligations. Cependant son ton était toujours affectueux. Il donnait des avis.

— Je ne puis écrire à ma mère pour lui faire cette demande, disait-il à Junot; car enfin tu auras douze cents livres de rentes, c'est bien; mais tu ne les as pas. Ton père se porte parbleu bien et te les fera attendre longtemps. Enfin, tu n'as rien, si ce n'est

ton épaulette de lieutenant. Quant à Paulette, elle n'en a pas même autant. Ainsi donc, résumons : tu n'as rien, elle n'a rien, quel est le total ? rien [1]. Vous ne pouvez donc pas vous marier à présent; attendons. Nous aurons peut-être de meilleurs jours, mon ami. Oui, nous en aurons, quand je devrais les aller chercher dans une autre partie du monde.

Cependant le temps politique se rembrunissait chaque jour et de nouveaux événements venaient réveiller les souvenirs déjà presque effacés des journées des temps sanguinaires.

J'étais sortie avec Mariette, le 12 germinal, pour aller rue Saint-Denis chercher des rubans pour ma mère, et des gazes, des fleurs artificielles pour des commissions de Bordeaux. Nous étions en fiacre, ma mère n'ayant pas voulu que je sortisse seule sans elle à pied, même avec une femme de chambre. Nous revenions bien tranquillement lorsque, sur le boulevard, nous rencontrons une troupe de femmes ivres, enragées, ressemblant à des furies, et des plus horribles encore. Elles criaient, ou plutôt elles hurlaient : « Vive la Constitution de 93 ! Vive la Constitution de 93 ! A bas la Convention ! Nos patriotes ! qu'on nous rende nos patriotes ! »

Mariette tremblait et pleurait, j'avais aussi passablement peur, mais j'avoue que j'en eus une réelle en voyant notre fiacre entouré par un groupe de cin-

[1] J'ai transcrit cette conversation en entier et d'après Junot lui-même, parce que je trouve remarquable toute l'attitude de Bonaparte pendant cette soirée. Junot avait gardé le souvenir de tout, même de la partie du boulevard sur laquelle ils étaient lorsque Bonaparte lui dit ce mot bien remarquable à cause des événements postérieurs.

quante ou soixante de ces mégères dont l'une, apostrophant le cocher, lui enjoignit péremptoirement de descendre et d'ouvrir la portière.

« Je voudrais bien voir que tu raisonnes ! disait la *tribune* du peuple avec un accent impératif qui prouvait qu'elle avait l'habitude du commandement envers celui auquel elle s'adressait. — Mais... j'ai une pratique dans ma voiture. Quand tu crieras comme une enragée qu' t'es ! — Je te dis que j' suis fatiguée, et les patriotes aussi. I' faut ben qu' nous allions à c'te Convention de malheur, quoi donc, pour qu'i' nous y donnent du pain ; ou, jour de Dieu ! leu' président saura, tout d' même que toi, qu' mon poing est lourd. Allons ! pas tant d' si et de mais, ouvre ton wisky et j' te dis plus vite que ça. »

Je tirais le cocher par sa carmagnole, comme on appelait alors les vestes ; et depuis le commencement du discours de sa moitié, je me tuais de lui dire de descendre et de faire ce qu'elle voulait. J'avais préparé un assignat de vingt francs, et j'étais bien résolue de le lui laisser et de m'en aller, c'était bien le cas de le dire, sans lui demander mon reste. Mais il ne m'entendit pas, ou plutôt il ne voulut pas m'entendre : il paraissait même disposé à passer outre ; ce qu'il eût fait, je crois, si ses deux rosses avaient eu de meilleures jambes que celles de son antagoniste.

« Allons ! place au bon peuple ! » dit-elle en ouvrant elle-même la portière et abaissant le marchepied du phaéton. En un saut, je fus à bas et fit signe à Mariette d'en faire autant ; mais elle était si tremblante, qu'elle ne pouvait bouger de sa place. La virago me prit dans ses bras et me souleva de terre aussi facile-

ment qu'elle aurait enlevé un enfant de quatre ans. « Eh bien ! quoi que vous avez donc, *mon poulet?* vous v'là comme un fromage à la pie. » Puis se retournant vers son mari : « Et toi, animal, tu ne pouvais pas me dire que c'était une jeunesse comm' ça qu' t'avais dans ta voiture, cervelle de lapin ! Crois-tu pas que j' vas mettr' ça à pied. Dis donc, est-i' bête. Elle a tout de même peur, ce pauvre petit chat. C'est-i vot' maman qui est là-dedans, mon chou ! — Non, citoyenne, c'est ma bonne. — Eh ben ! quoi qu'elle a donc à pleurnicher com' ça? On dirait qu'elle a perdu père et mère ! — Dis donc, Marianne, s'écria l'une des femmes qui avaient ouvert l'autre portière [1], elle nous demande grâce. Elle croit, la cane, que nous allons la tuer. Tiens, c'est p't-être une princesse déguisée ! » Elles se mirent toutes à rire au nez de la pauvre Mariette qui, semblable aux enfants dont on se moque pour les guérir de leur colère, n'en pleura que plus fort. « Allons, veux-tu ben te taire, sapajou ? dit l'une de ces douces personnes, tais-toi... et au large. » La prenant alors par le bras, elle voulut la faire sortir de voiture ; mais la pauvre fille était si tremblante qu'elle tomba sur ses genoux dans le fiacre même. Elle poussa un grand cri. « Eh ben ! queuque c'est donc qu' ça ? dit la propriétaire du fiacre, laisse donc c'te jeunesse. Est-ce que tu crois que j' vas laisser en aller ça à pied ? elle ne peut pas se tenir, seulement ; et puis c't' enfant ! » Elle me tenait par le bras et sentait que je tremblais violemment. C'était

[1] On pense bien que je ne puis mettre ici tous les mots techniques et énergiques dont Mme Marianne accompagnait son discours ; je les laisse présumer. Au reste, il n'y avait pas une parole qui n'en fût suivie ou précédée.

une grande femme de cinq pieds trois ou quatre pouces, forte en proportion de sa taille, fraiche, ayant de beaux yeux, de belles dents, de larges mains, qui devaient, comme elle le disait, être de poids quand elles retombaient sur la face de son mari. Ses yeux noirs s'arrêtèrent sur moi avec complaisance. Je suis sûre que cette femme était mère. « Allons, remontez dans le *coucou, mon chou*, et allez retrouver vot' maman; vous y direz seulement qu'une aut' fois elle ne vous mette pas com' ça en campagne à la garde de Dieu, car c'est tout de même que si vous étiez toute seule que d'être avec une *serine* comme ça et un *lupin* comme ce cocher-là. Où que tu les as pris? demanda-t-elle à son mari. — Rue des Filles-Thomas, là auprès du théâtre Feydeau. — Allons, va-t'en. Moi, j' vas m'en aller aussi retrouver les autres; et si tu faisais ben, tu y viendrais aussi. Plus nous serons pour crier, mieux ça fera. » Elle m'enleva dans ses gros bras et, m'embrassant à la républicaine, elle me jeta plutôt qu'elle ne me mit dans le fond de son équipage, releva le marchepied, ferma la portière et s'écria d'une voix de tonnerre, avec un ou deux jurements pour préambule : « Fouette, cocher ! »

Quand je repasse aujourd'hui dans ma pensée les événements de cette matinée, je me demande pourquoi je n'ai pas pleuré comme Mariette : car j'en avais autant d'envie qu'elle, bien certainement. Alors j'étais trop jeune pour que ce fût l'effet d'un raisonnement quelconque, et pourtant je n'ai pas pleuré parce que *je ne voulais pas pleurer*. Dès que nous fûmes hors de la vue de ces femmes, je fondis en larmes, et lorsque nous arrivâmes à la maison et que ma mère, instruite du mouvement et tout à fait in-

quiète de me savoir dehors, se trouva là à ma descente de voiture pour me recevoir dans ses bras, je me jetai à son cou et pleurai avec sanglots. Pendant tout le temps que dura notre petite scène, c'est-à-dire pendant dix ou douze minutes, mes yeux étaient parfaitement secs. J'étais seulement très pâle et fort tremblante.

« C'est la vanité, dit le soir Bonaparte, lorsque ma mère eut raconté cette aventure. Mademoiselle Loulou n'aura pas voulu pleurer devant des poissardes. — Qu'importe ! dit ma mère : c'est un mouvement *spartiate* dont je lui sais gré. » Bonaparte se mit à rire.

Quoi qu'il en soit, telle est la bizarrerie de la mémoire, que le 10 août, arrivé quatre ans plus tôt, est plus présent à mon souvenir, comme impression profonde, que cette aventure du 12 germinal.

A cette époque, on avait tous les jours une insurrection. Celle du 12 germinal, faite presque entièrement par des femmes, avait un caractère qui différait des autres. Nous vîmes le soir et le lendemain beaucoup de députés qui nous parlèrent de cette journée. Quelques-uns étaient accablés de tristesse, en disant d'un air pénétré : « La France est perdue ! » La relation qu'ils nous faisaient de ce qui s'était passé avait en effet un caractère alarmant, parce qu'il donnait la mesure de ce que nous devenions chaque jour. Des femmes avaient envahi la salle des délibérations des représentants de la nation, les en avait chassés. « C'était de fatigue, disait mon frère, que les séditieux s'étaient retirés. — Et la Montagne, que faisait-elle pendant le tumulte? disait ma mère. — Elle appuyait la demande des mutins. » Au reste, tout

ce que je puis affirmer, c'est que le vacarme était si violent, que les mutins eux-mêmes ne pouvaient s'entendre. Ce ne fut qu'après leur départ que les députés rentrèrent et purent délibérer avec tranquillité.

Salicetti était sombre et silencieux à tout ce qu'on disait; il ne répondait pas, et le plus souvent il me faisait asseoir à côté de lui, me parlait de ma sœur, de son mariage, de Toulouse, sans écouter un mot de ce que je lui disais; mais cela lui donnait une contenance et l'empêchait de prendre part à une conversation dont le sujet était trop important pour lui pour qu'il s'y livrât indifféremment.

A l'époque du 1er prairial, il y avait dans la Convention de nombreux éléments capables de produire les plus terribles effets. La Montagne, c'est-à-dire l'extrême terrorisme, cherchait à sauver ceux de ses membres compromis non seulement par l'opinion générale, mais par le fait d'une mise en accusation régulière. La lutte était terrible : c'était de la vie ou de la mort qu'il s'agissait. Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois et Barère étaient surtout à redouter. Carnot, Robert Lindet et quelques autres ne l'étaient nullement, parce que leur vertu répondait d'eux, si leur opinion, peut-être égarée, les avait entraînés. Mais, grand Dieu! quelle réaction, si le parti thermidorien eût été renversé! Voilà cependant où l'on en était. Les terroristes attaqués dans Billaud, Collot et Barère, remuaient le peuple, qui, n'ayant pas de pain, ne demandait pas mieux que de crier après quelqu'un; chaque jour voyait de nouvelles insurrections, aux cris répétés de *vive la Constitution de 93!* Et ce qu'il y avait de curieux, c'est que ceux qui criaient ainsi

*vive la Constitution de 93 !* ne l'avaient jamais lue et que le seul bienfait qu'ils en connussent était d'avoir vu tomber soixante têtes par jour sur la place Louis XV pendant dix-huit mois. Quoi qu'il en fût, la pénurie des subsistances, l'agiotage croissaient chaque jour et chaque jour aussi croissaient l'agitation, l'effervescence des esprits ; et le peuple criait que, pour remédier à tout cela, il fallait remettre en vigueur la constitution de 93. Il n'y eut que Carnot qui, pendant le procès des accusés terroristes, fit preuve d'un beau caractère ; tous les autres furent pitoyables. Mais qui le fut presque autant qu'eux ? ce fut la Convention ; et si André-Dumont ne s'était montré avec vigueur pour demander la déportation de Barère, Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois, il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce qu'ils eussent mis la Convention hors la loi.

Leur déportation fut décrétée par acclamations. Albert, qui avait suivi cette affaire, nous dit que la salle avait failli crouler sous les cris d'enthousiasme. Six députés furent condamnés à être renfermés dans le château de Ham[1]. Mais comme si cette pauvre Convention eût été frappée d'un esprit de vertige, quand elle faisait deux pas de bien en avant, elle en faisait quatre de mal en arrière. Les députés décrétés d'arrestation circulaient dans Paris, et s'ils en avaient eu l'envie, il auraient pu aller au spectacle le 13 au soir ; car, bien que condamnés, ils étaient encore libres. C'était bien là le temps de l'anarchie !

Il fallait cependant prendre un parti : dans un mo-

[1] Léonard Bourdon, Hugues, Châles, Faussedoise, Duhem, Choudieu.

ment où le garçon perruquier du dernier village s'appelait Brutus ou Mucius Scévola, il n'y avait pas dans toute la Convention, naguère si brillante de beaux talents, un seul homme qui se rappelât Cicéron, ou qui osât l'imiter.

Enfin Thibaudeau se réveilla. Il parla et, dans un vigoureux discours, il rappela à la Convention qu'il était de son devoir de veiller à la sûreté de l'État. La mise hors la loi fut prononcée. Le général Pichegru fut appelé et chargé des ordres de la Convention ; en quelques heures, tout fut exécuté. Paris redevint tranquille, et les trois députés prirent la route de Rochefort[1].

[1] Barère y alla comme les deux autres ; mais, à son ordinaire, il s'arrangea de manière à ne pas être d'une mauvaise partie, et fit si bien qu'il resta à Rochefort et ne s'embarqua pas. Les Français, qui rient toujours de tout, disaient, à propos de cela, que c'était la première fois qu'il n'avait pas suivi le vent.

Un homme d'esprit et d'honneur de la révolution a dit de lui qu'il était un de ces caractères qui n'inspirent ni haine ni estime.

# CHAPITRE XVI

Le premier prairial. — Journée d'alarmes. — Projet de Barras pour le bombardement du faubourg Saint-Antoine. — Opposition de Bonaparte et conseil. — Mort de Féraud. — Bonaparte général inconnu à Paris. — Son arrivée chez ma mère à minuit. — Diète forcée. — Imprécations de Bonaparte contre Salicetti. — Salicetti hors la loi. — Asile demandé à ma mère par Salicetti. — Crainte et premier refus. — Insistance de Salicetti et la cachette d'un hôtel garni. — Madame Grétry. — La manie des perruques et le petit Alexandre. — Visite de Bonaparte à ma mère. — Longue et remarquable conversation.

La victoire remportée sur la Montagne, le 12 germinal, devait faire croire que ce parti était anéanti dans ce qu'il avait de mauvais, et que les républicains purs qui composaient sa partie extrême, ramenés à la bonne cause, aideraient à la centralisation comme moyen d'union, et surtout pour éviter l'anarchie qui nous menaçait. Mais la Convention, alors le seul pouvoir représentatif, était si détestablement organisée dans son ensemble; ses comités incomplets, désunis, mal composés, offraient un aspect si peu rassurant que le désordre levait hautement la tête et menaçait de nouveau de tout replonger dans le chaos.

La Convention n'avait plus de popularité, parce qu'elle montrait tant de mauvaise volonté pour se-

courir le peuple dans ses souffrances devenues intolérables, que la haine avait succédé à l'amour que le peuple, surtout celui de Paris, avait eu pour elle. Les ennemis de l'ordre, les anarchistes profitaient de ces éléments de malheur, les mettaient en œuvre et soufflaient le feu, parce que ces sortes de gens ne récoltent que sur les champs de désordre. La France, épuisée par tous les genres de souffrances, n'avait plus même la force de se plaindre, et nous en étions venus à ce point de découragement que la mort, pourvu qu'elle fût douce, aurait été regardée comme un bienfait même par l'être le plus jeune, parce qu'elle offrait la perspective du repos et qu'on voulait du repos à tout prix. Mais il était dit que bien des jours, des mois, des années s'écouleraient encore dans cette vie d'agitation douloureuse, véritable esquisse de l'enfer.

Le 1er prairial[1] au matin, nous sommes réveillés par des cris, des vociférations; la générale appelle aux armes, et voilà encore une journée qui va augmenter le calendrier sanglant, ouvert depuis 1789!

On a assez parlé de cette terrible journée! Je me rappelle que la crainte était portée au plus haut degré; le pillage paraissait certain; on disait que les conspirateurs l'avaient promis aux trois faubourgs et particulièrement au faubourg Saint-Antoine; toute la population de ce dernier était armée, sa misère était extrême, le peuple manquait de tout. On avait bien plus de raison de craindre qu'au 14 juillet, au 6 octobre et au 10 août. Ce n'était plus à une forteresse ni à la cour que le peuple en voulait; tout ce qui était

[1] 18 mai 1795.

un peu au-dessus du commun était marqué d'un index de proscription. Ce fut cependant ce qui nous sauva ainsi que la Convention. Ceux qui avaient quelque chose à perdre se réunirent et formèrent un *corps*, dont la force eut bien d'autres résultats que n'en auraient pu avoir des masses organisées, sans plan et sans chefs apparents ; ils craignaient de se montrer.

Cependant les scènes les plus affreuses se passaient dans la Convention, tandis que, retirés dans nos maisons, nous cachions ce que nous avions de précieux, nous attendant à tous les désastres. Vers le soir, mon frère, que nous n'avions pas vu de tout le jour, vint pour nous demander à manger ; car il mourait de faim, n'ayant rien pris depuis le matin. Le trouble durait toujours ; nous entendions des cris affreux dans la rue ; le tambour roulait presque continuellement, et le faubourg Saint-Antoine, armé régulièrement d'après la motion de Tallien, causait les plus vives alarmes. Mon frère finissait à peine son léger repas, lorsque le général Bonaparte arriva pour réclamer de nous aussi l'hospitalité. Car lui aussi, nous dit-il, n'avait rien mangé depuis le matin, et tous les restaurateurs étaient fermés[1]. Il s'arrangea de ce que mon frère avait laissé, et, tout en mangeant, il nous donna des nouvelles. Elles étaient terribles : mon frère ne nous en avait rapporté qu'une partie. Il n'avait pas su l'assassinat du malheureux Ferraud, que les misérables avaient ensuite traîné et coupé presque par morceaux. « Ils ont présenté sa

[1] Ils étaient bien moins nombreux alors qu'à présent. On parcourait quelquefois un quartier entier sans trouver un traiteur. A présent, bon ou mauvais, il y en a un à chaque coin de rue.

tête à ce pauvre Boissy-d'Anglas[1], dit Bonaparte, et cette action de cannibales a failli le faire mourir sur son fauteuil de président. En vérité, ajouta-t-il, si nous continuons à salir ainsi notre révolution, on sera honteux d'être Français[2]. »

Ce qui surtout était alarmant, c'était le projet qu'avait Barras de bombarder le faubourg Saint-Antoine. « Il est au bout du boulevard avec pas mal de troupes, dit Bonaparte, et il se propose, à ce qu'il m'a dit, de lancer des bombes. Je lui ai conseillé de ne le pas faire. La population du faubourg peut sortir de sa tanière et se répandre dans Paris pour y commettre tous les excès. Tout cela est bien triste... Avez-vous vu Salicetti depuis quelques jours? demanda-t-il, après un moment de silence. — On le dit impliqué dans les affaires de Soubranie et de Bourbotte. On croit aussi que Romme y est compromis. — J'en serais désolé; c'est un homme de mérite, et je le crois républicain vertueux et de bonne foi. Quant à Salicetti!... » Ici Bonaparte s'arrêta, son front se plissa, ses sourcils se rapprochèrent; il parut recevoir une vive impression d'une pensée intérieure; puis il continua d'une voix un peu altérée :

« Salicetti m'a fait bien du mal... Il a brisé mon avenir à mon matin. Il a desséché mes idées de gloire à leur tige[3]. Je le répète il m'a fait bien du mal; cependant je ne lui en souhaite pas. » Mon frère vou-

[1] L'admirable conduite de Boissy-d'Anglas, pendant les heures de cette journée sanglante, lui assure une belle place dans notre histoire.

[2] Je lui ai entendu dire cette parole ce jour-là même.

[3] Une chose remarquable de Bonaparte, c'est la tournure orientale qu'il a toujours donnée à ses phrases.

lut excuser Salicetti. « Tais-toi, Permon, dit Bonaparte, tais-toi. Cet homme a été mon mauvais génie. Dumerbion m'aimait, il m'aurait employé activement. Ce rapport fait à mon retour de Gênes, et que la méchanceté a envenimé pour en faire un motif d'accusation, tandis qu'il en devait être un de gloire[1] pour moi ! Non, je puis bien pardonner ; mais oublier, c'est autre chose. D'ailleurs, je le répète, je ne lui veux pas de mal. »

Bonaparte paraissait tout à fait préoccupé en parlant ainsi. Vers minuit, mon frère et lui sortirent ensemble. Les cris continuaient ; il y avait encore beaucoup de monde dans les rues ; mais chacun se retirait chez soi. La Convention était délivrée ; on entendait bien encore quelques coups de fusil ; on voyait des groupes nombreux d'hommes armés, de femmes, d'enfants, tous bien vêtus, criant à tue-tête : *Vive la Constitution de 93 !* Mais à la vue de quelques fortes patrouilles qui montraient l'intention d'arrêter le premier qui pousserait de nouveau des cris de révolte, tout se calma, et vers quatre heures du matin, on put enfin aller prendre du repos avec quelque sécurité. Cette journée, qui menaçait de tant de désastres, vit heureusement couler peu de sang. Le malheureux Féraud même ne fut massacré que par une erreur causée par la ressemblance de son nom avec celui de Fréron, à qui en voulait personnellement celui qui le tua. Féraud était un homme vertueux, brave, un bon républicain, ayant donné de grandes preuves de zèle et de dévouement patriotique. Il était

[1] Comme tout est relatif ! un motif de gloire : Inspecter la forteresse de Savone.

beau de mourir ainsi sur sa chaise curule; mais non de la main de ses concitoyens.

Le lendemain, on apprit que la Convention avait décrété d'*accusation* et d'*arrestation* plusieurs de ses membres, parmi lesquels étaient Soubranie, Romme, Bourbotte, etc., etc. Salicetti n'était pas nommé.

— Allons, dit ma mère, encore des proscriptions! Mon ami, dit-elle à Albert, lorsqu'elle le vit arriver, nous avons sans doute de grandes obligations à Salicetti pour avoir assuré la tranquillité de ton père et la tienne; mais la reconnaissance que je lui dois ne peut me faire passer sur le désagrément que je trouve maintenant à recevoir un homme accusé de vouloir ramener 93. Puisque Salicetti n'est pas sur la liste des proscrits, je veux profiter de cette occasion pour le prier de ne pas venir chez moi; je le puis en toute sûreté de conscience. Sa manière de voir devient chaque jour moins en harmonie avec la mienne. Son mot de l'autre jour sur la place Bellecour ne me sort pas de la tête. Je ne me soucie pas de le voir plus longtemps. D'ailleurs, il fait peur à Loulou.

C'était vrai; sa longue figure jaune et pâle... Je ne l'aimais pas.

Nous devions partir pour Bordeaux quatre jours après, et ce même jour, 2 prairial, ma mère avait quelques amis à dîner. C'était un dîner d'adieu, dans lequel il était convenu qu'elle prendrait l'engagement de revenir à Paris quatre mois après avec mon père, pour ne plus retourner en Gascogne. Le général Bonaparte était du nombre des invités.

Ma mère était dans son salon, lorsqu'à six heures, Mariette vint lui dire à l'oreille qu'il y avait quelqu'un dans sa chambre qui voulait lui parler seule.

Puis elle ajouta : « Je sais qui c'est, Madame ; vous pouvez venir. » Ma mère passe dans sa chambre et voit dans l'embrasure de la fenêtre un homme qui, à moitié caché par le rideau, lui fait signe de la main. Ma mère m'appelle, me dit de fermer la porte, s'approche de cet homme et reconnait Salicetti. Il était pâle comme un mort, ses lèvres étaient aussi blanches que ses dents, ses yeux noirs brillaient comme deux charbons ardents, il était effrayant. « Je suis proscrit, dit-il très bas et rapidement à ma mère, c'est-à-dire condamné à mort. Sans Gauthier, que j'ai rencontré sur le boulevard, j'allais dans cette caverne de *brigands* et j'étais perdu. Madame de Permon, dit-il à ma mère après l'avoir regardée quelque temps en silence, j'espère ne pas m'être trompé en comptant sur votre générosité. N'est-il pas vrai que vous me sauverez ? Je ne crois pas avoir besoin, pour vous y décider, de vous rappeler que j'ai sauvé votre fils et votre mari. »

Ma mère prit Salicetti par la main et l'entraîna dans la chambre voisine qui était la mienne. Lorsqu'elle avait quitté le salon, il n'y avait qu'une seule personne, mais depuis il était arrivé du monde ; elle croyait même entendre la voix de Bonaparte. Elle n'avait pas une goutte de sang dans les veines. Dans ma chambre, du moins, on ne pouvait entendre. « Je ne perdrai pas le temps en paroles, dit-elle à Salicetti, dès qu'ils y furent entrés. Tout ce que je puis vous donner, vous pouvez le demander, il est à vous. Mais il est une chose au delà de ma vie, au delà de tout ; c'est ma fille, c'est mon fils. Demandez-moi mon sang. Mais en vous cachant seulement pour quelques heures, car cette maison ne peut vous recéler plus

longtemps, je ne vous sauve pas, et je porte ma tête sur l'échafaud en y entraînant mon fils. Je vous dois de la reconnaissance; prononcez vous-même si elle doit aller jusque-là. »

Jamais je n'ai vu ma mère aussi belle. Ses yeux étaient fixés sur moi avec une expression admirable. « Je ne suis pas assez égoïste, lui répondit Salicetti, pour proposer une chose aussi dangereuse pour vous, et alors sans résultat pour moi. Voici mon plan et mon unique espoir. Cette maison, comme hôtel garni, sera le lieu le moins soupçonné; la maîtresse est sans doute intéressée à gagner beaucoup d'argent; je l'en comblerai. Que je sois caché pendant huit jours. Au bout de ce temps, vous partez pour la Gascogne. Vous m'emmènerez avec vous, et vous m'aurez sauvé la vie. Si vous me refusez un asile même pour quelques heures, en sortant de cette maison, je suis arrêté, jugé, et conduit sur un échafaud pour le rougir de mon sang, tandis que j'ai fait épargner celui de votre mari et de votre fils. — Salicetti, dit ma mère, il n'y a dans vos paroles, ni générosité, ni pitié. Vous connaissez ma position, et vous en abusez. Que voulez-vous encore une fois que je fasse dans un hôtel garni? Une maison remplie de gens de toutes les provinces, presque habitée par vos ennemis; car vous savez bien que Bonaparte est le vôtre. De plus, la maîtresse de la maison est loin de partager vos opinions. Vos promesses seront-elles capables de lui faire prendre ainsi votre parti au point de hasarder sa vie. Comment même le savoir? Tout ce qui nous entoure est hérissé de difficultés!... »

Dans ce moment, on ouvrit la porte de la chambre à coucher; ma mère s'élança au devant de la per-

sonne qui entrait. C'était Albert qui venait savoir pourquoi on ne servait pas le dîner : « Tout le monde est là, lui dit-il, excepté Bonaparte qui s'est fait excuser. » Ma mère joignit les mains, et les serrant fortement, elle les leva vers le ciel. Mon frère la regarda avec étonnement; elle lui fit signe de se taire et lui dit tout haut de faire servir.

— J'achève de lire une lettre que ta sœur vient de m'écrire par une personne qu'elle me recommande. Elle a joint à sa recommandation une dinde aux truffes, et si ces messieurs n'ont pas peur de dîner trop tard, nous la mangerons aujourd'hui; ou bien nous pourrons en faire un nouveau motif de réunion, dit ma mère en s'avançant vers ses convives, ayant à la main une lettre qu'en passant elle avait prise sur sa cheminée.

Le motif qui lui faisait faire ce long mensonge, c'est que l'homme qu'elle avait laissé dans le salon pour aller trouver le proscrit était bavard à l'excès, et avait sûrement déjà dit qu'on était venu chercher ma mère avec une apparence de mystère; mais elle parla si naturellement que l'on crut à la nouvelle qu'elle donnait de l'arrivée d'une dinde aux truffes. Tout le monde se récria et passa d'une voix unanime à l'avis de la manger le lendemain, et ma mère ayant demandé la permission de finir sa lettre, referma la porte de sa chambre à coucher, dont elle poussa doucement le verrou, et alla rejoindre le malheureux proscrit. « Nous devons nous estimer heureux, dit-elle en rentrant dans ma chambre, où nous trouvâmes Salicetti assis sur une chaise, la tête appuyée dans ses deux mains, nous devons nous estimer heureux de n'avoir pas Bonaparte pour scru-

ter nos paroles et nos regards. Maintenant que faut-il faire? — Si vous ne vous refusez pas à me sauver, la chose est sûre, je ne demande que votre consentement; le donnez-vous?... » Ma mère ne répondit pas d'abord. On voyait, au changement fréquent de la couleur de ses joues, qu'elle était violemment agitée. Enfin, elle devint si pâle que je crus qu'elle se trouvait mal. Salicetti, interprétant son silence comme un refus, reprit son chapeau qu'il avait jeté sur mon lit, et murmurant quelques mots que je n'entendis pas, il allait sortir de la chambre lorsque ma mère l'arrêta par le bras :

« Restez! lui dit-elle, ce toit devient le vôtre. Mon fils doit acquitter sa dette et, quant à moi, c'est mon devoir d'acquitter celle de mon mari. — Eh bien! tout est dit; tout est bien. Allez dîner, Mariette aura soin de moi. Je ne lui ai dit que deux mots, mais ces deux mots magiques me l'ont attachée au point de lui faire donner sa vie pour moi. Jeune fille, dit-il en m'arrêtant par ma robe, comme j'allais suivre ma mère, j'ai parlé devant vous, parce qu'il faut bien que vous sachiez cette affaire; je n'ai pas besoin de vous remontrer les conséquences d'une indiscrétion. — Ah! ne craignez rien, » m'écriai-je en me jetant dans les bras de ma mère, dont les yeux étaient fixés sur moi avec une expression de désespoir. Bonne mère! elle ne pensait qu'à moi dans ce moment où elle jouait sa tête! Elle s'arrêta un moment dans sa chambre pour reprendre un peu d'assurance. Elle n'était certes pas dissimulée, car rien n'était plus franc et plus loyal que son âme; mais la force de son caractère lui donnait, quand il le fallait, un grand pouvoir sur elle-même. Personne n'aurait pu se douter, lors-

qu'elle rentra dans le salon, qu'elle eût un secret si important à dérober à l'attention de ceux qui l'entouraient.

Le dîner fut gai. Les personnes engagées étaient d'une opinion qui leur faisait voir avec une vive satisfaction le résultat des événements des deux journées qui venaient de se passer, et, comme on savait que ma mère pensait de même et que rien, dans sa contenance, ne trahissait son inquiétude, on s'abandonnait à la joie. Brunetière était du nombre de nos amis invités. Il était toujours fort gai, mais ce jour-là les éclats de sa gaité redoublaient. Brunetière louchait d'une manière atroce, et surtout quand il lui arrivait d'avoir bu du vin de Champagne. Ce jour-là, « en raison de *la libération* de l'Assemblée, disait-il, je fais des *libations* au bon voyage de tous les déportés, et à votre ami Salicetti, Permon, dit-il en s'adressant à mon frère, car j'ai oublié de vous dire qu'il est dans la nasse avec les autres brochets. Il voulait tout avaler, celui-là. Pour le dire en passant, je ne l'aimais pas trop, votre Corse, et même, à présent que j'y pense, je ne l'aimais pas du tout. Je me rappelle qu'un jour où j'avais, comme aujourd'hui, l'honneur de dîner chez Mme de Permon (et il se levait en faisant une profonde révérence)[1], il y eut du tapage entre ce monsieur corse, M. de Permon et ce pauvre M. Durosoi. Il est mort en brave garçon, celui-là, en honnête homme qu'il était... Je doute que le monsieur corse en fît autant. — Pourquoi?

[1] J'ai trouvé dans Walter Scott le portrait littéralement copié sur le caractère de M. Brunetière. C'est dans Gui Mannering, l'avocat Pleydell. C'est cela tout à fait

demanda quelqu'un. — Pourquoi? parce qu'il est méchant, et que les méchants sont toujours lâches; or, puisqu'il est méchant, je conclus que... — Allons, dit ma mère, vous parlez là sans savoir ce que vous dites. — Je vous demande pardon, répondit M. Brunetière, qui, comme les gens dans une demi-ivresse, se cramponnait à son idée. — Et que savez-vous s'il est ou non méchant? dit ma mère; il ne vous a jamais fait de mal. — Parbleu! s'écria M. Brunetière, c'est vous-même, madame, qui me l'avez dit il n'y a pas encore huit jours, en me répétant un affreux mot sur des pierres, dont il faudrait lui attacher une au cou et l'envoyer avec elle où il voulait qu'elle allât. »

Ma mère devint pâle et rouge en même temps. Elle me dit, le même soir, que la pensée que le proscrit qui était venu lui demander un asile était insulté dans son malheur, dans la première heure qu'il passait sous le toit hospitalier, lui avait fait mal. Son âme était grande et belle! Non seulement j'aimais ma mère, mais j'en étais fière.

Enfin, cette éternelle journée s'écoula. Ma mère, n'ayant pas voulu donner prise au moindre soupçon, n'avait pas même prévenu mon frère. Lorsque tout le monde fut parti, elle lui annonça l'hôte qui nous était arrivé. Mon frère frémit pour ma mère et pour moi; mais il n'était plus temps de craindre, il fallait agir et mettre en œuvre tous les moyens que pouvait présenter la prudence.

M^me^ Grétry fut appelée. Elle se conduisit d'une manière parfaitement noble. Si elle vit encore, ce que j'espère, je la prie de voir ici une preuve d'estime et de souvenir. Elle dit, au premier mot de proscrip-

tion : « J'ai ce qu'il vous faut, mais il faut pour cela que M^me de Permon consente à changer d'appartement. Il y a une cachette qui a sauvé plus de quatre infortunés lors du régime de la Terreur. Elle en sauvera encore, du moins tant que je vivrai dans cette maison. »

A propos de M^me Grétry, je rapporterai ici un fait qui occupa beaucoup les habitants de sa maison et qui se trouve singulièrement lié aux tristes circonstances dont je parle. Au nombre des folies du temps, les perruques jouaient un rôle important. Rien ne peut être comparé à l'absurdité de cette mode. Une femme brune devait avoir une perruque blonde ; une femme blonde une brune. Enfin une perruque devenait partie nécessaire d'un trousseau. J'en ai vu qui coûtaient jusqu'à huit et dix mille francs [1], mais *en assignats*, ce qui revenait à cent cinquante ou deux cents francs en argent. On conçoit qu'avec cette fureur de perruques, les cheveux *blond naissant* étaient fort recherchés. Or, il est impossible d'imaginer une tête de chérubin bouclée, une tête d'amour prise dans les gracieux tableaux de l'Albane, plus charmante que le chef blond du petit Alexandre. Il était le favori de toute la maison ; on l'aimait pour sa figure, sa gentillesse, parce que l'œil se plaît à s'arrêter sur un objet aussi joli, aussi gracieux, et puis on l'aimait pour lui, pour son caractère d'enfant.

[1] J'ai vu chez Dufour, fameux faiseur de perruques d'alors, une perruque blonde du prix de 600 francs argent. C'est encore meilleur marché qu'une perruque pour Philippe V, où il entrait pour 800 francs de cheveux, sans la façon, et l'on sait combien est grande la différence de la valeur du marc d'argent, selon les temps.

Il était toujours chargé de bonbons, de joujoux, et bien certainement il était l'être le plus heureux de la maison. Mais, hélas! nul bonheur n'est parfait. Le pauvre petit recevait bien des compliments pour ses beaux cheveux. Le pauvre enfant ne disait pas que, tous les soirs, on lui mettait quatre-vingts papillottes autour de sa petite tête et que les beaux cheveux n'auraient pas plus bouclé sans cela qu'un écheveau de soie de Turin.

Le pauvre petit était vraiment malheureux de l'excès de sa beauté. Cependant il avait fini par s'y habituer et prendre son triomphe en patience. Depuis la fin de l'hiver, sa mère ne pouvait le retenir chez elle. Il était continuellement dans un grand vestibule intérieur, où il avait établi son quartier général, et de là il faisait de fréquentes excursions dans le jardin et surtout dans les appartements de la maison, où il était sûr d'être toujours bien accueilli et de trouver des bonbons, des fruits, des jeux et surtout des caresses; car nous prenions tous plaisir à faire naître une expression joyeuse sur cette ronde et fraîche petite figure. Il était si gentil, lorsqu'il secouait sa tête et débarrassait ses deux petites joues vermeilles de leur rideau de soie! Par exemple, je n'ai jamais connu d'enfant plus gourmand. Dès qu'il apercevait une friandise, ses yeux bleus lançaient des éclairs, en même temps qu'ils accompagnaient le plus gracieux sourire de sa petite bouche cerise, qui était, au reste, bien vite déformée par l'occupation que lui donnait à l'instant l'objet de tant de joie. Du reste, gentil dans son humeur, point gênant, Alexandre était vraiment un enfant charmant.

On concevra facilement qu'il devait être aimé de

toute la maison : aussi l'inquiétude fut-elle générale lorsqu'un jour, après une recherche exacte chez tous les locataires, il fut impossible de trouver Alexandre. La mère, au désespoir, fait les recherches les plus minutieuses; il est reconnu que l'enfant n'est dans aucun des appartements. Il y avait un puits dans le jardin; mais la margelle est trop haute pour que l'enfant ait pu y monter, il ne peut y avoir d'inquiétude de ce côté. La pauvre Mme Grétry était dans un état pitoyable, que chaque instant ne faisait qu'aggraver, et l'incertitude sur ce mystérieux événement y ajoutait encore.

On était alors dans les beaux jours de mai; il faisait un temps admirable. Comme nous venions de sortir de table, j'étais à la fenêtre du côté de la cour, et je regardais tous les serviteurs de la maison allant et venant à la recherche d'Alexandre, lorsque, à la clarté douteuse du crépuscule, je vois avancer sous la porte un petit objet très informe, une petite masse toute ronde, s'approchant d'un pas timide. Enfin je reconnais Alexandre; mais, bon Dieu ! dans quel état!

Son matelot de bazin d'une blancheur toujours si éblouissante était taché, crotté, déchiré et il n'avait plus qu'un de ses petits souliers de maroquin vert, ainsi qu'un de ses bas de soie à coins de couleur. Mais la plus étrange partie de sa personne était sa tête. Plus de belles boucles blondes soyeuses et parfumées, plus de papillotte à redouter, mais aussi plus de cheveux ; Alexandre est tondu. Il est sorti de la maison en chérubin, il y rentre en enfant de chœur. Le pauvre petit semblait connaître son malheur; car il baissait sa tête, aussi nue qu'un genou, avec la même humiliation que le mulet de Provence, lorsqu'on lui

ôte son plumet avant d'entrer dans la ville, parce qu'il a été désobéissant.

Il y a bien des années de cet événement, et je ne puis me rappeler sans rire la figure vraiment burlesque de ce pauvre enfant, dégagée de tous ses cheveux, laissant voir deux énormes oreilles qui montaient le long de cette tête si habilement rasée. Ses yeux, ordinairement gracieux et doux, avaient en cet instant quelque chose d'effaré, tellement étranger à sa physionomie habituelle, qu'il était impossible de ne pas rire. En une seconde toute la maison fut autour d'Alexandre, qui fit un discours fort éloquent dans lequel il nous fit voir qu'il était complètement ivre. Je m'aperçus alors que sa démarche incertaine venait de son *intempérance*, et non de la perte du *coco vert*, comme je l'avais d'abord charitablement pensé !

On ne peut se faire une idée de l'effet de l'ivresse sur cette petite cervelle. Il bavardait comme une vraie pie et nous apprit qu'étant sur la porte un beau citoyen s'était arrêté devant lui, lui avait donné des pastilles de chocolat, des pistaches, des poires confites ; lui avait dit qu'il en avait chez lui *des chambres pleines*. J'ai déjà dit que la tempérance n'était pas la vertu de mon petit favori. Aussi les chambres pleines de pistaches et de poires confites firent-elles dresser ses énormes oreilles et, donnant la main à son tentateur, il se mit à courir de toute la vitesse de ses petites jambes, vers une boutique de coiffeur, où il trouva bien à la vérité des pistaches et des diablotins, mais surtout de grands ciseaux qui le débarrassèrent de sa magnifique chevelure, dont le brave homme a fait une belle perruque qu'il a vendue probablement de manière à faire rentrer l'intérêt de ses diablotins.

Après cette digression, je reviens à Salicetti. Le déménagement convenu se fit le soir même. On dit que ma mère avait reçu des nouvelles de mon père et qu'il annonçait son arrivée à Paris; que, en conséquence de cette annonce, ma mère restait, au lieu de partir, et prenait un appartement plus grand. On devait *faire* arriver une seconde lettre, dans laquelle mon père annoncerait qu'il ne venait plus et rappellerait ma mère auprès de lui. L'important était en ce moment de donner un prétexte plausible à ce qui se faisait.

La petite retraite de Salicetti était bien meublée, tout entourée de tapisseries, de nattes, afin que le moindre mouvement de celui qui l'habitait ne pût être entendu. En une seconde, on était à l'abri.

Le lendemain matin, il était à peine onze heures, quand nous vîmes arriver le général Bonaparte. Comme cette scène est une de celles qui m'a fait le plus d'impression dans ma vie, je la rapporterai dans tous ses détails.

Bonaparte était vêtu comme il le fut presque toujours depuis. Il avait une redingote grise, plus que modeste, boutonnée jusqu'à la cravate, un chapeau rond toujours mal posé sur ses yeux, qu'il cachait entièrement, ou bien sur le derrière de sa tête, de manière à faire croire qu'il allait tomber; une cravate noire, très souvent mal nouée: voilà quelle était la toilette ordinaire de Bonaparte. Pour dire la vérité, à cette époque, tout le monde, hommes et femmes, n'étaient pas fort élégants, il faut en convenir, et la tenue personnelle de Bonaparte ne choquait pas autant alors qu'elle le fait aujourd'hui par souvenir. Il avait à la main un gros bouquet de violettes qu'il pré-

senta à ma mère à son entrée dans la chambre. Cette galanterie lui était si peu ordinaire que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire. « Il me paraît, dit-il en riant avec nous, que je me suis mal acquitté de mon emploi de *cavaliere servente.* » Puis après quelques autres propos : « Eh bien ! madame Permon, ajouta-t-il, voilà donc Salicetti qui, à son tour, peut juger de l'amertume des fruits de l'arrestation ? Ils doivent lui être d'autant plus désagréables à avaler, que c'est lui et ses adhérents qui ont planté les arbres qui les produisent. — Comment ! dit ma mère d'un air étonné en me faisant signe de fermer la porte du salon, Salicetti est arrêté ? — Eh quoi ! ne saviez-vous pas qu'il était depuis hier décrété d'accusation ? Je croyais que vous le saviez même si bien que c'était chez vous qu'il était caché. — Chez moi ! s'écria ma mère. Mais, Napoléon, vous êtes fou, mon cher enfant ! Chez moi ! mais il faudrait pour cela que j'eusse un *chez moi.* Mon cher général, je vous prie de ne pas répéter autre part une semblable plaisanterie. Que vous ai-je donc fait pour vous amuser à jouer ainsi avec ma tête ? Car il n'y va pas de moins. »

Bonaparte se leva, il s'avança lentement et, se plaçant devant ma mère, il croisa ses bras et la fixa longtemps en silence. Ma mère ne changea pas de visage et n'abaissa pas sa paupière sous le feu du regard de l'aigle. « Madame Permon[1], dit-il enfin, Salicetti est caché chez vous. Ne m'interrompez pas. Je ne le sais pas d'une manière positive ; mais je dis qu'il est caché chez vous, parce que, hier, à cinq heures il a été vu sur le boulevard, parlant avec

[1] Jamais il ne mettait la particule, et il avait raison.

Gauthier, qui l'avertit de ne point aller à la Convention. Il s'est dirigé de ce côté. On ne lui connaît ici aucune connaissance assez intime pour hasarder, en le recevant, sa sûreté et celle des siens, si ce n'est vous. Il n'a pas été au palais Égalité, c'est donc chez vous qu'il est venu chercher un asile. »

Ma mère avait repris toute son assurance. « Et de quel droit Salicetti serait-il venu me demander asile? dit-elle. Il sait que nous ne pensons pas de même. J'étais au moment de partir, puisque, sans la lettre de mon mari, je me serais mise en route demain matin pour la Gascogne. — De quel droit il serait venu chez vous? Voilà ce que vous avez dit de plus juste, chère madame Permon. Venir chez une femme seule, qui peut être compromise pour quelques heures de salut procurées à un proscrit qui mérite sa proscription, est une indignité dont tout autre ne se serait pas rendu coupable. Vous lui devez de la reconnaissance. C'est une *lettre de change* que vous devez acquitter. Il a été lui-même l'huissier venant vous faire commandement de payer, n'est-ce pas, mademoiselle Loulou? » me dit-il en se tournant brusquement vers moi.

J'étais à travailler dans l'embrasure d'une fenêtre sur laquelle étaient beaucoup d'arbustes. J'eus l'air de regarder l'un des pots de fleurs, et je ne répondis pas. Ma mère, qui me comprit, me dit : « Laurette, le général Bonaparte te parle, mon enfant. » Je me tournai alors vers lui, le reste de mon trouble pouvait passer pour le commencement de celui qu'aurait éprouvé une jeune fille qui vient de faire, sans le vouloir, une chose impolie. Je le croyais, du moins; mais nous avions affaire à trop

forte partie. Il me prit la main, me la serra dans les deux siennes et dit à ma mère : « Je vous demande pardon, j'ai eu tort. Votre fille m'a donné une leçon. — Vous donnez à Laurette plus de mérite qu'elle n'en a, mon cher enfant. Elle ne vous a pas donné de leçon, parce qu'elle ne saurait pourquoi elle le pourrait faire; mais c'est moi qui vous en donnerai une tout à l'heure, si vous persistez à vouloir croire une chose qui, en résumé, peut me faire un grand tort et aurait de graves conséquences, si vous alliez répandre de semblables folies. »

Bonaparte lui dit d'une voix émue : « Madame Permon, vous êtes une femme remarquablement bonne, et cet homme est un méchant homme. Vous ne pouviez pas lui fermer votre porte, il le savait. Et vous exposer, ainsi que cette enfant! Autrefois, je ne l'aimais pas; maintenant je le méprise. Il m'a fait bien du mal. Oui, il m'a fait beaucoup de mal. Eh bien, il y avait des motifs; vous les avez connus, n'est-ce pas? » Ma mère fit signe que non. « Quoi! Permon ne vous en a pas parlé? — Jamais. — C'est étonnant. Eh bien, je vous les conterai quelque jour; vous verrez s'il n'y a pas eu de la lâcheté et de la cruauté à se prévaloir de sa faveur *surnageante*, pour me repousser, *moi*, au fond de l'eau. Il m'a accusé de *crimes*, car n'est-ce pas un crime que d'être un enfant traître à la patrie? Salicetti s'est conduit, dans cette affaire de Loano, comme un misérable. Junot voulait aller le tuer, si je ne l'avais arrêté; ce jeune homme, rempli de feu et surtout d'amitié pour moi, voulait aller le défier en duel et, s'il n'avait pas voulu se battre, « il l'aurait jeté par la fenêtre, » disait-il. Maintenant Salicetti est proscrit. A son tour, il peut

mesurer toute l'étendue d'un malheur comme celui d'une destinée brisée, perdue ! — Napoléon, lui dit ma mère en lui prenant la main et le regardant avec amitié, je vous jure, sur ma foi, que Salicetti n'est pas chez moi... et tenez, faut-il tout vous dire ? — Dites, dites, s'écria-t-il avec une ardeur que peut-être personne ne lui vit jamais. — Eh bien ! Salicetti était ici, en effet, hier à six heures ; mais il en est ressorti à huit heures et demie, neuf heures. Je lui ai démontré l'impossibilité physique de le recevoir chez moi, demeurant dans un hôtel garni. Il m'a comprise et est reparti. »

Tandis que ma mère parlait, Bonaparte avait les yeux fixés sur elle avec une avidité dont rien ne peut donner l'idée, puis il s'éloigna et se promena rapidement dans la chambre. « Ainsi je l'avais deviné, disait-il ; ainsi donc il a eu la lâcheté de venir dire à une femme : « Donnez votre vie pour moi. » Mais lui qui venait vous intéresser à son sort, vous a-t-il dit qu'il venait de faire assassiner un de ses collègues? Avait-il au moins *lavé ses mains* avant de toucher les vôtres pour vous implorer ? — *Napoleone ! Napoleone ! quest' è troppo ! Tacete ; se non tacete, me ne vado. Se hanno ammazato quest' uomo poi non e colpa sua !...* » Quand elle était émue, ma mère parlait italien ou grec à l'instant même. Cela lui est souvent arrivé avec des gens qui n'entendaient ni l'un ni l'autre. Au reste, cette fois, il en fut de même. Bonaparte était lancé après Salicetti comme un chien de chasse le serait après un cerf; il cherchait toujours à l'atteindre et n'écoutait rien. Ma mère se désespérait. Salicetti entendait tout; une simple planche le séparait de nous ; moi, dans mon inexpérience, je

tremblais à chaque instant de le voir sortir de sa retraite. Je ne connaissais pas encore le monde

Enfin, après une longue conversation de deux heures, que je ne transcris pas ici parce qu'elle roula toujours sur le même sujet et presque avec les mêmes expressions[1], Bonaparte se leva pour s'en aller et je respirai, car je voyais ma pauvre mère au supplice. « Vous m'assurez donc que vous croyez qu'il est retourné chez lui pour s'y cacher? dit encore Napoléon en prenant son chapeau. — Oui, répondit ma mère, je lui ai dit que, puisqu'il tenait à se cacher dans Paris, il valait mieux qu'il séduisît à prix d'or les maîtres de son hôtel garni, parce que ce serait le dernier endroit où l'on irait le chercher. Ensuite, dit ma mère, après un moment de réflexion et presque effrayée de diriger les recherches sur des innocents, écoutez donc, mon cher enfant, je ne puis vous dire qu'il y soit. Je ne l'ai pas vu rentrer chez lui, après tout. — Oh! bien, très bien! Mille remerciements, madame Permon, et surtout pardonnez-moi. Mais si jamais vous êtes offensée comme je l'ai été par cet homme!... Adieu. »

Bonaparte sortit enfin, et il était temps; ma mère était épuisée. Elle me fit signe d'aller pousser le verrou de sa chambre, et ouvrit la porte de la retraite de Salicetti.

Je n'ai jamais aimé cet homme. Il m'est toujours apparu avec une sorte de prestige effrayant qui me le rendait répulsif. Depuis, en lisant le *Vampire*, son

[1] Cette conversation fut transcrite mot à mot par mon frère, qui, déjà à cette époque, tenait un journal pour faire l'ouvrage que lui a enlevé le duc d'Otrante. Il en a été de même de tout ce qui avait rapport à l'affaire de Salicetti.

idée m'est revenue. J'ai uni sa figure à ce caractère fictif. Cette pâleur jaune, les yeux noirs flamboyants, ces lèvres qui blanchissaient à l'instant même où il éprouvait une vive émotion : tout en lui effrayait les yeux et l'âme. Ce jour-là, il me causa un tremblement qui me dura toute la journée. Il me semble le voir encore. Il était assis sur une petite chaise près du lit, la tête appuyée sur l'une de ses mains, qui était pleine de sang; le lit en était tout taché, et une cuvette sur laquelle il était penché et qui s'était renversée en contenait encore. Il venait d'avoir une hémorragie et de rendre des flots de sang par la bouche et par le nez[1]; il en était couvert. Sa pâleur était effrayante. Que j'ai longtemps été poursuivie de cette figure dans mes rêves! Ma mère courut à lui; il était presque évanoui. Elle le prit par la main, elle était froide. Nous appelâmes Mariette. Elle lui fit respirer du vinaigre. Il revint à lui. Quel retour à la vie, mon Dieu! Des mots sans suites; mais des imprécations! Cet homme, qui habituellement avait des formes polies, devint aussi brutal qu'un homme du bas peuple; des jurements, des menaces adressées surtout à Bonaparte se succédaient avec une rapidité qui formait un étrange contraste avec sa faiblesse. Je m'en fus dans le salon, où je trouvai mon frère; je l'envoyai près de ma mère; car, pour moi, je n'y tenais plus.

Le lendemain, Bonaparte revint. Sa physionomie avait la plus singulière expression. Il était facile de

[1] Pendant la route de Paris au port où il s'embarqua Salicetti eut cinq de ces hémorragies; il y était sujet, et la contraction qu'il éprouva pendant la conversation de Bonaparte la rendit plus sérieuse.

voir que son opinion était arrêtée sur ce qui regardait Salicetti; du moins ce fut ce qui nous frappa, ainsi qu'un ami de celui-ci, qui possédait toute sa confiance et était venu le même matin. Mais Bonaparte ne parla pas comme la veille d'une manière aussi directe contre le proscrit, il se contentait de lancer par intervalles de ces mots comme il savait en dire, de ces mots en manière *de flèche aiguë;* mais rien de personnel *nominativement*. Comme ces deux hommes se haïssaient! Si l'un d'eux a pu faire prendre le change à cet égard, il a été d'une grande habileté, ou bien dissimulé.

## CHAPITRE XVII

Fête funèbre en l'honneur de Féraud. — Romme et ses collègues. — Difficulté de sauver Salicetti. — Le général Miranda. — Incroyable ressemblance, et projet de ma mère. — Supplice de Romme, Soubranie et ses collègues. — Le poignard et les suppliciés. — Scène atroce et mon frère couvert de sang. — Mauvaise joie de Salicetti. — Bonaparte chez ma mère et détails sur Bonaparte.

Le 14 prairial, on fit un service funèbre en l'honneur de Féraud. Il était homme de bien; on aurait pu faire prononcer son oraison par un autre que Louvet, l'auteur de *Faublas*. Lorsque Salicetti apprit cette particularité, il se prit à rire et fit une remarque mordante sur l'orateur et sur le fait lui-même.

Je ne pus m'empêcher d'en être blessée. Il est toujours mal d'attaquer le malheur avec quelque arme que ce soit; mais de toutes, la plus odieuse est la raillerie. Il y a là quelque chose de sauvage. J'étais bien jeune alors. Mon âme avait cette susceptibilité native qui s'offense chevaleresquement d'une seule atteinte à ce qui est beau et bien. Je me mis à pleurer et quittai la chambre avec dépit de voir mon frère et ma mère garder le silence et ne pas l'imposer à Salicetti. Albert, qui m'avait devinée, vint aussitôt dans ma chambre. Je lui fis les reproches que je croyais qu'il méritait.

— Ma pauvre Laurette, me dit-il en m'embrassant! ma bonne sœur! il ne faut pas avoir ainsi de l'exigence pour ce monde dans lequel tu entres si jeune et si bonne, si étrangère à tout ce qui est vengeance et haine. Pauvre amie! Ce sont des sentiments que tu ne connais pas et que tu ne peux comprendre! Sois indulgente pour ce que tu ne sais pas; et puis, songe que tu aurais trop à faire si tu prenais parti pour le malheur toutes les fois que la méchanceté l'insulte.

Mon frère avait raison. Eh bien! je suis toujours de même.

Cependant le procès des accusés de prairial s'instruisait avec vigueur. On cherchait Salicetti et un autre représentant. Salicetti n'était pas aimé de ses collègues. Il avait de l'esprit, beaucoup de moyens, une grande ambition et les projets qu'il aurait réalisés étaient d'une nature qui devait nécessairement attirer une grande sévérité sur leur auteur, du moment où ils étaient connus. Romme était arrêté; c'était un mathématicien distingué; Goujon qui, depuis l'ouverture de la Convention, s'était fait remarquer par ses vertus privées et ses qualités républicaines, était également arrêté ainsi que Soubranie, Duquesnoi, Duroi et Bourbotte. Tous étaient remarquables, soit par leurs vertus personnelles, soit par leurs talents comme hommes d'État. Que de réflexions étaient éveillées en voyant de tels hommes assis sur le banc des criminels!

Pour les isoler de leurs adhérents, on les avait aussitôt transférés au château du Taureau, dans le département du Finistère. Mais lorsque le calme fut un peu rétabli, on les ramena à Paris pour y être jugés par une commission militaire spéciale. Ce mo-

ment fut dangereux pour nous. Les recherches redoublèrent de vigueur et d'activité. Nous dûmes plus que jamais songer au départ. Mais comment faire? Il fallait un passeport pour le proscrit et là son or devenait impuissant. Ma mère ne savait comment résoudre l'affaire dans laquelle elle s'était engagée. Tout à fait abattue, elle allait laisser Salicetti aux soins de M^me^ Grétry et repartir pour Bordeaux avec moi, lorsqu'elle reçut une lettre de mon père qui, ayant appris le danger de Salicetti, ordonnait à ma mère de lui être utile en tout ce qu'elle pourrait. Cette lettre lui était apportée par un M. Emilhaud de Bordeaux, qui paraissait posséder la confiance de mon père. Ils s'étaient, à ce qu'il paraît, liés pendant le séjour de mon père à Bordeaux. C'était un homme de cinquante ans à peu près, de beaucoup d'esprit, ayant des manières polies et sachant parfaitement son monde. Ses opinions étaient celles de mon père; leur liaison ne m'étonna pas.

L'histoire des passeports était ce qui nous restait de plus difficile à faire. La plus rigide surveillance était exercée à cet égard et nous ne savions que faire, lorsqu'un incident bien naturel nous donna l'idée de ce qui nous fit réussir. Un jour, Bonaparte nous dit : « J'ai dîné hier chez un homme qui est singulier. Je le crois espion de la cour d'Espagne et de l'Angleterre tout à la fois. Il loge à un troisième étage et il est meublé comme un satrape. Il crie misère au milieu de cela et puis nous donne des dîners faits par Méo et servis dans de la vaisselle plate. C'est une bizarre chose que je veux éclaircir. J'ai dîné là avec des hommes de la plus grande importance. Il y en a un entre autres que je veux revoir, c'est un don Qui-

chotte, avec cette différence que celui-ci n'est pas fou. » Ma mère lui ayant demandé son nom : « C'est le général Miranda, répondit-il ; cet homme-là a du feu sacré dans l'âme. »

Lorsque Bonaparte fut parti, Salicetti dit à ma mère : « Le drôle (jamais il ne parlait de Bonaparte sans une épithète injurieuse) a deviné juste. C'est un agent de l'Angleterre, ce donneur de dîners dont il vient de vous parler. Je le crois Mexicain, sans en être sûr, car il est fort replié sur lui-même ; avec une simplicité apparente, je l'ai jugé *le picaro* le plus délié de l'Espagne. Mais il faut absolument, Madame Permon, que vous me rendiez le service d'attirer le général Miranda chez vous ; j'ai le plus grand besoin d'entendre son opinion sur toutes les affaires de prairial. Si je ne m'abuse pas dans mon espérance, vous serez délivrée avant peu de la triste responsabilité que je vous cause. »

Ma mère témoigna quelque répugnance à attirer chez elle un étranger avec lequel elle n'avait nul rapport : « Et ensuite, quel moyen employer pour le faire venir, dit-elle ; ici il n'existe aucun rapport entre lui et moi. » Salicetti en convint et, se frappant la tête, il fut tout le jour abîmé dans ses réflexions et témoigna une humeur très vive, ce qu'il faisait toujours lorsque ma mère se refusait à une démarche qui pouvait la compromettre.

Le même jour M. Emilhaud vint nous voir ; en racontant ses voyages, il vint à parler de l'Espagne, de ceux qu'il y avait connus et il nomma le général Miranda. « Mon Dieu ! dit ma mère, j'en ai fort entendu parler, je voudrais bien le connaître. — Je vous le présenterai si vous le désirez, dit M. Emilhaud ; nous

sommes fort liés, quoique ses opinions et les miennes ne marchent pas du même pied. Il rêve la liberté du monde entier; c'est une belle chose que la liberté, mais c'est une arme dangereuse à mettre dans la main des peuples. J'ai quelquefois avec lui des scènes terribles; néanmoins c'est un excellent garçon et nous nous donnons toujours la main avant de nous quitter... Voulez-vous que je vous l'amène? »

Ma mère répondit qu'elle en serait charmée; en effet, deux jours après, M. Emilhaud lui amena le général Miranda. C'était un homme d'une figure et d'une tournure peu communes, en raison de leur originalité plutôt que de leur beauté; c'était toujours cet œil de feu des Espagnols, cette peau basanée, ces lèvres minces et spirituelles même dans leur silence; sa physionomie s'éclairait dès qu'il parlait, ce qu'il faisait avec une rapidité inconcevable. Cet homme devait avoir au fond de l'âme le foyer d'un noble feu.

Le général Miranda parlait mal français; mais M. Emilhaud ayant dit à ma mère qu'il parlait l'italien, la conversation fut aussi vive, aussi rapide que si le général fût né à Florence, ou ma mère à Madrid.

Comme Salicetti l'avait priée de le faire, ma mère mit la conversation sur les derniers événements, malgré sa répugnance à parler des affaires politiques. Le général Miranda était occupé en ce moment à répondre à des questions sur le midi de l'Espagne que lui adressait mon frère; il lui souriait, ce qui donnait un grand charme à sa physionomie. Tout à coup, en entendant ma mère parler de la conspiration de prairial, il changea dans l'instant et devint sombre et

surtout sévère. « J'aime la liberté, madame, dit l'Espagnol, mais ce n'est pas une liberté sanglante et sans pitié pour le sexe et l'âge, comme celle qui était à l'ordre du jour chez vous il y a peu de mois; il me paraît que l'on voulait la rétablir par cette révolution du 1er prairial. Ceux qui voulaient et provoquaient un tel retour ne sont pas des Français; ils ne sont d'aucun pays. — Bien, mon ami, bien! lui dit Emilhaud en lui serrant la main, à la bonne heure, parlez comme cela. Voilà de bons sentiments. — Eh quoi! pensez-vous donc, parce que j'aime la liberté, parce que je voudrais voir ma patrie affranchie du joug de l'inquisition et de ces règnes de favoris qui font rougir le front de la nation plus encore que celui de notre roi; pensez-vous enfin, parce que je suis raisonnable, que je sois sanguinaire? C'est vous, mon ami, qui n'êtes pas dans la question; non, non, pas d'échafauds permanents, ou la France est perdue. »

Tandis que le général Miranda était chez ma mère, je sortis un moment et je traversai l'antichambre; à peine y eus-je mis le pied que je reculai. Salicetti était devant moi, je le crus du moins; jamais ressemblance ne fut plus forte, seulement la taille de l'individu que je voyais était plus petite que la sienne; mais du reste même physionomie, mêmes traits. Cet homme était un Espagnol au service du général Miranda.

Lorsque celui-ci fut parti avec M. Emilhaud, Salicetti dit à ma mère d'un air accablé : « Il n'y a rien à espérer ainsi que je m'en étais flatté. Ce Miranda est un de ces idéologues imbéciles, qui, comme Thomas Payne, veulent régénérer le monde avec un bouquet de roses pour sceptre. — Ce sont des niais!

— Oui, mais cette niaiserie-là nous rejette par de là tous les obstacles à franchir. Comment donc faire? »

Sans savoir de quelle importance allait être ma remarque, je dis combien cette ressemblance entre le domestique du général Miranda et Salicetti m'avait frappée. Ma mère fut celle de nous tous qui la première en sentit la conséquence. « Nous sommes sauvés, s'écria-t-elle; il est impossible que dans une ville comme Paris, on ne trouve pas un homme ayant une tête comme celle du domestique de Miranda, sur un corps de cinq pieds six pouces! »

Mon frère et Salicetti, Mme Grétry, qu'on appela au conseil, tous furent ravis de cette idée de ma mère. « Je vais faire chercher un valet de chambre, ce qu'on appelle aujourd'hui *un officieux*, nous dit-elle; lorsque je l'aurai comme *il faut* qu'il soit, je le mènerai à la section, je ne sais où, pour qu'il ait son passeport. Une fois le passeport obtenu, comme donné à un homme étant à mon service, je lui fais une méchante querelle; Loulou s'arrangera pour qu'il lui manque, ou quelque chose de semblable et je le renvoie, après lui avoir payé, en dédommagement, un mois de gages *en argent* et non pas en assignats.[1] » Ma mère riait, frappait ses petites mains l'une contre l'autre comme un enfant qui vient d'obtenir un mois de congé. Hélas! ce jour où elle était si gaie, si heureuse, en précédait un autre qui devait me rendre témoin de l'une des plus affreuses scènes offertes aux yeux d'une jeune fille, dans cet âge surtout où

[1] Cette nouvelle monnaie en papillottes commençait à circuler. On sait qu'à l'époque de la famine et lorsqu'on institua ce nouveau mode financier, il y eut un mouvement, le plus dangereux peut-être qu'ait éprouvé le corps de l'État.

celles qui se jouent devant elle ne devraient lui présenter la vie que brillante de bonheur et de joie!

Cependant, comme je l'ai déjà dit, les accusés avaient été ramenés à Paris: la commission militaire spéciale, organisée pour les juger, tenait ses séances rue Neuve-des-Petits-Champs, dans la maison qui, depuis, fut l'hôtel du ministre du Trésor sous l'empire. Salicetti, échappé *seul* à la main de la justice, voyait de son asile instruire le procès de ses collègues avec une tranquillité qui me révoltait. Nourrie de bonne heure des beaux souvenirs de l'antiquité, je cherchais dans Plutarque, et je trouvais à chaque page des exemples de dévouement à l'amitié ou à la patrie. Il me paraissait lâche à Salicetti d'abandonner toutes ces têtes, que peut-être lui-même avait exaltées, au fer du bourreau, tandis que la sienne était à l'abri. Oui, à sa place il est sûr qu'avec ma manière de voir, avec l'âme ardente que j'avais alors, j'aurais été rejoindre mes amis; je crois même que je l'aurais fait plus tard.

Nous étions alors au vingt-quatre prairial. Salicetti éprouvait une telle agitation que mon frère était toujours sur le chemin de notre maison à la rue Neuve-des-Petits-Champs pendant le peu de temps qu'on fut à prononcer le jugement de ces malheureux. Enfin, un jour, nous le vîmes revenir dans un état digne de pitié. Le pauvre jeune homme était destiné à voir les scènes les plus terribles : Romme, Soubranie, Duroi, Duquesnoi, Goujon, Bourbotte étaient jugés; dans le cours du procès ils avaient montré la plus admirable vertu : abnégation d'eux-mêmes, fermeté d'âme, amour de la patrie; voilà ce que les infortunés égarés montrèrent dès le premier jour et conservèrent jusqu'au dernier. Romme surtout avait été sublime!

Lorsqu'on leur prononça leur arrêt, ils se regardèrent avec un œil calme et même serein ; les spectateurs éprouvèrent de l'attendrissement en voyant ces hommes condamnés à porter sur l'échafaud, comme de vils criminels, une tête qui n'était dirigée que par les plus nobles pensées. Romme parut à l'instant même se recueillir, et chercher comme une communication anticipée avec la puissance devant laquelle il allait paraître. Lorsque les accusés descendirent le grand escalier du tribunal, qui était bordé de curieux, Romme promena sur la multitude un regard calme et doux, mais qui cependant paraissait chercher quelqu'un. Probablement que celui qui lui avait promis d'y être n'eut pas le courage de lui tenir parole. Il dit : « Eh bien ! avec une main ferme, ceci suffira. Vive la liberté ! » Puis, tirant de sa poche un très grand canif, ou plutôt un petit couteau, il se frappa au cœur, et passa l'arme à Goujon, qui la passa à Duquesnoi. Tous trois tombèrent morts à l'instant sans pousser une plainte. Le couteau libérateur transmis à Soubrame, par la main déjà défaillante de Duquesnoi, frappa également les trois autres nobles cœurs, mais ils furent moins heureux : quoique grièvement blessés, ils parvinrent encore vivants au bas de l'échafaud, sur lequel on eut la barbarie de les faire monter sanglants et mutilés ! Des sauvages ne l'eussent pas fait.

Albert s'était trouvé si près de Romme, auquel il avait voulu adresser un regard ami et consolateur, que le sang du malheureux avait rejailli sur lui. Non ! je ne puis oublier, je n'oublierai jamais le récit de cette horrible scène ! Mon frère nous parlait de ce qu'il avait vu seulement depuis quelques minutes. Sa redingote portait les marques fraiches du sang d'un

homme qui, quelques jours avant, était assis dans cette chambre, peut-être sur cette même chaise! J'étais dans un état violent, je serrais ma mère dans mes bras; je pleurais, mais avec peine; mes larmes étaient rares et brûlantes. Je me sentais vraiment mal « Ce sont des scènes trop fortes pour Laurette, » dit mon frère qui, lui-même, avec son courage d'homme, était incapable de soutenir de pareilles émotions. Quant à ma mère, elle était froide et pâle; son cœur battait à peine. Machinalement elle avait pris un flacon d'eau de Cologne, un mouchoir, et elle frottait la redingote de mon frère sans savoir ce qu'elle faisait.

Salicetti était horrible à voir; je ne voulus plus le regarder, tant il me faisait peur. Sans pitié pour mon frère, il lui faisait répéter les détails terribles et sublimes de la tragédie dont il venait d'être spectateur. A chaque répétition il semblait que le cœur de Salicetti fût inondé d'une nouvelle joie. « C'est un sentiment naturel au cœur de l'homme, » me répondit mon frère lorsque je le lui dis le lendemain. « Il ne faut pas, ma chère enfant, que tu prennes l'habitude de te mettre ainsi en attitude hostile envers chaque événement qui ne se présente pas à toi comme tu l'entends. Tu vis dans un siècle où tu trouveras bien souvent des mécomptes, sans que pour cela cependant le monde soit plus méchant aujourd'hui qu'il y a plusieurs siècles. »

Bonaparte était allé à Saint-Maur passer un ou deux jours. Il y allait quelquefois, je ne sais pas chez qui. Je l'ai demandé depuis à Junot, qui n'en savait rien non plus, et qui me dit à propos de cela que Bonaparte était fort caché dans ses habitudes de cette nature. Lorsqu'il sut cette horrible catastrophe, il en parla avec l'accent du cœur, et je persiste à dire qu'à cette

époque il en avait un très susceptible d'émotions[1].

Bonaparte parlait ordinairement mal; c'est-à-dire qu'il était peu éloquent dans sa manière de s'exprimer. Sa concision, par trop *sèche*, ne donnait pas à son discours ce tour sinon gracieux, au moins arrondi et formé, qui est nécessaire dans les moindres discours. Depuis, tout en lui fut prestigieux, et sa parole le devint comme le reste. Mais le fait est qu'alors il n'était rien moins qu'éloquent, excepté dans les moments où son âme s'épanchait: alors c'était, comme dans les contes des fées, des perles et des rubis qui sortaient de sa bouche.

Ce jour-là il en fut ainsi; les infortunés eurent en Bonaparte un panégyriste admirable. Mais Salicetti, mais Fréron, mais tous ceux qui voulaient, disait-il, ramener le régime de sang, lorsqu'il parlait de lui-même, de son avenir détruit: « Et je n'ai pas vingt-six ans! » s'écriait-il en se frappant le front. « Je n'ai pas vingt-six ans!... » Alors il regardait ma mère avec une expression si douloureuse que ma mère disait lorsqu'il était parti: « En voyant ce jeune homme si malheureux, en vérité je me reproche presque ce que j'ai fait pour son ennemi. »

Oui, Salicetti était regardé par Bonaparte comme son ennemi. J'ignore tout ce qu'il a pu dire pour faire penser que son souvenir n'avait pas conservé de traces d'une injure. Il est possible qu'il ait eu l'intention motivée sur une raison que j'ignore de le faire croire; mais moi je sais bien qu'en penser. C'est pour cela que je répète que la conduite de Bonaparte, dans cette affaire, fut belle ou plutôt sublime.

[1] Quoi qu'en ait dit M. de Bourrienne.

# CHAPITRE XVIII

Maladie de Salicetti et délire épouvantable. — Apparitions sanglantes. — Singulière et mystérieuse conversation de Bonaparte avec ma mère. — Départ pour Bordeaux et le dîner d'adieu. — La première poste, et lettre admirable de Bonaparte. — Ingratitude de Salicetti. — Barbezieux et arrestation d'un jeune prêtre. — Mme de Lavauret. — Arrivée à Bordeaux. — Difficultés d'un moyen de transport pour Salicetti. — Voyage dans le Midi, et les bords de la Garonne. — Cette, et embarquement de Salicetti pour Gênes. — Ma ville natale et désastres de Montpellier. — Retour à Bordeaux par Toulouse, Montauban et Beaucaire.

Nous avions à éprouver un nouveau genre d'inquiétude; Salicetti tomba malade. Ce fut une chose horrible; il avait la fièvre, le délire; tout ce qu'il disait, tout ce qu'il voyait, ne se peut concevoir. J'ai lu bien des romans où l'on a peint de semblables situations; combien les pages que je parcourais me semblaient loin de la force de mes souvenirs! Jamais je n'ai rien lu qui en approchât. Salicetti n'avait aucune religion, ce qui ajoutait encore à l'odieux de ces scènes terribles. Ce n'était pas une plainte, c'était toujours un blasphème. Combien je le plaignais! Plus tard, ma mère me dit qu'un jour j'avais pleuré sur lui comme sur un frère. « J'en ai d'autant plus de mérite, lui répondis-je; car il m'effraya bien pendant ces trois jours. La crainte qu'il m'inspirait dominait la crainte de nous voir surpris. »

La mort de ses infortunés complices avait fait sur lui une impression terrible; elle se présentait à lui sous toutes les formes, sous les aspects les plus effrayants. Il y avait un de ces malheureux surtout qu'il voyait plus que les autres. Celui-là ne quittait pas son lit, il lui parlait, l'écoutait, lui répondait; c'était horrible à entendre. Ensuite quelquefois il se croyait dans une chambre toute rouge. Mais une circonstance qui me causait plus d'effroi que le reste, c'était le son bas et modulé de sa voix dans les tons les plus graves. Il est probable que le sentiment de la crainte dominait chez lui tous les autres, même la plus vive souffrance. Je ne puis rendre par aucun mot l'effet que me fait éprouver le souvenir de cet homme pâle et malade, proférant des paroles d'anathème et de damnation d'une voix basse avec une inflexion unie. Non, je ne puis rendre exactement cette impression, car moi-même je ne puis lui donner un nom; il me semble, en forçant toutes ces circonstances de comparaître de nouveau devant moi, que je sois dans le cauchemar de *Smarra;* et cependant ce temps n'est pas fantastique; ce n'est pas ici le jeu d'une imagination oisive; tout est réel, tout a été.

Cette fièvre ne dura que trois jours; pendant ce temps, le proscrit fut soigné par un jeune médecin grec nommé Ypsilanti, qui nous fut amené par M. Emilhaud, et dont il répondait.

Cependant, plus de trente valets de chambre s'étaient présentés, mais aucun ne convenait. A les entendre ils avaient les qualités requises, mais dès que le personnage n'était pas conforme de tous points au signalement, ma mère savait lui trouver une imperfection, et il était congédié. Dieu sait combien de

ces pauvres gens ont monté et descendu l'escalier de l'hôtel de *la Tranquillité!* Enfin, un jour, il arriva un grand garçon nommé Gabriel Tachard, qui ne ressemblait pas du tout à Salicetti, mais qui pouvait fort bien le doubler à la section. C'était du reste une lourde bête, qui probablement ne serait pas resté huit jours au service de ma mère; mais tout ce qu'on voulait de lui c'était d'avoir cinq pieds six pouces, les yeux et les cheveux noirs, le nez droit et rond, le menton rond et la peau du visage jaune et marquée de la petite vérole. La condition la plus difficile à joindre à tout cela était l'âge ou du moins l'apparence de l'âge. Salicetti avait, je crois, trente ans à cette époque. Au surplus, le rapport entre eux était parfait; le nez, les yeux et la peau étaient parfaitement conformes. En conséquence donc de toutes ces belles qualités, ma mère fut à la section avec moi, Mariette, Gabriel Tachard et Mme Grétry, qui devait répondre de sa locataire, attendu qu'à cette époque de liberté on ne pouvait aller à dix lieues de Paris sans une foule de formalités absurdes. Enfin tout s'étant trouvé en règle, nos passeports furent signés et nous revînmes tous à l'hôtel, joyeux et contents, ma mère et moi de partir, Gabriel d'avoir une bonne place, et Mme Grétry de nous voir quitter enfin sa maison, qui, en dépit de son nom, était devenue pour elle un enfer depuis que le proscrit avait acquis pour de l'or le droit d'en faire son asile.

Ma mère avait annoncé depuis huit jours que mon père la rappelait à Bordeaux. Le soir du même jour, elle reçut une nouvelle lettre qui lui enjoignait de partir à l'instant même. En conséquence elle annonça que le surlendemain elle quittait Paris. « Vous faites

bien de partir, lui dit Bonaparte en lui prenant la main et la regardant avec une sorte d'intention d'être compris, et cependant vous avez bien fait aussi de ne pas partir plus tôt. — Pourquoi cela? — Oh! pourquoi cela? Je ne puis vous le dire ce soir; mais tenez-vous à le savoir avant votre retour à Paris? — Sans nul doute; vous savez que les femmes sont curieuses. — Eh bien! Vous le saurez. Tenez. A quelle heure partez-vous? — Je ne sais trop. Onze heures ou minuit, pour éviter la chaleur; il vaut mieux, dans cette saison, voyager la nuit et dormir le jour. — Très bien encore, cela! Est-ce vous, dites-moi, qui avez-eu cette pensée? — Eh qui donc voulez-vous que ce soit? Loulou? — Pourquoi pas? Mademoiselle Loulou a d'excellentes pensées quelquefois, surtout quand elle m'aime un peu, n'est-ce pas? — Mais, je vous aime toujours beaucoup », lui dis-je; et c'était vrai.

« Pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, madame Permon, reprit Bonaparte, vous saurez ce que signifiait mon petit mystère à Longjumeau. — Et pourquoi, je vous prie, Longjumeau? — C'est mon idée. — A la bonne heure; mais, pour le dire en passant, mon pauvre Napoléon, vous radotez tout à fait. — C'est possible. Voulez-vous me donner à dîner demain? — Depuis quand avez-vous besoin de me demander à dîner? » dit ma mère.

(En effet, il venait sans prévenir et sans être invité.)

— Vous dites que je *radote*, il faut bien le prouver.

La conversation dura sur ce ton pendant longtemps, et si longtemps que l'heure du dîner arriva et

que Bonaparte resta. « Je suis donc en pension chez vous? dit-il à ma mère ; voulez-vous de moi ? — Pourquoi pas ? dit ma mère. Mais non, au fait, vous êtes trop entêté. — Bah ! ce sont les faibles qui disent cela. — Mais vous qui êtes *Spartiate*, vous devez apprécier mon caractère ce qu'il vaut ? — Allons, emmenez-moi, j'irai voir ma mère pendant que vous ferez vos paquets à Bordeaux et à Toulouse ; puis j'irai vous rejoindre, et nous reviendrons ensemble avec M. Permon à Paris. Je n'ai rien à faire ; grâce à ce coquin, ce scélérat qui m'a perdu, qui m'a ruiné, je suis ce qu'on veut, Chinois, Turc, Hottentot. Si vous ne m'emmenez pas, je veux aller en Turquie ou en Chine. C'est dans ce lieu qu'on attaquerait bien efficacement la puissance des Anglais[1], en faisant faire un traité de commerce à ces figures à moustaches ; » et là-dessus il se mit à parler de politique avec mon frère et une heure ne s'était pas écoulée, que l'empereur de la Chine s'était fait catholique et que nous avions un ministre de la justice à la place du grand colao.

Nous fîmes nos préparatifs le lendemain, pendant toute la journée, malgré le dérangement continuel que nous faisaient éprouver les visites d'adieu, les amis qui revenaient après nous avoir embrassés. Enfin, à six heures et demie, nous nous mîmes à table, Bonaparte, Brunetière, deux ou trois autres personnes, parmi lesquelles étaient M. Emilhaud et son fils, arrivé depuis quatre jours. Il avait laissé mon père très bien portant, mais fort triste. C'était

[1] L'Angleterre le sentait bien, l'ambassade de lord Mac-Cartney est de cette époque à peu près

lui qui avait apporté la seconde lettre de mon père.

A dix heures, ma mère renvoya tout son monde. Elle avait, disait-elle, plusieurs choses à terminer, des comptes à solder, et elle demandait à ses amis de leur faire ses adieux une heure plus tôt qu'elle ne l'avait d'abord résolu. Elle renouvela la promesse d'être de retour au mois de septembre ou d'octobre au plus tard, et de ramener mon père. M. Emilhaud, qui se fixait à Paris, était intéressé à ce que cette partie de la promesse fût exécutée, et le lui fit répéter. Lorsque ce fut au tour de Bonaparte, il s'approcha de ma mère, lui prit la main et lui dit très bas : « Lorsque vous reviendrez ici, rappelez-vous cette journée. Dites-vous qu'aujourd'hui je vous ai donné plus que je ne croyais posséder. Peut-être ne nous reverrons-nous pas ; ma destinée m'entraînera sûrement loin de Paris avant peu, mais là où que j'aille, vous aurez un véritable ami. » Ma mère lui répondit qu'en tous lieux il pouvait également compter sur elle ; puis elle ajouta : « Je vous regarde comme le frère d'Albert, mon cher Bonaparte, vous le savez bien. »

Tout le monde partit enfin ; alors on fut chercher les chevaux de poste afin de partir une heure avant l'heure convenue. Mme Grétry, magnifiquement récompensée, devait recevoir un supplément considérable, lorsqu'on aurait reçu la nouvelle de l'embarquement de Salicetti. J'ai oublié, je crois, de dire que ma mère avait exécuté son projet relativement au domestique. On l'avait renvoyé en lui payant un mois de gages et il avait été enchanté. C'était donc sous le nom de Gabriel Tachard que Salicetti partait, pour s'embarquer, dans le midi de la France. Les ports du Nord étaient gardés trop sévèrement.

Enfin nous partîmes. Salicetti monta sur le siège de a berline de voyage de ma mère, et nous sortîmes de Paris sans autre formalité que la visite à la barrière. Les postillons avaient la promesse d'un bon pourboire, aussi nous menèrent-ils comme le vent à la Croix de Berny.

Comme nous allions repartir, le premier postillon de la poste de Paris s'approcha de la portière et dit : « La citoyenne Permon? »

Ma mère avança la tête et demanda ce qu'on lui voulait.

« C'est, dit cet homme, une lettre qu'on m'a chargé de lui remettre ; » et en effet il avançait une lettre dans la voiture.

« Vous vous trompez, dit ma mère, ceci ne peut être pour moi. — Non, non, je ne me trompe pas, si toutefois vous êtes la citoyenne Permon. » Ma mère, en ce moment, se rappela ce que lui avait dit Bonaparte. Quelque étrange qu'il lui parût de recevoir une lettre de cette manière, elle la prit, et voulut donner un assignat de cinq francs, que le postillon refusa, disant qu'il était déjà payé *par le jeune homme*. « En vérité, dit ma mère, vous verrez qu'il va me faire prendre pour une jeune fille que ses parents enlèvent à celui qu'elle aime. Qui a jamais vu une pareille chose? Mais que peut-il m'écrire? » Dans la saison où nous étions les nuits sont courtes. La curiosité de ma mère ne fut pas longtemps sans pouvoir se satisfaire, et le jour qui vint bientôt lui permit de lire sa lettre, dont l'écriture lui était inconnue (j'ai su depuis que c'était celle de Junot). Cette très singulière épître mérite d'autant plus d'être connue, qu'elle place le caractère de Napoléon dans

un jour que ses ennemis ont souvent cherché à obscurcir. La voici telle qu'elle était.

« Je n'ai jamais voulu être pris pour dupe ; je le serais à vos yeux si je ne vous disais que je sais depuis plus de vingt jours que Salicetti est caché chez vous. Rappelez-vous mes paroles, madame Permon, le jour même du 1er prairial. J'en avais presque la certitude morale. Maintenant je le sais positivement. Salicetti, tu le vois, j'aurais pu te rendre le mal que tu m'as fait et en agissant ainsi, je me serais vengé, tandis que toi, tu m'as fait du mal sans que je t'eusse offensé. Quel est le plus beau rôle en ce moment du mien ou du tien? Oui, j'ai pu me venger et je ne l'ai pas fait. Peut-être diras-tu que ta bienfaitrice te sert de sauvegarde. Il est vrai que cette considération est puissante. Mais seul, désarmé et proscrit, ta tête eût été sacrée pour moi. Va, cherche en paix un asile où tu puisses revenir à de meilleurs sentiments pour ta patrie. Ma bouche sera fermée sur ton nom et ne s'ouvrira jamais. Repens-toi, et surtout apprécie mes motifs. Je le mérite, car ils sont nobles et généreux.

« Mme Permon, mes vœux vous suivent ainsi que votre enfant. Vous êtes deux êtres faibles sans nulle défense. Que la Providence et les prières d'un ami soient avec vous. Soyez surtout prudente et ne vous arrêtez jamais dans les grandes villes. Adieu; recevez mes amitiés. »

Ma mère, après avoir lu cette lettre admirable qui n'était pas signée, demeura quelques minutes plongée dans de profondes réflexions. Ensuite me donnant le papier, elle me dit en grec de le lire tout bas. Cette

lecture devait me causer autant d'étonnement qu'à elle. Le coup d'œil qui avait accompagné la phrase dite en grec m'indiquait où portait le soupçon, et j'avoue que ma pensée fut la même. Je regardai Mariette; elle était pâle, ses yeux étaient gros et rouges, et je me rappelai que dans les deux premières heures de notre route j'avais cru entendre des sanglots étouffés. J'étais sûre de ne pas m'être trompée maintenant.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner, je crois que ce fut à Étampes; ma mère communiqua à Salicetti la lettre qui le concernait au reste plus encore qu'elle-même. Il la relut peut-être dix fois. « Je suis perdu! s'écria-t-il enfin. Ah! les femmes! les femmes! bien fous ceux qui croient à leur prudence. — Vous êtes encore plus imprudent qu'aucune de nous, mon cher, lui dit ma mère en se maitrisant, et vous faites en même temps notre éloge, au moins le mien et celui de ma fille; car il faut bien compter sur notre générosité, lorsqu'après avoir autant hasardé nous en sommes récompensées par une parole aussi injurieuse que celle que vous venez de prononcer. »

Avant la réponse de ma mère, Salicetti s'était déjà repenti de sa sotte exclamation. Il lui en demanda pardon dans les termes les plus humbles et dit qu'il avait entendu parler de Mariette. Ma mère hocha la tête et dit à Salicetti : « Vous devriez plutôt apprécier la noble conduite du jeune Bonaparte. Elle est admirable. — Admirable! reprit le proscrit avec dédain, qu'a-t-il donc fait? Voudriez-vous qu'il m'eût livré? »

Ma mère le regarda fort longtemps en silence, puis elle lui dit avec un sourire amer : « Je ne sais pas bien ce que j'aurais voulu de lui; mais ce que je

sais, c'est que je voudrais que vous fussiez reconnaissant. » Ma mère me regarda. Et nous qui demeurions après lui sur la terre de proscription! « Bonaparte avait raison, me dit-elle en m'embrassant lorsque nous fûmes seules. — Ah ! lui dis-je, jamais je ne lui ai donné tort un seul jour. »

Cependant, malgré le jugement *infaillible* de Salicetti, c'était Mariette qui était la coupable et, pour n'avoir plus à revenir sur ce sujet, je vais dire de quelle manière. On a vu que le domestique de Bonaparte lui faisait la cour; il ne vint plus aussi souvent, mais il vint d'une manière plus efficace pour les projets de son maitre. Une croix d'or, donnée à propos, livra le secret de la maison entière; car il est hors de doute que presque tous ses habitants auraient été punis d'une peine plus ou moins sévère : quant à ma mère, son affaire était certaine. Nous ne connûmes le danger que nous avions couru que lorsque nous fûmes de retour à Paris.

Lorsque nous eûmes passé Tours, Salicetti monta dans la berline, et le siège de voyage demeura vacant. Partout nous entendions des malédictions contre la Convention, contre tous ceux qui avaient voulu ramener la Terreur; partout le peuple était dans un état d'effervescence qui nous faisait trembler : « Mon Dieu, disait ma mère, s'ils allaient vous reconnaître! votre signalement est peut-être donné! »

La pauvre Mariette, qui avait bien pu livrer son secret à l'amour, mais qui cependant aurait donné sa vie pour ma mère et pour moi, était continuellement aux écoutes afin de recueillir tous les mots qui pouvaient avoir trait à notre position. Un jour, dans un mauvais village des environs de Barbezieux, elle

était, selon sa coutume, à écouter dans la cuisine les propos des voyageurs de la diligence, qui était également arrêtée dans cet endroit. Nous étions sortis pour nous promener dans la campagne en attendant le déjeuner que Mariette était chargée d'activer, car nous évitions, ainsi que l'avait conseillé le généreux ennemi du proscrit, de nous arrêter trop longtemps et de choisir pour lieu de repos une grande ville. L'endroit où nous étions était un bourg assez peu considérable. A notre arrivée la place était couverte de femmes de tout âge qui parlaient toutes ensemble; nous avions traversé cette foule sans y donner plus d'attention que celle qu'on accorde toujours dans une position semblable à un rassemblement quel qu'il soit. Nous nous disposions à rentrer lorsque nous entendons des cris, un bruit affreux : « Arrêtez-le! arrêtez-le! il est hors la loi! » Nous nous regardâmes tous trois. « Je vais aller voir ce que c'est », dis-je. Ma mère me prit par le bras en me le serrant de manière à me faire mal : « Veux-tu bien rester près de moi? s'écria-t-elle. Aller voir ce que c'est! — Que veux-tu que ce soit? — Si c'est nous que cela regarde, c'est la mort. »

Nous vîmes alors accourir Mariette; les cris redoublaient; mais elle nous tranquillisa par ses gestes, quoiqu'elle fût encore loin de nous. Lorsqu'elle put parler elle nous dit que l'on venait d'arrêter un jeune ecclésiastique, et que cette arrestation était la cause du tumulte. Lorsque nous fûmes arrivés à l'auberge, nous vîmes un jeune homme de trente ans à peu près entre les mains d'une troupe de femmes qui ressemblaient à des furies. A quelques pas du jeune homme était une femme de quarante-cinq à cinquante

ans, laide, mais d'une figure expressive; ses yeux noirs, et dans ce moment brillant d'une expression presque sauvage, se promenaient sur cette foule qui semblait composée d'êtres privés de raison. Elle était vêtue d'une manière bizarre; un manteau brun l'enveloppait malgré la chaleur et se repliait pittoresquement autour d'elle; son chapeau, sur lequel on voyait une cocarde tricolore bien mal faite et mise évidemment d'une façon ridicule, était tombé à côté d'elle et laissait voir de beaux cheveux noirs, dans lesquels paraissaient plusieurs mèches blanches. Elle était assise, avait les bras croisés sur la poitrine et regardait alternativement l'homme arrêté et le peuple qui remplissait la cuisine de l'auberge. La différence d'expression qui animait cet œil éloquent n'avait nul besoin d'être traduite : « Oh ! pauvre femme ! dit aussitôt ma mère, pauvre femme ! c'est la mère de cet homme ! » C'était vrai. Il était vicaire d'une commune voisine.

A l'époque des troubles qui portèrent le peuple à des excès dont lui-même rougit aujourd'hui, l'abbé de Lavauret s'était opposé de toutes les forces qu'il put réunir, de toute la puissance de son éloquence, de tout ce qu'il put enfin employer de moyens répressifs aux actions qu'il prévoyait lui-même devoir être bientôt une source de repentir et de regrets pour leurs auteurs. Non seulement il avait eu le chagrin d'être vaincu dans son noble dessein, mais son zèle, qualifié de *fanatisme*, de *délire mystique*, avait été puni par l'exil et la proscription. Sa mère, la baronne de Lavauret, fut jetée dans les prisons de Bordeaux, d'où elle ne serait sortie que pour monter sur l'échafaud, si un bon conseil ou plutôt son bon ange ne lui

eût fait prendre la résolution d'écrire à la femme parfaite, à la femme incomparable qui fut l'ange libérateur de la ville de Bordeaux. Mme Tallien, implorée par Mme Lavauret, avait fait ouvrir la porte de son cachot; mais ce qui, pour cette femme, avait été la véritable grâce, c'était la liberté de son fils! Son *ban* annulé, il était réintégré dans ses droits de citoyen; enfin la bonté était entière. On avait mis cette affaire dans les journaux car, depuis quinze jours, la pauvre mère ignorait ce qu'était devenu son fils. Proscrit, chassé de ville en ville, traqué comme une bête malfaisante, le jeune homme, malgré sa répugnance à quitter la France, s'était vu dans la dure nécessité de gagner la frontière pour passer à l'étranger. Pendant ce temps-là, sa mère obtenait sa grâce; mais il l'ignorait. Sans asile, sans argent, n'ayant pas un abri, dans une maladie que le malheureux avait essuyée quelques mois auparavant, il se dit un jour : « *L'existence est trop chère à ce prix. Après tout, ce doit n'être que la mort;* ils disent tous *que ce supplice est doux*, que ses approches n'ont rien de *repoussant* même. Eh bien! allons au devant du supplice. » Ainsi raisonna le malheureux jeune homme. « Si ma pauvre mère savait tout ce que je souffre, se disait-il, elle me donnerait elle-même raison. » Lorsqu'il parlait ainsi, il était du côté de La Rochelle. Il avait espéré que, dans les embarcations fréquentes de La Rochelle à l'île d'Aix, l'île d'Oléron, il aurait trouvé plus de facilité que partout ailleurs; mais ce qu'il s'était dit, les autres l'avaient fait avant lui, et le littoral de toute cette partie de la France était trop bien gardé pour qu'une coquille de noix passât en fraude. « Le sort en est jeté, dit le pauvre garçon;

mais au moins que mes derniers moments soient employés à tenter de revoir ma mère, si elle existe encore ! »

Il était donc revenu. Une lettre écrite à sa mère avait été lue, puis remise à la poste; et le jour de son arrivée, après l'avoir laissé descendre de diligence, suivre le petit chemin qui, du bourg où nous étions, conduisait au village où demeurait sa mère, il fut arrêté au moment où elle le serrait dans ses bras. Au désespoir, tous deux ils s'étaient défendus contre ceux qui avaient saisi le jeune homme. La mère invoquait avec raison le décret qui avait réintégré son fils dans ses droits de citoyen.

Cette affaire nous fut racontée par le maître de l'auberge. Il nous l'apprit en allant et venant, et nous servant notre déjeuner conjointement avec Gabriel Salicetti; car aussitôt qu'il y avait quelque personne autour de nous, c'était l'objet de notre attention. Le même homme nous dit que M^me^ de Lavauret avait été la mère du canton, et que son fils, pendant le peu de temps qu'il avait rempli les fonctions de son vicariat, avait été béni de tout le pays.

Le fils et la mère furent conduits à Angoulême, quelques réclamations que pût faire M^me^ de Lavauret. La position dans laquelle nous nous trouvions nous-mêmes empêchait ma mère de lui demander en quoi elle pourrait la servir, et elle exprima vivement ce regret lorsqu'elle fut remontée en voiture. Peut-être l'amertume l'entraina-t-elle trop loin en la faisant appuyer avec trop de force sur les malheureux résultats du régime de 93 ! « Et voilà ce qu'on veut nous rendre ! » s'écriait-elle en levant les mains au ciel.

Salicetti regardait alors par la portière, mais sans

rien dire. J'ai remarqué qu'il n'entamait ni ne soutenait jamais une question politique, à moins qu'elle ne roulât sur le droit public, mais en matières générales; autrement ses sourcils se fronçaient et sa physionomie qui, par elle-même, n'était pas désagréable, prenait tout de suite une teinte sombre.

Nous arrivâmes enfin à Bordeaux. Nous descendîmes à notre auberge ordinaire, l'hôtel Fumele. A notre grande surprise, mon père n'y était pas. Nous trouvâmes seulement un billet de lui dans lequel il nous annonçait qu'il avait été obligé de partir pour la campagne, mais que le frère de M. Emilhaud serait aux ordres de ma mère, et il y joignait son adresse, pour qu'elle pût le prévenir de son arrivée.

Un quart d'heure après avoir reçu le message de Mme de Permon, M. Everhard Emilhaud fut à l'hôtel Fumele. C'était un homme de bonne compagnie et ressemblant beaucoup à son frère. Cela était à un tel point que, bien qu'il y eût plus de dix ans de différence entre eux, nous crûmes tous voir entrer M. Louis Emilhaud (celui de Paris). Tous deux étaient d'une extrême politesse et n'avaient en aucune manière sacrifié au ton du jour. C'était une bonne famille, riche, d'une noblesse qui, sans être au premier rang dans la province, était de ce qu'on appelait des gens de bonne naissance. M. Everhard nous dit que mon père et lui avaient inutilement cherché un bâtiment qui voulût se charger d'un passager pour l'Italie. Aucun ne devait partir avant quinze jours, circonstance de la plus haute importance pour Salicetti, qui ne pouvait pas espérer de rencontrer partout des hôtesses comme Mlle Grétry; ensuite aucun vaisseau ne faisait voile que pour les États-Unis, ou pour Saint-

Domingue, ou pour l'Angleterre, et Salicetti ne voulait et *ne pouvait* aller ailleurs qu'à Gênes ou à Venise. L'inquiétude de ma mère était au comble; enfin, le lendemain, vers le soir, nous vîmes arriver Laudois, le valet de chambre de mon père. Il apportait un petit mot de tendresse et de souvenir pour ma mère et pour moi, et puis il était chargé d'une commission verbale. Mon père avait été lui-même à Blaye et à Libourne pour voir si, dans toute *la rivière*, il n'y aurait pas moyen de trouver, à prix d'or, un vaisseau qui voulût changer sa route. Il lui avait été impossible de réussir, mais il était certain qu'à Narbonne ou à Cette il y aurait un bâtiment pour Gênes et plusieurs pour Venise; qu'en conséquence, il avait fait un arrangement avec un patron de la rivière pour qu'il eût à tenir prêt un yacht assez grand dont il était propriétaire. De cette manière nous allions remonter la Garonne jusqu'à Toulouse. Là, cet homme nous menait par le canal jusqu'à Carcassonne; la voiture pouvant d'ailleurs être chargée sur le yacht, nous débarquerions où cela nous plairait et lorsque cela serait plus sûr pour le fugitif. De Carcassonne nous n'avions que quelques lieues à faire pour gagner Cette ou Narbonne. Mon père nous conseillait cette nouvelle manière de voyager, parce qu'il savait d'une manière certaine que la route de terre ne serait pas sûre. Il y avait à craindre à cause de la sévérité des ordres qui avaient été donnés. Sans doute le chemin de poste de Bordeaux à Montpellier était plus court et plus direct; mais à quoi cela aurait-il servi si le fugitif eût été arrêté? Salicetti fut complètement de l'avis de mon père. Laudois fit venir le patron; le marché conclu, tout arrangé, nous

nous mîmes en route sur la Garonne, non pas en *couralin*[1], mais dans un bon et excellent bateau, ayant une jolie cabine partagée en deux et formant deux chambres. Nous partîmes dans la nuit; mon père n'avait pas voulu alarmer ma mère, mais Laudois avait dit à Salicetti qu'on le cherchait (ce qui était vrai), et qu'il eût à s'embarquer au plus tôt. Laudois avait ordre de nous suivre pour le servir dans le bateau et pour nous faire la cuisine, parce que moins on descendrait à terre, disait mon père, et mieux cela vaudrait. La voiture était recouverte d'une immense toile grise et du rivage ne donnait aucune idée de ce qu'elle était.

Il faudrait avoir une âme bien malade et bien souffrante pour ne pas sentir le charme d'un voyage par eau de Bordeaux à Toulouse. J'ai vu depuis les bords lointains du Tage, les rives de la Brenta, celles du Pô, de l'Arno. J'ai vu l'Anio, dans sa cascade bruyante, dans son cours paisible, tous traversant des campagnes fertiles, des sites ravissants. Eh bien! aucun d'eux ne m'a offert le coup d'œil magique des bords de la Garonne depuis Bordeaux jusqu'à Toulouse. Marmande, Agen, Tonneins, Langon, La Réole, toutes ces villes consacrées par d'anciens souvenirs présentant avec eux les charmes admirables d'une nature prodigue de beautés, et tout cela éclairé par un ciel lumineux, rafraîchi par un air doux, épuré, embaumé. Je n'imagine rien de plus beau que la vue de ces bords enchantés, depuis La Réole jusqu'à Agen. Ce sont des groupes d'arbres, des maisons

[1] Petit batelet dans lequel on se promène sur la Garonne, mais à Bordeaux seulement.

gothiques, de vieux donjons, de vieux clochers qui n'ont pas toujours appelé les catholiques à la prière. Hélas ! dans ce moment où je les regardais, la cloche en était absente, elle ne ramenait aucun fidèle dans le saint lieu ! Tout était morne autour du porche antique ! L'herbe croissait entre les pierres des tombes de la nef et son pasteur était peut-être errant au loin, disant la parole de Dieu à des étrangers, tandis que ses ouailles, privées du pain de vie, voyaient leurs enfants s'élever sans aucune instruction chrétienne, comme les sauvages du désert.

Salicetti vint sur le pont tandis que je communiquais ces réflexions à ma mère. Cela nous avait amenées à parler de ma première communion ; j'étais plus qu'en âge de la faire, et je souhaitais ardemment de remplir ce devoir. Ma mère me dit qu'à notre retour à Paris elle s'en occuperait. Salicetti, en comprenant ce dont il s'agissait, se mit à faire les plus grossières remarques sur ce grand acte de la vie, d'une femme surtout. Je pris de l'humeur et, comme mon âge m'interdisait toute opposition envers une personne du sien, je descendis dans la cabine qui nous servait de chambre et, me mettant à ma petite fenêtre, je voyais fuir devant notre barque les bords verdoyants éclairés par cette lune méridionale qui, vraiment, a une autre clarté que celle du nord. L'effet de sa lumière est magique.

Je regardais donc doucement ces charmants tableaux, qui se succédaient devant moi, lorsque j'entendis la voix de ma mère qui s'élevait au-dessus de moi. Elle était restée sous la tente du pont, avec Salicetti et, comme je connaissais leur divergence d'opinion, je regrettais d'avoir laissé ma mère seule

avec lui. J'allais remonter lorsque mon nom, prononcé assez vivement par le proscrit, m'arrêta. Sans vouloir écouter, j'entendis qu'on parlait de moi, et, comme une simple planche nous séparait, je ne perdis aucune parole. J'ai eu tort, peut-être aurais-je dû remonter.

Ma mère paraissait repousser une demande au moment où le premier mot me parvint. « Pour première objection, disait-elle, ma fille ne me quittera jamais, à moins d'avantages immenses. — C'est une sottise; comment d'ailleurs pouvez-vous l'espérer? — Enfin c'est ma volonté; et puis elle est trop jeune. — Pas du tout; elle a l'âge que vous aviez; son esprit est formé comme celui d'une personne de vingt-cinq ans et puis son caractère est ce qui m'a séduit. Cette jeune fille-là serait capable d'être une seconde Charlotte Corday si on touchait un cheveu à quelqu'un de nous trois. Elle ne peut pas me souffrir? Eh bien! cette haine pour un homme qui apporte la proscription sur la tête de sa mère est admirable et je ne l'en aime que mieux. Enfin si vous consentez à ce que je veux, je paie sa pension dans l'une des premières écoles de Paris. Voulez-vous la garder près de vous? Eh bien, elle aura une gouvernante et tous les maitres les plus habiles; mais le fruit de cette éducation ne sera que pour moi. Si dans deux ans je ne suis pas rappelé, elle viendra me joindre en Italie. Remarquez, madame Permon, que votre existence est ruinée, que vous n'avez plus de dot à donner à votre fille; que je lui offre un sort comme elle ne peut en espérer un, et tout cela avec un mari de vingt-deux ans, joli garçon et de la plus belle espérance. — Ah! dis-je, en respirant enfin, ce n'est donc pas lui! » Cette pensée m'étouffait.

« Tout cela, reprit ma mère, ne me fait pas changer d'avis. Je ne veux, d'ailleurs, pas vendre ma fille. — Quelle expression! Vous êtes bien vive, madame Permon; lorsqu'une fois vous vous emportez, vous n'avez plus de bornes; qui jamais vous a adressé une pareille parole? — Voulez-vous, répondit ma mère avec un grand sang-froid, trouver un autre nom à toutes vos propositions? Le peu de délicatesse de votre manière de voir vous aveugle sur ce qu'il y a d'offensant dans tout ce que vous m'avez dit. Mais que m'importe que ce soit un mariage pour ma fille qui en soit le résultat? Vous m'offrez la terre de Bresmes (une terre qu'il possédait dans la Normandie ou la Picardie, je ne sais laquelle), une somme d'argent pour terminer l'éducation de Laurette et puis, en résumé, tout cela aboutit à une alliance qui me l'enlève. Je l'aurais donc vendue!... Non, je ne veux entendre à aucun arrangement de cette nature. D'ailleurs, M. de Permon est seul maître de ses enfants; écrivez-lui : s'il y consent, je le veux bien; mais il est tard. Adieu, je vais me coucher. *Felice notte, caro; dolce riposo.* »

Lorsque ma mère entra dans la cabine qui n'était éclairée que par la lune, dont les rayons perçaient à travers la petite fenêtre, elle ne me vit pas d'abord et crut que j'étais endormie. Mais j'avais trop de confiance en elle pour lui cacher que j'avais tout entendu. Je lui demandai pardon en l'embrassant, de n'être pas montée sur le pont : « Tu as très bien fait, me dit ma mère. Si tu étais montée, la conversation aurait cessé et Salicetti aurait pu croire que je pouvais accepter ses propositions. » Je demandai à ma mère quel était le jeune homme dont il était question.

« C'est un de ses neveux, un de ses cousins, je n'ai pas bien compris, me dit ma mère. Mais si je ne me trompe pas, je crois plutôt que c'est lui qui est le jeune homme. — Allons donc, tu plaisantes; il serait mon père! — Je ne plaisante pas du tout. Au surplus, que ce soit lui ou un autre, je ne veux pas que ma Loulou me quitte de cette manière; embrasse-moi, ma fille. » Je me jetai dans les bras de ma mère, avec un abandon de tendresse qui tenait du délire, si un tel mot peut aller à ce sentiment pur et doux, qu'une fille éprouve pour sa mère. Nous nous couchâmes et ne parlâmes plus, car le fugitif entrait en ce moment dans sa cabine, qui n'était séparée de la nôtre que par des planches mal jointes.

Enfin nous arrivâmes à Carcassonne, de là nous fûmes à Narbonne; pas de bâtiment pour l'Italie. Il faut aller à Cette, nous dit-on. Enfin nous arrivons à Cette, c'est-à-dire à Mèze. Mèze est une espèce de faubourg, ou d'avant-ville, si l'on peut parler ainsi. Il y a une auberge isolée que je vois encore comme si je l'avais habitée hier. Elle était entourée de marais par l'eau de la mer qui séjournait et répandait autour une odeur et une vapeur malfaisantes, dont les habitants, au reste, portaient les tristes marques. Aussitôt après notre arrivée, le maître de l'auberge fut au port et revint avec deux patrons; l'un partait le surlendemain pour Trieste, l'autre partait le soir même pour Gênes. Il mettait à la voile à neuf heures. Le vent était bon et il ne serait pas longtemps en route, observa-t-il. Le marché fut conclu avec le patron, ou plutôt le capitaine du vaisseau qui partait pour Gênes. Salicetti paraissait vouloir attendre celui de Trieste. Il avait déjà remarqué la solitude de l'auberge, la sé-

curité qu'elle offrait, enfin tout paraissait l'arranger à merveille; mais ma mère lui fit observer que cette tranquillité qui le séduisait ne s'étendait pas à procurer celle que pouvait désirer une femme, pour être sûre que rien ne lui manquât; que le vent pouvait n'être pas bon le surlendemain pour Trieste et qu'il fallait profiter de celui qui soufflait ce même soir.

Salicetti prit un air boudeur, mais cependant il comprit que sa sûreté même exigeait qu'il partit, puisqu'il en trouvait l'occasion. Le marché fut conclu. On servit un dîner composé des meilleurs poissons que j'aie jamais mangés. Le capitaine de *la Convention*, nom, à ce que je crois du moins, du bâtiment qui devait emmener Salicetti, dîna avec nous. Il ne parut pas du tout étonné de voir un domestique manger à la table de ses maîtres. Il savait son monde et n'eût en aucune façon l'air surpris de ce qui se passait autour de lui. Immédiatement après le dîner, Laudois et les gens de l'auberge transportèrent le bagage du fugitif à bord du vaisseau. Bientôt le capitaine l'avertit que le vent fraîchissait et que dans une heure il allait donner l'ordre du départ. Salicetti s'approcha de ma mère et lui prenant les mains : « J'aurais trop à dire, si je voulais exprimer ma reconnaissance par des paroles, madame Permon. J'ai voulu vous la témoigner d'une manière plus efficace, vous ne l'avez pas estimée ce qu'elle valait; vous m'avez méconnu, mais je vous le pardonne. Quant à Bonaparte, vous lui direz que je le remercie. Jusqu'à cette heure, je n'ai pas cru à sa générosité, je l'avoue, mais je vois qu'elle est réelle. Je le remercie. »

Il demanda à ma mère la permission de m'embrasser; puis, se jetant dans un petit canot avec le capi-

taine de *la Convention*, il alla gagner le bâtiment qui devait le porter sur un rivage libérateur plus encore qu'hospitalier.

Rendrai-je compte de ce que j'éprouvai, lorsqu'il fut hors de vue? non, cela est impossible, je ne pourrais le décrire. Il n'y a pas de paroles pour cela. Toute peinture paraîtrait trop exagérée et cependant il est de fait que le moment où le canot disparut entre les vaisseaux du port pour aller chercher celui auquel il appartenait, fut *le premier* où je pus respirer pleinement, largement; où ma poitrine se souleva sans avoir besoin de ma réflexion pour éloigner le poids terrible d'une inquiétude qui l'oppressait. Enfin je pouvais fixer mes yeux sur ma mère sans que ce charme fût troublé par une affreuse pensée, celle de craindre pour sa vie. Aussi l'embrassai-je avec un redoublement de tendresse, non pas que je l'aimasse mieux, mais il m'était plus doux de le lui témoigner.

Nous couchâmes à Mèze. Le lendemain, après déjeuner, nous nous mîmes en route pour Montpellier. Alors nous n'avions plus de crainte en nous arrêtant, en marchant; nous vivions enfin.

Le moment de l'année dans lequel nous étions alors est le plus favorable à la beauté du Languedoc. Plus tard, le soleil a dévoré les campagnes; tout est grillé, tout est dans un état peu attrayant, quoiqu'il le soit plus encore que des champs inondés, des routes fangeuses et un ciel froid et brumeux. Que lord Byron a bien compris le charme du soleil!...

Arrivées à Montpellier, nous vîmes quelques amis que ma mère y retrouva. Mais quel désastre! La mort, l'émigration, la fuite, tous ces fléaux, tristes enfants des discordes civiles, avaient frappé ma ville

natale. Elle était bien malade! et c'était du fond du cœur qu'on répétait, en la voyant : *Pecaïré! Pecaïré*[1] *!*

Ma mère, toujours bonne et parfaite, voulut contenter le désir que j'avais d'aller à la foire de Beaucaire. Ce grand entrepôt des produits méridionaux avait été fermé pendant quelques années et la foire qui allait avoir lieu était la première depuis la Révolution. Ma mère écrivit à M. de Permon, pour lui demander s'il voulait venir pour nous y mener. Mon père répondit, en envoyant un effet sur une maison de Montpellier, pour le cas où nous aurions manqué d'argent; il lui était impossible, disait-il, de quitter Bordeaux dans ce moment, mais il demandait à Loulou de s'amuser et la priait de ne pas essayer de lutter de *grâces*, en dansant avec *la Tarasque*.

[1] Il est en général fort difficile de traduire des mots tels que celui-ci. Mais *pecaïré* est impossible à traduire dans aucune langue; l'italien, peut-être, serait la seule qui en approcherait par *infelice!* et encore cela ne serait-il qu'imparfait; en français, il faut une périphrase. Il y a plus de mots comme cela dans les langues du midi que dans celles du nord. Celui de *sandalès* en portugais est la même chose.

# CHAPITRE XIX

Ma sœur et souvenir antérieur. — Répugnance de mon père et la loge d'un cordonnier. — Toulouse pendant la Terreur. — Lettre et conseils de Salicetti à ma mère. — Réceptions par prudence, et le salon de ma mère. — M[lle] Stéphanopoli et M[me] de Saint-Ange. — Le berceau de la famille Polignac. — Bonaparte capable de devenir général de division. — Causerie sur la famille Bonaparte. — Nouvel uniforme de général de Napoléon. — Spéculations commerciales. — Bonaparte à Nice. — Bonaparte et le marin Corse.

A cette époque, ma mère éprouvait de vives inquiétudes relativement à ma sœur. On a pu voir dans les chapitres précédents que je n'en parlais pas du tout. Et, en effet, elle n'était plus avec nous depuis près de deux ans; elle s'était mariée à Toulouse pendant le séjour que nous y fîmes : et son mariage eut une couleur assez particulière, et qui caractérisait surtout trop bien l'époque pour que je ne revienne pas sur le temps où il se fit, afin d'en rapporter quelques détails.

On a pu voir, dans les chapitres précédents, à quel point mon pauvre père avait été frappé de tous les malheurs révolutionnaires. Opinions, affections, intérêts, tout en lui était froissé ou blessé. Son âme était grande; mais son cœur était aimant, profondément reconnaissant; et la blessure qu'il reçut produisit bientôt une fièvre de mort, dont les paroxysmes deve-

naient tous les jours plus douloureux par la profonde solitude dans laquelle il voulait vivre.

Ma mère, qui allait dans le monde, et dont l'esprit vif saisissait rapidement la physionomie de chaque position, vit à l'instant que celle de notre famille, et de mon père surtout, devenait périlleuse et même effrayante dans les suites qu'elle pouvait amener.

Le procureur de la commune, Couder, dont j'ai déjà parlé comme d'un brave homme, prévint ma mère que les bruits les plus inquiétants circulaient dans Toulouse sur le compte de mon père. « On prétend, dit Couder, qu'il sèche d'aristocratie. Moi, j'ai répondu que ce n'était pas vrai, et que le citoyen Permon était un franc républicain. Je sais bien, ajouta-t-il en clignant de l'œil et en souriant, que ce n'est pas tout à fait ça. Que voulez-vous? il faut bien quelquefois être un peu menteur. Mais si vous voulez m'en croire, forcez le citoyen Permon à venir quelquefois au spectacle. Qu'il me fasse l'honneur d'accepter une place dans ma loge... si toutefois... » Et Couder était tout embarrassé.

« Brave homme! s'écria ma mère en saisissant de ses deux mains la main rude et calleuse du bon cordonnier. Brave et digne homme! oui, oui, nous irons dans votre loge; et mon mari et moi nous ne pourrons que nous en trouver honorés.

« Charles, dit ma mère à mon père, lorsque le procureur de la commune fut parti, voilà ce que vient de me dire Couder. » Et elle lui rapporta toute la conversation qu'elle venait d'avoir avec lui, sans oublier, comme on peut le croire, la proposition du brave homme.

Mon père devint d'abord fort rouge, puis il pâlit

et ne répondit rien. Seulement, lorsque ma mère lui demanda avec impatience ce qu'il comptait faire, il leva les épaules en souriant avec amertume :

— Quelle question! Que veux-tu que je fasse maintenant? Le citoyen Couder (et il appuyait fortement sur le mot *citoyen*) mande le citoyen Permon à la barre de sa loge, il faut bien y aller. Cela vaut encore mieux que d'être traîné dans un cachot par des gendarmes; car j'ai le choix, n'est-ce pas? C'est encore un Thirion! O Marie! Marie!... comment ne m'as-tu pas épargné cet affront?

Mon père s'était levé, et, malgré sa faiblesse, car déjà à cette époque il était fort malade, il marchait à pas pressés dans sa chambre. Ma mère pleurait en le regardant; et moi, assise sur un tabouret auprès de la bergère que mon père venait de quitter, je pleurais aussi en voyant cette tristesse, ce malheur qui enveloppaient, qui frappaient des parents que j'adorais

« Charles, dit enfin ma mère, tu vois mal, bien mal les intentions de tes amis; crois-tu donc que j'aurais entendu et reçu pour toi une proposition qui aurait pu seulement avoir l'ombre d'une offense? Non, sans doute. Couder...

— Ma chère Marie, dit mon pere en interrompant ma mère avec impatience, faites-vous faire des souliers par cet homme; mais ne me parlez pas davantage de sa loge. Cela me fatigue enfin, » ajouta-t-il en se jetant dans sa bergère, et la conversation finit là. On présume bien que mon père n'alla pas au spectacle.

Couder, à qui l'on dit que mon père était malade, ne prit pas le change, mais ne se fâcha pas. Il aurait pu nous faire bien du mal, s'il avait écouté sa vanité blessée. Nous avions eu deux proconsuls à Toulouse

qui comprenaient à demi-mot, lorsqu'on leur parlait de proscrire ou de frapper de mort : Lombard-Lachaux et Mallarmé y sont bien connus.

Salicetti, qui était alors dans le midi provençal et italien de la France, écrivait souvent à ma mère et lui donnait des règles de conduite. Peu de temps après la scène que je viens de rapporter, elle reçut de lui une lettre d'un style qui prouvait qu'il avait appris que mon père voulait se mettre en hostilité avec le gouvernement.

« Prenez garde, chère signora Panoria, ajoutait-il; on parle de mouvements sourds et cachés. On dit que les royalistes veulent remuer. Certes, ce n'est pas moi qui accuserai jamais le citoyen Permon de faire partie d'aucune conspiration, *puisque j'ai engagé ma parole que l'on pouvait se fier à lui;* mais les autres, chère citoyenne Permon, les autres peuvent voir, dans ce désir de rester seul, un besoin de cacher à des yeux clairvoyants des démarches coupables. Engagez-le donc à voir plus de monde; vous avez toujours eu une maison agréable : pourquoi votre salon de Toulouse ne serait-il pas comme celui de Paris? »

Ma mère communiqua cette lettre à mon père, qui comprit enfin les dangers qu'en effet il assumait sur nos têtes, en appelant ainsi l'attention d'une autorité déjà soupçonneuse. Ma mère connaissait déjà beaucoup de monde à Toulouse, et bientôt notre maison fut une des plus agréables de la ville.

Ma mère avait retrouvé à Toulouse, par un de ces hasards que l'on ne sait comment nommer, une de ses cousines, qui de la Corse était venue s'établir en Languedoc. Mlle Stéphanopoli avait épousé M. de

Saint-Ange, officier de marine distingué, qui s'était retiré du service à l'époque de la révolution, avait acheté à Saint-Michel-de-Lanez, près de Castelnaudary, un château antique, ayant jadis appartenu aux Polignac, et vivait là avec sa femme et sept beaux enfants.

M[me] de Saint-Ange et ma mère furent ravies de se revoir. Elles s'aimaient tendrement, et cette joie de se retrouver fut alimentée par mille souvenirs de la patrie. M[lle] Stephanopoli était autant l'amie de Lætitia Bonaparte que ma mère le pouvait être, et sa seconde parole fut : « Eh bien, Panoria, voilà l'un des fils de Lætitia Ramolino qui fait vraiment bien son chemin. Sais-tu, ma fille, que ce jeune homme est capable de devenir général de division? J'avoue que je ne l'aurais pas deviné, et que Joseph est celui que j'aurais désigné comme devant relever la famille[1]. Et l'archidiacre...

— Oh ! laisse-là ton archidiacre, disait ma mère; c'est déjà bien assez d'en entendre sans cesse parler lorsqu'on est en Corse. — Mais, *figlia mia*, répondait ma tante, qui était rieuse comme une jeune fille de quinze ans, laisse-moi te dire que l'oncle le chanoine, si le nom d'archidiacre te blesse, est une autorité assez puissante dans la famille Bonaparte pour que je le cite lorsqu'il est question de classer le mérite des enfants; et je dis, comme lui, que Joseph me paraît fait pour aller à tout. Vois quelle belle figure, quelles bonnes manières ! Napoleone est laid comme une

[1] Ma tante Saint-Ange, venant à Paris en 1806, me raconta cette petite scène en riant de tout son cœur. Napoléon était empereur alors, et au plus haut degré de sa gloire.

mouette, *figlia mia !*... entêté comme une mule, et de plus très grossier, quoiqu'il soit ton élève; entends-tu bien, cousine? — Allons, dit ma mère, il t'aura fait quelque sottise, et toi, en vraie Corse, tu ne lui pardonnes pas. »

Ma tante se mit à rire; cela était vrai. Voici le fait; il s'était passé il y avait seulement quelques mois.

A cette époque, tout le monde cherchait à ajouter au peu de fortune que l'on avait sauvé et l'amour propre était relégué chez les sots. Ma tante, qui était de ce nombre, calcula fort justement qu'elle pouvait obtenir des résultats avantageux en envoyant dans les ports de Provence des objets que l'on pourrait diriger sur la Corse et en rapporter d'autres objets d'échanges. Quelque temps après le siège de Toulon, elle envoya à Marseille des draps de toile qui devaient être expédiés sur Calvi. Son correspondant lui écrivit que les Anglais tenaient la mer avec une surveillance trop active pour que l'on pût tenter sûrement le passage des marchandises.

— Voulez-vous m'en croire? ajoutait-il; faites vendre vos marchandises soit à Toulon, soit à Antibes ou à Nice. Il y a des soldats, dont vingt sur trente n'ont pas de chemises. Vos toiles sont excellentes et, comme elles sont peu chères[1], elles se vendront bien. Vous connaissez le général Bonaparte; écrivez-lui et votre affaire doit rapporter cinquante pour cent de bénéfice.

Ma tante comprit aisément qu'en effet le conseil

[1] Cette toile était faite dans le château même de Saint-Michel. Ma tante et mes cousines filaient le chanvre et le lin et un tisserand de Castelnaudary achevait l'ouvrage.

pouvait avoir un bon résultat; elle adressa à Bonaparte une lettre qu'elle eut grand soin d'écrire en italien, en y mêlant même quelques mots corses pour mieux lui rappeler la patrie, et afin que rien n'y manquât, elle fit partir le petit convoi sous la conduite d'un vieux domestique de son père qui s'était établi dans les environs de Marseille et faisait le cabotage. C'était un Corse, un montagnard et, quoiqu'il fût âgé, rempli de vigueur et de courage.

Bartolomeo Peraldi connaissait toute la famille Bonaparte et Napoléon comme les autres: aussi les épaulettes de général ne lui imposèrent-elles pas du tout. Il lui remit la lettre de la signora Catalina et puis s'assit sans autre préliminaire de politesse.

Bonaparte, quoiqu'il fût à peine huit heures du matin et que l'on fût dans l'hiver, était déjà habillé, coiffé, botté et prêt à monter à cheval; il est vrai que la poudre était mal mise sur des cheveux mal peignés; que l'habit, d'un assez vilain drap, n'avait, pour indiquer la nouvelle dignité du jeune géral, qu'un petit galon sur lequel était *brochée* une feuille de chêne, et encore n'était-il posé qu'au large collet montant et rabattant que l'on mettait alors aux habits d'uniforme; ses épaulettes étaient plus que mesquines et son chapeau bordé avait à lui seul plus de galon que n'en avait tout l'habit; il était surmonté d'un volumineux plumet tricolore, qui indiquait l'officier supérieur et le commandant.

Bartolomeo vit tout cela avec ce coup d'œil vif et rapide qui appartient aux gens de sa nation; mais il eut bientôt un autre travail que celui d'inspecter son ancienne connaissance, ce fut de lui répondre.

Il avait déjà remarqué un changement assez sen-

sible sur la figure de Bonaparte, tandis qu'il lisait la lettre de Mme de Saint-Ange. D'abord un sourire assez moqueur vint sur ses lèvres minces ; ensuite son front se plissa, ses sourcils se rapprochèrent et, regardant Bartolomeo :

— Qu'est-ce que ce grimoire-là? dit-il en repoussant la lettre de Mme de Saint-Ange.

Ce peu de mots fut articulé en français et à très haute voix, de manière surtout à être entendu de deux officiers qui étaient dans la pièce voisine. Bartolomeo comprit l'intention de Bonaparte, qui lui déplut.

— *Signor Napoleone*, lui répondit-il en italien, quoiqu'il sût très bien le français, *non capisco niente a tutto ; voi sapete, chè in Corsica noi altri poveri diavoli non parliamo chè il nostro* patois, *come lo chiamano qui. Fate mi dunque il favore di parlare la nostra cara lingua*[1].

Bonaparte regarda le marin fixement ; il voyait bien qu'il le devinait, et néanmoins lui-même ne s'avouait pas son intention ; Bartolomeo ou *Tolomeo*, comme on l'appelait, ne parut pas embarrassé de cette sorte d'enquête et lui-même au contraire changea de position avec Bonaparte, en le fixant avec une expression assez railleuse qu'il accompagna d'un sourire.

— Je suis sorti trop jeune de Corse pour m'exprimer facilement en italien, dit Napoléon après avoir tourné sur ses talons, car le regard malin du matelot

[1] « Monsieur Napoléon, je ne comprends rien du tout. Vous savez qu'en Corse, nous autres pauvres diables, nous ne parlons que *patois*, comme vous l'appelez ici. Faites moi donc le plaisir de parler notre chère langue. »

lui déplaisait. Je ne vois d'ailleurs pas la nécessité de parler *ce patois*, comme tu l'appelles fort bien, puisqu'il me semble, ajouta-t-il en reprenant la lettre de Mme de Saint-Ange, que la signora Catalina me dit que tu es depuis quinze ans établi sur la côte de Provence.

— Si, signor, répondit le matelot en clignant un œil et faisant signe de la tête.

— Eh bien! alors tu dois savoir parler français, dit Bonaparte avec humeur. Que signifie cette affectation, drôle que tu es?

Peraldi devint pâle et tremblant. Il a dit depuis qu'il avait été au moment de se trouver mal. Cette impression fut promptement réprimée et remettant sur sa tête le bonnet rouge et bleu qu'il avait ôté en entrant, il dit à Bonaparte:

— *Non è bisogno di tanto far laquadra, signor Napoleoncino; chè penso bene che mi volete dar la burla di chiamarmi cosi. Mà basta! Che riposta daró alla signora Kalli*[1] *?*

Bonaparte lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— *Si signor; la signora Catalina, la signora Kalli, è medesima Cosa. In somma Madama di Saint-Ange. Cos'ho da dire?*

— Savais-tu ce que contenait cette lettre? demanda le général en indiquant celle de ma tante qui était sur la table à côté de lui.

Bartolomeo fit avec la tête un signe affirmatif.

[1] « Il n'est pas besoin de tant vous divertir de moi, monsieur *Napoléoncino;* car je vois bien que vous vous moquez de moi, en me nommant ainsi; mais c'est assez. Quelle réponse ferai-je à la signora Kalli? » Le diminutif *Napoléoncino* ne peut se traduire.

— Alors, dit Bonaparte avec vivacité et en parlant extrêmement haut, tu es plus hardi que je ne croyais, en venant m'apporter un pareil message. Figurez-vous, ajouta-t-il en s'adressant aux officiers qui étaient dans l'autre chambre, que ce *drôle-là* (il appuya sur le mot *drôle*) est arrivé ici avec une pacotille expédiée par une de mes compatriotes qui croit qu'en cette qualité je dois faire acheter à la république ses toiles éventées et ses draps brûlés. Il est vrai qu'elle me propose de me payer ma commission. Tenez, voyez, citoyens! Et il fut prendre la lettre de ma tante à laquelle était attachée en effet une petite bande de papier sur laquelle étaient collés des échantillons de draps et de toiles avec les numéros des pièces.

— Elle m'offre, comme *pot-de-vin* (il paraît qu'elle connaît bien les termes), la pièce n° 2. Si elle me séduit, au moins vous pouvez affirmer que ce n'est pas par la beauté du présent. Et il indiqua du doigt aux deux officiers la bande de toile jaune qui avait été levée sur la pièce qu'on lui destinait. Les deux jeunes gens se mirent à rire aux éclats. La toile était ce qu'il fallait qu'elle fût pour de la toile à chemise de soldat. Mais je ne sais en effet où ma tante Saint-Ange avait la tête le jour où il lui vint dans l'esprit de lui adresser pareil cadeau.

— Ce n'est pas au reste le plus ou le moins de beauté de la chose qui me frappe en ceci, poursuivit Bonaparte; c'est l'inconvenance du procédé. Quant à toi, dit-il à Bartolomeo, tu es heureux de n'être que le porteur de ce sot message. Allons, hors d'ici.

Les officiers étaient entrés dans la chambre au moment où Bonaparte leur avait parlé. L'un d'eux, croyant remplir les intentions du général, s'avança vers Bar-

tolomeo et allait le prendre par le bras pour le mettre à la porte, lorsque le *patron montagnard*, reculant de deux pas, prit une chaise qu'il remit aussitôt à terre, parce que Bonaparte s'élança pour ainsi dire entre lui et l'officier.

— *Me né vado, me né vado. Benedetto Dio! che fuoco! E perché? perché la brava madama di Saint-Ange gli mando qualche poveré misure di tela per farsi una mezzadozzine di camicci*[1] *! Eh!...* J'ai vu le temps et il n'est pas encore bien éloigné, dit Bartolomeo en parlant tout à coup français, où la moitié de cette pièce de toile eût été reçue avec plaisir par votre mère, général Bonaparte, et pour en faire des chemises à vos sœurs encore; je sais bien qu'à présent elles en ont de plus fines à Marseille. Et ce n'est peut-être pas le mieux pour l'une d'elles, marronna-t-il entre ses dents. Ah çà, vous ne voulez pas décidément des draps et de la toile? ajouta-t-il en se tournant vers Bonaparte.

— Je n'en proposerais seulement pas deux *pans*, répondit le général.

— Eh bien! je vais aller vendre la pacotille de la signora Catalina aux Anglais. Ils paient bien, eux, en bon argent et...

— Si tu t'avises de le tenter seulement, lui dit Bonaparte, comme il passait la porte de la chambre, je te fais fusiller.

— Prrrrrr! dit Bartolomeo en descendant l'escalier et faisant jurer un juron provençal à chaque marche.

[1] « Je m'en vais! je m'en vais! Dieu béni! Quel feu! Et pourquoi? parce que la brave M^me^ de Saint-Ange lui envoie quelques misérables aunes de toile pour se faire une demi-douzaine de chemises! »

*Altro, altro, figlio mio!* Et redoublant de vitesse, il cria de toute la puissance de ses poumons de patron de barque :

— Si vous l'essayez, ne me manquez pas ; je vous le conseille en ami corse.

Les officiers voulaient courir après lui, Bonaparte les retint.

— Laissez-le, leur dit-il ; ce serait une chose folle que d'aller se frotter à ce gaillard-là. Vous ne connaissez pas nos hommes des montagnes ; celui-ci n'a pas l'air d'en être un des plus faciles et il est de plus enduit d'une couche de marine provençale qui le rend encore moins maniable. Je parlerai au commandant du port.

Peraldi sut qu'en effet Bonaparte l'avait signalé comme contrebandier au commandant du port. Cela ne l'empêcha pas d'aller vendre, comme il l'avait annoncé, les toiles et les draps de ma tante Saint-Ange aux Anglais, qui le lui payèrent en bonnes guinées. Bonaparte apprit depuis des particularités relatives à l'intérieur de M$^{me}$ de Saint-Ange, qui lui expliquèrent d'une manière fort naturelle et l'envoi et la proposition qui y était jointe. Il parut fâché d'avoir témoigné autant de mécontentement, mais je suis sûre que jamais il n'a pardonné à Bartolomeo Peraldi la leçon qu'il en reçut ce jour-là devant deux officiers qui, ne tenant pas à son état-major, n'avaient aucune raison pour lui garder le secret.

# CHAPITRE XX

La foire de Beaucaire. — Horreurs commises dans le Midi. — Les femmes coupées par morceaux. — Court séjour à Bordeaux. — Affaiblissement de la santé de mon père. — Notre retour à Paris. — Notre hôtel rue de la Loi. — Visite domiciliaire. — L'envoyé de la section et Bonaparte. — Maladie de mon père. — Bonaparte tous les jours chez mes parents. — Mouvements dans Paris. — La Convention et les sections. — Le 13 vendémiaire. — Bonaparte chez ma mère le 14 vendémiaire et conversation. — Mort de mon père.

Tarascon et Beaucaire ne sont séparés, comme on le sait, que par le Rhône seulement et les maisons des deux villes bordent les deux rives du fleuve. En voyant ces rues étroites, ces maisons à haut pignon gothique, les fenêtres à petits châssis et à treillis serré, le pavé irrégulier, formé par les gros cailloux de la rivière, on se croit encore au moyen âge; car rien, nulle part, ne rappelle moins qu'à Beaucaire le siècle où nous sommes.

La foire de Beaucaire est une des plus célèbres de l'Europe; elle va de pair avec celles de Francfort et de Leipzig. Son originalité est même une des causes qui lui attirent autant de chalands. Le marchand de Mossoul et de Badgad y dresse sa baraque à côté du manufacturier de Londres. Le négociant d'Astrakan y vient pour traiter avec le fabricant de Lyon, et le pêcheur de perles de la côte de Coromandel fait

affaire avec le joaillier de Paris, par l'entremise du marchand d'ail de Marseille.

Cela peut paraître extraordinaire au premier aperçu; mais la chose n'en est pas moins réelle et ceux qui ont été à la foire de Beaucaire se rappellent ces montagnes immenses[1] formées uniquement par des *aulx*. On évalue le mouvement d'argent qui se fait pour cette seule denrée à plus de six cent mille francs. Voilà du moins ce que m'ont affirmé les habitants de la ville même.

Si je n'avais pas revu la foire de Beaucaire une autre année, je ne pourrais dire que je la connais. Cette année était la première depuis que la révolution avait bouleversé toutes les coutumes de ce genre. Aussi s'en apercevait-on à la singulière organisation des boutiques et des marchandises. On aurait dit, à voir la crainte avec laquelle les marchands dépliaient leurs étoffes, exposaient leurs pierreries, qu'ils craignaient une nouvelle réaction et que leurs marchandises devinssent la propriété d'autrui avant que l'échange en fût *légalisé*.

Le Midi était dans un état qui devait en effet donner de vives inquiétudes à ceux qui ne faisaient qu'y passer et qui ne pouvaient espérer aucun secours de la justice et des lois, puisque rien n'était en vigueur à cet égard, dans le cas où ils auraient été attaqués par l'un de ces partis effrénés qui ensanglantaient le sol, à la suite de querelles et de combats et par des assassinats. Ces partis prenaient toutes les couleurs; tous les cris de ralliement leur

[1] Elles ont quinze à vingt pieds de haut et une base en proportion.

convenaient et la férocité la plus atroce, les horreurs les plus raffinées, si l'on peut dire ainsi, présidaient à ces actes de cannibales, sous le prétexte de venger la province, disaient leurs auteurs, des maux de la Terreur. Ainsi avec du sang on croyait laver le sang ! Quel baptême !

Du haut des tours du château de Tarascon on avait précipité des femmes, des vieillards, des enfants ! Dans une excavation formée par les rochers, un peu au-dessous de la ville de Beaucaire, nous vîmes deux cadavres de femmes auxquelles on avait coupé les mamelles et que la violence des flots avait poussés dans ces cavernes. Ils ne pouvaient en sortir et, parfois, le vent apportait une odeur fétide qui faisait défaillir.

Nous ne demeurâmes à Beaucaire que le temps nécessaire pour voir la singulière réunion que présentait le moment de la foire. Cette fois, à mon grand regret, la *tarasque* ne fit pas sa promenade : on craignait avec raison que, dans un moment où l'effervescence était montée au plus haut degré, cette cérémonie n'eût des suites funestes.

La tarasque n'a aucune origine précise et la manière dont elle est établie ne donne elle-même aucune lumière sur cette origine ignorée. Cependant, comme la bête du Gévaudan, elle doit avoir pour cause première la destruction de quelque animal malfaisant et dangereux. On sait comment on en avait perpétué le souvenir à Beaucaire. Une immense machine en osier recouverte de toile cirée et tenue par de grands et forts cerceaux, avait la forme d'un dragon ou de telle autre bête fantastique. Cette machine, ayant à peu près vingt à vingt-cinq pieds

de longueur, était remplie d'une troupe de jeunes gens désignés par la ville lorsque la fête de la *tarasque* était décidée. C'était un honneur d'y être admis. Lorsqu'ils étaient tous dans cette bizarre voiture, ils partaient et, se lançant de toute la rapidité de leurs jambes, ils couraient dans la ville, renversant tout ce qui se trouvait devant eux, sans avoir égard à rien. Tant pis pour les aveugles ou les paresseux! ils étaient culbutés. J'ai vu cette singulière course quelques années plus tard et j'avoue que j'ai cru être au milieu d'un peuple de fous. Il est rare qu'il n'arrive pas de graves accidents.

Nous quittâmes donc Beaucaire pour retourner à Bordeaux. Les nouvelles que ma mère recevait de mon père nous inquiétèrent assez pour nous empêcher de nous rendre au désir de plusieurs de nos amis qui nous priaient instamment d'aller à Marseille, à Avignon et à Arles. Nous reprîmes la même route et nous ne fîmes séjour qu'à Toulouse et à Castelnaudary, d'où nous nous rendîmes chez ma tante Saint-Ange. Nous la trouvâmes toujours le modèle des femmes; sa vertu avait un caractère si respectable qu'il fallait l'admirer et tout ce qui l'approchait éprouvait ce sentiment. Ma mère, comme je l'ai dit, l'aimait tendrement; mais elle disait elle-même, en riant, qu'elle ne pourrait jamais l'égaler, s'il fallait pour cela se lever à quatre heures du matin et manger des cuisses d'oies plus de quatre fois par an. « Si ta vertu voulait seulement se lever à neuf heures et ne pas manger tant de sel, je m'en arrangerais assez, cousine; si tu veux faire ce traité-là, je viens ici avec Loulou, et nous serons tes plus habiles ouvrières. — *Altro, altro figlia mia*, répondait ma

tante en soulevant ma mère comme elle aurait enlevé une plume. Restons chacune dans notre route. »

Bonne et respectable femme! Je l'ai revue plus tard, lorsque j'habitais un palais! « Es-tu plus heureuse que lorsque vous alliez, toi et tes cousines, dévaliser les mûriers du coteau de Saint-Michel? » me demandait-elle en me voyant revenir à cinq heures du soir, m'habillant à la hâte, ayant à peine le temps d'embrasser mes enfants et remontant aussitôt en voiture pour aller remplir ce qu'on appelait des devoirs. J'avais une place à la cour.

En quittant Saint Michel-de-Lanez, nous nous dirigeâmes sur Bordeaux, où nous arrivâmes le surlendemain. Mon père nous attendait à l'*hôtel Fumele*, où il avait fait disposer notre logement.

Quelque préparées que nous fussions au changement de mon père, par les récits de Laudois et de M. Emilhaud, nous fûmes atterrées en le voyant. Sa pâleur, sa maigreur, ses yeux éteints, sa voix cassée, tout en lui annonçait un homme frappé par la mort. Son caractère avait conservé cette teinte sombre et chagrine qui le dominait à Toulouse. L'extrême solitude dans laquelle il avait constamment voulu vivre lui avait été mortelle.

En nous revoyant, il sortit pendant quelques heures de cette rêverie morne dans laquelle il était toujours plongé; mais il retomba bientôt et ne parut mettre aucune importance à la fuite de Salicetti : seulement, en écoutant le récit que nous lui fîmes de la manière dont nous l'avions sauvé, il sourit avec une amertume très marquée et dit à ma mère : « Tu devais tout lui offrir; il ne devait rien accepter et encore moins demander. » Lorsqu'il apprit la conduite de Bonaparte,

il en reçut une si vive impression qu'il se leva de sa chaise et fit plusieurs tours dans la chambre sans dire une parole, mais visiblement ému. Enfin il se rassit et prenant la main de ma mère : « Ma chère amie, lui dit-il, cette conduite est admirable ! » Ce mot était beaucoup pour mon père, car je n'ai jamais connu d'homme plus avare d'une épithète louangeuse. « J'ai dit la même parole à Salicetti, répliqua ma mère ; que crois-tu qu'il m'ait répondu ? « Auriez-vous donc voulu « qu'il m'eût livré ? » m'a-t-il dit avec dédain. Mon père leva les épaules. « J'ai presque toujours vu, dit-il, que les gens qui trouvaient dans les autres une conduite noble et généreuse la chose la plus simple du monde, en étaient eux-mêmes les plus incapables ; ce sont des épreuves difficiles à expliquer et surtout à juger. L'homme qui n'a rien à venger ne peut se mettre à la place de l'homme dont la vie est détruite par celui dont le sort est dans sa main. Il est tout simple de dire, lorsqu'on est tranquillement assis dans son fauteuil : *Vous trouvez cela beau ? en vérité, je ne sais pas pourquoi ; eh bien, s'il eût agi autrement, ce serait un misérable !* On parle ainsi, loin des passions, loin des ressentiments, sans considérer que c'est une grande, bien grande vertu que celle de pardonner une injure. »

Il m'est arrivé d'être offensée dans ce qu'un être vivant, soit un homme, soit une femme, possède de plus cher. L'offense avait été entourée de ce qui peut l'aggraver. S'il m'était possible de donner les détails de cette partie de ma vie, on ne pourrait concevoir comment une faible femme a pu résister aux offenses qui ont suivi l'injure. Peut-être est-ce leur grossièreté qui m'a préservée. Je me suis trouvée si grande,

l'offenseur si bas, si petit, que tout à coup mon rôle est devenu facile. C'est à cette époque que la religion me fit rentrer dans la route que je n'aurais jamais dû quitter; c'était un beau sacrifice à faire sur l'autel du repentir que celui de la haine la plus méritée.

Après avoir terminé toutes leurs affaires, mes parents quittèrent Bordeaux, au commencement de septembre 95 et se mirent en route pour Paris, où ils devaient se fixer de nouveau. Nous y arrivâmes le 4 du même mois et nous descendîmes à l'hôtel de l'Autruche, rue de la Loi. C'est une grande et belle maison située en face de la fontaine qui fait faire la fourche à la rue Traversière et à la rue de la Loi.

Mon frère accourut aussitôt qu'il sut notre arrivée. Quel fut son chagrin en voyant l'état de mon pauvre père! Le voyage l'avait tellement fatigué qu'il était presque mourant, en arrivant. M. Duchannois était alors notre médecin. On l'envoya chercher; il demanda une consultation. Deux jours après, mon pauvre père était bien mal. Une fièvre pernicieuse était venue se joindre à ce qu'il souffrait déjà. C'était trop fort.

Bonaparte, averti par mon frère, vint aussitôt nous voir. Il parut touché de l'état de mon père, qui voulut le voir, quoiqu'il fût très souffrant. Il vint tous les jours et, le matin, il envoyait, ou venait lui-même, pour savoir des nouvelles de la nuit. Je ne me rappelle sa conduite d'alors qu'avec une grande reconnaissance.

Il nous apprit que Paris était dans un état qui devait nécessairement finir par un déchirement. La Convention, à force d'avoir répété au peuple qu'il était le maître, lui avait appris la réponse qu'il lui faisait à son tour. Les sections étaient en insurrection, sinon ouverte, du moins presque avouée. La section Lepelle-

tier, qui était la nôtre, était la plus bruyante et, en effet, la plus à craindre; des orateurs ne craignaient pas d'y prononcer les discours les plus incendiaires. Ils avançaient que le pouvoir du peuple assemblé était au-dessus des lois.

— Tout cela va de plus mal en plus mal, nous disait Bonaparte; la contre-révolution va éclore et en même temps enfanter elle-même des désastres.

Ainsi que je l'ai dit, il venait tous les jours; il dînait avec nous et passait sa soirée dans le salon à causer à voix basse, à côté de la bergère de ma mère, qui, excédée de fatigue, sommeillait quelques instants pour reprendre des forces, car elle ne quittait pas le chevet du lit de mon père. Je me rappelle qu'un soir, mon père s'étant trouvé fort mal, ma mère pleurait et se désespérait. Il était dix heures du soir. A cette époque, il était impossible de déterminer un des domestiques de l'hôtel à sortir, passé neuf heures. Bonaparte ne dit rien. Il descend l'escalier en courant et va chercher M. Duchannois qu'il ramène, malgré les objections de celui-ci. Il faisait un temps affreux; il pleuvait à verse. Bonaparte n'avait pas pu trouver de fiacre pour aller chez M. Duchannois, son habit était trempé. Oui, oui, à cette époque, Bonaparte avait un cœur susceptible d'attachement.

Cependant nous étions chaque jour de plus en plus alarmés par les dangers qui se manifestaient autour de nous. Paris retentissait du bruit des factions qui tiraient l'épée et arboraient chacune leur étendard. La Convention, alors la seule autorité réelle, avait en face d'elle les sections qui depuis quelques jours lui avaient enfin déclaré la guerre. Notre section surtout était en pleine insurrection. Paris ressemblait presque à une

ville de guerre. Les sections avaient une attitude hostile et même militaire. La nuit on entendait les sentinelles s'appeler, se répondre, comme dans une ville assiégée; les recherches les plus sévères avaient lieu pour découvrir des armes, des munitions; on mandait aussi à la section tous les hommes en état de porter les armes. Cette mesure donna même lieu à une triste scène dont notre maison fut le théâtre.

Le 11 vendémiaire, à deux heures après midi, mon père sommeillait un peu. Il avait été très fatigué par l'effet d'un vomitif et nous prenions les plus grandes précautions pour qu'il n'entendît aucun bruit. Tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas et trois hommes parlant haut, frappant du pied pour appeler, ayant des manières de crocheteurs, entrent dans l'appartement suivis plutôt que conduits par le maître de l'hôtel, qui était un brave et digne homme: « Voilà bien des façons! dit l'un de ces misérables avec des jurements affreux; pourquoi donc ne peut-on pas marcher dans cette chambre? — Parce qu'il y a une personne malade, » dit ma mère en s'avançant au-devant de cet homme et fermant la double porte de la chambre de mon père, car il fallait lui éviter une émotion de cette nature. « Et quelle est cette personne malade? demanda ce même homme avec une inflexion de voix qui indiquait qu'il n'en croyait rien. — C'est mon mari. — Votre mari? » Feuilletant alors un cahier qu'il portait avec lui. « Et comment, reprit-il, votre mari ne s'est-il pas fait inscrire à la section? Il est en effet porté sur le rôle des arrivants de l'hôtel, et nous ne l'avons pas vu. Que signifie cette conduite, dans un moment où la nation a besoin de tous ses défenseurs? — Et qui êtes-vous, s'il vous plait, demanda ma mère, pour venir

ici troubler l'intérieur de ma famille? Êtes-vous de la Convention? — J'ai probablement pouvoir suffisant pour vous parler comme je le fais, citoyenne. Répondez-moi, et dites-moi pourquoi votre mari n'est pas venu à la section. »

Ma mère allait peut-être l'envoyer promener, mais le maître de l'hôtel lui fit un signe qui la retint. « Mon mari est arrivé ici tellement malade, répondit-elle, qu'il s'est couché en arrivant. Le maître de la maison peut vous le certifier. »

Le maître de l'hôtel confirma le dire de ma mère, en y ajoutant de bonnes paroles. Alors l'homme de la section regarda son cahier. « Eh bien, dit-il, il est arrivé le 28 fructidor (15 septembre); il y a de cela dix-neuf jours. Qu'est-ce que c'est donc que cette maladie-là? J'aurais eu le temps de mourir et de ressusciter trois fois, moi! Au reste, il n'est pas question de tout cela : où est-il, ce citoyen Permon? il faut que je le voie; il faut que je lui parle. — Je vous ai déjà dit qu'il était malade, citoyen. — Il n'est pas temps d'être malade lorsque la patrie est elle-même en danger. Allons, ouvrez-moi cette porte! — Vous êtes un fou ou vous êtes un monstre, s'écria ma mère en se mettant en travers de la porte de la chambre de mon père; misérable! n'approchez pas, ou prenez garde à vous. »

A cette vive allocution, l'homme *sectionnaire* recula de quelques pas; ma mère avait une expression qui devait lui faire une peur au moins égale à celle qu'il inspirait. Tandis qu'il hésitait, ma mère me dit en grec d'aller sur-le-champ auprès de mon père par l'autre chambre pour le rassurer et tâcher de calmer l'effet que ce bruit aurait pu faire sur lui. Je trouvai

effectivement mon père fort inquiet du tumulte qu'il entendait; déjà, dans la nuit, les cris des sentinelles l'avaient alarmé. La garde, qui n'avait pas osé le quitter, me dit que depuis un grand quart d'heure il voulait savoir quel était ce bruit. Je lui dis que c'était un homme de la section qui était venu pour le porter sur les contrôles de la garde nationale, mais qu'ayant appris qu'il était malade on n'avait pas insisté. Ce qui m'engageait à parler ainsi, c'est que je n'entendais plus rien. Mon père me regarda fixement et me dit : « Est-ce bien vrai ? » Comme je savais que la vérité sur cette scène pouvait lui causer une crise funeste, je répondis affirmativement et la femme de chambre de ma mère, qui avait tout entendu, vint pour m'appuyer. Mon père ne nous croyait pas; j'entendais qu'il murmurait les mots de « misérables ! pauvre patrie ! » Enfin, il demanda ma mère. Je fus la chercher; mais dans quel état je la trouvai !

Depuis quelques années ma mère était sujette à des crises nerveuses d'un caractère d'autant plus effrayant qu'elle ne perdait jamais connaissance. Elle se maîtrisait même et, bien loin de faire croire à des spasmes de comédie, elle demeurait dans un état convulsif terrible pendant une ou deux heures. Elle n'aimait pas qu'il y eût du monde autour d'elle dans ces moments-là.

Lorsque j'arrivai dans le salon, je la trouvai tout en pleurs et dans un spasme des plus violents. Le général Bonaparte était auprès d'elle, s'efforçant de la calmer; il n'avait pas voulu appeler, de peur d'alarmer mon père. Je m'empressai d'arranger une potion que ma mère prenait toujours dans ses crises et qui la calmait à l'instant. Je lui frottai les mains, je l'ap-

prochai du feu et bientôt elle fut en état d'aller joindre mon père, qui, ne la voyant pas venir, commençait à être lui-même fort inquiet.

Le général Bonaparte me dit qu'en arrivant il l'avait trouvée au moment de se battre avec l'adjoint de la section, pour défendre l'entrée de la chambre de mon père; heureusement qu'il y avait une double porte.

— Je voudrais bien éviter de pareilles scènes à votre mère, me dit-il. Je n'ai pas un grand crédit : cependant, en sortant d'ici, je vais passer moi-même à la section; je verrai le président, si c'est possible, et j'arrangerai l'affaire de tout à l'heure. Tout est en feu dans Paris, depuis ce matin surtout. Il faut bien prendre garde à tout ce qu'on fera, à tout ce qu'on dira. Votre frère ne doit pas sortir non plus. Veillez à tout cela, mademoiselle Laurette, car votre pauvre maman est dans un triste état.

La nuit fut terrible pour mon père; la maladie faisait des progrès rapides augmentés encore par tout ce qu'il entendait, et que nous ne pouvions lui cacher. Le lendemain matin, on battit la générale dans la section Lepelletier; il nous fut impossible de lui dissimuler ce bruit qu'il ne connaissait que trop et, lorsque M. Duchannois vint le voir, il ne nous cacha plus le danger de sa situation.

Mon pauvre père le vit avant que M. Duchannois n'eût dit une parole; peut-être aussi le sentait-il. Quoi qu'il en fût, il demanda à voir M. Brunetière et M. Renaudot, son notaire. On fut les chercher. Déjà les rues étaient peu sûres, quoique cependant on vînt, on allât dans Paris, comme si quelques heures plus tard on n'allait pas s'égorger. On ne trouva pas

ces messieurs; M. Brunetière n'était pas à Paris et M. Renaudot était sorti.

Le tumulte devint très fort vers le soir, c'est-à-dire à la brune. Cependant les spectacles étaient ouverts! En vérité, nous sommes un peuple de fous.

Dans la matinée du 12, Bonaparte, qui était venu, comme de coutume, nous parut assez préoccupé. Il sortit, puis rentra, sortit encore et revint comme nous étions au dessert. Je me rappelle qu'il mangea une grappe de raisin et prit une grande tasse de café.

— J'ai déjeuné fort tard, nous dit-il, chez ***[1]. On a tant et tant parlé politique, que je n'en puis plus. Je vais aller aux nouvelles; si j'apprends quelque chose d'intéressant, je viendrai vous le dire.

Nous ne le revîmes pas. La nuit fut orageuse, surtout dans notre section. Toute la rue de la Loi était hérissée de baïonnettes. Le général Danycan, qui commandait les sections, était venu voir quelqu'un dans la maison voisine de la nôtre et l'un des officiers qui étaient avec lui avait annoncé les dispositions les plus hostiles. Des barricades étaient déjà faites dans notre rue et puis des officiers de la garde nationale les avaient fait défaire. La garde nationale était la principale force des sections. Ses grenadiers et ses chasseurs, des marchands, quelques particuliers tenant au parti, voilà ce qu'on opposait à des troupes de ligne commandées par des généraux expérimentés, tels que Brune, Berruyer, Mont-Choisy, Verdier et, enfin, Bonaparte!

Le 13, au matin, mon père était fort mal. Il était impossible d'espérer M. Duchannois. Quelle fut notre

[1] Je crois que c'est Bourrienne, mais je n'en suis pas sûre.

reconnaissance en le voyant arriver. Il demeura près d'une heure avec nous; il prévit tout ce qui pourrait advenir et laissa des ordonnances pour les exécuter, dans le cas où il serait impossible de le joindre; mais il ne nous cacha pas, à mon frère et à moi, tout le mal que notre malheureux père allait recevoir des événements qui se préparaient.

— J'avais repris de l'espoir, depuis quelques jours, nous dit-il; mais ce qui est arrivé avant-hier et qu'il a su par sa garde (la malheureuse avait cru le distraire en le lui contant après mon départ), lui a redonné la fièvre avec redoublement. Je n'ose me livrer à l'espoir qu'il n'entendra pas le vacarme qui va avoir lieu.

Pendant quelques heures, nous nous flattâmes que les choses en viendraient à bonne composition entre la Convention et les rebelles; mais vers quatre heures et demie on commença à tirer le canon. A peine le premier coup fut-il parti que de toutes parts on riposta. L'effet en fut terrible et immédiat sur mon pauvre père! Il poussa un cri perçant en appelant au secours et le délire le plus violent s'empara de lui. Ce fut en vain que nous lui donnâmes des calmants et les potions qui avaient été ordonnées par M. Duchannois. Toutes les scènes de la révolution passaient en revue devant lui et chaque décharge qu'il entendait était un coup qui le frappait, lui personnellement. Quelle journée! quelle soirée! quelle nuit! Toutes nos vitres tombaient en pièces. Vers le soir, la section se replia sur nous; on se battit presque sous nos fenêtres. Mais lorsqu'on fut à Saint-Roch, et surtout au théâtre de la République, nous crûmes que la maison allait crouler.

Mon père était à l'agonie. Il criait, il pleurait Jamais, non, jamais je ne souffrirai ce que j'ai souffert durant cette affreuse nuit. Mais que devînmes-nous lorsque nous entendîmes former des barricades dans la rue de la Loi! Nous nous crûmes perdus! Des patrouilles circulaient en tous sens. Il y en avait de tous les partis et, en vérité, dans cette désastreuse journée, on en comptait plus de deux. Il avait fallu tout dire à mon père. Nous avions songé, d'abord, à lui parler d'une fête, de salves de réjouissance. Comme il était extrêmement affaibli par une maladie longue et douloureuse, peut-être serait-on parvenu à le lui faire croire, sans l'indiscrétion de sa garde. Enfin il savait tout.

Chaque heure de cette nuit d'angoisses fut pour moi comme cette heure du damné dont parle le père Bridaine : *toujours! jamais!* J'aimais mon père avec une extrême tendresse; j'adorais ma mère! Je voyais l'un mourant des coups du canon qui retentissait, tandis que l'autre, étendue sur le pied du lit mortuaire, semblait prête à le suivre. Il y a des souvenirs éternels. Ceux de cette horrible nuit et de ces deux journées resteront incisés dans mon cœur avec un fer brûlant.

Le lendemain, le calme était, dit-on, rétabli dans Paris. Ce fut alors que nous pûmes voir les ravages que quelques heures avaient apportés dans l'état de mon père. Le calme était-il possible là? Rien ne rachetait la vie détruite. M. Duchannois vint dans la matinée. Mon père voulut parler seul avec lui. Il fit demander ma mère ensuite. Tout à coup j'entendis un grand cri. Je courus dans la chambre de mon père. Ma mère avait une de ses plus terribles crises ner-

veuses. Elle me fit signe d'appeler Joséphine, sa femme de chambre, pour l'emmener. Sa figure, toujours si belle, était bouleversée. Hélas! jusqu'à ce jour elle s'était flattée! Son espoir venait seulement d'être détruit.

Je ne puis guère rendre compte de la journée du 14. L'état de mon père, qui allait en empirant à chaque heure, ne me laissait aucune autre faculté que celle de souffrir et d'essayer de donner un peu de courage à ma pauvre mère. Vers le soir, Bonaparte vint un instant; il me trouva tout en larmes. Lorsqu'il en sut le motif, sa physionomie gaie et ouverte changea subitement.

— Je voudrais bien voir Mme Permon, me dit-il.

Je fus chercher ma mère, qui vint à l'instant même. Elle ignorait, ainsi que moi, toute la part que Bonaparte venait d'avoir à cette grande journée.

— Ah! lui dit ma mère en pleurant, ils l'ont tué!... Vous comprendrez ma peine, vous, Napoléon. Vous souvenez-vous que le 1er prairial, lorsque vous vîntes souper chez moi, vous me dîtes que vous veniez d'empêcher Barras de bombarder Paris? Vous le rappelez-vous? Quant à moi, poursuivit-elle, je ne l'ai pas oublié.

Je n'ai jamais su quel effet ce discours avait produit sur Bonaparte. Beaucoup de personnes ont prétendu qu'il avait toujours vivement regretté cette journée. Je l'ignore. Il aurait fallu, pour connaître la vraie pensée de Bonaparte, qu'il fût sans intérêt dans les affaires du 13 vendémiaire. Quoi qu'il en soit, il fut admirablement bien pour ma mère dans ces moments de douleur. Il était lui-même dans une circons-

tance qui devait faire pâlir tous les intérêts. Eh bien, il fut comme un fils, comme un frère.

Mon pauvre père languit encore deux jours. Nous le perdîmes le 17 vendémiaire. Il était plus qu'un père pour moi. C'était un ami comme l'amitié en fournit si peu, indulgent sans faiblesse. Mon frère fut au désespoir. Lui aussi, il avait un ami encore jeune dans mon père. C'était par lui qu'il avait été élevé. Et combien en effet il lui devait de reconnaissance pour avoir été formé ainsi ! Quant à ma mère, elle fut longtemps inconsolable dans la véritable acception du mot; elle avait pour mon père ce sentiment qui fait qu'on pleure toujours celui qui en a été l'objet.

# CHAPITRE XXI

L'hôtel d'Autriche et l'hôtel de l'Autruche. — Maison de ma mère à la Chaussée-d'Antin. — Grand changement dans l'existence de Bonaparte. — Le pain de munition donné à ma mère. — Affreuse disette et bienfaits répandus par Bonaparte. — Le cadavre d'un enfant et histoire de la veuve d'un maçon. — Les modes d'autrefois comparées aux modes de la république. — Maison de Mme R… — L'amiral Magon.

Dès que mon frère avait été certain de notre retour définitif à Paris, il s'était occupé de chercher une maison seule dans laquelle nous pussions demeurer tous ensemble et où il aurait été facile de loger ma sœur lorsqu'elle viendrait à Paris. Tous ces projets de douce réunion venaient d'être cruellement déjoués. Hélas ! ils devaient l'être bien douloureusement encore !

Aussitôt que notre nouvelle demeure fut prête, ma mère se hâta de quitter l'hôtel de l'Autruche[1], pour échapper aux souvenirs pénibles qui sont inséparables de la prolongation de séjour dans un lieu où vient de se passer un événement malheureux.

La maison que nous allâmes habiter était située dans la Chaussée-d'Antin. C'était le petit hôtel ou plutôt la petite maison (on sait que toutes les maisons de

[1] Cette maison s'appelait avant *hôtel d'Autriche.* Le changement est heureux.

cette partie de la Chaussée-d'Antin n'étaient pas autre chose avant la révolution) de M. de Varnachan, ancien fermier général. Elle était commode et son peu d'étendue n'était qu'un agrément de plus dans un moment où tout le monde cherchait à s'effacer en dissimulant ses moyens de fortune.

Nous apprîmes avec étonnement ce qui venait d'arriver d'heureux à Bonaparte, ou plutôt ce qu'il avait contraint le sort de lui accorder. Ma mère, absorbée dans son chagrin, n'eut pas de pensée à donner à ce que la conduite du jeune général pouvait offrir de singulier, comparée à ses propres paroles. Elle le revit même sans avoir la volonté de le lui rappeler. Un grand changement au reste s'était opéré dans Bonaparte et le changement relatif au soin de sa personne ne fut pas le moins remarquable. Une des choses que ma mère avait le plus en aversion était l'odeur des bottes mouillées et crottées lorsqu'elles sont échauffées par le feu. C'était pour elle d'un effet tellement nauséabond que bien souvent elle quittait la chambre pour n'y revenir que lorsque la botte était parfaitement sèche. Mais alors il s'ensuivait un autre malheur (car il était dit que ma pauvre mère serait prise par tous les sens dans sa contrariété), c'était le bruit du craquement produit par la semelle séchée, ce que je conçois d'autant plus aisément que c'est une de mes antipathies. Or, dans ces temps d'infortunes, où c'était une chose de luxe que de prendre un fiacre, on pense bien que ceux qui n'avaient qu'avec grand'peine de quoi dîner ne se donnaient pas la jouissance d'éclabousser les autres et qu'ils conservaient assez de philosophie pour se crotter les pieds. Ma mère convenait de la justesse de la

remarque, mais n'en mettait pas moins son mouchoir parfumé sous son nez pendant une demi-heure, lorsque Bonaparte établissait ses petites jambes sur les chenets. Il s'en était enfin aperçu et comme à cette époque il craignait fortement de déplaire à ma mère, il avait mis notre femme de chambre dans ses intérêts pour qu'elle lui fît la toilette de ses jambes avant d'entrer. Ce détail, qui n'est certes rien par lui-même et n'offre aucun côté remarquable dans sa *vulgarité*, devient intéressant lorsqu'on se rappelle l'homme qu'il concerne.

Mais après le 13 vendémiaire il n'était plus question de bottes crottées. Bonaparte n'allait plus que dans un bel équipage, habitait une maison fort convenable, rue des Capucines[1]. Enfin il était devenu un personnage important, nécessaire, et tout cela sans antécédent, sans bruit, comme par un coup de baguette. Il venait tous les jours nous voir avec la même amitié, le même naturel. Quelquefois il nous amenait un de ses aides de camp, mais rarement. C'était Junot, Muiron. D'autres fois, c'était son oncle Fesch, homme de la société la plus douce et la plus égale. Mais, comme je l'ai dit, peu souvent. Nous étions bien éloignés, moi et Junot, de l'idée qu'un jour nous nous marierions ensemble. L'une des personnes qui venaient le plus souvent avec Bonaparte était un nommé *Chauvet*. Je ne me rappelle pas bien ce qu'il était, mais ce que je sais, c'est que Bonaparte

[1] M. de Bourrienne se trompe. La maison qui fut longtemps le quartier général de la division est à côté de la maison qu'il cite rue des Capucines. Le maréchal Mortier y a logé lorsqu'il commandait la division.

l'aimait beaucoup et qu'il était d'une humeur douce et d'une conversation très ordinaire.

A cette époque, la famine régnait à Paris, plus encore que partout ailleurs. On souffrait réellement du manque de pain ; les autres denrées elles-mêmes commençaient à ne plus arriver à Paris ; cela tenait à un plan insurrectionnel. Quelle époque, grand Dieu, quel temps ! La misère était affreuse. Le discrédit des assignats augmentait en proportion du malheur. Les ouvriers, ne travaillant plus, mouraient dans leur grenier ou bien allaient se réunir aux bandes de voleurs, de chauffeurs qui commençaient à s'organiser dans les provinces ; dans Paris même on n'en était pas à l'abri.

Bonaparte nous fut alors d'un grand secours. Nous avions du pain blanc pour notre consommation, mais nos domestiques n'avaient que celui de la section et c'était une nourriture aussi malsaine que celle qu'ils auraient disputée à un pourceau dans son auge ; il était immangeable. Bonaparte nous envoyait tous les jours de beaux pains de munition dont il nous arrivait bien souvent de manger avec un grand plaisir. Je ne sais, à cette occasion, ce que veut dire M$^{me}$ de Bourrienne, en parlant d'une histoire de pain arrivée chez elle. Ce que je puis affirmer, parce que Bonaparte voulut bien m'associer au bien qu'il faisait, c'est qu'à cette époque il sauva de la mort plus de cent familles. Il faisait faire *à domicile* des distributions de bois et de pain, ce que lui facilitait sa position. J'ai été chargée par lui de donner de ces bons de bois et de pain à plus de dix familles malheureuses qui mouraient de besoin. La plupart logeaient dans la rue Saint-Nicolas, tout près de notre maison. Cette

rue n'était alors habitée que par le peuple le plus misérable et quiconque n'est pas monté dans un de ses greniers n'a pas d'idée de la véritable misère.

Un jour, Bonaparte, venant dîner chez ma mère, fut arrêté, en descendant de voiture, par une femme qui tenait le cadavre d'un enfant sur ses bras. C'était celui du plus jeune de ses six enfants. Son mari, couvreur de son état, s'était tué, six mois auparavant, en travaillant à la toiture des Tuileries. On lui devait près de deux mois de travail. Sa veuve ne pouvait pas être payée. Elle nourrissait. La misère, ensuite la faim avaient tari son lait. Son pauvre petit enfant venait d'expirer, il n'était pas encore froid. Elle voyait descendre de voiture, presque tous les jours, un homme avec un habit chargé d'or ; elle venait lui demander du pain « pour que ses autres enfants n'eussent pas le sort du plus jeune, disait-elle ; et si l'on ne me donne rien, je les prendrai tous les cinq, et puis nous irons tous nous jeter à l'eau. »

Ce n'était point un vain mot dans la bouche de cette malheureuse mère, car alors les suicides se succédaient chaque jour ; enfin, on n'entendait parler que de morts tragiques. Quoi qu'il en soit, ce jour-là Bonaparte entra chez ma mère avec une expression de tristesse qu'il conserva pendant tout le dîner. Il avait, pour le plus pressé, donné quelques assignats à cette malheureuse femme. Après qu'on fut sorti de table, il dit à ma mère qu'il la priait de faire prendre des informations sur elle. Je m'en chargeai. Tout était vrai et, de plus, cette pauvre mère était une honnête et vertueuse femme. Bonaparte la fit payer d'abord de ce qui était dû à son mari, puis on lui donna une petite pension. Cette femme s'appelait *Marianne Huvé*.

Elle a demeuré longtemps près de notre maison. Elle avait quatre filles, qu'elle a élevées en bonne mère. Deux d'entre elles venaient souvent travailler en journée dans notre lingerie ; elles avaient la plus profonde reconnaissance pour *le général*, comme elles l'appelaient. Si je me suis autant arrêtée sur cette histoire, peu importante en elle-même, c'est pour montrer ce fait en regard avec ce que raconte M^me^ de Bourrienne relativement à un dîner fait chez elle avec Bonaparte et son frère Louis. J'ai bien peur que le ressentiment n'ait taillé le crayon de M^me^ de Bourrienne. C'est un écueil qu'il faut éviter.

Ce n'est pas à présent que je ferai le portrait de Bonaparte ; plus tard, je parlerai de lui comme je l'ai vu. Alors il n'était pour personne un être prestigieux ; il est donc dans mon souvenir pur de toute prévention et de toute influence. Au reste, il y avait en lui deux hommes fort distincts pour moi et j'espère que je parviendrai à faire comprendre et partager ma manière de voir. Mais à présent marchons toujours.

Nous fûmes quelque temps à nous bien établir. Ma mère prenait patience, lorsqu'elle était dans un hôtel garni et comme passagère dans une ville ; mais dès qu'il était question d'un établissement durable, elle devenait la plus difficile des femmes. Elle avait fait un plan d'ameublement, moitié asiatique, moitié français, qui était la plus charmante des inventions. Elle avait déjà écrit à Livourne pour les tapis.

Malgré ma jeunesse, mon frère me parla d'une chose qu'il fallait enfin aborder. C'était notre position ; elle était effrayante. Les scellés étaient levés ; l'inventaire des papiers fait, on n'avait rien trouvé. Mon

père n'avait rien laissé! « Rien laissé! dis-je à mon frère, et l'argent porté en Angleterre? — Il n'existe aucun papier, aucune trace, rien. Mon père, en venant de Bordeaux, a toujours payé; il avait de l'argent pour le peu de dépenses qui se faisaient. Arrivé à Paris, il n'a pas dit une parole à Brunetière. Ma mère, comme tu le sais, ne parlait jamais d'affaires d'intérêt avec lui. Quant à moi, s'il ne m'en a pas parlé en Angleterre, ce n'était pas pour m'en parler ici. » Ma mère fut ma première pensée.

— Mon Dieu, dis-je à Albert, elle ne vivra pas; cet état de privation la tuera!

Nous décidâmes alors, mon frère et moi, de cacher à ma mère, du moins pour quelque temps, le malheur affreux qui bouleversait son existence. Nous avions encore quelque chose sur le Grand-Livre, de l'argent comptant. Mon frère en avait à lui appartenant, que mon père lui avait donné pour qu'il le fît valoir. A cette époque tout le monde tentait ce moyen de gagner de l'argent.

— Bonaparte nous aime, me dit mon frère; il me fera avoir une place. Tout ce que je gagnerai sera pour ma mère et pour toi; mais à présent cachons à ma mère ce qui est arrivé; elle n'a pas besoin de nouvelles peines.

J'ai déjà dit que je n'ai eu ni enfance ni adolescence. Maintenant va s'ouvrir pour moi une nouvelle vie, étonnante d'occupations, bien éloignées de celles qui auraient dû égayer ma jeunesse. On ne peut se faire une idée exacte de mon existence depuis la mort de mon père jusqu'au jour de mon mariage.

Tous les enfants aiment leur mère. Quel est celui qui n'éprouve pas de l'affection pour celle qui lui a

donné la vie? S'il en existe, ce sont des monstres hors de nature. Mais il est un sentiment plus tendre, plus exalté et c'est celui que mon frère et moi nous avions pour ma mère. Nous l'adorions dans l'acception littérale du mot. Nous l'entourions de soins, d'attentions délicates, que nous éprouvions du bonheur à imaginer. Ceci n'a rien d'exagéré, c'est l'exacte vérité. Nous n'aurions pas voulu qu'elle éprouvât une peine, une inquiétude. Nous étions heureux de sa joie, nous souffrions de sa douleur. Bonne mère! comme elle nous aimait aussi! Elle était d'une vivacité difficile à imaginer. Que de fois je l'ai vue le cœur navré d'avoir dit à mon frère une parole dure, de me voir pleurer, s'en aller dans son cabinet, y rester assez pour qu'on ne vît plus de traces de larmes et, revenant ensuite, faire oublier par des caresses, des mots tendres, la peine que son injustice avait causée!

Quel est le sacrifice qu'une mère ne peut pas demander dans un pareil moment? Quant à moi, j'ai prouvé à ma mère que tout ce que je pouvais lui donner de respect, de soins, d'amour, j'avais mis mon bonheur à le faire. Quant à mon frère, son admirable conduite a été assez connue pour que je me dispense d'en parler en ce moment. Dans quelque temps d'ailleurs les événements parleront assez.

Élevée fort durement en Corse, ignorant jusqu'à l'existence des objets de luxe qui faisaient alors partie de la toilette d'une femme, ma mère avait été dans une sorte d'enivrement lors de son arrivée en France. Mon père, qui était éperduement amoureux d'elle, éprouvait ce charme si doux qu'on trouve à entourer la femme que l'on aime de tout ce qui peut flatter ses goûts. Il jouissait autant qu'elle de ses surprises et se

plaisait à les multiplier. Elle avait donc vécu dans un continuel enchantement, d'autant plus que mon père lui épargnait tout l'ennui de la surveillance d'une maison. C'était lui qui se mêlait de tout; il ne lui demandait que de s'amuser. Lorsqu'elle arriva en France, son ignorance de la langue et des usages la rendait inhabile à tout ce qu'elle aurait dû faire comme maîtresse de maison. Plus tard, ce fut un pli pris.

Lorsque les affaires s'embrouillèrent et que mon père voulut mettre sa fortune à l'abri, il en parla à ma mère comme d'une chose de confiance. Ma mère reçut sa confidence de même, mais n'y comprit rien; seulement à la mort de mon père, elle paraissait certaine que, la dot de ma sœur payée, il nous restait une fortune honorable; mais comme elle n'avait apporté aucune dot, elle ne se comptait pas dans la répartition.

— Mes enfants, nous disait-elle, votre père m'a épousée *sans rien;* je lui dois *tout*. Ainsi tout est à vous. Seulement, ajoutait-elle avec son charmant sourire et en nous tendant les bras, vous me donnerez une place à votre feu.

Ce ne fut pas chose facile que son établissement. Il y avait des marchands qui étaient déserteurs; ils ne se trouvaient plus et ma mère ne se serait pas crue *bien et dûment* logée, si elle n'avait pas eu une foule d'accessoires inconnus aujourd'hui, malgré le catalogue de brimborions qu'on est convenu d'appeler des *raretés*. Transportée en France à la fin du règne de Louis XV, ma mère avait reçu une nouvelle existence au sein d'une foule de délices qui, pour elle, étaient devenus les besoins d'une seconde nature.

Jamais les Français n'avaient été plus créateurs qu'à cette époque; jamais les sensualités de tous genres ne s'étaient autant multipliées pour entourer une femme de leur élégance recherchée. Nous croyons avoir gagné en ce genre et nous n'y entendons rien Une femme, qui avait quarante mille livres de rentes il y a cinquante ans, vivait mieux qu'une femme de notre époque qui en dépense deux cents. Tout ce qu'elle avait alors autour d'elle ne se peut nombrer. C'était une profusion de niaiseries inutiles dont non seulement nous manquons, mais dont l'usage est lui-même perdu et qui n'ont pas été remplacées. Le service d'une femme comme il faut n'était jamais composé de moins de deux femmes de chambre et, presque toujours, d'un valet de chambre se mêlant du service intérieur. Une salle de bain était de rigueur, car une femme élégante ne passait pas deux jours sans se baigner. Et puis des parfums en abondance, les batistes, les toiles les plus fines, les dentelles les plus précieuses, pour chaque saison, étaient sur la toilette, dans les sultans, les corbeilles ambrées, garnies de peaux d'Espagne, qui recevaient les objets nécessaires, en premier ressort, à la toilette d'une femme riche. Cette recherche s'étendait à tout. L'ameublement était aussi une partie fort soignée de ce qui regardait les dépenses d'une femme. C'étaient des appartements bien frais, bien parfumés de fleurs pendant l'été, et bien chauds, bien clos pendant l'hiver. Dès que le froid arrivait, on mettait des tapis d'Aubusson, épais de plusieurs pouces. Une femme, en rentrant le soir dans sa chambre à coucher, la trouvait échauffée par un grand feu fait dans une vaste cheminée; de longues draperies tombaient devant les

doubles fenêtres et le lit, entouré de rideaux amples et épais, était un asile où elle pouvait prolonger sa nuit sans que le jour vînt interrompre son sommeil.

Il en était de même des choses servant à la vie ordinaire. L'argenterie, les porcelaines, le linge, tout cela était bien autrement commode et fait pour l'usage de gens qui s'y entendaient. Les formes étaient moins gracieuses à l'œil, sans doute; mais quelle différence! Au surplus, mon avis se confirme chaque jour; car tout ce qui est du siècle dernier reprend faveur, au point d'expulser, je l'espère, bientôt toutes ces modes grecques et romaines, qui allaient très bien à des gens qui habitaient le beau ciel de la Messénie et de Rome, mais qui ne sont pas en harmonie avec notre ciel gris et notre vent de bise, auquel il plaît de souffler neuf mois de l'année. Une pièce de mousseline, pendue à un mauvais bâton revêtu de papier doré, ne vaut rien, si ce n'est pour donner l'illusion qu'on est derrière des rideaux. Il en est de même de ces tapis de moquette, de ces murs épais de six pouces, qui ne préservent ni de la chaleur en été, ni du froid en hiver. Toutes les autres parties de la toilette et de l'ameublement sont comprises par moi dans le même anathème et l'ont toujours été. Espérons que toutes celles qui servent à la vie de l'homme seront également changées et reviendront à des formes que le bon goût aura rectifiées dans ce qu'elles ont de mal. On est sur la voie; il ne s'agit que de continuer.

On a prétendu qu'on avait tout simplifié, qu'on avait mis chaque chose plus à la portée de toutes les fortunes. Cela est vrai, dans un sens; c'est-à-dire que notre épicier aura des rideaux de mousseline et des

bâtons dorés à ses fenêtres et que sa femme aura un manteau de soie comme le nôtre, parce que cette soie est devenue si mince et à si bon marché qu'elle est à la portée de tout le monde, mais elle ne tient chaud à personne. Il en est de même de toutes les étoffes. Il ne faut pas s'y tromper. N'allez pas dire : « Tant mieux ! voilà l'égalité ! » Pas du tout. L'égalité n'est pas plus là qu'elle n'est en Amérique, qu'elle n'est nulle part, puisqu'elle ne peut pas exister. Il s'ensuit que vous aurez de mauvais taffetas, de mauvais satin, de mauvais velours, et voilà tout.

« Mais voyez comme tout est confortable ! » disent les gens qui donnent raison à la dernière chaise que leur fait leur ébéniste, comme à la dernière des treize ou quinze constitutions qui nous ont été données depuis trente ans, et ils croient avoir tout dit avec ce grand mot qu'ils ne comprennent quelquefois pas. J'ai été longtemps aussi à le comprendre. Enfin je me le suis fait littéralement expliquer. Cela veut dire *convenablement bon*. Eh bien, de tous les objets auxquels on applique ce mot, un bien petit nombre le justifie. Tout ce qui le mérite aujourd'hui est copié des modes du temps de Louis XV ; car c'était là, alors, le vrai règne des sensualités exquises. Sous Louis XVI, la reine allait à âne et portait des petites robes de percale ; cela allait mal. L'expérience lui a fait voir qu'une reine ne doit pas aller à âne ; donc ce n'était pas une mode à suivre. Le trône de la mode a donc rencontré l'autre trône dans son choc. Le peuple français, en devenant un peuple de frères, n'avait plus les mains propres ; je ne sais pas pourquoi. Il n'aimait plus les bonnes choses. Les vastes bergères bien moelleuses, les tapis épais, les larges et longues dra-

peries, les coussins d'édredon, toutes les recherches de l'art culinaire, que nous entendions *seuls* en Europe, tout cela n'était bon qu'à nous faire mettre en prison; et, pour peu qu'on habitât un bel hôtel situé dans le fond d'une cour, pour n'avoir pas l'odieux fracas et l'odeur de la rue, on avait le cou coupé. Cette façon de reconnaître les bonnes manières en avait un peu dégoûté. On s'en était donc éloigné et, pendant quelque temps, elles furent abandonnées. Mais on fait actuellement justice du mauvais goût et chaque jour voit mettre dans le garde-meuble un de ces fauteuils grecs qui vous cassent les bras et ces canapés qui sentent l'écurie parce qu'ils sont pleins de foin.

Je grogne parce que je deviens vieille. Si je vois qu'on fait ce que je veux, je ne dirai plus rien et peut-être même ferai-je comme ces gens qui donnent raison à la dernière chose venue. J'applaudirai à tout, même à notre nouveau gouvernement. Il faudrait cependant, pour cela, avoir une grande vocation à trouver tout bien. Je n'en suis pas encore là.

En relisant les pages que je viens d'écrire, j'ai été au moment de les déchirer. Pourquoi? parce que je ne sais trop, à présent, quelle suite leur donner. Et puis, d'où viennent-elles? En effet, ne pourra-t-on pas me dire : « Vous n'avez pas vécu du temps de Louis XV : pourquoi trouvez-vous donc son règne si admirable? » Non ; je n'ai pas même assez vu celui de Louis XVI pour en parler. Mais je ferai observer que ma famille, que ma mère surtout, avait conservé toutes les traditions avec une religieuse exactitude. De fidèles serviteurs avaient sauvé du naufrage une

foule de choses charmantes, au milieu desquelles j'ai été élevée. Lorsque ma mère s'établit dans sa nouvelle habitation, elle se fit un plaisir de tout placer et de faire meubler sa chambre à coucher et son salon comme elle l'entendait. Ce fut en vain que son tapissier voulut lui mettre du casimir, des mousselines. Elle répondit qu'elle ne voulait pas avoir l'air de la femme d'un fournisseur de la République, qui faisait des fauteuils avec les mauvais draps qu'il n'avait pas pu placer. Le salon fut meublé en lampas vert et blanc et la chambre à coucher en même étoffe bleue et en quinze-seize.

Je me rappelle qu'assez longtemps après cette époque on parlait beaucoup dans Paris d'une maison que Bertaud, je crois, venait d'arranger. « Cette maison était, nous disait-on, la merveille des merveilles. » On allait la voir sans être connu des maîtres de la maison. Ma mère, que ce bruit impatientait, dit un jour à l'amiral Magon, l'un de nos plus chers amis, qu'elle voulait aller voir cette maison. Le maître étant son banquier, la chose fut facile. On prit un jour où la belle maîtresse en était absente et l'amiral nous y conduisit. Je fus émerveillée, et j'avoue que je trouvai et du bon goût et du bon arrangement de femme dans tout ce que je vis. Mais ma mère fut impitoyable. Elle cherchait autour de l'appartement ces choses qui font le charme de l'habitation intérieure et qui sont répandues avec ordre dans leur désordre sur tous les meubles de la chambre. Il faut que la valeur de ces objets fasse pardonner leur présence. Ainsi une corbeille en ivoire de la Chine contiendra des ouvrages de femme. Des ciseaux, un dé seront à côté. Le dé et

les ciseaux seront en or et entourés d'émail ou de perles fines.

— De riches flacons, de beaux nécessaires, tout cela doit être ici, disait ma mère. Cette chambre n'est donc jamais habitée ?

Lorsque nous rentrâmes, je fus tout étonnée, en me retrouvant dans notre bonne habitation, de ne pas regretter le palais de fée que je venais de voir. Quant à ma mère, il ne fut jamais possible de lui faire avouer que cette maison était une chose admirable.

— C'est un joli colifichet, et voilà tout ; répétait-elle.

Mais quand elle sut ce qu'elle avait coûté, elle pensa sauter hors de sa bergère.

— Je voudrais arranger vingt maisons comme celle-là, s'écria-t-elle, et vous verriez quelle différence ! Qu'importe au luxe, à l'agrément, à la commodité, toutes choses indispensables dans l'ameublement et l'arrangement d'une habitation, qu'il y ait dans un salon où l'on ne se tient jamais des meubles en bois des Indes ? ne vaudrait-il pas mieux que l'argent que ces fauteuils ont coûté eût été employé à les faire recouvrir avec une étoffe plus riche, à leur donner une forme nouvelle, puisqu'on en voulait une, mais commode et telle qu'on n'ait pas les bras cassés ?

— Il est vrai, disait l'amiral en s'étendant de toute sa longueur dans une vaste et bonne bergère à oreilles, que tous ces bois des Indes, nous autres marins, nous n'en faisons pas grand cas. A Calcutta, je me rappelle que les caisses de sucre qu'on expédie sont faites en bois de citronnier. Les ports d'Angleterre, d'Espagne et de Portugal sont remplis de cette futaille-là.

J'avais toujours peur du bon amiral lorsqu'il abor-

dait dans l'Inde ou qu'il en débarquait. Nous étions assurés d'une complète narration d'une heure au moins, si ma mère avait quelque chose qui l'occupât; car sans cela elle lui disait : « Amiral, vous avez déjà conté cela au moins dix fois. Tenez, Loulou s'endort. »

# CHAPITRE XXII

Deuil de ma mère. — Altération de sa santé. — Une loge à Feydeau par ordonnance de médecin. — Bonaparte accompagnant ma mère au spectacle. — Singulières ouvertures de Bonaparte à ma mère. — Projets de trois mariages entre deux familles. — Ma mère refusant d'épouser Bonaparte. — Stéphanopoli, parent de ma mère. — Vive querelle entre ma mère et Bonaparte. — Rupture définitive. — Mariage de Bonaparte et le commandement en chef de l'armée d'Italie.

Le deuil de ma mère était profond. Les convenances exigeaient une entière solitude, qui prenait chaque jour plus fortement sur sa santé habituellement délicate. M. Duchannois lui dit un jour que, dans les circonstances où elle se trouvait, les convenances pouvaient exiger qu'elle n'allât pas dans le monde, mais qu'il fallait qu'elle prît de la distraction. En conséquence, il lui ordonna de louer une loge à quelque spectacle et d'y aller dans le plus profond incognito, d'écouter là de bonne musique dans le coin de sa loge, entourée d'amis, de soins, et l'âme dans une douce léthargie qui, pendant quelques heures au moins, lui ferait oublier tous ses chagrins. Ma mère prit une loge à Feydeau. Elle allait y passer une ou deux heures tous les soirs. Bonaparte ne manquait jamais d'y venir. Il n'aimait pas la musique française et, pour dire la

vérité, les voix de Mme Scio et de Gaveaux-Bouche[1] n'étaient pas faites pour lui en donner le goût.

A cette époque Bonaparte eut avec ma mère une conférence bien étrange, et si étrange même que, moi-même, je ne puis aujourd'hui m'empêcher de sourire en la repassant dans ma mémoire.

Un jour Bonaparte dit à ma mère qu'il voulait faire un mariage qui unît les deux familles.

— C'est, ajouta-t-il, celui de Paulette et de Permon. Permon a quelque fortune (on ne savait pas encore que nous n'avions rien trouvé à la mort de mon père). Ma sœur n'a rien, mais je suis en position de beaucoup obtenir pour les miens, et je puis faire avoir une bonne place à son mari. Cette alliance me rendrait heureux. Vous savez combien ma sœur est jolie! Ma mère est votre amie. Allons! dites oui et ce sera une affaire arrangée.

Ma mère ne dit ni oui ni non et répondit que mon frère était parfaitement le maître de sa destinée, qu'elle ne l'influencerait en rien et que tout dépendait de lui.

Bonaparte avoua que Permon était un jeune homme si remarquable que, bien qu'il n'eût que vingt-cinq ans, il avait la maturité et l'habileté qui le rendraient propre aux emplois. Jusque-là, ce que disait le général Bonaparte était naturel et convenable. Il s'agissait du mariage d'une jeune fille de seize ans avec un jeune homme de vingt-cinq. On croyait à ce jeune homme dix mille livres de rentes. Il était d'un extérieur agréable, il peignait comme Vernet dont il était élève, jouait de la harpe beaucoup mieux que Kromphultz

[1] Il avait la bouche très grande et on le nommait ainsi pour le distinguer de Gavaudan.

son maître; parlait l'anglais, l'italien, le grec moderne comme le français, faisait des vers comme un ange; avait une facilité de travail, une habileté de conduite des affaires qui l'avait fait distinguer de tous ceux qui s'étaient trouvés en relation avec lui à l'armée du Midi. Tel était l'homme que Bonaparte demandait pour sa sœur, ravissante personne, il est vrai, bonne enfant, mais là s'arrêtait l'éloge. On pouvait ajouter à tout ce que je viens de dire de mon frère qu'il était le meilleur des fils et homme remarquable dans ses devoirs de membre de la société et dans tous ceux d'ami, de frère et de simple parent. Peut-être m'accusera-t-on de laisser couler ma plume d'après mon cœur et de l'écouter un peu trop. Non, je suis loin du charme et de la prévention. Je parle de M. de Permon selon la plus stricte et la plus scrupuleuse vérité. Il reste encore beaucoup de ses amis, de ses parents, de ses parents surtout pour lesquels il fut une seconde providence. Qu'ils parlent comme moi, qu'ils répondent à l'appel de ceux qui ne l'ont pas connu et qui veulent savoir si l'éloge que j'en fais est vrai, et qu'ils le fassent sans être arrêtés par cette sotte et ridicule vanité qui empêche souvent de dire : « Voilà un homme à qui je dois tout. »

Tel était donc mon frère, lorsque Bonaparte parla à ma mère du projet de l'unir à M^elle^ Pauline Bonaparte, appelée dans la famille et par tous ses amis *la jolie Paulette*. Il ajouta à cette demande le projet de doubler l'alliance et de me marier avec Louis ou avec Jérôme.

— Jérôme est plus jeune que Laurette, dit ma mère en riant. En vérité, mon cher Napoléon, vous faites le grand-prêtre aujourd'hui; vous mariez tout le monde, même les enfants. Bonaparte riait aussi, mais d'un air

embarrassé. Il convint que le matin, en se levant, il avait soufflé sur lui un vent de mariage et, pour le prouver, il ajouta, en baisant la main de ma mère, qu'il avait décidé à lui demander de commencer l'union des deux familles par un mariage entre lui et elle, aussitôt que les convenances de deuil le permettraient.

Ma mère m'a si souvent raconté cette scène singulière que je la connais comme si j'en eusse été l'actrice principale. Elle regarda Bonaparte pendant quelques secondes, avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction; puis elle se mit à rire avec un tel abandon que nous l'entendions de la pièce voisine, où nous étions trois ou quatre.

Bonaparte fut d'abord très choqué de cette manière de recevoir une proposition qui lui paraissait toute naturelle. Ma mère, qui s'en aperçut, se hâta de s'expliquer et de lui dire que c'était elle qui, au contraire, jouait là dedans, du moins à ses yeux, un rôle parfaitement ridicule.

— Mon cher Napoléon, lui dit-elle, lorsqu'elle eut cessé de rire, parlons sérieusement. Vous croyez connaître mon âge? Eh bien! vous ne le connaissez pas. Je ne vous le dirai pas, parce que c'est ma petite faiblesse. Je vous dirai seulement que je serais non seulement votre mère, mais celle de Joseph. Laissons cette plaisanterie; elle m'afflige venant de vous.

Bonaparte lui dit et lui répéta que c'était très sérieux, d'après sa manière de voir; que l'âge de la femme qu'il épouserait lui était indifférent, si, comme elle, elle ne paraissait pas avoir trente ans; qu'il avait réfléchi mûrement à ce qu'il venait de lui dire. Et il ajouta ces mots bien remarquables :

— Je veux me marier. On veut me donner une

femme charmante, bonne, agréable, et qui tient au faubourg Saint-Germain. Mes amis de Paris veulent ce mariage. Mes anciens amis m'en éloignent. Moi, je veux me marier, et ce que je vous propose me convient sous beaucoup de rapports. Réfléchissez.

Ma mère rompit la conversation en lui disant, en riant, que ses réflexions étaient toutes faites; qu'au surplus, pour ce qui regardait mon frère, elle lui en parlerait et rendrait sa réponse le mardi suivant (nous étions au samedi). Elle lui donna la main, lui répéta toujours en riant que, bien qu'elle eût des prétentions, elles n'allaient pas jusqu'à conquérir un cœur de vingt-six ans et qu'elle espérait que leur bonne amitié ne serait pas troublée par cette petite affaire.

— Mais réfléchissez au moins! disait Bonaparte.

— Eh bien! je réfléchirai, répondait ma mère en riant de plus belle.

On pense bien que j'étais trop jeune pour que l'on me fît part de cette conversation à l'époque où elle eut lieu. Ce ne fut que lors de mon mariage que ma mère me la raconta telle que je viens de la rapporter. Mon frère avait tenu note de cette singulière aventure, qui avait en effet une couleur étrange, Bonaparte n'eût-il jamais été ce qu'il est devenu.

Lorsque Junot l'entendit, il nous dit que cela lui paraissait plus naturel qu'à nous. Bonaparte, à l'époque du 13 vendémiaire, était parvenu à se faire attacher à quelque comité de la guerre. Je ne sais ce que c'était, mais ce n'était pas grand chose. Ses projets, ses plans avaient tous un but, tous une direction qui tendaient vers l'Orient. Le nom de *Comnène* pouvait avoir un grand intérêt pour une imagination éminemment créatrice. Le nom de *Calomeros*, uni au nom de Comnène.

pouvait lui être d'une grande utilité. « Le grand secret de tous ces mariages, pensait Junot, était dans cette idée. » Je le crois aussi.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut savoir qu'un cousin de ma mère, nommé Dimo Stephanopoli, était arrivé de Corse depuis peu de temps, demandant aide et secours à sa cousine pour obtenir du service et de l'avancement. Je ne lui en veux pas, mais il me reporte à une époque dont je ne puis avoir qu'un amer souvenir, puisqu'elle me rappelle involontairement une scène désagréable, qui brouilla pour toujours Bonaparte avec ma mère, ce dont je ne puis m'empêcher de gémir, lorsque les conséquences de ce fait si simple en lui-même se présentent à ma mémoire.

Ce fut, comme je l'ai dit, un samedi que Bonaparte eut avec ma mère la conversation que je viens de rapporter. Le mercredi précédent, jour que ma mère avait choisi pour réunir quelques personnes à dîner, elle avait parlé au général Bonaparte en faveur de son cousin Stephanopoli, pour qu'il le fît entrer dans la garde de la Convention. Il était remarquablement beau; il avait une taille de cinq pieds neuf pouces, une tête peut-être trop petite pour cette haute stature, mais de jolis traits. Enfin, il n'était certes pas de régiment ou de garde qui ne fût heureux de faire une telle acquisition. Bonaparte en convint, lorsque ma mère le lui fit remarquer en le lui présentant; il promit une réponse prompte et surtout favorable.

Le vendredi, ma mère demanda au général s'il avait pensé à sa recommandation.

— Vous ne pouvez pas en douter, répondit Bonaparte. J'ai la promesse du ministre de la guerre : il ne faut qu'une démarche que je me propose de faire

demain et je vous apporterai le brevet à vous-même.

Le lendemain fut le malheureux samedi. Ma mère lui demanda encore ce qu'était devenu son brevet. « Car, dit-elle, je le regarde comme *mien.* » Il répondit sous l'influence de ce qui venait de se passer et, quoiqu'il n'y eût pas d'aigreur dans ses paroles, il ne parut pas être aussi bien disposé que la veille.

— Napoléon, dit en riant ma mère, il y a deux hommes en vous dans ce moment. Soyez, je vous prie, toujours celui que j'aime et que j'estime, et surtout ne vous laissez pas envahir par l'autre.

Bonaparte était à table en ce moment à côté de ma mère. Il fronça le sourcil et repoussa vivement son assiette :

— Pourquoi vous fâcher? lui dit doucement ma mère.

— Vous vous trompez sur la véritable cause de ma colère, répondit Bonaparte. Je suis fâché contre moi. C'est aujourd'hui quintidi, et il n'y a rien de fait. Mais demain comptez sur moi.

Par délicatesse, ma mère n'avait pas insisté ce jour-là, quoiqu'elle en eût bonne envie.

Le soir même, elle parla à mon frère de la conversation du matin. Mon frère répondit sur le champ : « *Non* ». Des raisons étrangères à ces Mémoires l'empêchèrent d'accepter. Quoi qu'il en soit, il y a peu de temps que, racontant cette histoire à une personne, qui cependant n'est pas sotte, elle me dit avec une expression d'étonnement :

— Comment! votre frère a refusé la princesse Pauline?

— Eh! oui, sans doute! Faites donc la part des années, des positions respectives, des changements

fabuleux, et ce qui vous paraît si extraordinaire deviendra tout de suite naturel.

Le lundi, le général Bonaparte vint voir ma mère dans la matinée. Il était à cheval et était entouré d'un nombreux état-major. Il paraissait assez gai et dit à ma mère une foule de choses aimables et même gracieuses. Le matin même, Dimo Stephanopoli avait écrit à sa cousine une longue et ridicule lettre (je lui en demande pardon) dans laquelle il se plaignait avec amertume du retard qu'éprouvait sa nomination, retard dont il semblait accuser ma mère. Au moment où le général Bonaparte lui baisait la main en lui en vantant la petitesse et la blancheur, elle l'arrache des siennes avec violence et lui demande si enfin le brevet est expédié.

Le général répondit qu'il ne l'était pas, mais qu'il avait promesse pour *le lendemain.*

C'était un mot malheureux; ma mère s'en serait moins fâchée, s'il n'avait pas été prononcé dix fois depuis le commencement de l'affaire.

— Qu'est-ce à dire? reprit-elle en fronçant ses deux petits sourcils et regardant Bonaparte avec des yeux animés, des joues colorées et les deux narines ouvertes. Qu'est-ce à dire? Est-ce une gageure, une mystification? L'une doit être gagnée; l'autre est trop longue. Est-ce mauvaise volonté? Mais alors il était bien plus simple de me refuser dès le premier jour. J'aurais encore bien trouvé des amis qui m'auraient servie.

— Il n'y a rien de tout ce que vous venez de dire, madame Permon, répondit Bonaparte, mais il y a des occupations graves qui ont pris tous mes moments.

— Allons donc, tous vos moments! Ne me dites

pas des absurdités pareilles. Quelles sont-elles, ces graves occupations qui vous empêchent de tenir votre parole? Est-ce la coutume que vous avez adoptée aujourd'hui dans votre nouveau code militaire?

Bonaparte devint pourpre, ce qui ne lui était pas habituel.

— Ceci devient bien fort, madame Permon.

— Cela ne l'est pas encore assez. Il faut vous réveiller, par une secousse, du rêve où vous plongent les grandeurs de votre république.

La conversation, qui d'abord avait été générale, était suspendue et alors le plus profond silence régnait autour des deux interlocuteurs. Chacun était gêné. Chauvet, qui, par son amitié pour les deux personnes, pouvait plus que tout autre ramener la paix, voulut le tenter et dit un ou deux mots à ma mère; mais elle était tellement montée qu'aucun son de voix ne parvenait à elle. « Elle se trouvait offensée, disait-elle. Vingt fois le général Bonaparte lui avait donné sa parole (ce qui était vrai) que le brevet avait été accordé et qu'une légère formalité qui dépendait de lui causait seule le retard. Elle lui avait expliqué combien il était important, pour des raisons de famille, que Dimo Stephanopoli eût son brevet. Le général Bonaparte savait tout cela; et de jour en jour, de parole en parole, le temps s'était écoulé sans que rien eût été fait. »

— Qu'eût fait de plus un ennemi? poursuivit ma mère, s'animant à mesure qu'elle parlait. Il paralysait ainsi toutes les démarches que j'aurais pu faire. Je croyais en lui, enfin.

— Vous êtes trop animée pour ne pas être injuste en ce moment, madame Permon, dit le général Bonaparte en prenant son chapeau pour sortir; demain,

j'espère vous trouver plus calme et par conséquent plus juste.

Bonaparte s'approcha de ma mère et lui prit la main pour la lui baiser; mais ma mère était tellement irritée qu'elle la retira avec violence. Dans le mouvement qu'elle fit, elle lui attrapa même l'œil au point de lui faire mal.

— Vous ne pouvez réparer ce qui s'est passé, lui dit-elle avec hauteur; ce qui est fait est fait; les mots ne sont rien pour moi, les actions sont tout. *Ma va bène. Ramentatevi che, se non sono Corsa, sono nata in Corsica.*

— *Questa rimenbranza sara sempre per me cosa gradevole, signora Panoria. Mai non temero di lei. Dunque la mano e pace.*

Il s'avança et dit assez bas à ma mère, en essayant de lui prendre la main :

— Ces jeunes gens-là se moquent de nous. Nous avons l'air de deux enfants.

Ma mère retira sa main et croisa ses deux bras avec un sourire dédaigneux. Bonaparte la regarda un moment, comme pour lui demander un changement qu'il était évident qu'il souhaitait. Lorsqu'il vit qu'elle demeurait impassible, il fit un geste d'impatience plutôt qu'un salut, et sortit rapidement.

— Au nom de Dieu, dit Chauvet, ne vous séparez pas ainsi! Laissez-moi le rappeler, madame de Permon! je vous en conjure! Vous lui avez fait de la peine. Vous avez eu tort de lui parler ainsi devant ses aides de camp. Tenez, voyez comme il descend doucement; il attend, j'en suis sûr, que je le rappelle.

Ma mère était essentiellement bonne et avait surtout un avantage rare dans une femme : c'était de

convenir de ses torts. Mais, soit que dans le moment son amour-propre fût trop vivement blessé, soit qu'en effet elle ne crût pas avoir tort dans cette affaire, elle ne voulut jamais que Chauvet rappelât Bonaparte.

— Voyez quel entêtement il met de son côté! disait ma mère. Il a tort! eh bien rien ne lui ferait faire un pas rétrograde! Pourquoi voulez-vous que ce soit moi qui le fasse, ce pas?

Un domestique étant venu demander M. Chauvet de la part du général :

— Allez, mon cher Chauvet! lui dit ma mère en lui tendant la main; allez! ne me condamnez pas, je n'ai pas tort.

Mon frère était absent, lors de cette malheureuse scène. S'il y eût été, je suis sûre qu'elle n'aurait pas eu lieu ou qu'elle aurait tourné tout autrement. Lorsque je la lui racontai, le soir même, par ordre de ma mère (car d'en parler l'animait encore trop) il en fut au désespoir. Quant à ma mère, elle en eut beaucoup de regrets. Elle aimait Bonaparte, comme on aime un enfant qu'on a élevé. Par la suite, la rancune de Bonaparte provoqua chez ma mère un sentiment d'aigreur, qui prit une teinte non pas de haine, parce qu'elle n'en avait pour personne, mais d'éloignement très prononcé, surtout vers le 18 fructidor, qui frappa un grand nombre de ses amis et que la voix publique attribuait à Bonaparte. Je ne sais si ce fut le même jour ou le lendemain que nous revîmes Fesch. Son caractère était bon, doux et surtout extrêmement conciliant; il fut très fâché de cette querelle entre ma mère et son neveu et tenta de les raccommoder : mais il y avait deux sujets d'empêchement d'autant plus difficiles à détruire que l'un était seulement

connu de ma mère et de Bonaparte et l'autre de lui seul. C'était peut-être le plus important des deux. Il s'agissait, comme l'avait prévu Chauvet, de ce qu'il avait pu souffrir en se voyant traiter, comme un écolier sortant de Brienne, devant des officiers dont il était peu connu. S'il n'y avait eu que Junot, Chauvet ou quelques autres, il aurait ri le premier d'une chose qui au contraire l'ulcéra profondément. L'autre sujet, qui avait aussi dans tout cela une part très active, était l'état d'aigreur et d'hostilité dans lequel était Bonaparte, depuis le samedi. Enfin, quoi qu'il en soit, la rupture fut entière. Nous fûmes plusieurs jours sans le voir; puis il vint un jour où il savait que nous étions au spectacle; enfin il ne vint plus du tout. Nous apprîmes un peu plus tard par son oncle et par Chauvet, qu'il allait épouser M^me^ de Beauharnais et, bientôt après, qu'il était nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie. Nous le revîmes une fois, avant son départ, dans une fatale circonstance.

## CHAPITRE XXIII

Souvenir de Toulouse. — M. de Regnier, commandant de place. — Présentation de M. de Geouffre à ma mère, et singulier hasard. — Amour mutuel, et M. de Geouffre, mon beau-frère. — Belle carrière manquée. — Tristes pressentiments de ma sœur Cécile. — Mort de ma sœur à l'âge de dix-huit ans, et désespoir de famille. — Mon neveu, M. de Geouffre. — Destruction de notre fortune. — Le comte de Périgord, oncle de M. de Talleyrand. — Admirable conduite d'un valet de chambre pendant la Terreur. — Altération de la santé de ma mère. — Visite de condoléance faite par Bonaparte à ma mère. — Mort du comte de Périgord. — Mon frère à l'armée d'Italie. — Voyage aux eaux de Cauterets. — Les Pyrénées.

J'ai dit pour quels motifs ma mère, pendant son séjour à Toulouse, s'était déterminée à recevoir du monde. Un jour qu'elle avait invité quelques personnes, parmi lesquelles était M. de Regnier, commandant de la place et dont j'ai déjà parlé, M. de Regnier, un des plus assidus de notre cercle d'intimité et que mon père aimait beaucoup, ce jour-là il se fit excuser une demi-heure avant le dîner. Il écrivait à ma mère « qu'un de ses amis arrivait à l'instant même, chargé d'une mission pour lui ; il était obligé de lui faire les honneurs de l'état-major de la place et ne le pouvait quitter. » On se doute de la réponse de ma mère : elle l'engageait à venir et à se faire accompagner de son ami.

— Un adjudant général, ami de Regnier, dit ma mère, ce ne peut être qu'une vieille perruque comme lui, qui sera ennuyeux comme la peste. Adieu notre projet de musique, mes enfants (mon frère était en congé dans ce moment et était venu nous faire une petite visite); mais nous avons la ressource de le faire jouer au reversi. Un vieil officier d'infanterie, cela sait toujours jouer au reversi et, de plus, cela triche toujours aussi.

Ma mère fut donc très étonnée lorsqu'elle vit s'avancer derrière M. de Regnier un jeune homme d'une jolie tournure, d'une jolie figure et ayant des manières de fort bonne compagnie; ce qui, à cette époque, n'était pas chose commune.

Après le dîner, le projet de musique, loin d'être abandonné, fut au contraire exécuté à la prière de M. de Geouffre, qui déjà ne pouvait pas croire qu'il sortît des sons autrement que célestes de la bouche de ma sœur.

Depuis sa sortie du couvent des Dames de la Croix, ma sœur était devenue une charmante personne. Ses traits n'avaient rien de régulier, ils étaient au contraire peu agréables à détailler; mais leur ensemble formait un tout si gracieux, si doux, si en harmonie avec tout le reste de sa personne, qu'en la voyant on ne pouvait s'empêcher de dire : « Voilà une charmante fille ! » De grands yeux d'un violet foncé avec de longues et épaisses paupières, une fraîcheur de rose, des dents parfaitement blanches, les plus beaux cheveux blonds cendrés que j'aie jamais vus, une taille toute svelte et gracieuse : ces avantages, qui ne sont nullement exagérés, balançaient grandement les défauts extérieurs de Cécile et l'on ne remarquait plus

alors une bouche grande, un nez trop fort, des mains et des bras beaucoup trop forts aussi pour sa taille.

Mais ce que ma sœur avait surtout d'inappréciable, selon moi, dans une femme, c'était ce charme répandu sur toute sa personne par un air de douceur mélancolique qui la rendait adorable. Elle était parfaitement bonne, douce, spirituelle et triste; tout cela réuni formait une sorte de nuage dans lequel était enveloppée cette fraîche et suave figure de seize ans, sur laquelle on était tout surpris de ne saisir qu'au passage un sourire fugitif. Cécile était une femme qui aurait eu de grands succès dans le monde, s'il avait été assez heureux pour la conserver.

Le jour de la présentation de M. de Geouffre, elle était dans l'une de ses journées *à sourires*, comme nous les nommions. Je la vois encore, malgré le nombre d'années écoulées, mise comme elle l'était ce jour-là. Elle avait un *fourreau* de crêpe rose, lacé par derrière et marquant ainsi sa taille de guêpe, en faisant flotter autour d'elle un nuage rosé. Les manches du fourreau étaient amadis et garnies au bout d'une blonde blanche formant manchettes. Ses épaules et sa poitrine, qui étaient d'une grande blancheur, se voyaient au travers d'un fichu de gaze de Chambéry également garni d'une blonde blanche. Dans ses cheveux était passé un ruban rose noué sur le côté. En la voyant ainsi parée, il était impossible de ne pas être frappé de l'accord gracieux de sa fraiche et jeune figure, avec ce costume également jeune et frais. M. de Geouffre en reçut une vive impression. Le soir, on fit de la musique. Ma sœur, élève d'Hermann, avait un talent supérieur sur le piano; elle joua des duos avec mon frère, elle chanta. La soirée s'écoula comme

par enchantement. M. de Geouffre fléchit sous le charme. Il devint tellement amoureux de ma sœur qu'avant de quitter notre maison il sentit que son bonheur ne pouvait plus dès lors lui venir que de celle qui l'habitait. M. de Geouffre resta à Toulouse et envoya un officier porter ses dépêches au quartier général de Dugommier, où il était envoyé. Il revint faire une visite le lendemain et encore le jour d'après: ma mère, qui s'aperçut aussitôt du but de ses visites, n'osait rien dire, mais elle souffrait. M. de Geouffre engagea enfin M. de Regnier à parler pour lui, bien que celui-ci eût une extrême répugnance à le faire, car il connaissait la façon de penser de mon père et, bien que ma mère fût infiniment plus modérée, M. de Regnier ne cacha pas à M. de Geouffre qu'il y aurait entre eux accord de volonté négative pour ne pas donner leur fille à un officier de l'armée républicaine. Comme il l'avait prévu, le premier mot de mon père fut un refus, ainsi que celui de ma mère.

— Mais que pouvez-vous objecter contre lui? disait Regnier; il est bien né. Je vous ai prouvé qu'il était des Geouffre de Chabrignac du Limousin; plusieurs personnes de cette famille servaient dans Champagne et Bourgogne et ont émigré. Il a une fortune honnête, une jolie terre près de Brives-la-Gaillarde; il a un grade remarquable pour son âge; il est considéré à l'armée, et Dugommier promet de le faire aller très loin; il est de plus joli homme, ce qui ne gâte rien à une affaire de mariage; enfin il a de l'esprit. Allons, madame de Permon, laissez-vous persuader.

Ma mère convenait de tout cela, mais disait toujours *non*. Elle ne changeait pas d'avis, lorsqu'un beau matin on vit arriver à Toulouse M. de Geouffre,

chargé de prendre le commandement de la division militaire. C'était le général Dugommier, qui, l'aimant et voulant faciliter son mariage, le mettait ainsi en position d'oser insister davantage. En effet, lorsqu'il fut à Toulouse, les sollicitations personnelles se joignirent à celles de M. de Regnier. M. de Geouffre intéressa en sa faveur une famille avec laquelle nous étions très liés, c'était la famille de Peytes de Moncabrié. M^me^ de Moncabrié parla pour la première fois d'une chose à laquelle personne n'avait songé, quelque étrange que cela paraisse, si ce n'est pourtant M Geouffre, encore en était-il aux conjectures. L'excellente femme écrivit aussitôt à M^me^ de Saint-Ange, qui accourut tout de suite. Elle ne parla de rien à ma mère, mais observa Cécile. Elle vit bientôt que ma sœur était atteinte d'une maladie de langueur qui pouvait devenir mortelle. Un matin elle dit à ma mère :

— Panoria, quand maries-tu Cécile ?

— Quelle question ! lui dit ma mère ; tu sais bien que j'ai refusé.

— As-tu regardé ta fille ? as-tu vu à quel point elle est changée ? sais-tu que tu es comptable de ce qu'elle souffre ?

— Kalli, lui dit ma mère fort émue, je te laisse le soin de gouverner ta famille ; je te prie de ne pas t'occuper de la mienne.

— En vérité, le prends-tu sur ce ton-là ? eh bien ! avec ma franchise habituelle, je te dirai que tu n'es pas bonne mère.

— Kalli !...

— Oui, tu n'es pas bonne mère. Fais venir ta fille. Demande à Loulou comment sa sœur passe

les nuits et tu pourras après parler plus haut que moi.

Je fus interrogée. Je fus obligée d'avouer que ma sœur pleurait beaucoup; mais elle m'avait tellement défendu d'en parler que j'avais été contrainte de me taire. Ma mère se mit à pleurer à son tour. Ma sœur fut appelée. Le fait est que la pauvre enfant aimait comme elle était aimée et qu'elle n'osait pas en dire un mot devant ma mère qu'elle craignait à l'excès, parce que, tout en étant bonne mère, elle était fort sévère pour elle. Mon père était trop souffrant pour qu'on osât l'aborder. Mon frère était loin de nous et moi, trop enfant pour qu'elle se permît un pareil sujet de conversation. M^me^ de Moncabrié fut, dans sa vertueuse bonté, l'ange qui alla au-devant du secret qui aurait fini par tuer la pauvre fille.

— Tu veux donc ce mariage? dit ma mère. Eh bien, il se fera.

En effet, un mois après, ma sœur, devenue M^me^ de Geouffre[1], était établie à l'hôtel Spinola, chef-lieu de la division militaire que commandait son mari.

Il est difficile d'imaginer un bonheur plus profond, plus complet que celui de ma sœur pendant les premiers mois de son mariage. Elle était faite pour le sentir, aussi en a-t-elle joui pleinement. Une seule chose la troublait; c'était l'idée que son mari pouvait partir pour la guerre. Il avait beau lui répéter que ce grade élevé dont il jouissait, il ne le devait qu'à sa présence sur le champ de bataille et à quelques blessures dont enfin il n'était pas mort, elle ne répondait à tout cela que par des pleurs et demandait

[1] Mois d'octobre 1794 (vendémiaire an III).

d'une voix bien timide que son mari donnât sa démission. Il lui démontrait en souriant que c'était impossible, que son armée faisait une guerre active et que ce serait compromettre son honneur. Enfin, la paix entre la France et l'Espagne fut signée et ma sœur, devenue presque mère, fit un nouvel essai qui fut plus heureux. Son mari, qui l'aimait avec passion, sollicita sa réforme avec l'ardeur que d'autres apportaient dans le même temps à se faire placer. Tous ses amis le détournaient de cette démarche, qui, en effet, brisa sa destinée future. Quelques mois plus tard, ce fut dans cette même armée des Pyrénées orientales, que le général Bonaparte prit cette foule d'officiers supérieurs qui formèrent le beau noyau de l'armée d'Italie et qui tous étaient les compagnons d'armes de mon beau-frère. C'était Augereau, Lanusse, Lannes, Marbot, Bessières, Duphot, Clauzel, etc., etc. Sa destinée n'eût pas été différente de la leur; mais il céda aux instances de sa femme et ils se retirèrent dans leur terre d'Objat, près de Brives-la-Gaillarde. C'est ainsi que, n'ayant pas encore vingt-quatre ans, il rentra dans la vie civile et se ferma sans retour une carrière qu'il avait si brillamment commencée.

Lorsque ma sœur quitta Toulouse, elle était grosse de cinq mois. En partant, elle demanda la bénédiction de ma mère de la manière la plus touchante.

— Elle était convaincue, disait-elle, qu'elle ne survivrait pas à sa couche.

Hélas! son pressentiment n'était que trop fondé.

Ma sœur était accouchée à la fin du mois de janvier[1], peu après la mort de mon père. Mon beau-frère nous

[1] 23 janvier 1795.

avait fait part de cet événement toujours redouté pour une jeune femme, lorsqu'il a lieu pour la première fois, avec une joie proportionnée à son bonheur. Cécile lui avait donné un beau garçon qu'elle se proposait de nourrir. « Ma femme se porte si bien, écrivait M. de Geouffre, qu'elle forme déjà le projet de porter notre Adolphe à sa mère pour recevoir sa bénédiction. Elle est plus charmante que jamais ; sa fraîcheur est celle d'une rose. Vous concevez, ma chère maman, quelle est la joie de tout ce qui l'entoure ; elle est tant aimée ! Cependant cette ivresse ne porte aucune atteinte à la sévérité des soins que réclame sa position dans une saison aussi rigoureuse ; vous pouvez être parfaitement tranquille. Plus d'inquiétudes, maintenant : du bonheur et de la joie, voilà notre avenir. »

Le reste de la lettre contenait des détails sur l'événement, qui avait été des plus heureux. Mon beau-frère délirait. Nous reçûmes cette lettre le 27 janvier ; ma sœur était accouchée le 23.

Le 1er février, ma mère et moi nous étions chez mon frère, qui occupait à lui seul l'appartement du second. Il avait un gros rhume, et ma mère n'ayant pas voulu qu'il s'exposât au froid on avait dîné dans sa salle à manger. Ma mère s'était établie sur son canapé ; elle avait mis mon frère dans une grande bergère, à moitié emmailloté, et faisait des rires d'enfant en pensant que, si mon frère était marié, comme elle voulait qu'il le fût dans six mois (elle avait un fort beau mariage en vue pour lui), que je le fusse, moi, quelque temps après, « il n'y a pas de raison, disait-elle, maintenant que cela est commencé, pour

que je ne devienne pas grand-mère de vingt-cinq ou trente enfants. »

— Cécile doit être une charmante jeune mère, dit-elle enfin en cessant ses rires et avec émotion ; je voudrais bien la voir dans ses fonctions de nourrice.

Ma mère était fort mobile dans ses impressions. En parlant de sa qualité de grand'mère, cette idée lui avait paru bouffonne, et elle avait ri aux larmes. Mais aussitôt que son âme aimante lui eut retracé ce même petit enfant, qui la rendait aïeule, attaché au sein de sa fille et y puisant la vie, ses yeux se mouillèrent et elle tomba dans une sorte de rêverie, un état doux, une demi-somnolence animée, que mon frère et moi nous nous gardâmes bien d'interrompre. Les détails de cette soirée me sont aussi présents que si elle avait eu lieu hier.

Il était neuf heures. Tout était tranquille, car, à cette époque, les équipages ne se disputaient pas le haut du pavé dans Paris et notre quartier, indépendamment de cela, était alors assez solitaire. Nous gardions tous trois le silence ; il n'était troublé que par un chant doux et monotone que ma mère murmurait à demi-voix. On aurait dit qu'elle berçait un enfant. Elle pensait à Cécile et à son petit Adolphe. Tout à coup le marteau de la porte cochère retentit avec une telle force que nous ne pûmes retenir une exclamation ; puis nous nous mîmes à rire, mon frère et moi.

— Ce coup m'a fait mal, dit ma mère en portant sa main à son front ; quelle est donc la personne assez mal apprise pour frapper ainsi par le temps qui court?

La porte de la rue se referma, et nous entendîmes

de gros talons de bottes résonner pesamment sur le pavé.

— Je n'ai pas défendu ma porte, observa ma mère.

Mon frère sonna ; on lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter pour lui.

— Ah ! dit Albert, des nouvelles de Cécile ! C'est de Brives et de l'écriture de Geouffre.

— Qui donc a-t-il perdu ? observai-je, car le cachet noir de la lettre venait de me frapper.

En faisant cette question, à laquelle je n'attachais nulle importance, je lève les yeux sur mon frère : je le vois pâle et les traits bouleversés :

— Que dit Geouffre dans cette lettre ? dit ma mère en se levant et s'avançant vers mon frère, dont l'état subit lui révélait un malheur.

— Ma sœur a été malade, mais elle est mieux maintenant, répondit Albert d'une voix brisée.

Ma mère s'élance sur la lettre, y jette les yeux et pousse un cri terrible en tombant sur ses genoux. Ma pauvre sœur était morte !

Il faut avoir perdu, d'une manière aussi inattendue, des êtres qu'on chérissait, pour comprendre notre désespoir ; rien ne saurait le décrire ni l'exprimer. Ma mère fut très mal pendant plusieurs jours. La mort de ma sœur l'aurait toujours douloureusement affectée ; mais au moment où elle venait de devenir mère, au moment où la tombe de notre père était à peine refermée sur lui ! Et puis, cette joie, ces chants au milieu desquels cette mort avait été annoncée. Pauvre mère ! elle fut bien malheureuse. Oui, elle fut bien malheureuse ! car à tout cela se joignait un sujet de peine, que mon frère et moi avons *seuls* connu et qui lui déchirait le cœur lorsqu'il se présentait à elle.

Cécile fut regrettée de tout ce qui la connaissait. La famille qui l'avait adoptée, sa belle-mère, son beau-père, la pleurèrent comme nous. Elle était douce et pieuse comme un ange ; douée de talents, de vertus, de grâces, de ces charmes attrayants qui ne s'imitent pas et vous font aimer de chacun. Bonne et chère sœur ! elle était ma marraine. Je l'ai bien pleurée et je la regrette encore. Son fils m'est resté, il a recueilli ma tendresse pour sa mère. Je trouve de la douceur à l'aimer. Il rappelle ma sœur dans toutes ses aimables qualités. Comme elle il est doux et bon, avec les nuances, toutefois, qui existent entre le caractère d'une femme et celui d'un homme ; comme elle aussi, il est aimé et, comme elle, estimé de chacun.

Bonaparte envoya dès le lendemain du jour où il apprit ce nouveau malheur qui venait de frapper ma mère et lui-même vint la voir. Il lui parla avec l'accent de la plus sincère amitié. Ma mère était si profondément accablée qu'à peine put-elle prendre sur elle de le recevoir. Il partit ensuite. Il était déjà marié avec M^me^ de Beauharnais.

Mon beau-frère vint presque aussitôt à Paris. Il avait besoin de sortir de cet enfer qui tout à l'heure encore était un paradis pour lui. Son entrevue avec nous fut déchirante. Ma mère sentit son malheur encore plus vivement lorsqu'elle vit M. de Geouffre. Elle me dit, le soir en se couchant, que peut-être le lendemain ne pourrait-elle pas le revoir. Il se mêlait à sa présence le souvenir de cette époque où elle avait résisté aux prières qu'il lui faisait pour l'unir à ma sœur. Cécile l'aimait et ma mère disait en pleurant :

— Pauvre Cécile! ta vie a été si courte! et j'en ai retranché six mois de bonheur.

M. de Geouffre ne demeura pas longtemps avec nous. Il retourna en Limousin, où le rappelait le seul intérêt qui lui restât. Il était impatient de se retrouver auprès de son fils qu'il avait laissé aux soins de sa mère. En lui disant adieu, nous lui fîmes promettre de nous amener bientôt Adolphe.

Il avait bien fallu apprendre à ma mère que notre position n'était plus telle qu'elle pouvait encore la supposer. Le coup lui fut moins sensible que je ne le craignais. Il y avait dans son cœur tant de plaies saignantes, qu'il ne recevait pas d'atteintes de sujets semblables. Elle sentit parfaitement la nécessité de faire des réformes dans notre maison, qui avait été maintenue sur un pied trop dispendieux pour notre fortune presque détruite. Mon frère, qui ne songeait qu'à notre bonheur, sans penser à lui, voulut essayer quelques tentatives dans le commerce et eut la chance heureuse de réussir. Il fut au moment de se donner entièrement à cette carrière; mais il craignit un engagement qui l'aurait lié pour quinze ans. Il fallait aller dans l'Inde; il fallait s'expatrier, nous quitter, ne plus nous protéger. Tout cela l'effraya. Il remercia notre ami Magon qui lui avait procuré cette possibilité de faire fortune. Il se borna à ce qu'il faisait alors.

Ma mère avait retrouvé quelques anciens amis. Les prisons s'étaient ouvertes depuis le régime directorial et on commençait à respirer avec plus de liberté. Nous avions revu des personnes auxquelles nous avions dit un triste adieu. Cela produisit une singulière impression. Je me rappelle que c'était un mé lange de joie et d'inquiétude. Ce ne fut qu'au bout

d'un long temps que l'on put jouir du bonheur de les retrouver libres. Mais pour beaucoup, combien ce bonheur était empoisonné! Du nombre de ceux-là était le plus cher des amis de ma mère, celui que j'aimais dans mon enfance comme on aime un aïeul, c'était le comte de Périgord. Échappé aux sanglantes proscriptions, il rentrait dans le monde sans bonheur et sans joie. Il était d'un âge fort avancé, souffrant, goutteux, sans nulle fortune et tout à fait isolé. Ses deux fils étaient émigrés. Sa fille, Mme la duchesse de Mailly, était morte; il ne lui restait que quelques amis malheureux comme lui [1] et dont la fâcheuse position ne leur permettait pas de venir à son aide.

Lorsque nous le revîmes, ma mère ne put s'empêcher de faire un mouvement de triste surprise. Son changement était si grand que l'œil de l'amitié pouvait à peine le reconnaître. C'était la même bonté dans son accent, mais ce n'était plus lui; son regard était éteint, on voyait que les ressorts de la vie étaient usés.

Comment ai-je pu dire qu'il était seul? Comment ai-je pu oublier cet homme aussi noble qu'aucun preux, se dévouant à lui et lui sauvant la vie par sa belle conduite? M. le comte de Périgord avait parmi ses gens un valet de chambre nommé Beaulieu. Cet homme avait toujours été un excellent serviteur; il prouva que l'intérêt n'avait pas été son mobile. Dès qu'il vit son maître arrêté, tous ses soins lui furent consacrés. Il lui portait tout ce qu'il jugeait lui être bon ou agréable. Son dévouement fut entier.

[1] Il faut excepter de ce nombre M. le comte de Monchenu, qui, étant demeuré avec de la fortune, fit pour le comte de Périgord tout ce qu'une amitié dévouée peut offrir à un ami malheureux.

M. le comte de Périgord, comme toutes les personnes innocentes qui alors étaient mises en prison, était persuadé qu'en fatiguant le comité du salut public de pétitions on obtiendrait prompte et entière justice. Rien n'était plus faux que ce raisonnement. Beaulieu l'apprit d'un des parents de l'homme chez qui logeait Robespierre. Les pétitions répétées étaient la cause de la mort de la plupart des prisonniers. Quelquefois on n'avait pas pensé à celui qui écrivait. Sa première pétition donnait de l'humeur, la seconde la redoublait et bien souvent les misérables mettaient les pauvres victimes en jugement pour éviter une troisième pétition.

Beaulieu, averti de cette manière de rendre la justice, se promit bien que son maître ne l'obtiendrait pas ainsi. Mais ce pauvre comte de Périgord avait précisément la conviction qu'il ne sortirait de prison qu'à force d'importunités. En conséquence, tous les jours une pétition était adressée tantôt à *ce bon monsieur de Robespierre*, tantôt à *cet excellent monsieur de Collot-d'Herbois*, ou bien encore à *monsieur Fouquier-Tinville.*

— Enfin c'est une chose étrange, disait le comte de Périgord; personne ne me répond. Je ne conçois rien à cela.

Il y avait une très bonne raison pour que les pétitions restassent sans réponse. C'est que Beaulieu les jetait toutes au feu. Il parvint ainsi à faire oublier son maître. Il payait les guichetiers fort cher; puis lorsque le comte de Périgord commençait à être connu dans une prison, il obtenait sa translation dans une autre. Enfin, un fils n'aurait pas eu pour son père une sollicitude plus tendre ni surtout plus active. Cet homme

se multipliait autour de son maître. Lorsqu'il eut le bonheur d'obtenir sa liberté, M. de Périgord alla loger chez M. de Monchenu, son ami. Beaulieu fut toujours auprès de lui, le soignant, l'entourant d'attentions délicates et sacrifiant à cela tout ce qu'il avait. Ce qui prouve la bonté de M. de Périgord, c'est qu'un de ses domestiques, un homme de la livrée, classe du service où les sentiments sont en général moins honorables et moins élevés, vint, aussitôt qu'il sut son maître hors de prison, pour lui offrir ses services. Cet homme s'appelait Boisvert. Je ne sais ce que lui et Beaulieu sont devenus à la mort de M. de Périgord, qui arriva peu de temps après sa sortie de prison; mais j'espère que le prince de Chalais aura beaucoup fait pour de tels hommes : un mérite aussi rare a droit à une récompense.

Le comte de Périgord était pied bot. Je ne me rappelle pas bien si c'était de naissance ou par suite d'une blessure, mais il y aurait des raisons pour croire que c'était de famille.

Il venait tous les jeudis passer la journée presque entière avec nous; alors il y avait toujours une querelle très vive entre lui et Beaulieu. Il voulait venir à pied; Beaulieu ne le voulait pas et disait avec raison qu'il ne le pouvait pas. En effet, son infirmité l'empêchait de marcher. Il souffrait horriblement.

Un jour il reçut une lettre de M. de Chalais, qui alors était en Angleterre. Cette lettre, dont certainement M. de Chalais était loin de prévoir les conséquences, en eût de terribles. Il disait à son père qu'il mourait de faim en Angleterre, que la misère y était au comble parmi les émigrés, et qu'enfin il était fort malheureux. M. de Périgord dînait précisément chez

ma mère, le jour où cette lettre lui parvint. Son changement était frappant. Il avait pris le malheur dont parlait son fils, tout à fait au pied de la lettre. Pendant tout le dîner, il ne pouvait que répéter : « Grand Dieu ! ils souffrent de la faim ! » Et son assiette restait chargée de ce qu'on lui servait. Enfin plusieurs personnes lui remontrèrent que cela n'était pas possible, puisqu'il savait lui-même que M. de Chalais avait emporté des ressources. « Il peut les avoir perdues, » disait le pauvre père.

Il acquit la certitude dès le lendemain, par un *rentrant* (car il y en avait déjà à cette époque), que son fils était encore riche, du moins qu'il avait une fortune qui le mettait à l'abri de tout besoin.

— Les émigrés ne sont pas tous aussi heureux que lui, disait M. de N***.

M. le comte de Périgord fut plus tranquille; mais le coup avait frappé sur un corps usé par les quatre années de révolution qui venait de s'écouler. La mort de la famille royale, la captivité du jeune roi et de la princesse, tous les malheurs de la monarchie, qui l'avaient atteint comme des malheurs de famille, tout cet ensemble de destruction lui avait porté des coups mortels. Aussi le moindre ébranlement suffit-il pour l'achever. Huit jours après, la place qu'il occupait à notre table n'était pas occupée, et deux jours plus tard il n'existait plus.

Sa mort fut encore un nouveau malheur pour ma mère; elle retomba malade. Sa poitrine était affectée. Des insomnies, une toux opiniâtre, un peu de fièvre, enfin des symptômes alarmants la déterminèrent à consulter. On lui ordonna les eaux de Cauterets.

Dans ces entrefaites, mon frère reçut une lettre qui

devait amener un grand changement dans notre sort. Il était appelé en Italie pour y exercer des fonctions administratives; je suis sûre que Bonaparte ne fut pas étranger à cette nomination, quoiqu'il parût n'y être pour rien.

La séparation fut triste. Tant de malheurs nous avaient accablés! Tant de déchirements avaient fait saigner le cœur de notre pauvre mère! Elle redoutait tout. La démarche la plus simple lui faisait craindre un résultat funeste. Elle fut au moment de demander à mon frère de ne pas la quitter. Si elle eût été seule, sans nul doute, elle l'aurait fait. Mais aussitôt que ses yeux s'arrêtaient sur moi, elle sentait bien que mon frère devait remplir la promesse qu'il avait faite à mon père sur son lit de mort. « Jamais tu n'abandonneras ta mère ni ta sœur; n'est-il pas vrai, mon ami? » avait dit mon pauvre père. Ma mère consentit donc au départ de mon frère. Il partit et je restai chargée de soigner ma mère, et, malgré ma jeunesse, chargée également de tout ce qui pouvait la concerner.

— Dieu te donnera des forces, et le jugement nécessaire pour que tu puisses remplir ta noble tâche, ma pauvre enfant, me dit mon frère en m'embrassant au moment de son départ. Confiance en Dieu, confiance en toi-même et tout ira bien. Je t'écrirai souvent; toi, tu me tiendras au courant de tout. Dès que ma mère aura manifesté un désir que les moyens que je te laisse ne te permettront pas de satisfaire, écris-moi à l'instant même, et ce Dieu en qui j'ai une grande foi n'abandonnera pas deux enfants dont le seul but est le bonheur de leur mère.

Mon frère se rendit à sa destination et nous nous mîmes en route de notre côté pour les Pyrénées. J'ai

vu Cauterets depuis cette époque; je l'ai revu avec tout ce que la fortune pouvait me permettre de faire pour entourer mon existence de chaque jour, de chaque moment, d'un nouveau plaisir. Eh bien, je n'y ai pas retrouvé ce qu'il m'avait alors gratuitement prodigué; ce ne sont pas des illusions romanesques faites à plaisir. Ce ne sont pas des émotions redemandées au souvenir d'un livre qu'on vient de lire. Non! j'interroge mon âme. C'est elle seule qui me répond. Les impressions réveillées par cette interrogation sont aussi vives que le jour où je les ressentis.

Plus tard, j'ai revu ces belles montagnes, rivales des Alpes. J'ai longé, traversé, parcouru leur longue chaîne; mais ce ne fut qu'à mon troisième voyage à Cauterets que je pus me livrer à mon ardent désir de parcourir ces belles montagnes que je voyais devant moi. Ces belles forêts de sapins, qui sont comme la ceinture du Vignemale[1], la plus haute des Pyrénées françaises, me virent, seule, parcourir leurs routes frayées par le caprice des promeneurs. La Cerisaie, Maourat, le Pont-d'Espagne, le lac de Gaube, et même Esplémousse, étaient les buts favoris des courses que je faisais faire à ma mère, non pas à pied (elle ne

[1] On sait qu'à une certaine élévation les animaux et les végétaux ne peuvent exister. Il y a alors un contact trop immédiat entre l'air et l'individu qu'il frappe. Le résultat de cette impression est quelquefois mortel. On verra dans les volumes suivants comment j'ai fait ce voyage, l'un des plus périlleux et le plus curieux que qui que ce soit puisse faire dans les montagnes. La reine Hortense l'avait fait l'année précédente, mais son voyage n'a aucune ressemblance avec le mien. Mes guides s'égarèrent, et quoique son voyage n'eût pas comme le mien un risque périlleux, ses guides obtinrent d'elle une médaille d'or sur laquelle était écrit : *Voyage au Vignemale.*

pouvait plus marcher), mais dans l'étrange voiture du pays. C'est une chaise à porteurs, formée par un petit tabouret de paille, auquel sont adaptés deux très gros bâtons et qui est recouverte d'une toile blanche, soutenue par trois cerceaux fort légers. Deux ficelles fixent une petite planche large de deux pouces, sur laquelle reposent les pieds. Lorsqu'on est établi dans cette espèce de cage, deux robustes montagnards, à l'œil de faucon, aux pieds d'isard, vous emportent avec une agilité qui vous trouble d'abord. Il y a du fantastique dans cette vélocité avec laquelle on est entraîné sur le bord d'un précipice obscur, dont l'œil ne peut mesurer la profondeur, ou dans une ascension non moins rapide, à travers une mer de nuages que le soleil colore de pourpre et d'azur.

Cette impression est vraiment fort étrange. Le premier moment a quelque chose de si inusité, de si éloigné de nos sensations ordinaires, que les yeux se ferment, et que la main, par une crispation nerveuse, s'attache à l'une des légères poignées du tabouret. Bientôt on veut voir où l'on est; on regarde avec avidité ce même péril qu'on croyait redouter, et, un instant après, la rapidité de la course, soit descendante, soit ascendante, ces vives lumières, cet arc-en-ciel mouvant qui nous entoure, ces parfums qui s'élèvent sous chaque pression du pas robuste du montagnard sur le tapis diapré et parsemé de thym, de serpolet, d'œillets sauvages, sur lequel il vous fait voler; cette succession d'enchantements qui sont naturels, et dans lesquels vous roulez, pour ainsi dire : tout cela vous enivre et vous donne une activité de vie, une double respiration, qui ajoute à l'existence et en augmente le bonheur.

# CHAPITRE XXIV

Notre retour à Paris. — Les émigrés rentrés. — Tableau de la société de Paris. — Les bals publics et les personnages connus. — Mme de Da...s au bal de l'hôtel Thélusson. — Singulière nuit passée par M. d'Hautefort. — Mme Tallien. — Mme Bonaparte. — Mme Hamelin. — Trénis et les beaux danseurs.

Ma mère revint des eaux avec une santé presque rétablie. Sa tristesse était aussi fort adoucie par la distraction du voyage et surtout par l'espoir de retrouver à Paris une foule de connaissances intimes que l'on est convenu d'appeler *amis* dans le monde et qui, au fait, sans être de véritables amis, apportent dans le commerce de la vie un charme tout particulier. La société d'aujourd'hui ne le connaît pas; tout y est acerbe, dur. Nul ne veut convenir qu'il faut dans les habitudes journalières que chacun fournisse son contingent de complaisance et d'aménité. Aussi maintenant ne voit-on plus de ces réunions amicales de quarante ou cinquante personnes se retrouvant chaque jour chez cinq ou six d'entre elles. Indépendamment de l'agrément que cette manière de vivre répandait sur l'existence, il en résultait des avantages plus sérieux. Celui qui n'avait pas de crédit trouvait toujours un appui dans la société dont il faisait partie. Si ce n'était par un mouvement de bonté natu-

relle, c'était par la crainte de rencontrer chaque jour une personne qu'on aurait refusé d'obliger; on aurait vu un visage mécontent. C'était donc une obligation pour celui qui le pouvait d'obliger ce qui était autour de lui. Je sais qu'à cela on peut répondre : « Ah! mon Dieu! que dites-vous donc? Eh! vraiment, c'était un beau temps que celui qu'il vous plaît de nous rappeler là! Le talent n'était jamais récompensé; c'était une horreur. » Je conviens qu'alors, comme toujours, il y avait des abus et que la faveur en provoquait beaucoup. Mais je demanderai si, sous une forme plus rude, plus spéculative pour les intéressés, moins agréable dans ses résultats, il n'y a pas aujourd'hui, comme au temps dont je parle, d'immenses abus de pouvoir, enfants de la faveur? Si j'avais du temps à perdre, je ferais une belle liste de noms ignorés que la patrie ne connaît que parce qu'il faut bien les mettre dans des brevets et dans des titres de pension. Quoi qu'il en soit, lorsque ma mère apprit le retour de la plus grande partie de ses connaissances, sa joie fut extrême. La France avait alors une apparence de tranquillité et les émigrés rentraient en foule avec une confiance qui leur fut au reste bien fatale[1] quelques mois plus tard, mais qui alors paraissait parfaitement motivée. Les femmes surtout étaient dans un enchantement vraiment communicatif. Cette douce patrie, cette belle France, que rien ne remplace et qui redouble par son souvenir l'amertume de toute terre d'exil, quelque hospitalière qu'elle soit, elles la revoyaient donc encore! Je me rappelle qu'en retrouvant ma mère, avec laquelle elle était

[1] Au mois de fructidor.

intimement liée, Mme de Martois[1], arrivée seulement depuis quelques jours à Paris et tout émue encore de cette joie qu'elle avait éprouvée en voyant seulement les barrières, se jeta dans les bras de ma mère en fondant en larmes et fut plus d'un quart d'heure avant de surmonter son émotion. Sa fille nous dit qu'il en était ainsi pour tous les amis qu'elle revoyait. Il n'y avait de sa part ni affectation ni comédie; cela provenait d'une âme ardente qui jouissait dans sa plénitude de tout le bonheur attaché au mot *patrie !*

Mais combien de mécomptes attendaient les malheureux proscrits à leur retour sur la terre natale. La pauvreté, l'isolement, la mort, voilà ce qui les attendait pour la plupart. Ah! tout n'était pas bonheur dans de pareils jours!

Une des amertumes les plus douloureuses peut-être et dont je fus souvent témoin, naissait de la différence ou plutôt de la diversité des nuances de l'opinion. Eh bien, ces nuances jetaient le trouble dans les familles les plus unies. La suite toute naturelle d'un long bouleversement de choses et de principes avait nécessairement amené un autre bouleversement dans les habitudes les plus ordinaires de la vie. Ainsi, toutes ces douces réunions qui jadis faisaient le charme des relations intimes, n'existaient plus, ou bien étaient empoisonnées par l'odieuse politique

[1] Elle était Napolitaine ou Romaine, je ne sais lequel des deux; mais venue à un an en France et s'y étant mariée, elle l'aimait comme et même plus que sa terre natale. Elle était de la plus charmante figure. Jeune encore, à l'époque de sa rentrée, elle se disposait à jouir de tout le bonheur qu'elle lui causait lorsque, trois mois après son retour, elle mourut de la petite vérole à l'âge de trente-quatre ans.

ayant à sa suite l'aigre contradiction, la colère, la dispute et finissant souvent par amener une rupture entre le mari et la femme, le frère et la sœur et quelquefois entre le père et le fils.

Ce tableau est celui que présentaient les sociétés de Paris à l'époque dont je parle en ce moment, c'est à-dire en 1796 et 1797. Aussi le mot *société* était-il employé vulgairement pour désigner une réunion; mais à bien dire, il n'y en avait aucune. Les maisons particulières craignaient de montrer du luxe en recevant habituellement et l'on se bornait à aller beaucoup dans des réunions d'abonnés où se trouvait alors la meilleure compagnie. Il en était ainsi non seulement pour des concerts, mais pour des bals. On n'imagine guère aujourd'hui que les femmes les plus élégantes allaient danser au bal de Thélusson[1], au bal de Richelieu[2]; et le plus curieux de tout cela, c'est que toutes les opinions, toutes les castes s'y trouvaient réunies et confondues et s'entendaient fort bien ensemble pour rire et sauter.

Un jour, au bal de Thélusson, il arriva une assez drôle d'aventure à Mme de Da..s, qui y menait quelquefois sa fille. Un froissement devait nécessairement avoir lieu entre des gens non seulement opposés dans leur manière de voir, mais mutuellement blessés les uns par les autres. Aussi, malgré l'apparente intelligence, y avait-il souvent des scènes, inaperçues par la foule, mais d'un extrême intérêt pour ceux qui

[1] A l'hôtel Thélusson, au bout de la rue Cerutti, en face du boulevard, il y avait alors une immense arcade. Murat l'acheta sous le consulat.

[2] De même à l'hôtel de Richelieu.

avaient le bonheur d'en être témoins et qui pouvaient les comprendre...

Mme de Da..s était arrivée fort tard. Le grand salon rond était totalement rempli et il n'y avait aucune possibilité de trouver deux places. Cependant, à force de coups de coude et de sollicitations, ces dames parvinrent au centre du salon. Mme de Da..s, qui n'était pas absolument timide de son naturel, regardait de tous côtés pour voir si elle découvrirait au moins une place, lorsque ses regards tombèrent sur une jeune et charmante figure, entourée d'une profusion de cheveux blonds, regardant timidement avec de beaux et grands yeux bleu foncé et offrant dans tout son ensemble l'image de la plus gracieuse sylphide. Cette jeune personne était reconduite à sa place par M. de Trénis, ce qui prouvait qu'elle dansait bien; car M. de Trénis n'admettait à l'honneur d'être invitées par lui que celles qui méritaient la réputation de *belle danseuse*. La gracieuse jeune fille, après avoir salué, en rougissant, *le Vestris* des salons, s'assit auprès d'une femme qui paraissait être sa sœur aînée et dont la parure élégante faisait l'objet de l'attention et de l'envie de toutes les femmes du bal.

— Qui sont ces femmes-là[1]? demanda Mme de Da..s au vieux marquis d'Hautefort, qui lui donnait le bras.

— Comment! vous ne reconnaissez pas la vicomtesse de Beauharnais? C'est elle et sa fille. Elle est aujourd'hui Mme Bonaparte. Eh! mais... tenez, voici

[1] A cette époque, Mme Bonaparte n'était pas fort connue dans le monde. On sait qu'elle n'avait pas été présentée à la cour de Marie-Antoinette. Le fait réel est que Mme de Da...s ne la connaissait pas.

une place à côté d'elle. Venez vous y asseoir, vous renouvellerez connaissance.

Mme de Da..s, pour toute réponse, donna une telle secousse à M. d'Hautefort qu'elle l'entraîna, malgré lui, dans l'un des petits salons qui précédaient la grande rotonde :

— Êtes-vous fou? lui dit-elle lorsqu'ils furent dans l'autre pièce. Une belle place vraiment! A côté de Mme Bonaparte! Ernestine aurait donc été forcée de faire connaissance avec sa fille! Mais la tête vous tourne, marquis!

— Ma foi! non. Que diable trouvez-vous de mal à ce qu'Ernestine fasse connaissance, se lie même d'amitié avec Mlle Hortense de Beauharnais? C'est une charmante personne; elle est douce, aimable...

— Qu'est-ce que tout cela me fait, à moi? je ne veux pas me lier avec de pareilles femmes. Je n'aime pas les gens qui déshonorent leur malheur [1].

M. d'Hautefort leva les épaules et ne répondit pas.

— Eh! mon Dieu, quelle est cette belle personne? dit Mme de Da..s, et elle indiquait une femme qui entrait en ce moment dans le salon et vers laquelle non seulement les regards, mais la foule se portaient.

Cette femme était d'une taille au-dessus de la moyenne. Mais une harmonie parfaite dans toute sa personne empêchait de s'apercevoir de l'inconvénient des trop hautes statures. C'était la Vénus du Capitole, mais plus belle encore que l'œuvre de Phidias, car on

[1] Le mot a été dit; il est positif. La scène nous fut rapportée dans son entier par l'un des parents de M. d'Hautefort qui donnait le bras à Mme de D... et ne quitta pas ces dames de la soirée.

y retrouvait la même pureté de trait, la même perfection dans les bras, les mains, les pieds, et tout cela animé par une expression bienveillante, une réflexion du miroir magique de l'âme, qui disait tout ce qu'il y avait dans cette âme, et c'était de la bonté. Sa parure ne contribuait pas à ajouter à sa beauté, car elle avait une simple robe de mousseline des Indes, drapée à l'antique et rattachée sur les épaules avec deux camées. Une ceinture d'or serrait sa taille et était également fermée par un camée ; un large bracelet d'or arrêtait et fixait sa manche fort au-dessus du coude. Ses cheveux, d'un noir de velours, étaient courts et frisés tout autour de la tête ; cette coiffure s'appelait alors *à la Titus ;* sur ses blanches et belles épaules était un superbe châle de cachemire rouge, parure à cette époque fort rare encore et fort recherchée. Elle le drapait autour d'elle d'une manière toujours gracieuse et pittoresque, formant ainsi le plus ravissant tableau.

— C'est Mme Tallien [1], répondit M. d'Hautefort à Mme de Da..s.

« Mme Tallien ! s'écria-t-elle. Ah ! mon Dieu, comment m'avez-vous amenée ici, mon cher ami ?

— Ma foi ! je vous défie de trouver dans tout Paris un lieu où soit rassemblée une meilleure compagnie.

Puis il marmotta quelques-unes des bonnes paroles qu'il avait au service de ceux qui lui déplaisaient.

Dans ce moment une forte odeur d'essence de rose se fit tout à coup sentir dans l'appartement. Un mou-

[1] J'ai habité Bordeaux ; j'ai eu des amis qui doivent leur vie à Mme Tallien. J'ai su sur les lieux mêmes tout le bien qu'elle a fait, et je n'en puis trop dire. N'ayant jamais eu à m'en plaindre, il est donc naturel que j'en fasse l'éloge.

vement assez vif fit porter vers la porte une foule de jeunes gens, de ceux qu'on appelait alors des *incroyables*, au-devant d'une jeune femme qui arrivait seulement, quoiqu'il fût prodigieusement tard. Dans cette femme on trouvait ce qu'on peut appeler de la laideur et, cependant un inconcevable attrait. Elle était mal faite, mais ses petits pieds dansaient si bien ! Elle était brune, mais ses yeux noirs brillaient d'une telle expression! Et puis elle était gracieuse! On voyait que si elle était méchante pour quelqu'un, c'est qu'on l'avait attaquée. Son regard vif et malin étincelait d'esprit et exprimait en même temps toute la bonté de la personne la plus simple. Elle était, tout ensemble, bonne amie et la plus amusante des femmes. Enfin elle plaisait. Elle était à la mode alors et son nom était redouté ou souhaité lorsqu'on désirait être jugé par elle. Tous les hommes remarquables du bal l'entourèrent aussitôt qu'elle parut. Parmi eux on remarquait les deux MM. de l'Aigle, M. de Montrond, M. Bachué, Albert Dorsay, les Anisson, les deux frères Charles et Juste de Noailles, les trois Rastignac et plusieurs autres dont les noms sont moins connus. M. Charles Dupaty, M. de Trénis, M. Laffite lui demandèrent à l'instant de danser avec eux. Elle répondit à chacun avec une expression de bonne humeur et d'esprit, en souriant de manière à montrer deux rangées de dents d'ivoire, et continua d'avancer, en agitant ses légères draperies parfumées, embaumant ainsi tout l'appartement.

M^me^ de Da..s, que cette odeur tourmentait et qui, comme toutes les personnes tracassières veulent toujours se plaindre de ce qui plaît aux autres, commença par s'agiter sur la banquette où elle avait enfin

trouvé une place, et finit par dire très haut avec un accent fort impertinent : — En vérité ! je crois que c'est la femme ou la fille de Fargeon [1]. Il y a de quoi faire évanouir l'homme le plus robuste [2].

— C'est Mme Hamelin, dit M. d'Hautefort.

Le lendemain, il nous raconta que rien ne l'avait plus amusé dans cette soirée que d'être le premier gentilhomme de Mme de Da..s, lui nommant ainsi des personnes qui pour elle étaient de vrais épouvantails.

— Mme Hamelin ! s'écria-t-elle, Mme Hamelin ! Venez ici, Ernestine, ajouta-t-elle d'une voix émue de colère. Mettez votre palatine, et partons.

Tout ce qu'on put lui dire ne servit qu'à hâter son départ. Elle répétait avec un accent indigné :

— Et ce marquis ! m'assurer que je trouverais ici mon ancienne société ? Vraiment, oui ! Depuis une heure

[1] Fargeon était, avant la révolution, un très fameux parfumeur. Son fils, qui lui a succédé et qui demeure rue du Roule, est aussi un fort bon parfumeur.

[2] Ceci me rappelle un mot assez drôle de M. de Conflans, père de Mme la marquise de Coigny, celle que tout Paris a connue si aimable et si spirituelle. Son père était un peu original. C'était lui qui ne mettait jamais de poudre, parce que sa tête fumait, à ce qu'il prétendait, comme un volcan aussitôt que la houppe le touchait. Sa belle-mère et lui étaient en guerre continuelle. Cette guerre devenait souvent fort méchante, tout en ayant l'origine la plus simple. Un jour Mme de Conflans étant en couches et M. de Conflans, s'approchant de son lit pour l'embrasser, en fut empêché par sa belle-mère qui lui dit qu'il sentait l'ambre. Or la vénérable personne avait, à ce que dit la tradition, l'inconvénient d'avertir de son voisinage autrement qu'en parlant et son gendre lui dit avec humeur : « Eh ! que diable ! madame, croyez-vous donc qu'il n'y ait que les bonnes odeurs qui fassent mal. »

je tombe de fièvre en chaud-mal. Allons ma fille, partons.

Cette scène s'est passée à quelques pas de la banquette où ma mère et moi nous étions assises. Quant à ce qui précède la dernière partie de cette comédie, nous connaissions le marquis d'Hautefort, qui, avec son esprit satirique, ne nous en laissa ignorer aucune particularité. Il était fort moqueur et longtemps il nous fit rire en nous racontant sa nuit de bal.

## CHAPITRE XXV

Une amie de ma mère et sœur Rosalie. — Ma première communion. — Mlle Adèle de Boisgelin, Mme de la Villegonthier et la robe bleu de ciel. — L'évêque de Saint-Papoul et l'église remplie.

Ce fut vers cette époque que ma mère s'occupa de me faire faire ma première communion. Je commençais à être même plus grande qu'il ne fallait pour cette cérémonie si remarquable pour la jeunesse. Jusqu'alors il avait été impossible d'avoir le libre exercice du culte dans une église; enfin quelques-unes venaient d'être rouvertes dans Paris; mais le nombre en était encore si restreint que, demeurant rue Sainte-Croix, dans la Chaussée-d'Antin, je ne pus trouver une église que dans le quartier Poissonnière. Ce fut donc à Bonne-Nouvelle que je fis ma première communion et que je reçus la confirmation.

Ma mère avait retrouvé à Paris une famille de Marseille à laquelle elle était sincèrement attachée. M. et Mme de Saint-Mesmes étaient bien les meilleurs, les plus excellents amis. M. de Saint-Mesmes était à la tête d'une partie des fournitures de l'armée d'Italie. Il était assez âgé pour être le père de sa femme, jeune et charmante personne, qui l'aimait avec autant de tendresse et même d'amour que s'il eût été le plus beau garçon de Paris. Sa vertu, sa pureté la rendaient

vraiment intéressante. Je me sens heureuse, en rappelant seulement son souvenir. J'éprouve une sorte de calme qui rafraîchit mon sang, lorsque je me rappelle cette jeune mère entourée de six ou sept enfants qu'elle avait nourris et s'occupant, au milieu d'eux, des soins de sa maison, comme une jeune Grecque aurait pu le faire jadis au sein de son gynécée.

Ce fut cette aimable femme qui me fournit le moyen de faire ma première communion. Elle connaissait une religieuse bénédictine qui, sans elle et ses secours, eût été fort à plaindre. Mme de Saint-Mesmes était la providence de sœur Rosalie. Pour lui témoigner sa reconnaissance, sœur Rosalie venait s'établir pendant des mois entiers chez Mme de Saint-Mesmes et enseignait la parole de Dieu à ses enfants. Il y avait deux de ses filles dont l'âge se rapprochait un peu du mien, quoiqu'elles fussent plus jeunes, et avec lesquelles j'allais souvent passer quelques heures avec grand plaisir. Sœur Rosalie me demanda si je voulais faire ma première communion. On pense que ma réponse ne pouvait être douteuse. J'acceptai avec le plus vif empressement et aussitôt nos arrangements furent pris. Ma mère, qui déjà se sentait atteinte des douleurs cruelles qui, plus tard, l'ont mise au tombeau, fut heureuse de penser que j'allais enfin remplir un devoir que les événements de la révolution l'avaient, jusqu'alors, empêchée de me faire accomplir. Sœur Rosalie vint donc lui communiquer le lendemain les arrangements qu'il était nécessaire de prendre et que voici.

Plusieurs jeunes personnes étaient confiées à la sainte fille pour le même objet, ou pour la confirmation. Laurette Saint-Mesmes était du nombre des dernières.

Mais parmi les autres se trouvaient des jeunes filles logées à des distances immenses l'une de l'autre. Il fallait, cependant, que tout cela fût réuni tous les jours à huit heures et demie dans la sacristie de l'église de Bonne-Nouvelle, en présence de M. de Cani, curé de cette paroisse, le plus digne des hommes et l'un des pasteurs qui ont le moins abandonné leur troupeau aux jours du péril.

Sœur Rosalie ne fut rebutée par aucune difficulté ni effrayée par aucune fatigue. A cette époque, ma mère était trop souffrante pour que sa femme de chambre de confiance pût la quitter en même temps que moi, qui étais sa garde habituelle. Rosalie le comprit à merveille. Aussi tous les jours elle venait du fond du Marais (de la rue des Trois-Pavillons) chez ma mère; elle me prenait par le bras, se remettait en marche et nous allions alors ensemble rue d'Orléans, toujours au Marais, pour chercher M^elle Adèle de Boisgelin, qui devait faire sa première communion avec moi. Elle était fort délicate et ne pouvait se lever d'aussi bonne heure que Laurette de Saint-Mesmes et moi. Elle dormait donc pendant que Rosalie rassemblait son petit bataillon et puis nous la prenions et nous nous rendions à l'instruction. Quelquefois M^me de Boisgelin faisait conduire Adèle à l'église, mais rarement.

Adèle de Boisgelin avait alors douze ans; elle était fort petite, même pour son âge et paraissait à peine dix ans. Elle était pâle et maigre; toute sa personne était frêle, sans cependant annoncer de la souffrance; elle était douce et gaie, bonne, gracieuse et tout à fait spirituelle, annonçant devoir être un jour une femme aimable. Ce fut l'effet qu'elle fit à ma mère et elle a confirmé pleinement le jugement qu'elle en a porté.

Elle est devenue Mme de la Villegonthier et chacun sait combien c'est une personne agréable.

Nos exercices de piété, nos instructions, tout ce qui a rapport à cet acte solennel, par lequel la jeune fille quitte l'enfance, ainsi que le jeune garçon, tout fut conduit avec la plus grande régularité par ceux qui nous dirigeaient, mais surtout par notre pasteur, celui qui, chaque jour, nous distribuait des conseils, des instructions, avec une émotion de joie qui faisait même battre nos jeunes cœurs. Nous étions touchées, toutes jeunes filles que nous étions, de voir ce vénérable prêtre, sortant des périls de la proscription et ne craignant pas d'en affronter d'autres, en reproduisant la parole de vie parmi cette jeune génération qui avait été au moment d'en être privée. Jamais le souvenir de ces six semaines ne sortira de la mémoire de mon cœur. Jamais je n'oublierai les exhortations de M. de Cani, ses paroles admirables, sa vertu, son courage et, surtout, sa bonté pour nous, pauvres jeunes filles, mal apprises, quoique instruites. Rien ne le rebutait. Il nous traitait comme si nous eussions été ses enfants.

C'est une grande époque dans notre vie que celle de notre première communion. Il existe un rapport entre elle et les temps à venir de notre existence que rien ne peut jamais détruire, lorsque la première instruction a été bien faite. Je l'ai éprouvé; je l'éprouve encore tous les jours et, tous les jours, pensant à Rosalie, à M. de Cani, je les bénis et je prie maintenant pour eux Celui qu'ils m'ont si bien fait connaître[1].

Notre retraite fut austère et pourtant je ne trouvais

[1] Sœur Rosalie vit toujours. Je l'ai appris depuis quelques jours; elle habite un couvent dans les environs de Meaux.

pas qu'elle le fût encore assez. J'aurais voulu, dans de pareils moments, être appelée à donner une preuve de mon dévouement par l'abandon de tout mon être. Eh! qui n'a pas, comme moi, connu tout le charme de semblables moments? Le souvenir en est encore présent et avec d'autant plus de force que rien ne vient l'altérer, rien ne vient troubler la limpidité de sa source. Nul regret ne se mêle à cette époque de ma vie. Je n'y vois que des fleurs, des flambeaux, un autel, un ciel s'ouvrant pour me montrer un Dieu venant à moi. Tout est joie, pureté, amour, bonheur!

Nous communiâmes le lundi de Pâques. La foule était immense. L'église de Bonne-Nouvelle était tellement encombrée de monde que les jeunes communiantes pouvaient à peine circuler. Le peuple de Paris, privé depuis si longtemps de ses cérémonies religieuses, éprouvait une joie presque délirante, en voyant cette troupe de jeunes filles avec leurs voiles blancs, leur figure virginale, s'agenouillant devant l'autel et offrant à Dieu un cœur pur et pieux. Dans cette foule chacun reconnaissait une fille, une sœur, une nièce et se croyait meilleur en voyant des bouches si pures prier pour lui. Ma mère, qui, bien qu'elle fût souffrante, était venue à la cérémonie, me dit le soir qu'elle avait entendu à cet égard des choses étranges, puisqu'elles venaient de gens qui certes n'étaient influencés ni par le fanatisme ni par aucun autre prestige que celui de la vérité.

J'ai dit que ma mère m'avait rapporté ce qu'elle avait entendu; car pour moi, quoique je fusse aussi dans l'église, je ne vis et n'entendis dans cette journée qu'une seule et unique chose. Mais il en est que l'on décrit; celle-ci n'est pas du nombre, et je me tais.

Le lendemain fut encore un jour heureux pour moi. Je reçus la confirmation, dans la même église de Bonne-Nouvelle, des mains de Mgr de Maillé, évêque de Saint-Papoul. La foule était tellement immense qu'il fut obligé d'administrer le sacrement jusque sur la dernière marche extérieure de l'église. C'était une telle ferveur, que des femmes malades apportaient leur enfant sur leurs bras et, le tendant à l'évêque :

— Bénissez-le ! bénissez-le, monseigneur ! s'écriaient-elles ; hélas ! peut-être ne vous reverrons-nous pas !

Laurette de Saint-Mesmes, trop jeune pour faire sa première communion, avait été confirmée avec moi. C'était une bonne et excellente enfant, ayant beaucoup de gaieté et de naturel, et que j'aimais beaucoup. Je ne me rappelle pas si Mélanie de Saint-Mesmes, sa sœur, fut confirmée en même temps que nous. C'était aussi une bonne et douce jeune fille. Elle est aujourd'hui mariée au général Romeuf, commandant à Dijon.

Ce ne fut qu'après la cérémonie du lundi de Pâques, que je revins assez à moi pour remarquer la toilette plus que burlesque de la pauvre Adèle de Boisgelin le jour de sa première communion. Je n'ai jamais pu m'expliquer la raison qui a fait venir Mlle de Boisgelin à l'église dans une occasion solennelle, avec une robe de gros de Naples ou plutôt de gros de Tours bleu de ciel, faite ce qu'on appelait en 89 en fourreau lacé, avec les manches demi-courtes, en sabot, avec des petites manchettes de dentelles et un fichu croisé très richement garni, puis un bonnet monté avec des barbes. Ceux qui croiront que je charge le tableau peuvent le demander à Mme de la Villegonthier elle-même. Elle est devenue une de nos femmes les plus élégantes et peut bien convenir d'un fait qui, d'ailleurs,

ne fait même qu'une ombre de plus en faveur du tableau gracieux qu'elle nous présente aujourd'hui.

Quelques jours après la cérémonie de Pâques, ma mère me fit donner un grand déjeuner à toutes mes jeunes compagnes de bonheur. Adèle de Boisgelin y vint avec la robe bleu-de-ciel et le bonnet monté. La bonne Rosalie me gronda terriblement fort, pour m'être permis de faire une observation à Adèle sur son singulier costume.

— Il est convenable pour une jeune demoiselle de sa sorte, me dit-elle. Vous devriez être mise comme elle, mademoiselle Laure ; toutes ces robes à la grecque vous donnent l'air d'une baladine. Permettez-moi de vous le dire.

La colère de sœur Rosalie m'apprit que c'était elle qui avait ordonné la toilette de la pauvre Adèle pour le jour de Pâques et elle-même me le confirma. Du reste, comme je l'ai dit plus haut, elle a bien rappelé de cette époque. Si je n'en avais été moi-même témoin oculaire, je n'aurais pas ramené sur la scène la robe bleu de ciel, les manches à sabot et le bonnet monté. C'est, d'ailleurs, un tribut payé au plaisir de parler de ma première jeunesse.

## CHAPITRE XXVI

L'armée d'Italie. — Triomphes de Bonaparte. — Mon frère à Massa-Carrara. — Lucien Bonaparte et Christine Boyer. — Lucien-Brutus et Saint-Maximin-Marathon. — Course à Versailles. — Aventures de mon frère. — M[me] Felice et enlèvement. — Le général Lannes et M. Felice. — Rivalité de Lannes et de mon frère. — Léoben et Campo-Formio. — Bonaparte à Paris et enthousiasme général. — Haine du Directoire pour Bonaparte. — Bal chez M. de Talleyrand.

L'armée d'Italie surprenait chaque jour par les prodiges qu'annonçaient ses bulletins. Le Directoire, qui n'aimait pas le général Bonaparte, aurait bien voulu dissimuler la gloire du jeune héros ; mais alors la patrie qu'il sauvait de l'invasion autrichienne, les soldats qu'il menait à la victoire, tout avait des milliers de voix pour la proclamer et la ressource unique qui restait au ridicule gouvernement que notre sottise nous avait donné était de nuire dans l'ombre à celui qu'il aurait voulu détruire après l'avoir élevé.

Mon frère était alors en Italie. Il avait rejoint le quartier général et Bonaparte avait été parfait pour lui. Mon frère lui avait remis une lettre de recommandation de Joseph Bonaparte.

— Pourquoi donc cette lettre? avait dit le général ; d'où vient de votre part une aussi grande méfiance de vous-même? poursuivit-il en regardant plus sérieusement Albert.

Mon frère répondit que la légère altercation qu'il y avait eu entre ma mère et lui lui avait fait craindre que le général n'en eût peut-être gardé le souvenir.

— Vous vous trompez, dit Bonaparte ; cette scène a été aussitôt effacée de mon souvenir. Je crains même que Mme Permon en ait plus de rancune que moi. Et cela doit être, ajouta-t-il en riant, ceux qui ont tort se fâchent toujours.

En cette occasion, le contraire arriva ; car c'est Bonaparte qui n'a jamais perdu le souvenir de cette malheureuse altercation. Plus de dix ans après il m'en parlait encore avec amertume. Quoi qu'il en soit, il fut très bien pour mon frère, l'accueillit à merveille, lui donna tout l'appui qu'il pouvait demander et lui fit avoir une fort bonne place.

Tandis que le général Bonaparte parcourait l'Italie de victoire en victoire, sa famille se réunissait à Paris et y formait une colonie. Joseph Bonaparte, après avoir été ambassadeur de la république française à Rome, était revenu à Paris, ramenant avec lui la sœur de sa femme, Mlle Désirée Clary, qui alors était dans le deuil le plus profond de la mort tragique du malheureux et brave Duphot qui avait été massacré à Rome presque sous ses yeux, au moment où elle allait l'épouser. La première douleur avait perdu un peu de sa violence, mais il en restait encore assez pour exciter beaucoup de pitié. Heureusement qu'elle était jeune alors et fort agréable.

Lucien annonçait son arrivée. Il venait d'obtenir une place je ne sais où, en Allemagne et il voulait passer par Paris pour voir sa famille qui s'y trouvait presque toute réunie dans ce moment. Lucien venait de faire à cette époque un coup de tête, dont le général

en chef, qui dès lors se regardait comme le chef de la famille, était courroucé au dernier point. Lucien Bonaparte est un homme que, sans nul doute, beaucoup de gens ont bien connu, mais que peut-être peu ont bien jugé. Je l'ai vu longtemps et beaucoup. Je l'ai vu sans prestige, sans prévention ; ce sont deux écueils à éviter dans le jugement à porter d'un individu, quel qu'il soit.

Lucien Bonaparte a été doué par la nature d'une profusion de talents, d'une richesse de capacité immense. Son esprit est vaste, il ne recule devant aucun plan. Son imagination brillante, accessible à tout ce qui porte un caractère de grandeur et de création, lui a souvent donné l'apparence d'un homme peu susceptible d'être guidé par la raison dans une occasion importante. Mais cela n'est pas ; son cœur est bon et, quoique les passions l'aient souvent entraîné, quel est le reproche sérieux qu'elles lui aient fait encourir ? Et quant à sa conduite avec l'empereur, elle est parfaitement belle et honorable.

En 1794 ou 1795, Lucien obtint une place de garde-magasin à Saint-Maximin, petit village de Provence. A cette époque, la folie était un peu à l'ordre du jour, même pour les plus sages. Il fallait sacrifier à cette manie du moment. Il le fallait sous peine sévère. Ce n'est pas que je veuille justifier Lucien de sa folie, en prétendant qu'il y était contraint. Je crois, au contraire, que ce qu'il a fait, il l'a fait tout à fait volontairement et je suis convaincue qu'il agissait, non seulement de son plein gré, mais même par goût, lorsqu'il prit le nom de *Brutus*, et changea aussi, tandis qu'il était en train, le nom de Saint-Maximin en celui de *Marathon*. *Brutus à Marathon*, cela n'allait

guère ensemble ; mais les noms étaient bien ronflants, et c'était ce qu'il fallait.

Le village de *Saint-Marathon-Maximin* n'est pas une magnifique résidence. *Lucien-Brutus* le sentit bientôt et l'ennui l'aurait gagné, si l'amour ne l'eût consolé. Lucien-Brutus devint amoureux, mais amoureux fou, de Mlle Christine Boyer, dont le père était à la tête de la petite auberge de Saint-Marathon. Lucien était jeune alors, il avait à peine vingt-trois ans. Il aimait pour la première fois et il aimait un ange de bonté, de vertu et de candeur. Christine ne se vit pas adorée par un jeune homme ardent, emporté, mettant en œuvre auprès de sa simplicité villageoise toutes les ruses, les ressources que sa courte expérience du monde lui avait fait connaître et que son amour lui faisait employer habilement ; Christine ne se vit pas impunément en butte à une telle attaque. Elle aima comme elle était aimée ; mais jamais elle n'oublia son devoir et Lucien fut contraint de l'épouser pour être heureux. Mais il l'aimait trop lui-même pour s'apercevoir de tous les désagréments que cette alliance pouvait lui susciter dans sa propre famille. En effet, aussitôt que le général Bonaparte apprit ce mariage, il prononça comme un arrêt que jamais il ne connaîtrait la femme et ne reverrait le mari. Une place fut alors donnée en Allemagne à Lucien et le jeune ménage vint à Paris.

C'est à cette époque que je vis Lucien Bonaparte pour la première fois et que je connus Christine. Il y a des femmes dont il est facile de faire le portrait. On dit qu'elles ont de grands yeux, de beaux cheveux, un teint de lis et de roses, et puis c'est tout. Mais n'est-ce donc qu'au physique que l'on peut prendre

une femme? N'a-t-elle donc pas en elle des charmes divins à décrire? des profusions de bonté, d'amour? Et voilà ce qu'on trouvait dans le cœur de cette excellente Christine. Je l'ai connue et aussitôt je l'ai aimée. Plus tard, lorsque je l'ai vue entourée de cette auréole touchante de l'amour maternel, de nouveaux trésors de tendresse se laissaient découvrir en elle et contraignaient à l'aimer davantage. C'était une douce tâche à laquelle on se soumettait sans peine.

Ma mère avait une grande affection pour Lucien et le reçut comme l'aurait reçu sa mère. Christine fut aussi accueillie par elle avec une égale bonté. Joseph[1], qui revenait alors à Paris et qu'au fait chaque cadet considérait comme le chef de la famille depuis la mort du père, Joseph ouvrit les bras au jeune ménage et ils furent heureux. A quelques jours de là, ils partirent pour l'Allemagne.

Pendant le peu de temps que Lucien Bonaparte et sa femme passèrent à Paris, ils firent une course à Versailles et ne laissèrent aucun repos à ma mère qu'elle n'eût consenti à ce que je fusse aussi de la partie. Ne connaissant pas Versailles, je joignis mes demandes aux leurs et je partis.

C'est dans cette petite excursion que j'ai vu Versailles pour la première fois, et je ne puis rendre l'impression *terrible* (c'est le mot) que cette reine veuve et dépouillée produisit sur moi! En voyant ces longues salles détendues et désertes, ces corridors obscurs, ces chambres encore toutes dorées, paraissant

[1] Je ne suis pas bien certaine qu'à ce premier voyage de Lucien Bonaparte à Paris, Joseph fût déjà revenu de Rome. Comme la différence est courte, je ne puis bien le dire.

attendre un achèvement de pompe, ces immenses salons dans lesquels quelques voix étrangères et solitaires font entendre des parcelles de sons brisés ; tout me parut si triste et si désolé que, toute jeune fille que j'étais, j'en ai conservé une si vive impression qu'en 1821, lorsque je fus m'établir à Versailles je me rappelai l'impression produite sur moi par l'abandon triste et honteux de l'ancienne demeure de Louis XIV. Je demandai dans quel état était le château et, lorsque je sus qu'il était toujours le même que *sous le Directoire*, je ne me souciai pas d'entrer dans cette royale habitation délaissée volontairement par ses protecteurs naturels. J'aurais bien plus souffert en voyant son abandon en 1821 que je ne l'avais fait en 1796. Le jardin était mon seul but de promenade.

Lucien fut absent peu de temps. Je n'ai jamais su ce qu'il avait été faire dans cette course. Sa femme avait été avec lui, ainsi qu'un de ses cousins, nommé Boyer. A leur retour, ils se logèrent rue Verte, dans le faubourg Saint-Honoré. Mme Baciocchi (Marianne Bonaparte) logea aussi, à ce que je crois, rue Verte. Mme Leclerc, qui alors arrivait de Milan, où elle s'était mariée, prit une maison rue de la Ville-l'Évêque. Louis et Jérôme, trop jeunes pour être seuls, étaient, le dernier au collège de Juilly, et l'autre avec son frère Joseph[1] Quant à celui-ci, il avait acheté une maison tout en haut de la rue du Rocher, presque dans la campagne, du moins alors. Depuis cette

[1] Et chez sa belle-sœur, Mme Bonaparte, rue Chantereine. Il logeait chez les deux alternativement. Dès cette époque, Joséphine pensait au mariage d'Hortense.

époque, on a tant bâti là, comme partout, que l'emplacement de la maison de Joseph est presque au centre d'un nouveau quartier.

Le temps dont je parle est encore plus loin de nous par la marche rapide des événements que par celle du temps. Alors une semaine nous offrait le spectacle d'un empire détruit, d'une armée vaincue, prisonnière. Nous étions accoutumés à de tels événements et nous ne nous contentions pas à moins. Cette époque est la plus glorieuse de la vie de Bonaparte. Il le savait bien, lorsqu'il dictait à Sainte-Hélène les plus belles pages des campagnes d'Italie.

Le traité de Léoben était signé, celui de Campo-Formio lui avait succédé, le congrès de Rastadt se préparait, lorsque nous apprîmes que le général Bonaparte allait arriver à Paris. Ma mère paraissait attendre ce moment avec une impatience extrême. J'en ignorais encore le motif; je l'appris depuis, et voici de quoi il s'agissait : Mon frère était agent des contributions à Massa-Carrara; il avait pour collègue M. Gabriel Suchet, frère du duc d'Albufera. C'est un bon et excellent garçon, fort ami d'Albert, qui devint le nôtre également et qui alors était avec lui à Massa-Carrara.

Mon frère était logé chez un M. Felice, dont la femme était une charmante personne. Le général Lannes, dont la division était près de Massa, si même elle n'était à Massa, avait remarqué, comme mon frère avait pu le faire, que M^me^ Felice était jolie et qu'on pouvait lui plaire; il se mit donc en mesure d'y réussir. Mais le futur duc de Montebello prenait les villes plus aisément qu'une femme, même italienne. Mon frère jouait de la harpe à ravir, chantait

de même, puis parlait et écrivait l'italien aussi facilement que le français et faisait des sonnets et des *canzonne* à Mme Felice, pas tout à fait aussi bons que ceux de Pétrarque, mais assez, enfin, pour que le cœur de la belle hôtesse se rendît tout doucement à merci, tandis que le général Lannes, qui savait bien qu'il fallait aussi faire un plan d'attaque, avait imaginé comme la plus irrésistible des séductions, de lui raconter ses batailles, ses victoires et, pour dire la vérité, il y en avait déjà bien assez pour séduire un cœur qui aurait été libre; mais celui de Mme Felice avait amené pavillon devant toutes les grâces d'Albert et s'était surtout rendu à son amour, car mon bon frère avait la cervelle tout à fait brouillée. Enfin, un jour, les pauvres amants se persuadèrent qu'ils ne pouvaient pas vivre plus longtemps ainsi obsédés, d'un côté, par un amant jaloux et rebuté et, de l'autre, par un mari italien, qui avait le caractère assez mal fait pour qu'il lui fût déplaisant que sa femme en aimât un autre que lui. Le résultat d'un aussi beau raisonnement fut de prendre la poste et de quitter Massa, s'en remettant à l'amour pour les suites de l'aventure.

Lorsque, le lendemain matin, le pauvre époux délaissé s'aperçut de son abandon, il se prit à pleurer et courut conter sa chance au général Lannes. En l'entendant, le général fit un bond dans son lit, qui faillit enlever le baldaquin : « Partis ! s'écriait-il ; partis ! Et ensemble, dites-vous ? — *Si, signor generale.* — Et de quel côté sont-ils allés ? — *Eh! signor generale, come vuole ch'io lo possa sapere?* — Eh ! parbleu, répond le général Lannes, en sautant à bas de son lit et passant un pantalon, tout en regardant le

pauvre Felice avec des yeux furibonds : maladroit que vous êtes, allez donc vous informer de quel côté ils ont suivi le vent. »

Le pauvre mari s'en fut aux informations et apprit sans beaucoup de peine que les fugitifs avaient pris la route de Livourne. Aussitôt qu'il eut donné ce renseignement au général Lannes : « Allons! à cheval! à cheval! morbleu! en deux heures nous les rattrapons. Vous enfermerez votre femme et je ferai changer ce berger Corydon de Français qui se mêle d'enlever nos femmes. Quand je dis les nôtres!... Allons! Felice! allons, mon ami, du cœur! Que diable! vous êtes pâle comme une feuille de parchemin. — *Si, signor generale; grazie tante, grazie tante, faro cuore, faro cuore.* »

Et tout en disant qu'il *ferait cœur*, ses dents claquaient comme des castagnettes, ainsi que le général me l'a raconté plus tard. Le fait est que le pauvre homme n'avait pas du tout l'envie de se battre avec mon frère[1] et que le général, en lui demandant quelle arme il voulait emporter, lui avait fait un mal affreux. Du reste, le vilain personnage aurait encore mieux fait de se battre que de faire ce qu'il fit ensuite. Le général Lannes prit le commandement de la troupe. et le mari avec son beau-frère, un cousin et je ne sais quel autre encore, se mirent en marche sous la protection de la bannière du général Lannes.

— *Ah! cugino Pasquale*, disait Felice au petit cousin, *cugino Pasquale! che amico! che questo bravo generale! che galant' uomo!*

[1] Mon frère était de la première force à l'épée; mon père, élève de Saint-Georges, avait été son maître ainsi que Fabien. Mon frère avait un funeste avantage, il était gaucher.

Les fugitifs furent atteints vers le milieu du jour. On ramena la brebis au bercail et elle fut séparée inhumainement de son compagnon de route. Je crois que mon frère retourna à Carrara et que M$^{me}$ Felice fut emmenée dans une autre ville. Jusque-là il n'y avait rien que de gai; mais ce M. Felice, poussé par je ne sais quel démon, forma une plainte criminelle contre ce pauvre Albert, comme ravisseur.

C'était cette affaire, que j'ignorais alors et que ma mère connaissait, qui la tourmentait beaucoup. Elle voulait savoir si le général Bonaparte avait eu à cet égard des renseignements accusateurs. Ma mère s'affectait toujours facilement et son imagination redoublait les craintes qu'elle pouvait raisonnablement avoir.

Bonaparte vint à Paris. Il serait bien difficile de donner même une légère idée de l'enthousiasme avec lequel il fut reçu. Le peuple français est bien léger, bien peu susceptible d'une longue suite dans ses affections; mais il est accessible au sentiment de la gloire. Donnez-lui des victoires et il sera plus que content, il sera reconnaissant.

Il le fit bien voir, lorsque le général Bonaparte arriva à Paris, à l'époque dont je viens de parler. Ce fut un vrai triomphe, auquel il ne manquait que l'ovation; mais il faillit lui coûter cher. Voici un fait qui peut servir à le prouver.

Le Directoire, comme tous les pouvoirs faibles et impuissants pour produire et pour diriger, bien qu'il s'appelât le *Directoire exécutif*, vit avec une jalousie, qui bientôt produisit la haine, ce sentiment d'amour et de reconnaissance que le peuple français témoignait à son jeune héros. Un seul mouvement semblait faire

agir ces cinq hommes, dont pas un n'était capable de comprendre Bonaparte. L'incapacité la corruption et une ambition effrénée, cachée sous des dehors républicains, voilà de quoi se composait le pouvoir qui nous régissait alors et qui ne voulait de gloire que celle de ses créatures immédiates. Bonaparte s'était émancipé depuis qu'il avait été envoyé en Italie, et ses lauriers et ceux de son armée étaient *propriété personnelle*, autant que chose le puisse être légalement.

Barras le laissait assez jouir de sa renommée; Moulins ne se hasardait même pas à se rappeler qu'il eût jamais été général pour lutter de vanité avec lui. Roger-Ducos opinait à tout comme un bon homme qu'il était. Et Sieyès!... Sieyès, habituellement silencieux, comme on le sait, ne trouvait pas nécessaire de délier sa langue, précisément pour anathématiser. De cette manière, ce que j'ai dit plus haut parait assez contradictoire. Mais j'arrive à *ma preuve*.

Un homme parmi les cinq directeurs régla seul, dans cette circonstance, les sentiments des autres directeurs. Il avait non pas plus de talent, mais plus d'esprit que ses quatre collègues et une ambition sans bornes, tout en disant qu'il n'en avait aucune. Manière banale de parler, à laquelle aujourd'hui on n'attache aucune valeur. Cet homme était Gohier. A cette époque nous avions chaque jour le bulletin de cet intérieur directorial, parce que M. Brunetière, notre ami et mon tuteur, était également lié avec Gohier et le voyait journellement. Ma mère lui demandait quelquefois l'explication de son aversion pour le général Bonaparte, car elle était assez amusante à son égard. Elle voulait bien parler de lui comme elle l'en-

tendait, mais elle ne voulait pas que les autres l'attaquassent, et les mauvais mots que M. Brunetière nous rapportait chaque jour et qu'il entendait contre le général Bonaparte mettaient ma mère en colère contre lui et contre le Directoire, que du reste elle détestait cordialement. Dès cette époque la haine de Gohier contre Bonaparte se manifestait dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles. Il protégeait, à son préjudice, l'homme le plus incapable; c'est-à-dire que, auprès de Gohier, une recommandation du général Bonaparte suffisait pour exclure de la nomination à une place, si elle dépendait de Gohier. Il y a eu certainement une cause positive et première à cette haine, que le 18 brumaire est venue fortifier et rendre implacable. Quelle a été cette cause? Je crois que, tout simplement, Gohier aurait trouvé très convenable au bonheur de la France, et surtout au sien, de parvenir, à l'aide de la Société du Manège, à éloigner les quatre fantômes de chefs du gouvernement qui étaient avec lui et se faire président, non pas du Directoire, comme il l'était au 18 brumaire, mais président de la République française. L'œil d'aigle de Bonaparte l'avait deviné. Il avait prévenu Sieyès, très probablement, et l'admirable finesse de celui-ci déjouait les projets de Washington cadet. Gohier était un homme qui ne manquait pas de talent; mais son talent, qui pouvait avoir quelque mérite devant un tribunal, devenait nul dans la position inconcevable où le sort l'avait fait parvenir. Car enfin, l'on peut dire aujourd'hui, en consultant la liste des directeurs de cette époque, si vous en ôtez Carnot, homme vertueux et d'un éminent talent, et Sieyès, qui, bien que sa carrière politique ne soit pas droite.

avait du mérite, quels sont les chefs qui menaient notre pauvre navire? Gohier sentait donc qu'il était supérieur au Directoire, comme il fut composé après fructidor; et comme le sentiment de son infériorité ne se présente jamais à l'homme, il pensa qu'il pouvait se saisir des rênes que toutes les mains laissaient tomber et même traîner dans la fange. Il fut deviné, je le répète; et voilà la cause de sa haine, vraiment violente, contre le général Bonaparte. On en sera convaincu plus tard, quand je rapporterai la conversation que M. Brunetière eut avec Gohier après le 18 brumaire.

Quoi qu'il en soit, quelle que fût la vanité de Bonaparte, elle dut être satisfaite, car toutes les classes se réunirent, comme je l'ai dit, pour l'accueillir à son retour dans sa patrie. Le peuple criait : « Vive le général Bonaparte ! Vive le vainqueur de l'Italie, le pacificateur de Campo-Formio ! » La bourgeoisie disait : « Que Dieu le conserve pour notre gloire et nous délivrer du maximum et des directeurs ! » La haute classe, qui était *débâillonnée* et *désembastillée*, courait avec enthousiasme au-devant du jeune homme qui en une année avait été de la bataille de Montenotte au traité de Léoben, et cela de victoire en victoire ! Il a pu faire des fautes, de grandes même, depuis lors, mais qu'à cette époque il était un colosse de gloire grande et pure !

Toutes les autorités lui donnèrent des fêtes magnifiques. Le Directoire se montra dans toute sa pompe burlesque, de manteaux, de chapeaux à plumes, qui rendaient la réunion du noble pouvoir en cinq parties passablement ridicule. Mais d'ailleurs les fêtes étaient belles; elles avaient surtout le charme attaché

aux choses qu'on a crues perdues et qui reviennent à nous. L'argent circulait, et le résultat de tout cela était que tout le monde était content.

Mais l'une des plus belles fêtes, l'une des plus élégantes dans sa magnificence surtout, fut celle que donna M. de Talleyrand au ministère des relations extérieures. Il a toujours entendu admirablement l'ordonnance des fêtes qu'il donnait. Quand on a de l'esprit, on le met à tout ce que l'on fait. Il habitait alors l'hôtel Galliffet, rue du Bac, et quoique les salons fussent trop petits pour l'affluence de monde qui était ce soir-là chez lui la fête fut admirable. On y voyait tout ce que Paris renfermait alors d'élégant et de plus distingué. Ma mère voulut absolument y aller. Elle était un peu souffrante. Mais lorsqu'elle fut habillée, qu'elle eut mis un peu de rouge, elle était ravissante et, ce soir-là même, je crois pouvoir affirmer que j'ai vu peu de femmes plus charmantes qu'elle. Nous étions mises de même. Une robe de crêpe blanc, garnie avec deux larges rubans d'argent, dont le bord était lui-même bordé avec un bouillon gros comme le pouce, en gaze rose lamée d'argentet, sur la tête, une guirlande de feuilles de chêne dont les glands étaient en argent. Ma mère avait des diamants et moi des perles. C'était la seule différence qu'il y eût dans nos parures[1].

Dans le cours de la soirée, ma mère parcourait les salons en donnant le bras, d'un côté, à M. de Caulaincourt le père, et, de l'autre, à moi, lorsque nous nous trouvâmes en face du général Bonaparte. Ma mère le

[1] Ce même soir, lorsque le général Bonaparte entra dans le grand salon de l'hôtel des relations extérieures.

salua et passait outre, lorsque le général avança quelques pas et vint lui parler. Ma mère fut, à mon avis, peut-être un peu trop sèche. L'humeur n'était pas encore dissipée, mais dans son excellent cœur il n'y avait pas de rancune. Chez le général, c'était le contraire. Quoi qu'il en soit, il parut regarder ma mère avec admiration. En effet, ce soir-là surtout, elle était vraiment ravissante. Le général Bonaparte parla bas pendant quelques secondes à l'ambassadeur turc, qu'il tenait sous le bras; le Turc fit une exclamation et regarda ma mère avec de grands yeux, qu'il ne tenait qu'à lui de faire passer pour hébétés, puis lui fit une manière de révérence.

— Je lui ai dit que vous étiez d'origine grecque, dit Bonaparte à ma mère en la saluant pour lui dire adieu.

Puis, lui tendant la main, il lui serra amicalement la sienne et nous quitta après une courte conversation, qui cependant attira l'attention sur nous, quoiqu'elle n'eût duré que quelques minutes

## CHAPITRE XXVII

Maladie de ma mère. — Veillées pendant cinquante-deux nuits. — Détails intérieurs. — M. Baudeloque et M. Sabatier. — Erreur de M. de Bourrienne relevée. — Christine Boyer, première femme de Lucien. — Le 18 fructidor.

Vers l'époque du 18 fructidor, j'éprouvai de vives inquiétudes pour la santé de ma mère. Elle fit une maladie fort dangereuse à tous les âges, mais particulièrement à celui qu'elle avait alors. M. Sabatier, M. Pelletan et Baudeloque vinrent tous trois la voir presque tous les jours pendant les cinquante-deux jours que dura le danger.

Ma bonne volonté m'avait donné des forces surnaturelles. Il est inouï qu'une jeune fille de quatorze ans ait pu supporter cinquante-deux nuits de veilles, de fatigues et d'alarmes. Les trois habiles médecins que je viens de citer ne pouvaient le croire, bien qu'ils en fussent témoins journaliers. Un moment je craignis de ne pouvoir soutenir le fardeau. J'étais seule ; mon frère était encore en Italie. Je voyais ma mère tourner ses yeux éteints vers moi et l'expression déchirante qui venait momentanément les animer ne me disait que trop combien elle sentait l'horreur de sa position. Laisser sa fille orpheline et seule ! J'avais écrit à mon frère. Je ne recevais pas de réponse. A chaque instant ma mère m'appelait d'une voix faible pour me deman-

der s'il n'était pas venu de lettres d'Italie. J'étais obligée de répondre négativement et je voyais que cette réponse la frappait douloureusement au cœur. Tout ce que la nature peut souffrir de déchirement dans l'amertume d'une telle agonie. ma pauvre mère l'a éprouvé.

Je connaissais ma position; mais son horreur n'existait pour moi que dans l'effrayant avenir que je redoutais : ma mère était tout pour moi; c'était elle qui captivait toutes mes facultés. J'ai beaucoup souffert, beaucoup pleuré pendant les six semaines que j'ai passées au chevet de son lit. Eh bien, jamais il ne m'est venu à la pensée de me dire : Que ferai-je lorsqu'elle ne sera plus?

Nous avions beaucoup d'amis. Je ne doutais pas que, jusqu'à l'arrivée de mon frère, dix maisons ne se fussent ouvertes pour me recevoir; mais, je le répète, jamais je ne m'en suis occupée une seule fois. Mon chagrin fut d'abord très vif, lorsque je vis ma mère malade au point de ne pouvoir plus quitter son lit; mais quand, ses souffrances se joignant aux accidents de sa cruelle maladie, je vis ses jours menacés, mon désespoir me domina tellement, s'empara si bien de moi que je n'eus plus de force et de vie dans la pensée, que pour devenir la plus intelligente des garde-malades. Je me multipliais. Je ne pouvais supporter que ma mère reçût une tasse de tisane, une cuillerée de potion d'une autre main que la mienne. Elle avait une femme de chambre alsacienne, qui était un sujet excellent et qui lui était fort dévouée. Elle la soignait d'une manière fort intelligente. Mais je ne me contentais pas de ses soins, bien que je pusse compter sur elle. Je ne pouvais pas dormir, si je la laissais

seule auprès de ma mère. Si je me reposais quelques heures, l'inquiétude me tenait éveillée et je revenais à quatre heures du matin, ne pouvant achever ma nuit dans mon lit.

Enfin le danger devint tellement pressant que les médecins ne crurent pas devoir cacher plus longtemps combien il était imminent; mais le moyen de dire à une jeune enfant qui n'a d'autre appui, d'autre bien que sa mère : « Elle va mourir! »

Cependant je l'ai entendu, cet arrêt! et j'ai eu la force de demander *si rien, rien* ne pouvait la sauver.

— La nature et des soins non seulement assidus, mais de tous les moments, de toutes les minutes, me répondit Baudeloque, c'est pourquoi il faut que vous mangiez et que vous dormiez pour avoir des forces.

Sabatier était celui des trois qui me comprenait le mieux. Il ne me disait pas : « Mangez et dormez »; mais il me contraignait presque à prendre deux ou trois bains par semaine. Il me recommandait un régime doux et fortifiant et il s'occupait surtout de calmer ma pauvre tête qui n'avait plus la force de soutenir le poids de tant d'inquiétudes. M. Sabatier se conduisit à merveille dans le cours de cette maladie. Son souvenir ne m'a jamais quittée et, lorsque trente ans plus tard sa fille est devenue ma nièce, je ne lui parlai que sommairement de mon attachement pour son père. Une plus longue phrase que celle que je lui dis eût été de mauvais goût; mais elle a dû voir, surtout la première fois que je fus chez sa mère avec son fiancé, que je voulais l'aimer. Oui, c'était ma volonté. Il ne tenait qu'à elle d'être chérie comme une sœur par une tante qui déjà avait donné assez de preuves de son affection à celui qu'elle allait épouser.

Quoi qu'il en soit, ma pauvre mère fut sauvée. Les soins dont elle fut entourée triomphèrent d'une maladie que la Faculté entière de Paris avait jugée mortelle. Les médecins me l'annoncèrent avec une joie dont je sentis d'autant plus le prix qu'ils sont en général assez indifférents sur le succès de leurs soins. Ils se sont endurcis, et ils ont peut-être bien fait. Ce ne sont pas des émotions qu'ils doivent éprouver au chevet du lit d'un malade; la pensée ne serait plus libre d'agir.

Le jour où l'espoir me fut rendu, il m'arriva une scène singulière; non pas que le fait le soit par lui-même, mais bien relativement à la position dans laquelle j'étais depuis six semaines.

Il était midi lorsque les médecins de ma mère m'annoncèrent qu'elle était hors de *tout danger*. Oh! comme le temps me parut beau! Comme le soleil pâle de novembre me sembla tout à coup pur et radieux! J'écrivis aussitôt à mon frère, qui était encore en Italie. Je délirais de joie; mais qu'importe! il me comprenait. Son cœur et le mien parlaient la même langue.

Je ne pus prendre de repos ni le matin ni dans le reste du jour. Ce fut même en vain que ma mère elle-même me supplia d'aller me reposer :

— Ce soir! disais-je toujours.

Enfin, lorsque la chère malade fut bien enveloppée dans ses couvertures, qu'elle eut pris son consommé, que ses rideaux fermés ne laissèrent arriver à elle que la faible lueur d'une veilleuse, après avoir baisé son front blanc et froid comme du marbre, après avoir reçu sa bénédiction, je me retirai dans ma petite chambre et là, pour la première fois depuis près de

deux mois, je me disposai à me mettre dans mon lit, après avoir remercié Dieu avec un cœur reconnaissant et profondément touché.

Je me couchai. A peine ma tête fut-elle sur mon oreiller, que je fus aussitôt prise d'un engourdissement plutôt que d'un véritable sommeil. J'étais, pour ainsi dire, en léthargie; aucun rêve ne troublait même cet état de complète quiétude, de détente générale. Je ne sais si j'ai réussi à donner un peu l'idée de ce que je devais éprouver. Qu'on se figure alors quelle dut être la violence du coup que je ressentis, lorsque je me sentis secouer par le bras et que j'entendis une voix tremblante balbutier à mon oreille :

« Mademoiselle! mademoiselle! Ah! mon Dieu! mon Dieu!... madame... madame qui vient de passer dans mes bras!... » Je pousse un cri et à l'instant je suis aussi parfaitement réveillée que je l'étais la veille à la même heure. Je repousse Joséphine[1] tremblante, je m'élance dans la chambre de ma mère, je tire violemment les rideaux de son lit, je me jette sur elle, je l'appelle... et ma pauvre mère est éveillée par moi comme je l'ai été moi-même par Joséphine! Elle dormait paisiblement.

Ma mère entrait en convalescence d'une maladie qui ne lui laissait pas quatre onces de sang, je crois, dans les veines. Sa pâleur, sa maigreur étaient vraiment effrayantes. Elle était naturellement extrêmement blanche et cette blancheur était devenue une blancheur d'albâtre, mais d'albâtre *mat*, sans la plus légère teinte rosée. Ainsi couchée, dans ses blanches couvertures, entourée d'une batiste dont le reflet

[1] C'était le nom de la femme de chambre de ma mère.

ajoutait encore à sa pâleur, ma pauvre mère avait, à la vérité, un aspect un peu effrayant pour tout autre que son enfant.

Joséphine avait une fort grande peur de se trouver près d'une personne morte. Je le savais depuis longtemps, mais je n'attachais à cette crainte aucune importance pour elle, puisqu'il n'y avait plus rien à redouter. Je fus donc me coucher et laissai Joséphine dans la chambre de ma mère, chargée de la veiller, d'aller au-devant de ses moindres mouvements et de lui donner sa potion aux heures prescrites. A deux heures du matin, elle devait réveiller la garde et, pour peu que ma mère témoignât seulement le désir de me voir, on devait aussitôt venir m'avertir, sans le lui dire.

Joséphine était donc restée toute seule dans la chambre de ma mère, lorsqu'à onze heures je m'étais allée mettre au lit. Tant que les autres domestiques avaient fait du mouvement dans la maison, elle n'avait pas eu peur ; mais lorsque tout le monde fut couché, lorsque la rue devint silencieuse, la pauvre fille commença à éprouver ce premier froid qui précède le frisson. Elle regarda autour d'elle ; elle vit une foule d'objets qui lui parurent inconnus, bien qu'elle les vît chaque jour. Elle détourna ses regards du lit où reposait sa maîtresse, mais sans cesse sa frayeur lui faisait voir ce beau visage de marbre, inanimé, n'offrant pas même, selon elle, l'apparence de la plus légère respiration. Bientôt la terreur succéda à la peur ; le reflet bleu des rideaux de quinze-seize qui entouraient le lit de ma mère ajouta encore à l'effroi de la pauvre fille ; elle fixa enfin avec le courage du désespoir (sa peur lui en donnait) cette

figure sur laquelle elle croyait être certaine de n'apercevoir aucun mouvement et, ne pouvant plus résister à ce qu'elle éprouvait, elle se précipita dans ma chambre en m'éveillant de la manière que je viens de rapporter.

Ma pauvre mère fut tremblante, pendant plus d'une heure, de l'effroi que je lui causai en entrant dans sa chambre. Enfin vers le matin elle se rendormit, mais avec beaucoup de peine. Quant à moi, on peut penser quelle fin de nuit m'attendait. Je ne voulus même pas retourner dans mon lit. Je me mis dans une grande bergère qui me servait habituellement de lit de repos et là, quoique rassurée et plus tranquille, je ne pus même obtenir une heure de sommeil. La secousse avait été tellement effroyable, relativement à moi, que Sabatier et Pelletan ont déclaré que j'avais évité deux malheurs qui pouvaient être la suite indispensable de l'imprudence de Joséphine : la mort et l'épilepsie.

L'hiver qui suivit la guérison de ma mère fut très gai, quoique l'expédition d'Egypte fût résolue et que presque toutes les familles fussent occupées par des intérêts plus ou moins rapprochés. Mais, d'un autre côté, plusieurs milliers de familles aussi avaient vu revenir parmi elles des frères, des fils, des pères, des maris. On respirait ; on était plus heureux qu'on ne l'avait été depuis trois ans ; on jouissait pleinement de ce bonheur sans penser à l'avenir, sans penser qu'il pouvait être brisé comme un verre fragile.

Presque toute la famille Bonaparte était à Paris et réunie autour de Joseph qui en était le chef. Le général ne cédait pas aisément cette prérogative ; il ne pouvait pas se l'attribuer par droit, mais de fait il l'exerçait,

et cela sans appel. A cette occasion, je puis relever une erreur de M. de Bourrienne, dans le seul intérêt de la vérité. Plus tard j'aurai à faire de nombreuses observations sur d'autres erreurs qui me touchent de près dans la personne de mon mari et dans celle de l'empereur.

Dans le premier volume de ses *Mémoires*, M. de Bourrienne cite et rapporte même en entier une lettre qu'il croit être de Mme Baciocchi ; il est dans une erreur complète, car la lettre est bien évidemment de Christine Boyer, la première femme de Lucien, ce que la lecture même de la lettre aurait dû suffire à lui démontrer.

L'erreur que je viens de signaler n'a rien d'important. Je suis sûre que presque toutes les personnes qui ont lu les *Mémoires* de M. de Bourrienne, même avec l'intention de les réfuter dans ce qu'ils ont d'inexact, n'y ont fait aucune attention. Il faut, comme moi, avoir été aussi intimement liée avec toute la famille Bonaparte pour reconnaître à la première vue la juste position de chacun.

Le 18 fructidor avait produit un effet bizarre dans les différentes sociétés de Paris. Beaucoup d'émigrés, rentrés avant cette fameuse journée, espéraient beaucoup de l'influence que quelques-uns d'entre eux avaient sur plusieurs députés du conseil des Anciens et surtout du conseil des Cinq-Cents. C'était surtout ce dernier qu'il était intéressant de gagner ; mais il était bien plus difficile de parvenir à quelque résultat auprès de jeunes têtes bien ardentes, bien républicaines et bien résolues à maintenir l'existence de l'œuvre révolutionnaire. C'était donc vers ce conseil des Cinq-Cents que se tournaient les regards de tous

les faiseurs de contre-révolution. Il y en avait alors un grand nombre à Paris. Tous les *agissants* quittaient la province et venaient dans la capitale, où se centralisaient tous les partis. La contre-révolution n'a jamais été plus au moment de se faire qu'à cette époque. Pour la bien comprendre, il faut se rappeler les différentes sociétés politiques qui étaient non seulement tolérées alors, mais même autorisées, et l'on sait que parmi ces sociétés le club de Clichy était un des plus puissants.

# CHAPITRE XXVIII

Tableau de la société de Paris au 18 fructidor. — Les fêtes civiques et les dîners dans la rue. — Modes grecques et romaines. — Les costumes antiques. — Les incroyables et le club de Clichy. — Présomption et aveuglement du faubourg Saint-Germain. — Portrait du maréchal Augereau. — Conséquences du 18 fructidor et déportations. — Lâcheté du Directoire. — Bonaparte auteur du 18 fructidor. — Joseph Bonaparte aux Cinq-Cents et sa jolie maison de la rue du Rocher. — Éloge de Mme Joseph. — Mlle Clary, reine de Suède. — La noce de Bernadotte. — Portrait de Joseph Bonaparte. — La famille de Bonaparte. — Bonaparte à Paris et préparatifs pour l'expédition d'Egypte. — Portrait de Louis Bonaparte.

A l'époque dont je parle, une société un peu nombreuse était fort curieuse à étudier. Les Mémoires contemporains ne s'occupent pas assez de retracer, pour les temps futurs, une aussi singulière phase de notre révolution. Lors de la Fronde, de la Ligue, les grands seigneurs, les hauts vassaux combattaient pour ou contre le souverain ; l'histoire était sur le champ de bataille ou dans l'intérieur de quelques châteaux. Les destinées d'un peuple ne se discutaient pas d'un air à *peu près* sérieux dans un groupe de vingt jeunes têtes ; les intérêts les plus graves, les décisions ministérielles, les choses les plus majeures n'étaient pas soumis à l'inexpérience, ou bien on disait tout bas que c'était une plaisanterie. Eh ! le moyen de dire autrement, quand on voyait discuter

longuement et sérieusement des riens et des folies, et follement et en courant, de graves et puissants intérêts?

Voilà pourtant ce que nous avons vu pendant un assez long temps; voilà ce que je voudrais décrire. Je veux parler de cette époque où notre raison, évidemment atteinte, bien que notre caractère fût merveilleusement beau, nous faisait jouer des parades pour l'amusement des gens raisonnables. Pourquoi ne pas parler davantage des fêtes nationales, données par un beau motif, mais ridiculisées par la manière burlesque dont tout était exécuté? Cette folie a été assez intense, assez longue pour trouver une place dans les Mémoires du temps. Je le pense d'autant plus que tous les acteurs de ces scènes bizarres étaient parmi nos législateurs. La manie républicaine ne s'était pas bornée à vouloir une république. Lorsque les partisans de cet état de choses virent que c'était une utopie *irréalisable*, ils se bornèrent à insister pour garder les déesses patriotiques, les fêtes civiques. On dîna en plein air, ce qui était ennuyeux lorsqu'il faisait du vent, et dans la rue, ce qui était toujours malpropre. Mais on dînait en commun à Sparte; il fallait bien dîner en commun à Paris. Bien heureux d'avoir esquivé le brouet! Ensuite des jeunes gens couraient les rues, en vrais *sans-culottes*, avec une petite tunique, un manteau ou plutôt une ample toge; car on prenait un peu de toutes les républiques, c'est-à-dire pour mal faire, *et Lycurgue enseignait à brûler les châteaux*[1]. Mais de la république par excellence (celle

[1] Satire de Berchoux :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?

que nous pouvions d'autant mieux prendre pour modèle qu'elle *est là* près de nous ; enfin, si on la compare à des peuples enterrés depuis deux mille ans, l'Amérique, en un mot), n'ayez pas peur que nous nous réglions sur elle. Nous en parlerons beaucoup et nous ne ferons rien à son exemple.

La société de ma mère et celle d'une femme, ou plutôt d'un homme de sa connaissance (car c'était le mari qui décidait tout dans cette maison), étaient composées d'une foule de personnages dont les opinions étaient diamétralement opposées. Les artistes, les gens de lettres ne parlaient, ne rêvaient que république. On voyait des jeunes gens, habillés tout à fait à la grecque, comme je l'ai déjà dit, et marchant gravement enveloppés dans leur toge blanche bordée de rouge, s'arrêter sous un des guichets du Louvre, discourir sous ce portique des intérêts sérieux de l'État. Ils ne riaient pas, tenaient leur menton d'une main, saluaient, en hochant la tête, et tâchaient enfin de jouer les vieux Romains, même les jeunes, le mieux qu'ils pouvaient. Et ne croyez pas qu'ils étaient seulement deux ou trois jeunes fous, ils étaient trois cents au moins [1].

Mais le parti républicain n'était pas le seul à l'époque des 1er et 2 prairial, et même au 13 vendémiaire ; il y avait à Paris une foule de jeunes gens de bonnes familles qui avaient pris de leur côté un costume à eux. C'était une redingote grise avec un collet noir, une cravate noire ou verte, les cheveux en oreilles de

[1] On sait qu'à l'époque de la révolution, c'est-à-dire à la fin de 94, l'école de David, celle d'un autre peintre encore, s'habillèrent à la grecque et à la romaine.

chien, relevés en cadenettes, de la poudre et un gros rondin à la main. Ce costume était celui des clichyens surtout. Au Manège ou à la Société de la rue du Bac, un porteur de cadenettes eût été assommé, et plus d'un exemple l'a prouvé. Quant au grec postiche, il était en sûreté. On se contentait de lui rire au nez.

J'ai déjà dit qu'une société nombreuse était vraiment curieuse à examiner. Le salon de ma mère offrait cette sorte de marqueterie. Cependant le faubourg Saint-Germain y dominait, non seulement par le nombre, mais parce que l'opinion de ma mère était de ce parti. MM. de l'Aigle, MM. de Noailles, MM. de Rastignac, M. d'Hautefort, Mme de Cazeaux, Mme de Lostanges, Mme de Chalais, Mme de Contades, M. de Périgord, Mme de La Marlière, Mme de Brissac, Mme de Vergennes, M. Alex. Delaborde, M. de Caulaincourt, Mme de Maillé, Mme de Fontanges, Albert Dorsay et une foule d'autres noms encore, formaient la société sinon intime, au moins ordinaire de ma mère. Il venait ensuite des personnes dont les opinions étaient *clichyennes* et qui pourtant n'avaient pas un nom marquant. De ce nombre, je pourrais nommer plusieurs personnages qui n'en seraient peut-être pas très contents aujourd'hui.

Quelque temps après la terrible maladie de ma mère, on parla beaucoup dans le monde d'une révolution qui allait avoir lieu. Il était resté un tremblement nerveux à ma mère, qui demandait les plus grands ménagements au moral ainsi qu'au physique; une porte fermée un peu trop fort lui causait une palpitation d'une heure. Il fallait lui éviter aussi toutes les émotions. Elle qui était si courageuse et si forte, elle était devenue peureuse, craintive, enfin. Je tremblai donc

à mon tour, en apprenant cette nouvelle. « Eh quoi ! dis-je, jamais de repos ! Toujours, toujours des alarmes ! » Hélas ! qui m'aurait dit que trente-deux ans plus tard, je répéterais chaque jour sans espoir de meilleur avenir : « Eh quoi ! toujours des alarmes ! »

Cette révolution était le 18 fructidor. On a beaucoup parlé sur cette fameuse journée, on en parlera beaucoup encore et l'on dira, je crois, bien des choses erronées. Comme mon but n'est pas d'écrire une histoire de la Révolution, je ne m'arrêterai pas au 18 fructidor ; je n'en parlerai qu'en ce qui toucha de mes amis. Beaucoup furent atteints par cette funeste liste de proscription, qui n'était autre chose qu'un cadre où chacun venait inscrire le nom de celui qu'il voulait proscrire et persécuter. Le ballottement fut tel que j'ai connu deux infortunés désignés ; ils ne s'aimaient pas ; leur opinion était royaliste et constitutionnelle. Le 17, l'un d'eux proscrivait ; le 18, il fut proscrit ; le 20, ils le furent tous deux. Ce qu'il y eut de curieux, c'est qu'ils se perdirent l'un par l'autre.

C'est une chose digne de remarque dans notre caractère, que cette légèreté qui domine en même temps qu'elle conduit tout en nous. Mais il est une classe en France où cette légèreté prend un tel degré de force, si l'on peut parler ainsi, qu'elle en acquiert de la consistance. Alors elle ne mérite plus, à la vérité, le nom de légèreté ; mais elle est devenue une intolérable suffisance insouciante, une croyance à tous les succès, un mépris pour tous les avis qui tient du délire. Et savez-vous où se trouve cette manière d'être, malgré l'expérience qui leur crie : « Ayez donc de la raison ? » Dans ce même faubourg Saint-Germain. C'est là que vous retrouverez à côté de la plus bril-

lante bravoure, de la loyauté chevaleresque, de cent qualités remarquables, ce manque total de raison, de jugement, de cervelle. Les plans les plus absurdes prennent rang les premiers. Jamais le sourd grondement du tonnerre ne les avertit ; ils dansent sur un volcan et ils rient. On les prévient. Ils se moquent de vous.

A l'époque dont je parle, dès le 14 fructidor, ma mère avertit un ami de mon père, qui, après être rentré de l'émigration, s'était fourré avec ces malheureux clichyens. Ma mère lui dit :

— Ecoutez, je sais qu'il se prépare une révolution qui sera peut-être sanglante et en voici des preuves.

Elle mit sous les yeux de M. de Béhaut les preuves de ce qu'elle lui disait.

— Allons donc, lui répondit-il en faisant une pirouette ; vos nouvelles sont de 1700. Il y a un siècle de ce que vous me dites. Jamais le Directoire n'osera s'attaquer à un parti comme le nôtre. Songez donc que toute la France est pour nous. Si nous ne voulions pas ménager la vie de quelques hommes, peut-être sept à huit têtes que nous ne voulons pas même abattre, mais tout cela serait fini depuis un mois.

Son air tranquille était vraiment impayable. Du reste il en était ainsi de presque tous les clichyens. Leurs yeux étaient couverts d'un bandeau. Ils avaient, sur leur position, leur mérite, comme société agissante, délibérante, influente, que sais-je, une incroyable présomption ; et cependant, le 14, ils ignoraient ce qui les menacerait quatre jours plus tard. Ils avaient besoin d'argent pour organiser je ne sais quoi dans leur club, et celui qu'on avait nommé trésorier s'en allait partout cherchant, demandant mille écus à em-

prunter, pour faire aller ce qu'ils appelaient l'administration et ce que les méchants disaient n'être autre chose que la police qu'un M. *Dossonville* ou *Dossanville* voulait leur faire adopter. C'était vraiment à faire pitié.

Enfin arriva cette terrible journée du 18 fructidor. Je l'appelle *terrible*, parce que la république établie en France, comme les beaux rêves de notre cœur nous la représentent, peut bien être impossible, mais enfin nous en avions une jusqu'au Directoire. Après l'établissement de cette dictature ou de cette royauté en cinq volumes, chaque jour des lambeaux de cette république étaient tombés sous les coups du Directoire lui-même et des anarchistes. Toutefois il en restait encore. Le 18 fructidor la terrassa entièrement; elle fut frappée de mort. La république établie, et dont la fondation avait été cimentée par le sang pur et glorieux des martyrs de la Gironde, était évanouie, dissipée comme un songe. Le sang seul des victimes avait laissé des souvenirs réprobateurs.

La conduite du Directoire fut habile dans cette circonstance. Il agit d'abord avec une ruse et ensuite avec une audace dignes d'une meilleure cause. A la vérité l'armée d'Italie exerçait dès lors sur nous l'ascendant sous lequel nous pliâmes plus tard et le général Augereau n'a fait qu'exécuter des ordres prescrits et bien détaillés. C'était un homme qui pouvait avoir de cette audace entraînante qui fait marcher à sa suite des milliers de soldats; mais pour diriger un mouvement politique, pour organiser la moindre machination, c'était un être de la plus profonde nullité. Il était non seulement soldat, mais il n'avait que des manières soldatesques. Tout en lui rappelait l'homme sans éducation. Sa vanité était

cependant immense. Nous le rencontrions quelquefois dans une maison où ma mère allait beaucoup, chez M. Saint-Sardos. J'avoue que ses façons me donnaient non seulement l'humeur que doit avoir une jeune fille accoutumée à ne voir que des hommes du bon ton, mais il venait s'y joindre celle que j'éprouvais comme grande admiratrice du général Bonaparte, pour ses merveilleuses campagnes d'Italie. Il m'était odieux de penser que ce butor, comme je l'appelais, avait osé, dans son orgueil, disputer le pas de la gloire à Bonaparte. Ma mère, qui n'était pas toujours de mon avis relativement à Bonaparte, m'accorda toute raison pour ce que je pensais à cet égard.

Quant aux suites de cette cruelle journée, elles furent telles qu'on devait s'y attendre. Le Directoire triompha comme il avait combattu, lâchement et avec barbarie. Il avait bien compris qu'on avait rappelé la royauté plus par haine pour le Directoire que par amour pour la famille royale; il le savait et s'était vengé bassement. Quand je songe à ce qu'était la France lorsque le Directoire a commencé à saper le temple sacré, l'édifice saint, je ne puis trouver en moi aucune pitié pour ceux de ses membres qui, au 18 brumaire, se plaignirent d'avoir été joués. Leur punition fut encore trop douce.

Les conséquences du 18 fructidor nous donnèrent à regretter vivement l'exil et la proscription de plusieurs de nos amis. Pendant plusieurs jours, on osait à peine s'informer des personnes auxquelles on portait intérêt, et il régnait dans Paris comme une nouvelle Terreur

Les événements de fructidor imprimèrent un mou-

vement pénible et rapide à la société de Paris. Presque toutes les familles pleuraient un parent ou un ami. Ma mère était fort affectée; ses opinions et ses affections étaient froissées; il y en avait plus qu'il n'en fallait pour faire souffrir un bon cœur et une tête ardente.

Le coup de cloche qui a sonné l'heure du 18 fructidor est venu de l'Italie; la main de Bonaparte l'a fait retentir; il voulait écraser le parti royaliste de l'assemblée. Les clichyens, en refusant Joseph, et je crois Lucien, l'avaient exaspéré. « Et dès ce moment, me disait Junot, il jura que les hommes du parti coupable (c'est ainsi qu'il l'appelait), ne verraient pas finir l'année sur leurs chaises curules. »

Après le départ des malheureux proscrits, Joseph Bonaparte fut nommé député du Liamone au conseil des Cinq-Cents. Il acheva alors de s'arranger dans sa jolie maison de la rue du Rocher et il se disposa à recevoir du monde; il attendait sa mère et sa plus jeune sœur, Caroline. Tout cela avec Lucien et Mme Lucien. Mlle Désirée Clary venait d'épouser Bernadotte. Nous fûmes à la noce qui eut lieu, mais d'une manière bien simple, dans la maison de Joseph. Mlle Clary était riche et fort agréable de figure et de manières. Bernadotte faisait un beau mariage.

Joseph Bonaparte est, de tous les frères de l'empereur, celui qui a été le plus mal jugé et cela, universellement. J'ai lu une foule de Mémoires, de biographies; partout, j'ai vu un masque faux substitué à la figure réelle de l'homme, de sorte qu'après l'avoir travesti, ce n'est plus lui qu'on juge. Au surplus, Joseph n'est pas le seul de cette famille que je replacerai dans son vrai jour. Je le puis faire avec d'autant

plus de facilité que tous ses membres me sont connus comme mes propres parents. Tel devait être le résultat d'une fréquentation intime de plusieurs années, à une époque bien antérieure à leur métamorphose.

Mon frère avait été surtout étroitement lié avec Joseph Bonaparte. Il m'est difficile de préciser maintenant où cette liaison prit naissance. Cependant, je crois que ce fut à l'époque où, pour fuir la réquisition, mon frère était avec Salicetti à Marseille et à Toulon Lors du mariage de Joseph avec M^lle^ Clary, cette liaison était intime; tous deux même se tutoyaient et Joseph fut toujours fidèle à cette amitié.

Pour donner une idée de la manière dont nous devions être avec Joseph Bonaparte et de ses relations antérieures avec ma famille, je citerai ici la lettre qu'il avait écrite à mon oncle Démétrius, pour le féliciter de la reconnaissance des Comnène par la cour de France. Cela répondra en même temps à ce que l'on a dit, que la famille de Napoléon avait trouvé cette reconnaissance extraordinaire.

« Mon cher monsieur le comte,

« C'est avec une joie inexprimable que j'ai appris, par la lecture que M^me^ de Comnène a eu la bonté de me faire de votre lettre, la justice que Sa Majesté vient de vous rendre en accordant à votre naissance quelques-uns de ses droits.

« Le titre de comte, mon cher Comnène, ne vous en donne pas un de plus sur mon cœur; mais il me fait reconnaître l'excellence du vôtre, puisqu'au milieu des honneurs, vous voulez bien songer à un ami que vous avez laissé si loin de vous, et puisque la fumée de la grandeur, ou plutôt de l'argent, n'obscur-

cit pas en moi les qualités à la faveur desquelles vous m'avez accordé votre amitié.

« Madame votre mère m'a fait l'honneur de me dire que vous l'aviez priée de me demander une lettre pour ma sœur, qui est élève de Saint-Louis, à Saint-Cyr, étant dans l'intention de vous y transporter vous-même. La famille et mo avons appris cela avec reconnaissance, et j'ai profité de cette occasion pour vous assurer de l'attachemen respectueux de toute notre famille.

« J'ai l'honneur d'être, pénétré des mêmes sentiments, mon cher monsieur le comte, votre très humble et très obéissant serviteur et ami.

« DE BUONAPARTE.

« Ajaccio, 31 mai 1786.

« *P. S.* Souffrez que messieurs vos frères trouvent ici les mêmes assurances. »

Joseph Bonaparte est un des hommes les plus excellents que l'on puisse rencontrer; il est bon, spirituel, aimant et cultivant les littératures italienne et française, s'en occupant et voulant s'en occuper, aimant la retraite par goût et non par affectation. Je l'ai vu bien longtemps dans une grande intimité. Là, dans une fréquentation quotidienne, on apprend plus à connaître les gens qu'en vingt ans d'une manière de vivre selon le monde. Je l'ai apprécié et ma mère me dit que je ne me trompais pas en jugeant son âme bonne, généreuse et susceptible des plus excellents sentiments.

On a beaucoup parlé, sans rien dire, relativement à la conduite faible de Joseph à Naples et en Espagne.

Je ne sais pas ce qu'il a fait, ou ce qu'il aurait pu faire à Naples, mais je sais qu'en Espagne il n'a pas pu mieux faire, parce qu'il y a été avec le plus profond dégoût et qu'il était désespéré d'aller dans ce malheureux pays rempli de troubles, de discussions, où le poignard ou l'espingole vous menacent sans cesse; un pays où tout le bien qu'il faisait, et je suis certaine qu'il en faisait beaucoup, ne lui était compté que comme une obligation remplie. Non, non, l'homme qui est bon, honnête, vertueux, pendant de longues années, ne change pas à l'heure même pour revêtir un caractère lâche et même méchant. Cela ne peut pas être vrai.

La figure de Joseph était charmante. Il ressemble beaucoup à la princesse Pauline. Ce sont les mêmes traits délicats, la même finesse de sourire, le même regard fin et caressant. Joseph a toujours été tendrement aimé de notre famille. Lors de la mort de son père, à Montpellier, après que celui-ci eut rendu le dernier soupir entre les bras de ma mère, Joseph alla demeurer dans la maison de mes parents avec son oncle Fesch. Je reparle ici de ce fait, parce que Joseph ne l'a point oublié; tout au contraire, il avançait toujours la main vers moi, pour me témoigner combien il était reconnaissant de ce que ma mère avait fait pour lui. Il me rendait heureuse quand je le voyais s'avancer vers moi avec cette aimable physionomie qu'il avait toujours, lorsqu'il parlait autour de lui.

M^me^ Joseph Bonaparte est un ange de bonté. Prononcez son nom et tous les pauvres, tous les malheureux de Paris, de Naples et de Madrid, le répéteront avec des bénédictions. Cependant elle n'a jamais été

à Madrid, elle ne connaissait cette terre étrangère que par toutes les relations qu'on lui en faisait. Eh bien, jamais elle n'hésita une minute devant une chose qui lui semblait être son devoir. Aussi Mme de Survilliers[1] est-elle adorée de tout ce qui l'entoure, et surtout de son intérieur. Sa bonté inaltérable, sa charité active la font aimer de tout le monde et, même dans la terre de l'exil, elle a retrouvé une patrie.

Sa sœur et elle s'aimaient tendrement. C'est une bonne personne que la reine de Suède ; je la juge même inoffensive. Mais elle a, selon moi, un défaut que sa position rend aujourd'hui presque un vice : elle est totalement nulle. Son caractère n'a aucune couleur. Bien plus, si on veut la faire nuire à quelqu'un, on le peut, parce qu'elle ignore la portée du mal. Je considère ce défaut comme très grave. Plus de confiance, en effet, dans l'équité naturelle ; plus d'espoir de justice : tout est mort dans le cœur auquel vous faites un appel. Je sais, par expérience, le mal que peut faire un pareil caractère. Du reste, j'ai connu la reine de Suède, aimant prodigieusement tout ce qui était mélancolique et *romantique*. Alors le mot était inconnu ; depuis qu'on sait ce que c'est, cela ressemble un peu moins à de la folie.

Lorsqu'elle se maria avec Bernadotte, elle était d'une figure dont je ne puis rien dire, parce qu'alors on trouvait une extrême ressemblance entre nous deux. Elle avait de fort beaux yeux et un fort joli sourire. Enfin elle n'avait pas encore trop d'embonpoint, comme lors de son départ pour la Suède, et

[1] Nom du prince Joseph. La reine l'a pris et continue de le porter en Allemagne où elle réside maintenant.

elle était une fort agréable personne. Elle devait donc être assez sûre d'elle-même pour ne pas avoir les atteintes d'une maladie aussi rare qu'extraordinaire. Elle aimait son mari. Jusque-là c'est assez naturel ; mais cet amour devint un vrai fléau pour le pauvre Béarnais, qui, n'ayant rien d'un héros de roman, se trouvait même fort embarrassé quelquefois de son rôle. C'étaient des larmes continuelles. Lorsqu'il était sorti, c'était parce qu'il était absent. Lorsqu'il devait sortir, encore des larmes ; et lorsqu'il rentrait, elle pleurait encore parce qu'il devait ressortir, peut-être huit jours après... mais enfin il devait ressortir. Combien l'excellente reine d'Espagne est naturelle et bonne auprès de tout cet étalage !

Lucien et sa femme arrivèrent à Paris en même temps, je crois, que M^me^ Lætitia et Caroline Bonaparte. Le général était venu à Paris, puis il était reparti pour Toulon. L'expédition d'Égypte s'organisait. Tout marchait avec une rapidité magique. De toutes parts il y avait des demandes formées par une multitude de jeunes gens, qui, dans l'ignorance du but de l'expédition, mais espérant que ce serait pour Constantinople ou pour l'Angleterre, se faisaient inscrire en foule. Tout le monde voulait partir.

Dans les différents portraits que j'ai tracés de la famille Bonaparte, je n'ai parlé ni de Louis, ni de Jérôme, ni de Caroline. Les deux derniers étaient bien jeunes à l'époque dont je parle maintenant.

Louis Bonaparte n'était pas mal à l'âge de dix-huit ans ; mais ensuite ses infirmités lui donnèrent, avant l'âge, un aspect de vieillard qui le rendait morose en apparence et effectivement malheureux. Il ressemblait à la reine de Naples lorsqu'il était jeune et bien por-

tant. C'était la même forme de figure et la même expression dans le regard lorsque la figure de la reine de Naples était en repos ; mais aussitôt que son sourire ou son regard animait ses traits, toute ressemblance disparaissait.

Louis est bon. Il a les goûts simples et doux. L'empereur, avec sa marotte de faire des rois de tous ses frères, n'en a pas trouvé un qui voulût l'être. Ses sœurs le secondaient, car elles étaient dévorées d'ambition ; mais les hommes ont toujours eu à cet égard une volonté ferme et déterminée. Louis le lui dit lorsqu'il partit pour la Hollande.

— Je veux faire à ma volonté, dit le jeune roi à son frère. Laissez-moi agir, ou laissez-moi ici. Je ne veux pas aller gouverner un pays qui ne me connaîtra que par le malheur.

L'empereur était absolu dans sa volonté. Il a envoyé Louis en Hollande. Le malheureux jeune homme a trouvé une agonie lente et cruelle au milieu de ses canaux et de ses marais. La plus grande partie de ses douleurs actuelles viennent de cette atmosphère humide et malsaine, surtout pour un enfant du Midi comme lui. Il a obéi, et sa femme y a éprouvé la plus affreuse des douleurs : son pauvre cœur de mère a été brisé par la mort de son premier-né[1].

[1] L'aîné des enfants de Louis et d'Hortense de Beauharnais mourut du croup à La Haye, en 1807.

# CHAPITRE XXIX

Restauration de la société. — Le besoin de s'amuser et la bonne compagnie aux guinguettes. — Les réunions à la mode. — La famille Bonaparte à Paris. — Portrait de Lucien Bonaparte. — Bonaparte se faisant le chef de sa famille. — Arrivée à Paris de M^me^ Bonaparte la mère et de Caroline. — Portrait de Caroline Bonaparte. — M^me^ Baciocchi. — M^me^ Leclerc et Paulette.

Notre société présentait après le 18 fructidor un aspect assez singulier. Parmi les émigrés, rentrés comme je l'ai dit plus haut, se trouvait une foule d'anciennes connaissances de ma mère, qui, remplies encore de craintes, et de craintes assez justes, étaient tout heureuses de trouver un salon dans lequel, pouvant parler avec assez de liberté, elles rencontraient plusieurs notabilités du jour, de vieux amis, de jeunes connaissances, tout cela marchant du même pied, parlant de la même voix, parce que la maîtresse de la maison tenait son sceptre d'une main ferme et n'entendait pas que des discussions dégénérassent en disputes. C'était une manière d'être méritoire, à cette époque où les gens s'enrouaient à force de crier, dès qu'il était question de politique.

Précédemment, on vous faisait passer votre mal de gorge en vous la coupant. On s'était pourtant lassé de ce remède par trop héroïque, comme on dit dans la médecine moderne. On commençait à pouvoir mettre

du linge blanc sans se cacher de sa femme de chambre; on n'était plus mandé au tribunal révolutionnaire parce qu'on avait cinquante mille livres de rente et, pour dire la vérité, c'est que personne ne les avait, du moins en apparence. Le *Moniteur*, il est vrai, n'était plus déshonoré quotidiennement par des listes sanglantes; mais il y avait encore le Temple, la plaine de Grenelle et les déportations, qui étaient là pour ranimer les goûts émoussés de ceux qui se seraient blasés sur les dangers à force d'en avoir couru et, quoique l'horizon se fût éclairci, on entendait encore souvent, comme à la fin des grands orages, de ces coups de tonnerre isolés qui suivent presque toujours la tempête.

Malgré tout cela, on redevenait gai. On était avide de plaisirs; on allait dîner au cabaret, on allait danser dans des guinguettes, prendre des glaces dans un café, car il ne s'agit pas d'ennoblir les choses en leur donnant d'autres noms pour se faire illusion. Very, le bal de Richelieu, les bals de Tivoli et de Marbeuf, le pavillon de Hanovre et Frascati n'étaient au fond que ce que je viens de dire, ce qui n'empêchait pas la bonne compagnie d'y aller en foule et de s'y amuser.

Au milieu de cette vie vagabonde, de ces joies où l'on cherchait des distractions contre le souvenir de tant de douleurs passées et de tant de craintes pour l'avenir, il s'opérait une étrange fusion. Elle commença dans la maison de ma mère et, chose assez remarquable, c'est la famille Bonaparte qui, la première, s'est trouvée en présence de l'ancien régime.

Maintenant, pour mettre les choses à leur place, je dois parler encore de Lucien Bonaparte, dont, comme

on l'a vu, j'avais fait depuis peu la connaissance. La destinée de Lucien est peut-être plus bizarre que la destinée d'aucun des membres de sa famille, par la manière dont il l'a gouvernée. Presque jusqu'au 18 brumaire il resta dans une demi-teinte assez nuageuse, ainsi qu'on a pu en juger précédemment.

A l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1797, Lucien pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans; il était grand, mal fait, ayant des jambes et des bras comme des pattes de faucheux, une petite tête; ce qui, avec sa grande taille, l'aurait rendu dissemblable aux autres Bonaparte, si sa physionomie n'avait répondu de la confraternité par ce même type d'après lequel les huit enfants ont été, pour ainsi dire, frappés comme une médaille. Lucien avait la vue très basse, ce qui lui faisait cligner les yeux et baisser la tête. Ce défaut lui aurait ainsi donné un air peu agréable, si son sourire, toujours d'accord avec son regard, n'avait donné quelque chose de gracieux à sa physionomie. Ainsi, quoiqu'il fût plutôt laid qu'autre ment, il plaisait généralement. Il a eu des succès fort remarquables près de femmes très remarquables ellesmêmes, et cela longtemps avant la puissance de son frère. Quant à son esprit et à son talent, Lucien en a toujours eu beaucoup et de nature diverse. Dans sa toute première jeunesse, lorsque Lucien Bonaparte *rencontrait* une question, si elle lui plaisait, il s'identifiait à elle et l'identifiait à lui. Il vivait, dès lors, dans un monde métaphysique tout autre que notre pauvre monde intellectuel. C'est ainsi qu'à dix-huit ans la lecture de son Plutarque le fit errer dans le Forum, sur le Pirée. Il était Grec avec Démosthènes, Romain avec Cicéron; il épousait toutes les gloires antiques,

mais il était ivre des nôtres. Et ceux qui, pour ne pas connaître cette chaleur, ce délire qui fait des gens de cœur, ont prétendu qu'il était jaloux de son frère, ont proféré le plus indigne mensonge, s'ils ne sont pas tombés dans la plus grande erreur. C'est une vérité que je puis garantir. Mais ce dont je ne me rendrais pas caution, c'est la rectitude de sa raison à cette même époque où Bonaparte posait, à vingt-cinq ans, la première pierre du temple qu'il dédiait à son immortalité. Naturellement peu disposé, par l'immensité de son génie, à voir les choses sous un jour fantastique, ne s'attachant qu'à la réalité des choses, Bonaparte allait tout de suite au but, marchant d'un pas ferme et sûr. Aussi avait-il la plus médiocre idée de ceux qui voyageaient toujours, disait-il, « dans le royaume des fous ». D'après cette manière rigoureuse de juger les hommes à imagination ardente, on pense bien que son frère Lucien était vertement repris par lui lorsqu'il lui parvenait des philippiques ou des catilinaires du jeune Grec ou du jeune Romain. Il oubliait que lui-même, peu d'années auparavant, lorsqu'il était en Corse, il avait donné des preuves d'une assez forte exaltation. Aurait-il voulu que l'on crût que c'était alors de la réalité ?

Au portait de Lucien, j'ajouterai celui de sa femme Christine, quoique j'en aie déjà parlé ; mais elle était si bonne que quelques répétitions seraient pardonnables à qui fait son éloge.

M$^{me}$ Lucien était grande, bien faite, svelte, et avait dans sa taille et dans sa démarche ce moelleux abandon, cette grâce native que donnent l'air et le ciel du Midi. Sa peau était brune ; elle était marquée de la petite vérole. Ses yeux n'étaient pas grands et son

nez était un peu fort et aplati. Eh bien, malgré cela, elle plaisait, parce que son regard était bienveillant, son sourire doux, ainsi que son parler. Elle était gracieuse enfin et puis, bonne comme un ange. Ce que je puis certifier, c'est que son amour pour son mari la rendit intelligente à se façonner aux choses du jour. En peu de semaines, elle devint une femme élégante, portant à ravir tout ce qui sortait des mains de Leroi, de Mlle Despaux et de Mme Germon.

Dans son premier voyage à Paris, Lucien n'y avait fait qu'une station. Lui et sa femme, à leur retour d'Allemagne, revinrent à Paris, où ils se fixèrent et demeurèrent cette fois Grande-Rue-Verte, faubourg Saint-Honoré.

Joseph était établi avec sa femme rue du Rocher. Cette rue était alors presque dans les champs, tout au haut de ce qu'on appelait *la Petite-Pologne*. Il avait acheté cette maison. Lorsque, quelques mois plus tard, Mme Bonaparte, la mère, vint habiter Paris, ce fut dans la maison de son fils aîné qu'elle fit son établissement.

Mme Baciocchi demeurait rue Verte, comme Lucien. Mme Leclerc, qui arriva d'Italie peu de temps après l'époque que j'ai signalée tout à l'heure comme celle de la réunion de la famille, prit une maison rue de la Ville-l'Évêque. Nous formions, comme on le voit, presque le centre de la colonie corse, au milieu de Paris. Aussi jamais un jour ne se passait sans que quelqu'un des frères ou quelqu'une des sœurs vînt nous voir ou que nous allassions chez eux.

Caroline Bonaparte, qu'on appelait *Annunciata*, venue de Marseille avec sa mère, était alors âgée de douze ans. De jolis bras, des petites mains ravis-

santes de forme et de blancheur, des petits pieds *ritondetti*, une peau éblouissante, tels étaient les éléments de sa beauté, en y ajoutant de belles dents, une fraîcheur de rose, des épaules très blanches mais rondes, une taille un peu trop forte et une tournure encore peu élégante. Caroline était d'ailleurs une très bonne enfant et nous nous liâmes autant que le permettait ma plus intime liaison avec Mlle de Périgord et Mlle de Cazeaux.

Je n'ai pas parlé encore de ces deux amies de ma jeunesse, qui méritent, ainsi que leur famille, une place à part dans mes Mémoires, comme elles en ont eu une dans mon amitié. Mais en ce moment je dois continuer l'esquisse que j'ai commencée de la famille Bonaparte, au milieu de laquelle, à cette époque, je passais la plus grande partie de ma vie. Caroline, dont je viens de parler, fut mise en pension à Saint-Germain, dans la maison de Mme Campan. Il fallait non pas achever, mais ébaucher son éducation, qui n'était pas même commencée.

Mme Leclerc était celle de la famille que nous voyions le plus souvent. Tous les jours elle venait chez ma mère, qui l'aimait tendrement et la *gâtait*, pour dire le mot juste, en lui passant avec plus d'indulgence que sa mère, les mille et une fantaisies qu'un même jour voyait naître, satisfaire et mourir. Beaucoup de personnes ont parlé de la beauté de Mme Leclerc; on connaît cette beauté par ses portraits, ses statues même. Toutefois il est impossible de se faire une idée de ce qu'était cette femme vraiment extraordinaire comme perfection du beau, parce qu'on ne l'a connue généralement que lors de son retour de Saint-Domingue et déjà fanée, flétrie

même, n'étant plus que l'ombre de cette *Paulette* si ravissante de beauté que nous admirions quelquefois, comme on admire une belle statue de Vénus ou de Galathée. Elle était fraîche encore en arrivant de Milan à Paris ; mais cette fraîcheur ne dura qu'un jour. Dès la première année de son séjour à Paris, elle commença à n'être plus tout à fait la *Paulette* de Milan.

Elle était à cette époque fort bonne personne. On a dit depuis qu'elle était méchante et ce bruit a été répandu même par des personnes de sa maison. J'ignore si les grandeurs l'avaient changée.

# CHAPITRE XXX

Soins de Bonaparte pour l'établissement de sa famille. — Défense à Joséphine de parler de politique. — Amours de Bonaparte et une loge à Feydeau. — Légèreté du caractère de Joséphine. — Froideur entre ma mère et Bonaparte. — Le marquis de Caulaincourt. — Présentation de MM. de Caulaincourt à Bonaparte. — Les deux frères Armand et Auguste. — Mme de Thélusson et Mme de Mornay. — Les modes du temps et les modes d'autrefois. — Bonaparte à Paris. — Longue et intéressante conversation entre Napoléon et mon frère. — Projet d'expédition. — Haine implacable à l'Angleterre.

Avant de quitter l'Europe, le général Bonaparte avait voulu voir toute sa famille établie convenablement à Paris. Mais appréciant dans tous leurs inconvénients les réputations concussionnaires des généraux républicains, il ne voulut pas que le luxe de sa famille pût donner lieu à de malignes interprétations. Rien n'était plus simple que le train de maison de Joseph, tout en étant cependant très honorable. Bonaparte avait également réglé la manière dont Mme Bonaparte devait se conduire à cet égard. S'il avait été écouté, cette conquête sur l'esprit dissipateur de Joséphine eût été plus belle que la conquête de l'Égypte qu'il allait entreprendre.

Le général Bonaparte, bien qu'il fût plus jeune que Joseph, bien que sa mère vécût encore, prit dès ce moment, sur sa famille, l'ascendant et l'autorité

d'un père et d'un chef. Les instructions qu'il lui laissa étaient vraiment remarquables et surprenaient ma mère. Elle ne l'avait pas revu chez elle, depuis le jour de la fameuse dispute qu'elle eut avec lui au sujet de mon cousin Stephanopoli[1]. Naturellement fière, les pas qu'elle aurait volontiers faits au devant de Bonaparte quelques années auparavant, elle les faisait maintenant en arrière. La conduite du jeune général l'avait vivement blessée et l'espèce d'indifférence qu'il avait mise à l'excuser avait achevé de l'aigrir. Mais, plus tard, son excellent esprit fit la part de tout ce que devait alors contenir la tête d'un pareil homme.

Bonaparte était à cette époque aussi amoureux de sa femme que sa propre nature lui permit de l'être, aussitôt que son intelligence fut tout entière consacrée à l'œuvre immense de la nouvelle vie qu'il s'était créée. Sans doute il a aimé Joséphine; mais ceux qui ont dit qu'elle était la femme qu'il avait le plus aimée ne l'ont pas suivi dans toutes les années et n'ont pas surtout remonté dans le passé pour l'y voir aimant violemment et, malgré cela, d'une manière romanesque. Ils ne l'ont pas vu rougir, pâlir, trembler, pleurer même. Il existait à l'ancien théâtre Feydeau, une loge, aux premières grillées, n° 11, bien plus savante qu'eux à cet égard.

Son amour pour sa femme n'était pas de la même nature. Il l'aimait, sans doute, mais sans en faire une de ces divinités qui s'emparent de l'intelligence la plus déliée et l'empêchent d'apercevoir une imperfec-

[1] Il est mort à Neuilly, il y a un mois, pour s'être coupé un cor au pied.

tion morale ou extérieure dans l'objet aimé. Il entrait d'ailleurs dans la composition de son philtre amoureux une substance qui en tempérait l'effet ; je veux parler de la prétendue reconnaissance que, à l'époque surtout de son retour d'Italie, chacun disait que Bonaparte devait à sa femme.

Mme Bonaparte a complètement manqué d'adresse non seulement en n'imposant pas silence à ceux qui répandaient ce bruit, mais encore en lui donnant de la consistance par ses éternelles confidences à tout un monde de flatteurs et surtout d'intrigants, qui ne portaient jamais le poids du secret plus d'une heure. Je sais que Bonaparte a été informé de l'*autorisation*, si je puis me servir de ce mot, que Mme Bonaparte donnait au bruit ridicule que les ennemis de Napoléon, et il en avait déjà beaucoup, faisaient courir sur son compte. On peut donc juger combien son âme dut être blessée, quand il se vit l'objet d'un regard dédaigneux, quand il entendit dire : « C'est le crédit de sa femme qui le soutient ! » Cela était faux, absurde ; mais on le disait et qui a bien connu Bonaparte doit savoir qu'il n'en fallait pas plus pour produire en lui un étrange effet. Or, ce que je dis ici, je ne l'avance pas sans raison et, quand nous serons parvenus à l'époque du consulat, j'en donnerai des preuves plus que suffisantes.

Bonaparte connaissait l'inconséquence de sa femme. Aussi lui recommandait-il, par dessus tout, de ne jamais parler de politique, sujet auquel elle n'entendait rien et qui ne pouvait manquer d'amener des conversations capables de le compromettre.

— Ce que vous dites est censé venir de moi, lui disait-il souvent ; gardez le silence. De cette manière,

mes ennemis, et vous en êtes entourée, ne pourront tirer de sottes inductions de vos paroles.

J'ai déjà dit que la froideur survenue entre ma mère et le général Bonaparte, loin de s'être dissipée, avait encore pris plus de force par la retraite de ma mère. Nous ne le rencontrions que bien rarement chez ses frères et nous ne le vîmes, je crois, que trois fois pendant son séjour à Paris. Ce n'est donc pas comme témoin que j'ai rapporté ce que je viens de dire ; mais nous étions peut-être mieux informées de tout ce qui se passait dans l'intérieur du général Bonaparte que si chaque jour nous y eussions passé une heure. Ma mère, malgré son irritation, avait le plus grand attachement pour Napoléon. Sans en convenir, elle savait bien qu'elle avait eu tort dans la sotte querelle de l'affaire de notre cousin Stephanopoli et cette conviction intérieure suffisait pour la rendre encore plus intéressée à connaître tout ce qui touchait au bonheur ou au malheur d'un enfant qu'elle avait élevé. Ces renseignements nous venaient d'ailleurs d'une source bien autrement certaine que tout ce que nous aurions pu puiser dans les plaintes de la famille Bonaparte. Ma mère, avec son excellent esprit, savait que la prévention louche en regardant et ment en parlant. Or la famille entière détestait M^me^ Bonaparte. Cette malveillance était-elle fondée ? C'est ce que nous verrons plus tard. Quant à présent, tout ce que je puis dire, c'est que l'inimitié était vive et je crois bien rendue.

Ma mère avait retrouvé un ancien ami dans son voisinage, M. de Caulaincourt, dont l'hôtel, situé rue Joubert, était à cent pas de notre maison. Pour ceux qui ont connu cet excellent homme, dire son nom c'est rappeler tout ce qui est bon, honorable et honoré.

M. le marquis de Caulaincourt était également l'ami de Mme Bonaparte; il lui avait rendu de très grands services. De quelle nature? je l'ignore; mais ma mère le savait et il fallait qu'ils fussent bien importants, car, plus tard, le jour de la présentation de ses deux fils au premier consul, M. de Caulaincourt ayant raconté à ma mère la réception vraiment remarquable que Bonaparte lui avait faite ainsi qu'à ses fils: « Je le crois vraiment bien! dit ma mère; quand même le mérite d'Armand et d'Auguste ne l'aurait pas exigé, la reconnaissance que vous doit sa femme le lui commandait impérativement. » M. de Caulaincourt s'approcha du lit de ma mère, qui était couchée en ce moment, et lui parla bas quelques instants. « Non, non, disait ma mère, ce n'est pas assez; songez d'ailleurs que vos fils peuvent prétendre à tout. Trouvez-en de tournés comme eux et qui, de plus, aient à leur âge leur renommée militaire? » Ma mère avait raison.

M. de Caulaincourt voyait donc très souvent Mme Bonaparte. Il lui donnait des conseils qu'elle écoutait sans les suivre. Il avait pour elle une véritable amitié qu'il lui prouvait comme l'amitié prouve qu'elle aime; mais Mme Bonaparte était, par-dessus tout, futile et légère, avec l'apparence de la bonhomie. M. de Caulaincourt déplut même bientôt, sans que l'excellent homme s'en doutât, et plus tard, lorsque, par suite de mon mariage, je fis partie de l'intérieur intime des Tuileries, je ne lui ai pas blessé l'âme en lui disant qu'on l'appelait *radoteur*.

C'est un doux souvenir à évoquer que celui qui nous rappelle un homme de bien! M. le marquis de Caulaincourt avait tout ce qui, à cet égard, peut satisfaire l'âme et l'esprit, car il était comme une tradition

vivante d'une époque que nos pères regardaient eux mêmes comme d'un autre siècle. Ses fils ne lui ressemblaient pas. Armand, qui fut depuis le duc de Vicence, avait beaucoup de l'air de sa mère. Auguste ne ressemblait à personne, non plus que Mme de Saint-Aignan, autrefois Mme de Thélusson; quant à Mme de Mornay, aujourd'hui Mme d'Esterno, elle était belle personne et avait beaucoup de la tournure et des manières élégantes d'Armand.

M. de Caulaincourt avait un type tellement original que je chercherais en vain aujourd'hui autour de moi pour dire : « Il ressemblait à cela. » Ses traits avaient été fort délicats dans sa jeunesse et il était parfaitement fait dans sa petite taille. Il avait des yeux noirs fort expressifs, mais auxquels il donnait rarement une expression sévère. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque, et cependant mes souvenirs sont tellement empreints de M. de Caulaincourt que l'illusion est presque entière et qu'il me semble en ce moment le voir descendre de cheval à la porte de ma mère, en revenant de chez Mme Bonaparte, qui alors demeurait rue Chantereine. Jamais je ne pourrai oublier ce petit *poney*, que la mode lui avait fait choisir pour monture; il faisait toutes ses visites à cheval, comme un médecin de campagne. Ancien officier de cavalerie, fort estimé dans son corps, il avait conservé, en dépit du temps, de la réforme et de la Révolution, les grandes bottes à l'écuyère et à manchettes, le toupet en vergette, les faces courtes et la queue bien serrée, les culottes courtes, l'habit à grand boutons de métal et le gilet à effilé. Au-dessous de cet effilé pendaient deux immenses chaînes de montre, avec une telle collection de breloques que,

lorsque je n'entendais pas le bruit accoutumé que faisaient son cheval et lui, sa petite samaritaine — comme je l'appelais alors — m'avertissait dès qu'il montait l'escalier. Il était parfaitement convaincu que la mode la plus gracieuse du jour ne pouvait valoir la sienne. Et, à vrai dire, je ne sais trop qui était alors le plus risible, ou de lui, ou bien d'un jeune incroyable de ce temps-là, enterré dans une cravate ayant deux aunes de mousseline d'ampleur, portant un habit dont la taille venait à peine aux hanches, tandis qu'un pantalon assez ample pour faire une robe lui donnait, dans la partie inférieure de sa personne, toute l'apparence d'une femme. Ajoutez à ce capricieux costume des cheveux tombant en longs et épais tire-bouchons jusque sur l'immense cravate et couverts à grand'peine par un chapeau, dont l'extrême petitesse le rendait continuellement vacillant sur sa tête, qu'il recouvrait à peine.

Je retrouverai plus tard M. de Caulaincourt lors de l'affaire du duc d'Enghien. L'infortuné ne reçut que trop le trait lancé, non par son fils, car la passion a été se mêler de tout et accuser là où, tout au contraire, elle aurait dû défendre; mais dans la pureté de son code d'honneur et de bons et loyaux services, le brave et digne homme ne put admettre même l'ombre du blâme. Il est mort lorsque j'étais ambassadrice de France à Lisbonne et je puis dire que je l'ai vivement regretté.

M. de Caulaincourt m'appelait sa fille, je l'appelais mon *petit papa*. Armand, qui fut depuis grand-écuyer de l'empereur, et moi nous eûmes pendant longtemps, à la cour même, l'habitude de nous appeler frère et sœur. Le portrait du duc de Vicence n'a pas été flatté

par la prévention et l'envie. On ne l'aimait pas. Il était peut-être un peu trop convaincu de sa supériorité sur la plupart de tout ce qui formait le cercle militaire de l'empereur et cette conviction lui donnait un air réservé que les sots prenaient pour de la morgue. Il était spirituel et avait du reste des manières de grand seigneur autant qu'homme de France. Son frère était bien loin de le valoir. L'humeur d'Auguste était peu agréable et souvent j'ai vu ma mère le réprimander avec amertume de ce qu'il était impoli, même avec les amis de son père. Il fit un mariage qui eut des suites assez plaisantes; j'en parlerai en son lieu. Il avait épousé la fille de M. le duc d'Aubusson de La Feuillade. Mais à cette époque lui et son frère étaient tous deux à leurs régiments.

Le général Bonaparte, en ne demeurant à Paris que quelques semaines, au moment de quitter l'Europe avec la chance de ne jamais la revoir, avait obéi à un mouvement d'une violente irritation. Mon frère, qui en Italie avait toujours conservé les meilleures relations avec le général Bonaparte, fut le voir, ainsi que le lui avait demandé Napoléon. Albert y retourna plusieurs fois et toujours il revenait avec la nouvelle certitude que Napoléon était violemment contrarié de la marche des événements.

— Je m'aperçois bien, nous disait Albert, que cette grande âme est trop comprimée dans le centre étroit où ces misérables du Directoire veulent l'enfermer: c'est un vol libre dans l'espace qu'il faut à de pareilles ailes. Il mourra ici: il faut qu'il parte. Ce matin il me disait, ajoutait Albert: « Ce Paris me pèse comme « si je portais un manteau de plomb! » Et puis il se promenait.

— Cependant, lui disait Albert, jamais patrie reconnaissante n'accueillit plus noblement un de ses fils. Le peuple, dès qu'il vous voit, fait retentir les rues, les promenades, les spectacles, des cris de « Vive Bonaparte ! » Le peuple vous aime, mon général.

Pendant que mon frère parlait de la sorte, Bonaparte le regardait fixement. Il se tenait immobile ; ses mains étaient croisées derrière son dos et toute sa figure exprimait non seulement l'attention, mais une attention mêlée du plus vif intérêt ; ensuite il se remit à marcher d'un air pensif.

— Que pensez-vous de l'Orient, Permon ? demanda-t-il tout à coup à mon frère. Il me semble que vous avez fait d'excellentes études, car votre père vous destinait d'abord à la diplomatie ; est-ce vrai ?

Mon frère répondit affirmativement.

— Vous parlez le grec moderne, n'est-il pas vrai ?

Albert s'inclina.

— Et l'arabe ?

Albert répondit négativement, mais il ajouta qu'il pourrait le parler facilement en un mois de temps.

— Vraiment ! Eh bien ! alors, je...

Ici Bonaparte s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit. Cependant il revint sur le même sujet un instant après, en demandant à Albert s'il avait été au bal de M. de Talleyrand. Il ajouta ensuite :

— C'était une belle fête ! Mon armée d'Italie serait bien vaine si elle savait que son chef a reçu d'aussi grands honneurs. Oui, les directeurs ont noblement fait les choses. Je ne croyais pas qu'ils savaient aussi bien trôner. Quel luxe !

Puis il se promena longtemps sans parler et reprit ensuite :

— C'est plus somptueux que nos vieilles fêtes royales. Le Directoire ne devrait pas ainsi oublier son origine républicaine. N'y a-t-il pas de l'affectation à paraître dans une telle pompe devant ceux qui, au fait, peuvent bien balancer son pouvoir ?... Je représente l'armée, ajouta Bonaparte, oui, je représente l'armée. Et les directeurs savent si elle est puissante aujourd'hui en France.

Rien n'était plus vrai que ce que venait de dire Bonaparte. A cette époque, en effet, l'armée exerçait une grande influence et déjà l'on parlait beaucoup dans le public d'une expédition lointaine. Bonaparte fit à cet égard beaucoup de questions à mon frère. Albert lui répondit, ce qui était vrai, que l'on croyait que l'expédition projetée était destinée contre les Anglais.

Albert nous dit ensuite que le sourire qui avait erré un moment sur les lèvres de Napoléon avait une si bizarre, si incompréhensible expression, qu'il ne sut comment l'expliquer.

— L'Angleterre ! reprit-il encore. Ah ! vous croyez dans Paris que nous allons enfin l'attaquer ? Les Parisiens ne se trompent pas ; c'est bien pour abaisser cette impertinente que nous prenons les armes. L'Angleterre ! Si ma voix a quelque influence, jamais l'Angleterre n'aura de nous une heure de trêve. Oui ! oui ! guerre à mort à l'Angleterre ! toujours... jusqu'à sa destruction ! Permon, si vous voulez, je vous emmène avec moi. Vous parlez très bien l'anglais, l'italien, le grec. Oui, je veux vous emmener.

Cette conversation, telle que l'on vient de la lire, est le résumé de ce qui fut dit dans cinq ou six entrevues. Mon frère entendait de tous côtés parler

diversement de l'expédition projetée. Le secret en fut longtemps gardé, mais enfin il fut connu ; car Bonaparte, jaloux de toutes les gloires, voulut s'entourer de l'éclat que donnent à tout les sciences et les arts. Il mit à contribution jusqu'à l'Institut. Un bataillon immortel suivit le nouvel Alexandre sur les bords du Nil, d'où il devait rapporter un trophée plus brillant que tous ceux que le sang donne à la postérité.

Lorsque mon frère apprit que l'expédition était dirigée vers une terre aussi lointaine, sa résolution fut prise à l'instant. Il mit ordre à ses affaires et se disposa au départ. Mais ma mère, l'ayant appris, se mit, pour ainsi dire, à ses pieds pour le supplier de ne pas la quitter. Albert n'eut pas besoin d'une seconde prière, il resta

# CHAPITRE XXXI

Naissance de Junot et sa famille. — Bonne éducation de Junot. — Son caractère et son portrait. — Le bataillon de la Côte-d'Or. — Junot grenadier. — Le grade de sergent et le plus beau jour de la vie de Junot. — Le siège de Toulon. — Première rencontre de Junot et de Bonaparte. — Scène remarquable. — Junot, le premier aide de camp de Bonaparte. — Muiron et Marmont. — Singulier rêve de Junot. — Mort de Muiron. — Curieuse correspondance entre Junot et son père. — Passage de Bonaparte à Dijon et souvenir. — Conversation de Bonaparte avec ma mère. — Blessures de Junot. — Inexplicables *erreurs* du *Mémorial de Sainte-Hélène*. — Politesse de Junot et Mme de Brionne à Dijon. — Portrait de Mme de Brionne donné par elle à Junot. — Scène intéressante. — Suite de l'entrevue de Junot et de Mme de Brionne. — Le baron de Steyer et recommandation de Mme de Brionne au colonel Junot. — Avertissement indispensable.

Parmi les jeunes officiers que le général Bonaparte avait présentés à ma mère, lorsqu'il fut nommé commandant de l'armée de l'intérieur, elle en avait distingué un, tant à cause de ses manières franches sans rudesse et de son air ouvert, qu'en raison de l'extrême attachement qu'il témoignait pour son général. Cet attachement tenait presque de la passion. Il y avait en lui un enthousiasme tellement touchant que ma mère, dont l'âme élevée, le cœur aimant concevaient tous les sentiments exaltés, avait aussitôt distingué le colonel Junot. Elle lui voua dès ce moment la plus

sincère amitié. Il venait quelquefois nous voir, malgré la brouillerie qui existait entre ma mère et son général. J'étais bien enfant alors et je ne me doutais pas que ce beau colonel, aux blonds cheveux, aux vêtements pittoresques, au visage gracieux et sévère tout à la fois, reviendrait, trois ans plus tard, demander par amour la main de cette petite fille à laquelle il faisait à peine attention alors.

De tous les officiers composant l'état-major du général Bonaparte, le colonel Junot était celui qui avait eu la destinée la plus aventureusement heureuse. Idéalement brave, il portait, en stigmates fraichement reçus, les glorieuses marques d'une valeur que ses ennemis même les plus acharnés n'ont pas pu lui disputer Le général en chef avait su l'apprécier, et à l'origine de sa fortune se rattachaient plusieurs actes très remarquables, non seulement de courage, mais aussi d'honneur et de loyauté. C'est au siège de Toulon que le général l'avait connu, et d'une manière qui mérite par sa bizarrerie d'être rapportée avec détail.

Junot naquit à Bussy-le-grand, département de la Côte-d'Or, le 24 septembre 1771 et, pour le dire en passant, on lui donna pour nom patronymique celui du saint dont le jour de sa naissance était la fête; ce qui fut cause qu'il eut bien le nom le plus extravagant qui fût en France. Il s'appelait *Andoche*. Aussi que de mal ce malheureux nom ne donna-t-il pas par la suite aux maitres en l'art de plaire, qui étaient en possession de chanter les puissances [1].

[1] Le curé de Livry, petit village auprès du Raincy, vint un jour me voir à ce château, tandis que j'en étais propriétaire. Ayant entendu plaisanter sur la difficulté de trouver une rime raison-

Les parents de Junot étaient de bons bourgeois; sa famille avait de l'aisance. Les deux frères de sa mère étaient, l'un médecin à Paris, où il jouissait d'une considération méritée, l'autre premier chanoine de la cathédrale d'Evreux, ayant de bons bénéfices qu'il devait laisser à l'aîné de ses neveux, M. Junot, qui est mort receveur général de la Haute-Saône. L'abbé Bien-Aimé était un digne prêtre, dont je vénère la mémoire. Il est mort évêque de Metz en 1806, regretté de tout son diocèse, dont les pauvres l'appelaient *le Bien-Nommé.*

Avant la Révolution de 89, la classe bourgeoise ne mettant pas ses fils au service, Junot se destinait au barreau. Il étudia pour être avocat et fit ce qu'on appelait alors de bonnes études. Son éducation, commencée à Montbard chez un brave homme nommé M. Heurté, dont il parlait toujours avec reconnaissance, fut terminée au collège de Châtillon-sur-Seine. C'est là qu'il connut Marmont, élève du même collège, et qu'ils se lièrent tous deux de cette amitié que rien n'altéra jamais, bien qu'ils suivissent tous deux la même carrière. Cette amitié n'eut de terme qu'à la mort de Junot en 1813.

Junot avait un caractère fort remarquable et que n'ont pas toujours apprécié ceux qui l'ont approché, parce que lui-même y mettait obstacle quelquefois par

nable pour *Andoche* (et en effet, on ne trouvait guère que *taloche*, *bamboche* ou *anicroche;* la plus raisonnable était *brioche*), il se mit à rêver quelques instants, puis me remit le quatrain suivant, qu'il ne fut pas cinq minutes à faire :

Le grand Napoléon et notre brave Andoche
Nous rappellent François Premier :
Ce prince, ami des arts et valeureux guerrier,
Eut son chevalier sans reproche.

un défaut qui nuisait en effet à ses nombreuses qualités, c'était une extrême irritabilité, facilement excitée chez lui par la seule apparence d'un tort. Dès qu'il pouvait en supposer un, surtout relativement à quelqu'un sous ses ordres, pour un objet dépendant du service, il ne pouvait s'empêcher de le témoigner d'une manière d'autant plus dure que, dans le même cas, il aurait été tout aussi sévère pour quelqu'un des siens. Combien cette manière d'être lui a fait d'ennemis de gens qui ne pouvaient, après tout, lui reprocher d'autre tort que celui qu'eux-mêmes avaient eu ! Une inexactitude dans le service, une tenue négligée, une administration douteuse, toutes ces fautes le mettaient hors de lui et sa franchise alors ne lui permettait aucune parole transitoire.

Junot avait une belle âme, ignorait le mensonge et était doué d'une générosité, d'une noblesse de caractère, que ses ennemis ont cherché à présenter comme *un vice*, mais que sa nombreuse famille, qui pendant quinze ans n'eut d'autre soutien que lui, la foule de militaires infirmes, de veuves chargées d'enfants, qui recevaient de lui des pensions et des secours, ne nommeront jamais que la vertu d'un noble cœur.

On pensera peut-être que j'ai mis de la partialité en traçant le portrait de mon mari; il n'en est rien. Je n'écris que sous l'influence de la vérité. Celle dont la magie pouvait m'égarer est détruite depuis bien des années. Je ne fais que mon devoir, en lui reconnaissant des vertus qu'il avait en effet. Il possédait à un degré éminent les qualités d'un bon fils, d'un bon ami et d'un excellent père. Je me rappelle que M. Fox me dit un jour combien il avait été touché en voyant Junot, la veille, à la sortie de l'Opéra, s'occuper de sa

mère avec le soin, le respect qu'il aurait eu pour la première pairesse d'Angleterre[1]. Que d'amis de collège, que de parents dans l'indigence il a aidés, secourus et sauvés! Combien d'ingrats dont il a fait la fortune, dont il a été le patron, le frère! Il existe un homme qui habite Paris, qui lui a été longtemps attaché et qui avait toute sa confiance. Cette personne a mérité notre reconnaissance pour les soins qu'elle a donnés à notre position quand elle était désespérée, à l'époque du départ de Junot pour l'Illyrie et ensuite après sa mort. Cette personne, qui était le secrétaire intime du duc, a été à portée de connaître la noble et généreuse conduite de Junot envers sa famille. Cette conduite fut admirable. Quant à la personne dont je parle, elle habite Paris et peut rendre le témoignage que réclame un noble cœur. C'est M. Fissout, ancien secrétaire intime du général Junot, aujourd'hui agent de change.

Junot adorait ses enfants. Il faut connaître comme moi toute cette sollicitude, si vive, si tendre, qui l'occupait au milieu même du danger. Quelles lettres il m'écrivait quelquefois! Combien elles étaient touchantes par leur naïveté, si je puis me servir de ce nom! C'était pour savoir si la dixième dent de son fils était enfin percée. « Mais quand sèvreras-tu donc ce petit Rodrigue? » Et puis ses filles, que faisaient-elles? Étaient-elles grandies? Travaillaient-elles? Ces détails peuvent paraître puérils; mais ces lettres étaient écrites sous le feu de l'ennemi, au milieu des

[1] M. Fox ne voulait pas faire la satire de la France en ayant l'air de trouver admirable qu'un fils donnât le bras à sa mère. Mais l'excès de soins et d'attention le frappa et il le témoigna.

glaces de la Russie, ou bien une heure après avoir reçu une balle dans la figure, avant même d'être pansé. Je les ai toutes, ces lettres précieuses. Mes enfants les recevront de moi comme un héritage sacré [1].

Entré dans le monde avec la Révolution, Junot est tout à fait l'un de ses fils. Il avait à peine vingt ans lorsque le premier roulement de tambour se fit entendre. Un cri de guerre retentit dans tout le royaume; les plus sages voulaient le combat, tous s'ennuyaient du repos. Si Junot n'eût pas été mon mari, je dirais comment il devint aussitôt un jeune Achille. Ce fut un réveil, une passion des armes et, au même instant, un oubli entier de cette vie molle et oisive qu'il menait auparavant.

— Et cependant, me disait-il lorsqu'il me parlait de ce temps-là, il ne me paraissait pas que j'eusse jamais été autrement.

Ce fut alors qu'il entra dans ce fameux bataillon des volontaires de la Côte-d'Or, si renommé par la quantité de généraux et de grands officiers de l'Empire sortis de ses rangs. Il avait pour chef l'aimable et malheureux Cazotte. Après la reddition de Longwy,

[1] C'est dans les gens qui nous entourent qu'il faut chercher nos amis et nos ennemis. Nos domestiques s'attachent en raison de nos qualités. Ils peuvent ne pas nous les reconnaître toutes et être négatifs à cet égard ; mais jamais des vices, même des défauts, ne les trouvent silencieux. Junot avait deux valets de chambre, dont l'un est mort à son service au retour de Russie ; il était avec lui depuis dix-huit ans. L'autre ne l'a quitté qu'à sa mort ; il l'avait depuis neuf ans. Un caractère effrayant de violence ne garde pas aussi longtemps ceux qui sont autour de lui. Le second de ces valets de chambre était Heldt, un Alsacien, honnête et brave homme. Sa femme était ma femme de charge.

le bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre sur les Anglais. C'était le moment le plus affreux de la Révolution. Junot était sergent de grenadiers, grade qu'il avait reçu sur le champ de bataille. Souvent, en me racontant les premières années de sa vie aventureuse, il me parlait de cet évènement comme d'une chose immense de son existence. Il disait, avec cet accent qui persuade, parce qu'il est vrai, que dans le cours de sa carrière d'honneurs, rien ne lui avait donné un délire de joie comparable à ce qu'il avait éprouvé lorsque ses camarades, « tous aussi braves que lui », disait-il, l'avaient nommé leur sergent, que leur chef le confirmait dans ce grade et qu'il était élevé sur un pavois tremblant formé de baïonnettes encore fraîchement teintes du sang de l'ennemi.

C'est dans ce même temps que, étant un jour au poste de la batterie des Sans-Culottes, un commandant d'artillerie, venu de Paris depuis peu de jours pour diriger les opérations du siège en ce qui regardait l'artillerie sous les ordres de l'intelligent Cartaux, demanda à l'officier du poste un jeune sous-officier qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence. Le lieutenant appelle aussitôt *La Tempête* et Junot se présente. Le commandant fixe sur lui cet œil qui semblait déjà connaître les hommes.

— Tu vas quitter ton habit, dit le commandant, et tu iras *là* porter cet ordre.

Il lui indiquait de la main un point plus éloigné de la côte, et lui expliqua ce qu'il voulait de lui. Le jeune sergent devint rouge comme une grenade, ses yeux étincelèrent.

— Je ne suis pas un ESPION, répondit-il au com-

mandant ; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre.

Et il se retirait.

— Tu refuses d'obéir? lui dit l'officier supérieur d'un ton sévère ; sais-tu bien à quoi tu t'exposes ?

— Je suis prêt à obéir, dit Junot, mais j'irai là où vous m'envoyez avec mon uniforme, où je n'irai pas. C'est encore bien de l'honneur pour ces.... Anglais.

Le commandant sourit en le regardant attentivement.

— Mais ils te tueront ! reprit-il.

— Que vous importe? vous ne me connaissez pas assez pour que cela vous fasse de la peine et quant à moi, ça m'est égal..... Allons, je pars comme je suis, n'est-ce pas ?

Alors il mit la main dans sa giberne.

— Bien ! avec mon sabre et ces dragées-là, du moins la conversation ne languira pas, si ces messieurs veulent causer.

Et il partit en chantant.

Après son départ, « Comment s'appelle ce jeune homme? demanda l'officier supérieur. — Junot. — Il fera son chemin. » Alors le commandant inscrivit son nom sur ses tablettes. C'était déjà un jugement d'un grand poids, car on a facilement deviné que l'officier d'artillerie était Napoléon.

Peu de jours après, se retrouvant à cette même batterie que l'on appelait la batterie des Sans-Culottes, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture ; Junot sortit des rangs et se présenta. Bonaparte le reconnut pour le sergent qui déjà avait fixé son attention. Il lui témoigna de l'intérêt et lui dit de se placer pour écrire une lettre sous sa dictée. Junot

se mit sur l'épaulement même de la batterie. A peine avait-il terminé sa lettre, qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre.

— Bien ! dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre.

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent ; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida sa fortune. Il demeura près du commandant d'artillerie et ne retourna plus à son corps. Plus tard, lorsque la ville fut prise et que Bonaparte fut nommé général, Junot ne demanda pas d'autre récompense de sa belle conduite pendant le siège que d'être nommé son aide de camp [1], préférant un grade inférieur à celui qu'il pouvait avoir en restant au corps. Mais pour cela il fallait quitter Bonaparte et Junot ne le pouvait déjà plus.

Junot avait une âme de feu et le plus noble cœur. Il s'attacha bientôt à son général avec un dévouement qui devenait un culte. Sans avoir la mesure du géant qui était devant lui, son esprit pénétrant avait jugé qu'il voyait un grand homme. Voici l'extrait d'une lettre dont l'original est dans mes mains. Elle fut écrite en 1794, lorsque M. Junot père, alarmé de la résolution de son fils, lui demanda quelques *renseignements* sur l'homme dont il suivait la fortune :

— Pourquoi as-tu quitté le commandant Laborde [2] ?

[1] Junot et Muiron, qui périt depuis si malheureusement, furent les deux premiers aides de camp que Napoléon ait eus.

[2] Depuis général de division et commandant de Lisbonne, lors de la conquête. C'est lui qui commandait dans Porto, lorsque le maréchal Soult se laissa surprendre par les Anglais, croyant que c'était le régiment suisse qui passait la rivière.

Pourquoi avoir quitté ton corps? Qu'est-ce que c'est que ce général Bonaparte? Où a-t-il servi? Personne ne connait ça.

Junot répondit à son père et lui expliqua pourquoi il avait préféré le service d'état-major, surtout d'une manière aussi active qu'il allait le faire avec son général, au service plus lent dans ses résultats que celui qu'il aurait fait en restant à son bataillon, puis il ajoutait :

— Vous me demandez ce que c'est que le général Bonaparte? Je pourrais répondre comme Santeuil : *Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même!* Je vous dirai toutefois que, autant que j'ai pu le juger, c'est un de ces hommes dont la nature est avare et qu'elle ne jette sur le globe que de siècles en siècles [1].

Lorsque Napoléon partit pour l'Égypte, il passa par la Bourgogne en allant s'embarquer à Toulon. Il s'arrêta à Dijon, où était alors mon beau-père, qui lui fit voir la lettre que je viens de citer.

— Elle ne fait que me confirmer dans la conviction que j'ai de l'attachement que me porte votre fils, monsieur Junot, dit le général. Il m'en a donné de fortes preuves dont je suis très touché. Aussi, vous et lui pouvez compter que je l'aiderai de tout mon pouvoir et de toutes mes relations pour faire son chemin dans notre aventureuse carrière.

Mon beau-père ne demandait plus alors ce que c'était que ce *petit général Bonaparte*; ses paroles

[1] L'empereur a eu les deux lettres en sa possession, en passant par la Bourgogne trois ans plus tard, pour aller en Égypte.

étaient aussi précieuses pour le bon vieillard que s'il eût été Siméon et se fût trouvé en présence du Messie. Un quart d'heure après cette conversation, ce que lui avait dit Bonaparte était écrit dans son portefeuille et dans sa poche gauche, bien près de son cœur. Son adoration pour Napoléon devint dès ce moment presque aussi forte que celle de son fils.

Bonaparte tint la parole qu'il avait donnée au père de Junot. Il fut pour lui un bon et utile patron; mais aussi combien le lien prêtait pour donner un texte à la bienveillance! On a vu précédemment comment Junot, au désespoir de l'arrestation et de la mise en accusation du général Bonaparte, avait voulu partager sa captivité, comment il avait été repoussé par Napoléon lui-même, qui lui avait fait enfin comprendre qu'il lui serait plus utile en restant libre. En effet, nous voyons que la défense de Napoléon adressée par lui aux représentants du peuple, Albitte et Salicetti, qui l'avaient fait arrêter, est de l'écriture de Junot. On y trouve seulement quelques notes de la main de Bonaparte. Après la mise en liberté du général, Junot, comme on l'a vu, l'avait suivi à Paris. Là, il partagea constamment sa misère et lui fit toujours part de ce qu'il recevait de sa famille.

— Les galions ne sont pas encore arrivés, disait Bonaparte à ma mère, lorsqu'il venait la voir avec une figure bien allongée et une redingote grise, qui depuis est devenue bien fameuse, mais qui alors n'était qu'un vêtement fort râpé.

— La diligence de Bourgogne n'est pas arrivée. Si elle ne vient pas ce soir, nous ne dinerons pas demain, à moins que vous ne nous receviez, madame de Permon.

Ce que Napoléon appelait les galions consistait en

deux ou trois cents francs que M^me Junot la mère envoyait à son fils. Il partageait avec son général.

— Et c'est toujours moi qui ai la plus grosse part, disait Bonaparte.

Lorsqu'après le 13 vendémiaire Napoléon reçut le commandement de l'armée de l'intérieur, il prit d'autres aides de camp. Marmont fut du nombre, et à cette époque, lui, Junot et Muiron étaient les privilégiés de son état-major.

Junot et Muiron étaient intimement liés ensemble. Ils furent quelque temps les deux seuls officiers attachés au général Bonaparte. Marmont ne fit partie de son état-major qu'après le 13 vendémiaire, lorsqu'il fut nommé général de l'armée de l'intérieur; encore je ne pense pas qu'il ait été breveté aide de camp avant la nomination du général en chef de l'armée d'Italie. Quant à Duroc, ce n'est positivement qu'en Italie qu'il fut attaché à Bonaparte. L'amitié de Junot pour Muiron ne reçut aucune altération de l'arrivée de Marmont à leur petit état-major, bien que, comme je crois l'avoir dit, ils eussent été élevés ensemble dans le même collège, à Châtillon-sur-Seine, et il continua à être intimement lié avec Muiron, qu'il aimait comme un frère.

Une chose assez particulière au caractère ou plutôt au cœur de Junot, c'est qu'il était aussi faible, aussi superstitieux pour ses amis qu'il aimait le plus intimement, qu'il était insouciant et téméraire pour lui-même et toutes les fois qu'une bataille devait avoir lieu, il était tourmenté sur le sort de ses amis, jusqu'au moment où il se retrouvait avec eux.

La veille du combat de Lonato, après avoir été de service toute la journée, et fait peut-être vingt lieues

à cheval pour porter des ordres de différents côtés, il se coucha accablé de fatigue, mais sans se déshabiller et prêt à se lever au moindre signal.

Dans la journée, il s'était fort occupé de Muiron, de son sort; Muiron avait des projets d'établissement qu'il avait confiés à Junot. Il voulait, à la fin de la campagne, demander un congé pour aller se marier à Antibes, où demeurait une jeune veuve dont il était amoureux et qui avait de la fortune. Il est donc assez naturel que le sommeil de Junot, recevant les reflets des impressions du jour, lui offrit ces mêmes impressions, mais sous une autre forme.

A peine fut-il endormi, qu'il rêva qu'il se trouvait sur un champ de bataille couvert de morts et de mourants. Devant lui était un grand chevalier masqué, contre lequel il se battait; ce chevalier, au lieu de lance, avait une longue faux dont il frappa Junot plusieurs fois et dont l'un des coups l'atteignit profondément à la tempe gauche. Le combat fut long. Enfin ils se prirent tous deux corps à corps. Dans la lutte, la visière, ou le masque du grand chevalier tomba et Junot vit près de lui le visage d'un squelette; puis l'armure, tout disparut, et la Mort avec sa faux, se dressa toute droite devant lui.

— Je n'ai pas pu te prendre aujourd'hui, lui dit-elle; mais je te prendrai l'un de tes meilleurs amis. Garde-toi de moi!

Junot s'éveille, il était baigné de sueur. Le jour commençait à poindre. On entendait déjà ce mouvement qui précède une journée comme celle qui se préparait. Il voulut se rendormir et ne le put pas; il était trop agité et ce rêve lui donnait une inquiétude qui redoublait à tous les instants. Mais par une bizar-

rerie qui peut s'expliquer, elle ne portait nullement sur Muiron et ce jour-là c'était uniquement sur Marmont.

La bataille se donne; Junot reçoit deux blessures à la tête, dont l'une a produit cette belle cicatrice qu'il avait le long de la tempe gauche, l'autre c'était vers la nuque. Ni l'une ni l'autre de ces blessures ne paraissait très dangereuse, mais celle de la tempe offrait des chances qui pouvaient mal tourner dans la disposition d'esprit où il se trouvait.

Aussitôt qu'il eut repris connaissance, il demanda où était Marmont. On ne put le trouver. Lorsque l'officier qui avait été à sa recherche revint et dit imprudemment à Yvan, qui pansait Junot, que Marmont n'était pas là, Junot, se rappelant son rêve, tomba dans une sorte de délire qui effraya d'autant plus les chirurgiens que depuis plusieurs jours il avait le sang très enflammé. On alla dire ce qui arrivait au général en chef, qui vint lui-même chez son aide de camp favori et voulut le rassurer. Mais Junot n'écoutait rien et, si dans le même moment Marmont ne fût arrivé d'une course que lui avait fait faire le général en chef (au quartier général, je crois, de Masséna), Junot était peut-être attaqué du *tétanos*. Dès qu'il vit son ami, il se calma, et il lui parut qu'il n'avait plus rien à craindre :

— Ah! te voilà, lui dit-il en lui prenant la main, te voilà!

Puis il le regardait du seul œil qu'il eût de libre pour voir s'il n'avait aucune blessure, et il souriait doucement en ne voyant aucune trace de la bataille que des cheveux en désordre, des habits couverts de poussière et du sang autrichien, mais rien qui dût

l'alarmer. Tout à coup l'extrême tristesse de la physionomie de Marmont le frappe, l'image de Muiron se présente à lui :

— Où est Muiron, s'écrie-t-il, où est Muiron ? Je veux le voir.

Marmont baissa les yeux et le chirurgien jeta un regard à Heldt, valet de chambre de Junot, pour lui recommander le silence. Junot les comprit.

— Ah ! s'écria-t-il, la malheureuse a tenu parole.

En effet Muiron avait été tué.

Pendant toute la durée des campagnes d'Italie, Junot suivit Bonaparte dans ces champs de gloire ; son sang n'y fut pas épargné. Il se trouva à toutes les belles journées d'Arcole, de Lodi, de Castiglione, de Lonato, du Tagliamento, etc., etc. Il servit son pays sur le champ de bataille et son général avec toute l'activité que l'on pouvait attendre d'un attachement comme le sien. Bonaparte, qui le connaissait et savait l'apprécier, l'employa dans les campagnes d'Italie autrement que comme un officier d'avant-garde. L'affaire de Venise, dans laquelle il fallait à la fois de la finesse et une extrême fermeté, lui fut confiée. Il vint apporter des drapeaux que son bras avait aidé à conquérir, et sa mission avait, ainsi qu'on le verra, un but tout diplomatique.

J'ai dit précédemment que Junot avait prodigué son sang pour la gloire de sa patrie. J'en rapporterai ici quelques exemples. Pendant la campagne d'Italie, au combat de Lonato, il reçut, comme on vient de le voir tout à l'heure, cette belle blessure que l'on voyait à sa tempe gauche, mais la plus affreuse de ses blessures était un coup de feu reçu en Allemagne, lorsqu'il y était simple volontaire. Cette blessure, dont la

cicatrice seule faisait frémir, avait dû être terrible. On sentait le battement du cerveau, et jamais un peigne ne pouvait la toucher. La cicatrice était longue au moins d'un pouce et profonde de sept à huit lignes. A des intervalles assez rapprochés, pendant les trois ou quatre années qui suivirent cette campagne, cette blessure se rouvrait d'une manière aussi singulière qu'effrayante et, le sang circulant avec une violente rapidité, Junot courait chaque fois le risque d'une hémorragie. Un jour, à Milan, étant chez Mme Bonaparte, où ils jouaient au vingt-et-un, Junot était assis à une table ronde, tournant le dos à la porte du cabinet du général en chef. Le général sort de son cabinet sans être entendu de Junot. Il fait signe de ne rien dire et, s'avançant doucement, il met sa main dans cette belle chevelure blonde qu'avait alors le jeune aide de camp et lui tire fortement les cheveux. Junot ne peut retenir un demi-cri, tant la douleur est violente. Il sourit, mais son visage est devenu pâle comme celui d'un mort, puis d'une rougeur effrayante. Le général retire sa main; elle était pleine de sang!

Junot joignait à une imagination brillante et créatrice un esprit fin et très prompt à saisir l'inconnu, dès qu'il s'offrait à lui. Il apprenait tout avec une rapidité incroyable. Il faisait de jolis vers très facilement[1], jouait la comédie avec un talent tout à fait

[1] En voici un échantillon. Jouant aux échecs un soir avec la reine Hortense, alors Mlle de Beauharnais, après quelques parties perdues par complaisance, Junot fit ce quatrain sur l'échiquier même :

Dans ce beau jeu je vois l'emblème
De tout ce que vous inspirez :
Fou celui qui vous dira : « J'aime ! »
Roi celui que vous aimerez.

remarquable et écrivait à merveille. On pourrait dire de lui, en voyant ses lettres, que son cœur avait de l'esprit. Il était vif et même emporté. Cela venait de la trop rapide circulation de son sang. Mais jamais il ne fut ni grossier ni brutal et, dans les treize années qu'a durées notre union, je n'ai pas été une seule fois témoin de scènes pareilles à ce dont on parle dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. L'empereur n'a pas pu le dire, ou bien alors, dans sa distraction, il a prononcé un nom pour un autre. L'image de Junot, parcourant son bel hôtel, comme le nomme le *Mémorial*, le sabre à la main, pour solder ses créanciers, est vraiment bouffonne pour qui connaissait Junot et savait à quel point il était désireux d'être en harmonie avec la place élevée qu'il occupait. Junot recherchait tout ce qui avait été fait pendant le temps du gouvernement du duc de Brissac. Cette charge, si éminente jadis sous les Bourbons, l'était bien autrement sous l'empereur. Le gouverneur de Paris commandait activement à près de quatre-vingt mille hommes. Son autorité, du moins du temps de Junot, seul gouverneur de Paris [1] qui ait eu un si grand pouvoir, son autorité, dis-je, s'étendait jusqu'à Blois, et je crois même jusqu'à Tours. Tous les militaires de marque, étrangers et français, qui passaient par Paris, étaient reçus par lui. Tout ce qui venait en France ayant quelque renom était admis au gouvernement de Paris et, dès le premier jour de sa nomination, Junot voulut rappeler le duc de Brissac, sinon par ses deux queues et son écharpe blanche,

[1] On verra, dans la suite de ces Mémoires, des détails tout à fait inconnus jusqu'à présent sur les attributions immenses qu'avait le gouvernement de Paris et le pouvoir que pouvait exercer Junot.

au moins par la politesse de ses manières. Ce désir d'être bien dans ses rapports avec le monde social date même de bien plus loin, malgré l'amour de Junot pour la république et son aversion pour les anciennes coutumes. Je vais en rapporter un exemple.

Lorsque tout le monde émigrait et que l'orage révolutionnaire commençait à gronder sur toutes les têtes, Mme de Brionne, mère de M. le prince de Lambesc et du prince de Vaudémont, fut arrêtée comme elle sortait de France dans une ville que je crois être Châlons, sans pouvoir l'assurer positivement, mais où Junot se trouvait alors avec son régiment. On disait que Mme de Brionne emportait les diamants de la couronne. Elle était mère du prince de Lambesc, dont le nom était en horreur au peuple pour son affaire des Tuileries; de plus, elle était de la maison de Lorraine, et c'en était assez pour la rendre suspecte. Elle fut donc arrêtée; mais, grâce à Junot, cette démarche, qui aurait pu avoir un caractère fort alarmant pour celle qui en était l'objet, n'eut d'autre suite fâcheuse que le fait même de son arrestation. Mme de Brionne fut conduite à la meilleure auberge de la ville et Junot persuada aux gens de la mairie d'aller eux-mêmes l'interroger.

— C'est une femme, leur dit-il. Vous ne l'arrêtez pas en vertu d'un mandat d'amener, puisque vous n'avez aucune mission pour le faire; mais vous agissez par patriotisme. Vous avez reçu des avis, vous agissez, jusque-là tout est bien. Cependant faites attention que vos avis peuvent être mauvais et qu'alors votre action devient d'autant plus vexatoire qu'elle n'est plus motivée; il faut donc agir comme si vous doutiez d'avoir raison. Et puis, je vous le

répète, elle est femme, et nous sommes Français.

On répondit à Junot par des *hourra* et le résultat de sa harangue fut de se rendre près de la noble voyageuse, qui, n'étant pas prévenue, pensa tout gâter. Elle s'était mise sur un lit, sous prétexte de la fatigue, mais probablement pour éviter le cérémonial des révérences et des politesses; il lui paraissait odieux de faire asseoir devant elle, dans sa chambre, des gens de l'espèce de ceux qu'elle voyait. Néanmoins, par un incident tout simple, sa finesse se trouva déjouée. Le maire, n'étant pas alors dans la ville, fut remplacé par un homme de la commune extrêmement grossier, qui, en entrant dans la chambre, se jeta d'abord dans un fauteuil en disant à Mme de Brionnne : « Je vous demande excuse, citoyenne, mais je suis *puissant*, comme vous voyez (il pesait au moins trois cents), et, sauf votre respect, je m'assiérai. »

Lorsqu'on entra dans la chambre de Mme de Brionne, elle se souleva à moitié sur son lit et, relevant sa tête avec une expression qui lui donnait vingt coudées :

— De quel droit, monsieur, interrompez-vous mon voyage? dit-elle au gros homme qui remplaçait le maire. Est-ce donc ainsi qu'on est libre en France aujourd'hui? Je vous somme de me laisser continuer ma route à l'instant même.

Le gros homme ne répondit rien à la requête; bien loin de là, il demanda à Mme de Brionne qui elle était et comment elle se nommait.

En me racontant cette scène, Junot me disait :

— Je n'oublierai jamais l'expression de la figure de Mme de Brionne. Ce n'était pas de la colère, ce n'était pas un sentiment connu : c'était une stupéfaction, une

rage! Elle, Mme de Brionne, être interrogée! Et comment encore? Car non seulement on lui demandait son nom, mais qui elle était. « Car enfin, après tout, disait l'homme de la commune, faut-il savoir quelle est votre profession! » Mme de Brionne ne répondait pas, mais il était facile de voir à quel point elle souffrait de sa contrainte. Une jeune femme qui était près d'elle lui parlait bas et semblait chercher à la calmer. Enfin lorsque pour la troisième fois on l'interrogea sur son nom et ses qualités, elle se releva avec cette dignité qui impose toujours, lorsqu'elle est inspirée par le sentiment de ce qu'on est réellement. « Marie-« Louise de Rohan, comtesse de Brionne[1], dit-elle au « gros homme. Quant au fait dont vous avez la sot-« tise, plutôt encore que l'infamie de m'accuser, qu'on « leur montre mes bagages, continua-t-elle en s'adres-« sant à un valet de chambre; ils verront que la mai-« son de Lorraine a d'autres richesses que celles « qu'elle viendrait dérober à la maison de France. »

— Je souffrais de cette scène, me disait Junot. Aussi lorsque cette lourde bête se fut bien convaincue que Mme de Brionne n'avait rien avec elle qui pût la faire même soupçonner, je parlai avec sévérité pour qu'elle prît quelque repos avant de se remettre en route, ce qu'elle voulait faire immédiatement. Toutefois

[1] Marie-Louise-Julie-Constance de Rohan-Rochefort, comtesse de Brionne, fille de Charles, prince de Rohan-Montauban, comte de Rochefort et d'Eléonore-Eugénie de Béthizy-Mézières.

M. le prince de Soubise avait pour sœur unique Marie-Louise de Rohan-Soubise, gouvernante des enfants de France, femme de Gaston-Charles de Lorraine, comte de Marsan.

Les fils de Mme la comtesse de Brionne étaient M. le prince de Vaudémont et M. le prince de Lambesc.

cette femme avait un courage noble et digne qui m'inspirait un vif intérêt et je m'efforçai d'éloigner d'elle tous les inconvénients de sa situation.

Mme de Brionne avait trop l'habitude du monde pour ne pas s'apercevoir à l'instant même de cet entourage de soins qui ne la quitta plus jusqu'à son départ; et dans un moment où elle croyait n'être pas entendue, elle dit à Junot :

— Monsieur, vous devez bien souffrir en portant cet habit et en vivant avec de pareils hommes. C'est sans doute monsieur votre père dont les opinions... Hélas! dans ces temps désastreux on ne voit que trop de gens de notre caste passer du côté de la c...

Junot l'interrompit en riant et lui dit :

— Madame, je dois vous empêcher d'aller plus loin, et vous prévenir que mon père et moi nous sommes de même opinion et, de plus, que nous avons le malheur d'être pour vous, madame, de véritables *parias;* enfin, dois-je le dire? je suis roturier et même très républicain.

— Impossible! s'écria Mme de Brionne d'un air aussi étonné que si Junot lui eût appris en effet qu'il était un paria des bords du Gange. Impossible!

Le jeune soldat s'inclina toujours en riant.

— Eh bien! dit alors Mme de Brionne à la jeune dame qui lui avait déjà parlé, il y a bien de nos jeunes fous à Versailles qui n'auraient été ni aussi prévenants ni aussi polis pour une femme de mon âge.

— Je l'entendis très bien, quoiqu'elle eût parlé très bas, dit Junot; et tu ne croirais pas qu'une des choses qui m'occupait le plus était, lorsqu'elle-même en eût parlé, de lui demander l'âge qu'elle avait.

Elle paraissait encore superbe; ses bras, ses mains étaient d'une admirable beauté.

Mme de Brionne avait cinquante ans environ, lors de cette aventure. S'il y avait une différence, elle était même plutôt en plus qu'en moins.

— Monsieur, dit-elle à Junot au moment de son départ, agréez ce souvenir de moi. Puisse-t-il vous rappeler une personne qui n'oubliera jamais, de son côté, ce que vous avez bien voulu faire pour elle!

Ce souvenir était une boîte d'écaille blonde avec le portrait de Mme de Brionne. Junot le reçut avec une reconnaissance qu'il exprima vivement et le conserva toujours, malgré sa vie errante. Depuis il est arrivé une petite aventure assez singulière qui en est non pas la suite, mais la conséquence. Je la raconterai ici, quoiqu'elle se rattache à une époque postérieure.

Quelque temps après la victoire du Tagliamento, un peu avant le traité de Léoben, Junot étant à Klagenfurth, avec le général en chef, reçut la visite d'un jeune officier allemand, fait prisonnier dans la bataille. Cet officier avait une jolie figure, de bonnes manières et parlait seulement fort mal français. Du reste, homme fort comme il faut; car il s'annonçait comme parent de Mme de Brionne, dont il se réclamait auprès du colonel Junot.

Il parait, d'après ce que le baron de Steyer dit à Junot, que Mme de Brionne l'avait toujours suivi de l'œil et que son nom, souvent placé dans les journaux, lui avait donné d'honorables renseignements sur lui. Elle avait recommandé au baron, dans le cas où il aurait une fâcheuse affaire, comme celle de la captivité par exemple, de parler d'elle au colonel Junot et de lui demander, en son nom, son intérêt. La con-

fiance de Mme de Brionne ne fut pas trompée. Junot accueillit à ravir le jeune officier; il demanda et obtint pour lui son renvoi sur parole avant les cartels d'échange. Mon mari fut très sensible à cette marque de souvenir de Mme de Brionne [1], et il avait raison. Quoi de plus aimable que de procurer l'occasion de faire une bonne action et de laisser voir qu'on a compté sur vous?

Cette petite histoire n'est pas étrangère à ce qui précède, comme on le voit. Elle y tient même immédiatement. Le jeune homme dont il est question est le même qui, par son courage bouillant, son caractère emporté, se fait appeler quelques mois plus tard *La Tempête*, sur le champ de bataille, par ses braves compagnons d'armes. Il est à présumer que cette politesse, qui était née avec Junot, car elle ne pouvait lui avoir été apprise, avait été ensuite bien plutôt développée qu'étouffée par les circonstances remarquables dans lesquelles il s'était trouvé depuis.

Il est un point qu'il faut que je règle maintenant pour n'avoir plus à y revenir. Je veux parler d'une sorte d'irrégularité dans plusieurs récits, tels que le précé-

[1] Comme il est probable que je ne parlerai plus de Mme de Brionne, je veux placer ici une petite anecdote qui regarde son fils aîné, le prince de Vaudémont. Chacun sait qu'il était loin de ressembler à sa mère et à son frère, et encore moins à sa femme que chacun aimait et aime encore. Elle était fort malade, et Louis XVI, qui prenait à elle un vif intérêt, demande un jour au prince de Vaudémont : « Comment se porte la princesse? Qu'en pense Portal? Comment est-elle enfin? — Ma foi, sire, répond le prince de Vaudémont, je ne voudrais pas être dans sa peau. »

Maintenant il faut songer que cette réponse était faite du plus grand sang-froid et d'une voix et d'un accent inimitables.

dent par exemple, et qui n'est pas là dans son lieu. Mais ce défaut, si toutefois c'en est un, tient à la nature de ces Mémoires. Ce sont des souvenirs évoqués par des souvenirs. Une corde touchée en fait vibrer dix autres, qui toutes rendent un son différent, mais qui pour cela n'en ont pas moins d'accord et n'en forment pas moins une harmonie entière. Ainsi point d'étonnement si quelquefois j'interromps un récit pour en commencer un autre.

Ici je trace rapidement une esquisse de la vie de Junot; plus tard, je placerai sa personne et ses actions dans un jour non pas plus lumineux, mais plus fait pour laisser voir les détails. Maintenant je veux montrer l'homme devenu grand par lui-même et aidé de l'amitié de celui qui savait si bien reconnaître le genre de mérite de chacun et l'attribuer à sa vraie destination. C'est une ébauche, une esquisse à grands traits, que je terminerai quand j'en serai venue à l'époque de mon mariage. L'existence de Junot fut bien différente alors; la paix générale venait d'être signée et il recommençait pour ainsi dire une autre vie.

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME

---

### CHAPITRE PREMIER



### CHAPITRE II



### CHAPITRE III

## CHAPITRE IV



## CHAPITRE V



## CHAPITRE VI



## CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII



CHAPITRE IX



CHAPITRE X

## CHAPITRE XI



## CHAPITRE XII

## CHAPITRE XIII



## CHAPITRE XIV

## CHAPITRE XV



## CHAPITRE XVI



## CHAPITRE XVII

## CHAPITRE XVIII



## CHAPITRE XIX



## CHAPITRE XX

## CHAPITRE XXI



## CHAPITRE XXII



## CHAPITRE XXIII

## CHAPITRE XXIV



## CHAPITRE XXV



## CHAPITRE XXVI



## CHAPITRE XXVII



## CHAPITRE XXVIII

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 83.11.13



